

LA PLÈBE ROMAINE

ESSAI SUR QUELQUES THÉORIES RÉCENTES.

La question de la plèbe qui se pose au seuil de l'histoire romaine la domine tout entière pendant plusieurs siècles, et ce n'est pas exagérer de dire que, résolue, elle en donnerait le sens et la clef. De l'idée qu'on se fait de la plèbe, de son origine, de sa nature, dépend en effet celle qu'on doit se former de Rome elle-même, de ses premiers développements, de ses agitations intérieures, de ses institutions publiques et privées, juridiques et religieuses. Aussi n'est-il pas étonnant qu'un problème de cette importance ait sollicité des générations de chercheurs. Je me propose d'examiner, dans les pages qui vont suivre, à quel point nous en sommes de cette longue et laborieuse enquête. L'occasion de ce travail m'est fournie par la publication récente d'un volumineux ouvrage, le plus copieux et le plus approfondi qui ait paru sur la matière : *Die Plebs. Studien zur römischen Rechtsgeschichte*, par Julius Binder, professeur à la Faculté de droit d'Erlangen (Leipzig, 1909). L'auteur ne s'y borne pas à développer ses vues personnelles, qui sont intéressantes et originales ; il passe en revue et soumet à une critique minutieuse toutes celles qui ont été émises avant lui, dès le principe, depuis les savants de la Renaissance. Mon intention n'est pas, on le pense bien, de reprendre cet inventaire. Je voudrais, en utilisant les données qu'il met à notre disposition, essayer de dégager les tendances principales qui n'ont pas cessé et ne cessent pas de se manifester dans la multiplicité des théories diverses et contradictoires, et cela n'est pas impossible. Si nombreuses que soient les solutions proposées et si divergentes qu'elles apparaissent dans leur détail, elles peuvent aisément se classer et se ramener à certains types généraux.

La plèbe, exclue des magistratures, exclue des sacerdoces, indigne de contracter légitime mariage avec les patriciens, se pré-

sente à nous dans un état de double infériorité, politique et religieuse. Or, suivant qu'on s'attache plus ou moins spécialement à l'un ou à l'autre de ces deux points de vue, on sera disposé à donner de cette infériorité une explication différente : on expliquera l'infériorité religieuse par l'infériorité politique, ou inversement. D'autre part, il semble bien que l'infériorité religieuse, considérée comme expliquant l'infériorité politique, ne peut s'expliquer elle-même que par une opposition de race, et cette deuxième explication, si elle n'est pas nécessairement requise dans l'autre hypothèse, n'en est pas non plus exclue à priori. Ainsi une explication d'ordre religieux, une explication d'ordre politique, et entée sur l'une ou sur l'autre ou sur toutes les deux, une explication d'ordre ethnographique, ce sont les trois thèmes fondamentaux auxquels il faut toujours aboutir et auxquels, par le fait, on a toujours abouti.

I.

L'EXPLICATION RELIGIEUSE. VICO, FUSTEL, OBERZINER, BERNHÖFT ET SON ÉCOLE.

C'est l'explication politique qui prévaut chez la plupart des historiens depuis Niebuhr, mais l'explication religieuse n'a pas laissé d'avoir ses partisans, et même elle doit un retour de faveur à certaines vues et directions nouvelles qui tendent à se faire jour dans l'étude de l'antiquité.

Il faut, pour être juste, remonter jusqu'à Vico. On ne le lit plus guère, et sans doute on a raison, mais pourtant, dans ce chaos de conjectures aventureuses et de divagations mystiques, que d'intuitions pénétrantes et quasi prophétiques ! A l'entrée des chemins où nous marchons, il se dresse en éclaircur. Il a été symboliste avant Creuzer, Wolfien avant Wolf ; il a noté, avant Montesquieu, l'influence des climats ; il a identifié la force et le droit avant Hegel. Il a vu l'éclosion, le rôle des mythes ; il a deviné l'avenir de la linguistique, et ce que l'étude des mots peut fournir à celle des faits. Sa théorie de la plèbe est à la source des grands courants entre lesquels s'est partagée la masse des historiens. Elle annonce Niebuhr et Fustel, mais c'est à Fustel surtout qu'elle fait penser.

La formation d'une plèbe, pour Vico, n'est pas un phénomène

spécial à tel ou tel peuple, mais un fait universel, une étape dans l'évolution de l'humanité. Du sein de la barbarie une élite émerge qui fonde les premiers États, aristocratiques et « héroïques ». Elle apprend à connaître les dieux, à ensevelir les morts, à cultiver le sol ; elle s'élève à la notion de la vie sociale, du foyer, de la famille ; elle devient pour les êtres moins bien doués qui l'entourent un centre de répulsion et d'attraction, de répulsion pour les violents dont il faut repousser les attaques jusqu'à extermination finale, d'attraction pour les autres, moins réfractaires à la civilisation, trop heureux de se réfugier derrière les remparts des villes et d'y abriter leur faiblesse contre l'hostilité de leurs sauvages congénères. Naturellement, ils ne sont pas admis sur un pied d'égalité. Ils ne participent ni à la religion de leurs maîtres ni à aucun de leurs droits, et ils les paient de leur protection en travaillant à leurs champs. Mais un temps viendra où ils obtiendront la jouissance de la terre en attendant qu'ils en acquièrent la pleine propriété, et ce sera l'acheminement vers l'assimilation complète. C'est ainsi que les choses se sont passées partout, à Rome comme ailleurs, témoin la légende de l'asyle, l'institution de la clientèle et ce qui s'ensuit.

L'auteur de la *Cité antique* avait-il lu les *Principes de la Science nouvelle* ? Ce qui est certain c'est qu'il avait, comme tous ses contemporains, pratiqué Michelet, admirateur enthousiaste et interprète du grand voyant italien, et, de toute manière, entre ses idées et celles que nous venons de résumer, l'analogie ou, pour mieux dire, le lien de filiation n'est pas contestable. S'il s'écarte de son prédécesseur en ce sens qu'il distingue entre les clients et les plébéiens, et si, parmi ces derniers, il fait la part d'éléments variés, clients libérés ou reniés par leurs patrons, enfants issus d'un adultère ou d'une union réputée illégitime, déclassés de toute provenance, en rupture avec la cité et ses lois, le noyau reste pour lui ce qu'il était pour Vico. Ce sont « les familles dont l'esprit n'eut pas la puissance de créer des dieux, d'arrêter une doctrine, d'instituer un culte, d'inventer l'hymne et le rythme de la prière ». Je ne rééditerai pas contre cette théorie les objections qui lui ont été adressées maintes fois : elle est assurément une des parties caduques de ce livre fameux, admirable toujours et solide encore à tant d'égards. Je me bornerai à une observation. En attribuant cette incapacité religieuse à toute une portion de notre espèce, Fustel, pas plus que Vico,

ne se préoccupe d'en chercher la raison et, plus encore que Vico, il serait embarrassé de la trouver. Car sa théorie, outre qu'elle ne s'appuie ni sur les données de la psychologie ni sur celles de l'histoire, implique contradiction avec l'ensemble du système. Il n'est pas logique, quand on a montré la même croyance, née spontanément ou propagée à travers tout le monde ancien, de la localiser tout à coup au sein de quelques aristocraties, surtout quand cette croyance, la déification des morts, est de toutes peut-être la plus naturelle au cœur humain et la plus simple dans ses rites. Le paradoxe est flagrant, et non moins l'inconséquence.

Nous touchons maintenant à l'une des causes qui ont engagé la recherche dans une voie nouvelle. Lorsque Fustel écrivait, il y aura bientôt un demi-siècle, on ne disposait guère que des textes des auteurs anciens pour jeter quelque lumière sur le plus lointain passé de l'humanité. Les études d'archéologie préhistorique naissaient à peine. Très peu cultivées en France à ce moment, elles devaient attendre longtemps encore avant de s'acclimater en Italie et d'y susciter cette légion de travailleurs dont les efforts, dans ces dernières années, ont si largement réparé le temps perdu. On sait désormais que la péninsule a subi les mêmes vicissitudes et traversé les mêmes phases que le reste de l'Europe, qu'elle a eu, comme les autres contrées, ses deux âges de la pierre, son âge du cuivre, son âge du bronze. On sait aussi que sous la couche supérieure, formée par l'immigration aryenne, des peuples s'étagaient, Ligures, Sicules ou autres, dont les vestiges, exhumés du fond des stations paléolithiques et néolithiques, dénotent un état de civilisation notablement inférieur à celui des envahisseurs. Le problème dès lors changeait de face. Déjà sans doute Fustel, et d'autres avant lui, avaient compté comme entrant dans la composition de la plèbe les restes d'anciennes populations assujetties, mais cet élément signalé en passant et relégué au second plan n'avait pas fixé l'attention. Il prenait subitement, à la lueur des récentes découvertes, une importance extrême. Ce ne fut plus une portion de la plèbe, plus ou moins insignifiante, ce fut la plèbe dans son ensemble, ou tout au moins dans son fond qui s'identifia avec les indigènes vaincus et asservis.

Entre ces derniers et les nouveaux venus, la distinction s'ac-

cusait, non seulement dans la vie matérielle et dans l'organisation sociale, mais aussi dans certaines pratiques ayant un caractère religieux, et notamment dans les rites funéraires. On fut ramené par là à chercher dans un conflit d'ordre spirituel la raison profonde, décisive qui creusait l'abîme entre les deux ordres. C'était la vieille théorie de Vico et de Fustel qui reparaissait, rajeunie et rectifiée au contact des faits, reportée du domaine de la spéculation sur le terrain des réalités historiques. La plèbe était séparée du patriciat, non parce qu'elle n'avait pas de religion, mais parce qu'elle en avait une que le patriciat ne connaissait pas et qu'il repoussait.

Ces vues développées par le savant italien Oberziner¹ sont spéculieuses. Il est naturel au premier abord de mettre à part les vainqueurs et les vaincus, d'attribuer aux uns la puissance, aux autres la sujétion, de maintenir entre eux la ligne de démarcation remontant aux jours de la conquête. C'est ainsi qu'autrefois Boulainvilliers voyait dans les serfs les descendants des Gallo-Romains, et dans les nobles ceux des Francs. Mais cette conception simpliste, depuis longtemps éliminée de notre propre histoire, ne s'applique pas mieux à celle de l'antiquité, toutes les fois qu'il est possible, en quelque mesure, d'en vérifier la valeur. Il serait téméraire assurément de trop généraliser avec les données dont nous disposons. Pourtant il semble bien que l'effet ordinaire des invasions a été de mêler les peuples, non de les tenir isolés. C'est en vain qu'on essaierait de distinguer entre les Gaulois et les premiers occupants de notre sol. Il est acquis que les Spartiates ne sont pas exclusivement des Doriens, ni les Hilotes et les Périèques exclusivement des Achéens. Et de même en Italie, le rapprochement entre les Indo-Européens et les races qui les ont précédés se traduit par des indices significatifs.

Lorsque les futurs Italiotes, désertant les *Terramare* du bassin du Pô, se répandirent sur le centre de l'Italie, ils apportaient avec eux la pratique de l'incinération inconnue jusqu'alors dans cette région où les tribus autochtones avaient l'habitude d'inhumer leurs morts. Je ne sais si cette diversité dans les usages funéraires implique ou non une solution différente du problème

1. *Origine della plebe romana* di Giovanni Oberziner. Leipzig-Genova, 1901. Voir le compte-rendu de Lécivain, *Revue historique*, sept.-déc. 1905.

d'outre-tombe, et je ne suis pas sûr non plus que le passage d'un rite à l'autre ne soit pas le plus souvent déterminé par des causes internes, indépendantes de tout agent extérieur et variant d'individu à individu ou de collectivité à collectivité. Mais je me place sur le terrain choisi par mon auteur et je constate la juxtaposition, ou, mieux, l'emploi simultané des deux modes de sépulture, attestant la pénétration et l'influence réciproque des deux populations en présence, et même, sur certains points, l'influence prépondérante de la plus arriérée sur la plus avancée, ce qui doit tenir à l'infériorité numérique de cette dernière. Il est rare en effet que les bandes qui se déplacent soient les plus nombreuses; elles l'emportent par la valeur de leur armement, et c'était le cas pour les épées de bronze aux prises avec les haches et les poignards de pierre, mais elles se sentent comme perdues après leur victoire, dans une ambiance dont elles subissent la pression, et c'est alors entre elles et leurs adversaires une série d'échanges, et comme une action et une réaction continues. C'est peut-être pour cette raison que les peuples sabelliques, bien qu'appartenant à la famille italiote, ont renoncé à l'incinération, si toutefois ils l'avaient pratiquée antérieurement, car il n'est pas vrai, tant s'en faut, qu'elle soit toujours et partout la caractéristique des Indo-Européens¹. Dans le Latium qui nous intéresse particulièrement et où la transplantation des habitants des *Terramare* sous le nom de Latins ne peut guère être mise en doute, c'est l'incinération qui prédomine à peu près exclusivement dans la nécropole archaïque du mont Albain, mais c'est l'inhumation qui se fait la plus large place dans celles du Forum, de l'Esquilin, du Quirinal, et rien dans l'architecture, dans le mobilier, dans les usages funéraires ne nous autorise à attribuer aux tombes de l'une ou de l'autre catégorie une origine ethnique différente². Mais il y a plus : un fait nous montre combien il serait erroné de revendiquer l'un ou l'autre rite pour les patriciens Indo-Européens et conquérants et pour les plébéiens pré-aryens et envahis. Quand, pour des causes qui nous échappent, l'incinération reprit le dessus, parmi les familles

1. Basile Modestov, *Introduction à l'histoire romaine*, traduit du russe par Michel Delines, p. 262-265. Paris, Alcan, 1907.

2. G. Pinza, *Monumenti primitivi di Roma e del Lazio antico*, dans les *Monumenti antichi pubblicati per cura della reale Accademia dei Lincei*, vol. XV, 1905, p. 743-746.

demeurées fidèles au procédé de l'inhumation on nous cite les Cornélii¹. Or, les Cornélii sont patriciens.

Il y a un argument présenté par Oberziner qui aboutit aux mêmes conclusions, loin de venir à l'appui de sa thèse. Dans ce qu'on appelle le *sermo rusticus* ou *plebeius*, ou latin vulgaire, il faudrait reconnaître, d'après lui, les restes d'une langue spéciale à la plèbe et foncièrement différente de celle que parlaient les patriciens. Les philologues seront unanimes à répondre qu'entre les deux formes du latin, il n'y a d'autre différence que celle que l'on constate partout entre la langue littéraire, fixée par les règles des grammairiens et maintenue par l'observance de ces règles dans les classes supérieures de la société, et la langue populaire poursuivant, en toute indépendance, dans un autre milieu, son évolution naturelle. Il est vrai que la différence n'est pas seulement dans la grammaire, mais dans le vocabulaire, et la question importante est donc de savoir si l'on ne trouverait pas dans celui du latin vulgaire des traces plus accusées de l'influence indigène. Là-dessus encore, les conclusions des philologues ne sont pas favorables à la thèse. Il est certain que le latin contient un très grand nombre, une énorme majorité de mots n'offrant aucune affinité avec les vocables indo-européens à nous connus, et qui y représentent très vraisemblablement l'apport et la survivance des idiomes en usage dans l'Italie préhistorique². Mais ce caractère n'est pas plus apparent dans le latin vulgaire que dans l'autre³, et ainsi les données de la linguistique rejoignent celles de l'archéologie pour confirmer l'intime fusion des éléments ethniques qui ont contribué à former la nationalité romaine.

Je n'insisterai pas sur d'autres raisonnements qui ne sont pas mieux fondés. Que certaines idoles grossières trouvées dans les stations des troglodytes témoignent d'une tendance à l'anthropomorphisme tout à fait étrangère aux habitants des *Terramare* aussi bien qu'à la plus ancienne religion des Romains, il se peut, mais il faudrait prouver que cette tendance a persisté dans la

1. Cicéron, *De legibus*, II, 23, 58. Pline, *Hist. nat.*, VII, 187.

2. Kretschmer, *Einführung in die Geschichte der griechischen Sprache*, p. 125 et suiv. Göttingen, 1896.

3. Ernaut, *les Éléments dialectaux du vocabulaire latin*. Paris, 1909. Voir la liste des mots passés du latin rustique (ou plébéen) dans le latin urbain, p. 26-29 et p. 89 et suiv. Ils ont tous une parenté indo-européenne.

plèbe, et c'est à quoi notre auteur s'évertue fort inutilement, par une suite de déductions dans le détail desquelles je ne saurais entrer, et dont le moins qu'on puisse dire est que par leur nature arbitraire elles se dérobent à la discussion. En résumé, cette première tentative pour remettre sur pied la théorie fustélienne est manquée, et des deux faits qu'elle prétendait mettre en lumière, dualisme ethnique des deux ordres et dualisme religieux, ni l'un ni l'autre n'est démontré.

Ce n'est pas qu'il n'y ait à relever sur le deuxième point des remarques intéressantes, mais nous allons les retrouver dans une autre théorie qu'il faut rapprocher de la précédente parce qu'elle offre avec elle ce trait commun de placer elle aussi la cause du conflit ailleurs et plus avant que dans une opposition de nature purement politique, non pas précisément dans la diversité des croyances et du culte, mais dans une conception radicalement différente des principes mêmes qui sont à la base de l'ordre social.

En 1861, trois ans avant la publication de la *Cité antique*, paraissait le *Mutterrecht*, de Bachofen¹, un livre indigeste, illisible, paradoxal et génial, qui élargissait subitement le champ de notre vision historique et faisait surgir des profondeurs du passé tout un monde oublié. On ne s'était pas figuré jusqu'alors que jamais, dans les temps anciens, la famille eût pu être constituée autrement que sur le plan tracé par les textes classiques, par les Douze Tables, par les législations grecques, par celle de Manou : un groupe composé exclusivement des parents par les mâles, des *agnats*, et gouverné despotiquement par le père, voilà sous quels traits elle apparaissait dès la plus haute antiquité. On découvrait maintenant que ce n'était là qu'une étape relativement récente dans une lente évolution. Comment en effet notre espèce, à peine sortie de l'animalité, à peine dégagée de la promiscuité sexuelle, aurait-elle atteint du premier coup une notion dont le propre est de substituer au fait vérifiable de la maternité

1. *Das Mutterrecht. Eine Untersuchung über die Gynäkocratie der alten Welt nach ihrer religiösen und rechtlichen Natur.* Stuttgart, 1861. Du même, *Die Sage von Tanaquil. Eine Untersuchung über den Orientalismus in Rom und Italien.* Heidelberg, 1871. Cf. Giraud-Teulon, *les Origines du mariage et de la famille.* Paris, 1884. Pour la bibliographie ultérieure, voir E. Gothein, article *Famille*, dans le *Handwörterbuch der Staatswissenschaften* de Conrad, 3^e édit. 1909. Je n'ai pas à exposer les critiques, corrections et atténuations auxquelles les théories de Bachofen ont donné lieu.

l'hypothèse d'une paternité non démontrable, ou démontrable seulement par des preuves indirectes, impossibles à produire en dehors de rapports conjugaux fixes et consacrés par la loi? La seule filiation reconnue à l'origine fut donc la filiation maternelle, et sur ce fondement s'organisa la famille *utérine* où, à l'inverse de ce qui se passa plus tard dans la famille *agnatique*, la seule parenté légitime fut celle qui se transmettait par les femmes, de même que le seul ordre successoral fut celui qui correspondait à la lignée féminine. C'est le régime qu'on appelle quelquefois *gynécocratie* ou *matriarcat*, deux mots qui ont l'inconvénient d'attribuer à la mère une sorte de primauté politique, ou tout au moins des pouvoirs analogues à ceux que nous voyons exercés ultérieurement par le *pater familias*. Mais encore est-il qu'elle devait jouir dans cette période d'une considération et d'une liberté qui lui firent défaut par la suite. D'ailleurs, comme toutes les institutions qui ont jeté de fortes racines, la famille utérine survécut aux causes qui l'avaient fait naître : elle se prolongea dans un milieu social qui ne la comportait plus nécessairement et qui de plus en plus tendit à la repousser comme un anachronisme ; elle finit par n'exclure ni la règle des mœurs ni la monogamie. La femme mariée n'en restait pas moins indépendante de son mari, indissolublement liée au groupe où elle était née, placée sous la protection ou l'autorité de son plus proche parent du côté maternel, du frère de sa mère ou à son défaut de son propre frère, et c'était de ces derniers que les enfants dépendaient et héritaient, non de leur père avec lequel ils ne soutenaient aucun rapport de droit.

Le service inappréciable rendu par Bachofen a été de démêler dans les traditions et dans les institutions des anciens le souvenir et les survivances de cet état de choses, alors que, vers le même moment, par une coïncidence d'ailleurs fortuite, les observations de Mac-Lennan confirmaient la justesse de ces vues en constatant la persistance jusqu'aux temps actuels des mêmes coutumes chez certaines tribus sauvages¹. Il semble bien que les Indo-Européens aient franchi ce degré et réalisé pour leur compte le principe de la famille agnatique au moment de leur séparation², mais ils retrouvèrent la famille utérine au cours de

1. Mac-Lennan, *Primitive marriage*. Édimbourg, 1865.

2. Leist, *Allarches jus gentium*. Iena, 1889, p. 51 et suiv., 118 et suiv. Starcke, *Die Primitive Familie*, p. 112.

leurs migrations, chez les peuples auxquels ils furent mêlés, et ici encore, comme tout à l'heure, nous devons noter les effets du contact, car ce n'est pas seulement sur quelques points isolés, chez des nations notoirement pré-aryennes, les Lyciens, les Ibères, les Etrusques, que nous saisissons subsistantes et vivantes les pratiques léguées par l'état dit gynécocratique : en Grèce, à Rome, dans les récits légendaires, dans les mœurs, dans le langage transparaissent encore, moins visibles, mais discernables néanmoins sous la civilisation nouvelle qui les a recouvertes sans les effacer entièrement, les traces laissées par le régime périmé, et ceci ne peut s'expliquer que par la répercussion sur la race dominante des idées et des habitudes demeurées vivaces au sein des populations inférieures, plus ou moins rapidement assimilées.

Laissons la Grèce et bornons-nous à Rome et, sans reprendre une démonstration qui n'entre pas dans notre sujet et sur le détail de laquelle il y aurait d'ailleurs à faire plus d'une réserve, tenons-nous-en à quelques faits plus particulièrement dignes de retenir l'attention. Sans doute, les vestiges du système utérin sont beaucoup moins accusés chez les Romains qui ont poussé à l'extrême le principe de l'agnation et organisé avec la dernière rigueur la puissance paternelle. Pourtant, de même que certaines de leurs cérémonies religieuses, les *Nonae Caprotinae*, les *Floralia*, les *Saturnalia*, évoquent l'écho d'une sorte d'hétairisme primitif, aussi étranger que possible au rigorisme des mœurs nationales, de même une légende comme celle de Brutus, où c'est à l'oncle maternel de Lucrèce, non à son mari ou à son père, qu'incombe le soin de sa vengeance, nous rejette fort loin des conceptions qui ont prévalu dans la constitution de la famille historique. On en dira autant de la légende qui nous représente les fils de la sœur de Tarquin le Superbe en butte à la haine de ce roi et de ses fils, comme s'ils tenaient du fait de leur ascendance féminine un droit supérieur à la succession au trône¹. On peut contester la portée de ces faits, mais nous avons un témoignage dans la terminologie exprimant les relations de parenté. Comme les Grecs qui, sans l'éliminer complètement, avaient substitué dans l'usage courant au mot indo-européen *φράτηρ* le mot *ἀδελφός*, dont le vrai sens est frère utérin, les Latins, plus décidé-

1. Tite-Live, I, 56 et 59.

ment, avaient laissé tomber le radical contenu dans le sanscrit *sūnāh*, le grec *υἱός*, etc., pour le remplacer par le mot *filius* qui veut dire nourrisson et, par conséquent, ne peut s'entendre que des rapports de l'enfant avec la mère. Enfin les mots *avus*, *avunculus*, *consobrini* qui désignent le grand-père, l'oncle, les cousins maternels ne se sont appliqués que tardivement aux consanguins du même degré par les mâles, d'où il résulte que la parenté par les femmes a été considérée originaiement comme la plus étroite, et même comme la seule entrant en ligne de compte¹.

Les patriciens descendants des Indo-Européens et les plébéiens issus des indigènes incarnent les deux principes dont l'incompatibilité sera le principal obstacle à leur rapprochement. Telle est la thèse suggérée par les recherches de Bachofen, dégagée et développée par Bernhöft², reprise après lui par une école de juristes curieux des problèmes de droit primitif comparé³. Les historiens proprement dits ne lui ont pas fait un accueil aussi favorable. Ils ne la discutent pas. Ils l'écartent délibérément, par voie de prétérition⁴. C'est trop de dédain. Quoi qu'on en puisse penser, elle ne mérite pas cette exécution sommaire sans autre forme de procès.

La thèse de Bernhöft est originale. Elle ne tend à rien moins qu'à présenter sous un aspect imprévu toute l'évolution de la société romaine et à retourner en quelque sorte l'idée que nous

1. Bernhöft, *Germanische und moderne Rechtsideen im recipierten römischen Recht*. II : *Der Verwandtschaftsbegriff*, dans la *Zeitschrift für vergleichende Rechtswissenschaft*, IV, 1883, p. 231-234. Schrader, *Sprachvergleichung und Urgeschichte*, 2^e édit., 1890, p. 536 et suiv. Cuq, *les Institutions juridiques des Romains*, t. I^{er}, 1891, p. 69, n. 2.

2. *Staat und Recht der römischen Königszeit im Verhältniss zu verwandten Rechten*. Stuttgart, 1882.

3. Dargun, *Mutterrecht und Raubehe* (dans la série des *Untersuchungen zur deutsche Staats und Rechtsgeschichte*, vol. XVI. Breslau, 1883), p. 9-13. E. Gothein, *op. cit.*, p. 23; Binder, p. 402 et suiv.; Esmein (*la Manus, la paternité et le divorce dans l'ancien droit romain*, dans les *Mélanges d'histoire du droit. Droit romain*, p. 8-9. Paris, 1886) paraît incliner vers la thèse de Bernhöft qui est adoptée par Lambert, *la Fonction du droit civil comparé*, p. 409-410. Paris, 1903. Cuq (*op. cit.*, p. 68-69) et Gaston May (*Éléments de droit romain*, p. 77. Paris, 7^e édit.) mentionnent la théorie du *Mutterrecht*, mais sans en faire l'application à la plèbe.

4. Je ne la trouve guère mentionnée, à titre d'hypothèse plausible, que par Heiland, *The Roman Republic*, t. I, p. 41-43. Cambridge, 1909. Je n'ai pas eu entre les mains l'ouvrage de Ridgeway cité par lui.

nous en faisons. Quand on voit se relâcher peu à peu la puissance paternelle et maritale en même temps que s'élargir la notion strictement agnatique de la famille, on attribue d'ordinaire ces changements au progrès des mœurs, à l'avènement d'une culture plus délicate et plus fine. Bernhöft est porté à y reconnaître une simple régression, le retour offensif de l'élément plébéien, la revanche de pensées et de sentiments qui, refoulés dans les classes inférieures, où d'ailleurs nos documents ne nous permettent pas d'en saisir la permanence directement, finissent par remonter à la surface de manière à transformer le droit, sinon par le rétablissement intégral de l'état dit gynécocratique, du moins par l'institution du mariage libre, sans la *manus*, par la prise en considération de la parenté cognatique et, somme toute, par la rapide dissolution de la vieille constitution familiale, laquelle ne se comprendrait pas sans ces influences venues d'en bas et redevenues prépondérantes. Et il va loin dans ce sens puisque, non content de limiter ces vues à ces faits d'ordre juridique et social, il les étend à tout l'ensemble de l'histoire, jusqu'à signaler dans la victoire définitive de l'idée monarchique l'aboutissant de tendances restées chères au cœur des populations sujettes. Mais laissons cela, et revenons au fond sérieux de la thèse qu'il ne serait pas équitable de juger d'après ces fantaisies.

Sur quoi se fonde-t-on pour affirmer l'existence de la famille utérine chez les plébéiens ?

Les preuves alléguées se réduisent à deux, dont l'une, sur laquelle je m'arrête en premier lieu parce qu'elle est incontestablement très faible, peut se résumer en ces termes : Cérès est la déesse qui préside aux mariages plébéiens ; or, dans le culte de Cérès, il est interdit de prononcer le nom du père ; cela veut dire que les plébéiens pratiquent ou ont pratiqué le système de la famille utérine.

Je remarque d'abord que le texte de Servius qui nous fait connaître cette interdiction est cité incomplètement. Ce n'est pas seulement le nom du père qu'il est interdit de prononcer, c'est celui du fils ou de la fille, car les deux leçons sont proposées¹. Et si l'on comprend, dans le système de la famille utérine, la première interdiction, on ne s'explique pas la seconde, quelle

1. Servius, *Énéide*, IV, 58 : « Et Romae cum Cereris sacra fiunt observatur ne quis patrem aut filiam nominet, quod fructus matrimonii per liberos constat. » Bachofen (*Mutterrecht*, § 68, p. 41) et Bernhöft (*Staat und Recht*, p. 138, n. 2)

que soit du reste la lecture adoptée. On ne voit pas en effet pourquoi le nom de l'enfant mâle serait plutôt proscrit dans le système utérin que celui de l'enfant de l'autre sexe. Ce système ne connaît pas le père, mais il n'exclut pas le fils qui appartient à la mère. Il faut donc que l'interdiction, que les deux interdictions aient une autre raison.

Cérès nous apparaît dans ce texte de Servius sous un aspect contradictoire, d'une part comme favorable à l'institution du mariage, de l'autre comme hostile. Cette contradiction tient évidemment au caractère double de cette divinité. On sait que sur le culte de Cérès s'était greffé celui de la Déméter hellénique. La fête des *Cerealia*, en avril, était la fête romaine. On y célébrait, suivant le rite national, la vieille déesse italique, la Cérès nourricière, fécondante, identique à *Tellus*. Le *sacrum anniversarium Cereris*, au mois d'août, en commémoration de l'enlèvement de Proserpine, était une fête essentiellement grecque. Les matrones seules y prenaient part, imitant dans leurs gémissements les cris de la mère éplorée, vêtues de blanc, s'abstenant pendant les neuf jours que duraient les cérémonies de tout rapport sexuel. La haine de l'homme, du ravisseur, du mari devait être en effet le sentiment dominant dans les scènes représentant la funeste théogamie, et c'est pour cela, nous dit Servius, pour éviter toute allusion au mariage et à ses fruits, qu'il était interdit de prononcer ces mots, père, fils ou fille, et peut-être d'autres encore, évoquant la même idée, que Servius ne mentionne pas. L'explication paraît satisfaisante¹. Je ne dis pas qu'elle aille au fond des choses, et j'admettrais volontiers qu'il y a là quelque réminiscence de l'antique gynécocratie. Mais, en tout cas, on notera que l'interdiction n'est signalée qu'à propos de la fête grecque, et que cette fête elle-même n'a été instituée que très tardivement, peu avant la seconde guerre punique. Cela suffit pour écarter toute conclusion relativement à l'organisation familiale de la plèbe primitive.

Après cela, il importe peu que Cérès ait été préposée à titre exclusif aux mariages entre plébéiens. On verra plus loin en effet comment Cérès est devenue la patronne de la plèbe. Mais la

lisent « filium », mais la bonne leçon (édit. Thilo) est « filiam ». Binder (*op. cit.*, p. 406) ne fait valoir, sans d'ailleurs insister, que l'argument tiré de l'interdiction de prononcer le nom du père.

1. Sur ces questions, voir Wissowa, *Ceres et Cerealia*, dans Pauly-Wissowa, t. III, et Pestalozza, *I caratteri indigeni di Cerere*. Milan, 1897.

vérité c'est qu'il n'y a d'autre preuve à l'appui qu'un texte de Plutarque, très corrompu et à peu près inintelligible¹. Dans ce texte il est dit, et c'est le seul membre de la phrase dont la lecture ne soit pas suspecte, que les mariés allument leurs torches à celles des édiles. On suppose que les édiles en question sont les édiles de la plèbe attachés, comme on sait, au temple de Cérès, sur l'Aventin, et par suite que ces mariés sont des plébéiens. Mais ce n'est là qu'une hypothèse; d'ailleurs nous n'avons pas d'autres données sur cette cérémonie, et au surplus il ne semble pas qu'il y ait grand fond à faire sur un renseignement ainsi encadré et dont on saisit mal le lien avec son contexte.

L'autre preuve mise en avant est plus sérieuse. Je la reproduis d'après Bernhöft, et aussi d'après Binder qui l'a développée et renforcée².

Il s'agit de la proposition du tribun Canuleius tendant à autoriser les mariages entre plébéiens et patriciens et de l'hostilité qu'elle rencontre chez ces derniers. Préjugés de caste, morgue nobiliaire se révoltant à l'idée de ces mésalliances, il est possible, mais il y a autre chose et quelque chose de plus. Il faut, pour s'en rendre compte, essayer d'entrevoir leurs objections à travers le récit de Tite-Live et le discours qu'il prête au tribun³. Que ce discours soit forgé de toutes pièces et que l'historicité même du récit soit plus que suspecte, cela ne fait pas de doute et il n'y a pas lieu d'y insister. C'est l'argumentation pour et contre qui est à considérer et qui importe. Et quand on y regarde de près on est frappé de ce qu'elle présente de déconcertant : ces raisons opposées les unes aux autres ne portent pas les unes contre les autres, elles se croisent, si l'on peut ainsi parler, sans arriver à se toucher, elles ne se meuvent pas sur le même plan, et cela parce qu'elles se réfèrent à des conceptions contradictoires et successives. Mais, précisément, c'est à ce caractère composite, hétérogène que ce morceau emprunte sa valeur. On ne s'expliquerait pas en effet ces réminiscences d'un droit aboli se heurtant aux principes du droit moderne si elles ne représentaient un fond de réalité, et moins l'auteur qui s'en inspire paraît en saisir la véritable signification, plus il semble être comme

1. *Quæst. rom.*, I, 2. Bernardakis, *Symbolae criticae et palaeographicae in Plutarchi vitas parallelas et moralia*, p. 62. Lipsiae, 1879.

2. P. 396 et suiv.

3. Tite-Live, IV, 2-6.

l'écho inconscient et en quelque sorte involontaire d'une tradition perdue.

Que disent en somme les patriciens? Ils montrent les conséquences de ces mariages mixtes, le mélange monstrueux des races (*confusionem gentium*) et la confusion de leurs droits respectifs, les deux ordres s'accouplant au hasard à la manière des animaux, les enfants ne sachant de quel sang ils sortent, de quel culte ils relèvent, appartenant moitié à la plèbe, moitié au patriciat et déchirés entre les deux¹. A quoi le tribun répond que rien ne sera bouleversé, que les choses se passeront le plus simplement du monde, que les enfants, conformément à la loi, suivront la condition du père, qu'issus d'un patricien et d'une plébéienne, ils seront patriciens, et plébéiens dans le cas inverse². Et la réponse est sans réplique, décisive et triomphante, mais en vérité elle l'est trop, et c'est à se demander si elle va au but ou si elle passe à côté, si les interlocuteurs se comprennent, s'ils parlent la même langue, s'ils vivent dans le même temps. Rappelons-nous les deux définitions du patriciat et de la plèbe, deux définitions étroitement corrélatives et d'autant plus dignes d'être prises en considération qu'elles ne correspondent à aucune des notions courantes dans la Rome historique : les plébéiens sont ceux qui n'ont pas la *gens*³, les patriciens, — et autre chose est la définition, autre chose l'étymologie absurde qu'elle a suggérée, — les patriciens sont ceux qui peuvent nommer leur père : « Qui patrem ciere possunt »⁴. Qu'est-ce à dire, sinon que les plébéiens ont la famille utérine et les patriciens la famille agnatique dont les principes sont à la base même de l'organisation gentilice? Dès lors tout devient clair, et les objections des patriciens prennent leur vrai sens et acquièrent toute leur valeur. Il

1. Tite-Live, 2, 5-7 : « ... ne quid sinceri ne quid incontaminati sit, ut discrimine omni sublato nec se quisquam nec suos noverit. Quam enim aliam vim connubia promiscua habere nisi ut ferarum prope ritu vulgentur concubitus plebis patrumque? Ut qui natus sit ignoret, cujus sanguinis, quorum sacrorum sit, dimidius patrum sit, dimidius plebis, ne secum quidem ipse concors. » Binder (p. 402) montre fort bien que la phrase sur les « connubia promiscua » a été mal comprise par Fustel (*Cité antique*, p. 280). Il ne s'agit pas des mariages entre plébéiens, mais entre plébéiens et patriciens.

2. Tite-Live, 11 : « Quid juris tandem immutatur? Nempè patrem sequuntur liberi. »

3. Tite-Live, X, 8, 9; Aulu-Gelle, X, 20-5. Cf. XVII, 21, 27.

4. Tite-Live, X, 8, 10; Festus, 241, Patricios; Denys d'Hal., II, 8; Plutarque, *Romulus*, 13.

est parfaitement certain que la conciliation était impossible entre ces deux points de vue et que les unions projetées ne pouvaient aboutir, dans ces conditions, qu'à de douloureux et insolubles conflits. Pour les transformer en mariages réguliers, il fallait commencer par niveler le droit entre les parties adverses. C'est la réforme que Tite-Live suppose réalisée quand il prête à Canuleius son argument vainqueur.

Le mariage romain comportait primitivement la *conventio in manum* qui rendait la femme étrangère à sa famille naturelle et la plaçait, elle et ses biens, sous la dépendance du mari ou du *pater familias* appelé à lui succéder. Le mariage ainsi entendu, avec la *manus* qui en était inséparable, s'effectuait par trois modes dont l'origine, la raison et la date respective ont donné lieu à de longues discussions : la *confarreatio*, la *coemptio* et l'*usus*. On est d'accord, ou à peu près, pour reconnaître dans la cérémonie de la *confarreatio*, accomplie par-devant le Grand Pontife et le Flamen Dialis assistés de dix témoins, le mode le plus ancien, et en tout cas le mode spécialement patricien. On admet aussi en général que la *coemptio* et l'*usus*, formes purement civiles, soustraites à l'intervention des pouvoirs spirituels régissant la cité patricienne, ont été imaginés précisément pour ceux qui ne connaissaient pas ces pouvoirs et que ces pouvoirs ne connaissaient pas. En d'autres termes, ces formes ont été inventées à l'intention des plébéiens, à cette seule fin de régulariser leurs unions en les mettant sous la sanction de la loi romaine. Mais alors, dira-t-on, si ces unions légalisées ne sont autres que des unions à la manière patricienne, réalisant dans toute sa plénitude le type de la famille agnatique, où est la preuve que jamais la plèbe en ait pratiqué qui fussent conçues sur le type opposé?

Cette preuve, on croit la trouver dans une des particularités caractéristiques du mariage par *usus*. Le mariage par *coemptio* ou par vente symbolique de la femme à l'homme a paru, non sans raison, dériver du mariage primitif par achat, dérivant lui-même du mariage par rapt, et c'est pourquoi il a été considéré comme antérieur à l'*usus* et même comme contemporain de la *confarreatio*, en ce sens qu'il aurait été primitivement le complément de cette cérémonie chez les patriciens. Mais on a remarqué que la femme figure dans la *coemptio* comme partie contractante, non comme objet vendu, ce qui contraste fort avec ces coutumes barbares et réduit le rapport de filiation à quelque

chose de très lointain et de très problématique. On a donc été amené à voir dans ce procédé une production tardive de l'esprit juridique romain, une application détournée de la *mancipatio*, et ainsi c'est l'*usus* qui pourrait revendiquer la priorité, l'*usus* qui assimile la femme à une chose en la soumettant aux règles de l'*usucapio*, c'est-à-dire en fondant le droit de propriété sur une possession ininterrompue pendant un laps de temps déterminé. En conséquence, la femme tombait sous la propriété, entendez sous la *manus* du mari, après une cohabitation d'une année, à moins de l'interrompre en s'absentant du domicile conjugal pendant trois nuits consécutives, auquel cas, tout en restant mariée en justes noces, elle était affranchie de la *manus*, placée sous la puissance de son père ou sous l'autorité de ses tuteurs, rattachée à sa famille d'origine au point de vue économique et juridique. Qu'est-ce donc que cette faculté du *trinoctium* sinon un moyen laissé aux plébéiens de se marier conformément à la loi romaine sans rompre entièrement avec leurs vieilles coutumes, un expédient pour leur ménager le choix ou la transition entre le principe féministe dont ils se réclamaient, avec la parenté cognatique pour corollaire, et le régime strictement agnatique et patriarcal proposé à leur imitation, mais non imposé par le patriciat?

Je crois avoir présenté ce raisonnement dans toute sa force, et je ne nierai pas qu'il ne soit de nature à faire impression. Néanmoins je conserve des doutes.

Je ne m'arrêterai pas à certaines objections qui ne me paraissent pas insurmontables. Il y en a une d'ordre chronologique. L'histoire traditionnelle place en 445 av. J.-C. la loi Canuleia qui autorisa le *connubium* entre les deux ordres, et, d'autre part, les jurisconsultes trouvent la règle du *trinoctium* mentionnée dans les Douze Tables qui se placent en 450, cinq ans plus tôt. Donc cette règle, étant antérieure à la loi qui autorisa les mariages mixtes, n'aurait pas eu pour objet de faciliter ces mariages. La difficulté n'a pas échappé à Binder. Il essaye de la trancher en reportant l'institution de l'*usus* à une date plus récente¹. Le principe de l'*usucapio* posé par les Douze Tables aurait été ultérieurement réglementé de telle sorte qu'il serait devenu possible de l'appliquer

1. P. 415.

au mariage, par voie d'interprétation extensive, transportant à l'acquisition de la femme une disposition valable pour les choses. Nous aurions là un exemple de ces articles additionnels, interpolés, dont la fréquence n'est plus guère mise en doute aujourd'hui. Et cela peut s'admettre. Je ne contesterai pas davantage sur cet autre point : la règle du *trinoctium* est-elle contemporaine de l'institution du mariage par *usus*? On comprend l'intérêt de la question puisque, si cette règle est postérieure, on doit y voir, non plus une concession aux résistances de la coutume plébéienne, mais simplement un premier pas vers l'établissement du mariage sans la *manus*. Je n'ignore pas que certains juristes hésitent à se prononcer¹. Pourtant l'*usucapio*, consistant essentiellement dans l'acquisition de la propriété par la continuité de la possession, on ne voit pas comment ni pourquoi elle aurait perdu ce caractère par ce fait qu'elle a été mise à la base du mariage par *usus*. Enfin, et encore que les juristes soient très loin aussi d'être unanimes là-dessus, j'accorderai l'antériorité de l'*usus* sur la *coemptio*, cette dernière forme ayant dû être imaginée subseqüemment, comme on le suppose, pour permettre aux plébéiens de réaliser d'emblée, sans ce retard d'un an, la *conventio in manum*. Et c'est là un point capital, car si par hasard il fallait adopter l'ordre inverse, il est bien évident que rien ne laisserait soupçonner chez la plèbe une organisation familiale différente de celle des patriciens. Mais même dans cette hypothèse, c'est-à-dire en tenant l'*usus* pour le mode le plus ancien, cette conclusion ne s'impose pas. Si en effet, comme nous venons de le montrer, l'*usus*, conformément au principe de l'*usucapio*, ne pouvait aboutir à la *manus* que moyennant prescription, la règle du *trinoctium* s'ensuivait en quelque sorte mécaniquement, sans qu'il y ait lieu d'y chercher une intention concernant spécialement la plèbe. Il est arrivé d'ailleurs que la facilité ouverte par ce mode de mariage pour échapper à la *manus* n'a pas peu contribué à en multiplier l'usage dans tous les milieux de la société romaine, non pas tant dans l'intérêt de la femme que dans celui de ses agnats, père ou tuteurs, naturellement peu disposés à la laisser porter ses biens dans une famille étrangère et trop heureux de bénéficier d'une combinaison où leur consentement n'impliquait pas ce sacrifice.

1. Karlowa, *Die Formen der römischen Ehe und Manus*, p. 71. Bonn, 1868.

Somme toute, l'explication proposée pour rendre raison de l'*usurpatio trinoctii* dans le mariage par *usus* repose sur un postulat, le postulat de la famille utérine plébéienne. Ce postulat, que vaut-il ?

Que le peuple romain, dans un âge très reculé, ait traversé cette phase de l'évolution sociale, il y a de bonnes raisons pour le croire, et je les ai indiquées plus haut, mais les faits produits à l'appui de cette opinion ne sont pas particuliers à la plèbe. Il en est sans doute qui concernent la dynastie des Tarquins, dynastie originaire d'Etrurie, issue d'un peuple chez qui les traces de l'état matriarcal sont indéniables et que, justement ou non, — nous aurons à revenir là-dessus, — on a pu considérer comme identique à l'élément plébéen, ou comme lui tenant de très près. Mais la preuve décisive est dans la terminologie exprimant les relations de parenté et dont nous ne sommes nullement autorisés à dire qu'elle ne soit pas commune aux deux ordres, à son départ et dans son histoire ultérieure. Et c'est là une objection grave contre l'attribution exclusive à la plèbe du système utérin.

Si la plèbe avait vécu sous ce régime jusqu'à la loi Canuleia, il serait surprenant que la tradition n'eût pas conservé de ce fait un souvenir plus net. Sans doute, la chronologie de cette époque nous offre peu de garanties, mais il résulte de ce qui précède que cette loi, inséparable de l'institution du mariage par *usus*, ne doit pas être antérieure à la législation des Douze Tables. Or, cette législation elle-même ne doit pas se placer avant le milieu du v^e siècle av. J.-C., si toutefois l'on ne veut pas, avec Pais et son école, la supposer antidatée, totalement ou en partie. De toute façon, nous ne plongeons pas en des temps tellement lointains que la persistance d'un tel état de choses, aussi anormal, en opposition aussi radicale avec le droit actuel, n'eût pas dû frapper vivement les générations suivantes et laisser dans leur mémoire des traces visibles, aisément reconnaissables. Je sais bien qu'on peut retourner le raisonnement et répondre que les plébéiens, une fois ralliés au principe agnatique, ont dû s'empresser d'oublier et de faire oublier une originalité qui n'était plus à leurs yeux qu'une tare et le signe de leur antique infériorité. Mais encore faudrait-il pour suppléer à cette amnésie, voulue ou non, un témoignage, un seul, clair, irrécusable, de force à emporter la conviction, et nous n'avons, après avoir

écarté l'argument fondé sur une des particularités du culte de Cérès, qu'une phrase équivoque de Tite-Live, confrontée avec deux définitions ambiguës de la plèbe et du patriciat. Il reste donc à examiner si l'interprétation proposée pour ces textes est la seule possible, si la notion de la *gens*, par exemple, ne comportait pas certaines conditions qui ont pu faire défaut à la famille plébéienne, sans qu'elle doive pour cela nous apparaître comme foncièrement différente de celle des patriciens, si les propos prêtés à l'intransigeance de ces derniers ne peuvent pas s'interpréter dans ce sens, s'il est légitime enfin de serrer ainsi ces quelques lignes, de les presser et de les torturer pour en faire jaillir une conclusion si grosse, si inattendue, si hors de proportion avec les prémisses. Et ceci nous conduit à considérer les choses d'un autre point de vue. Des solutions qui attribuent le conflit à des causes d'ordre religieux ou à quelque chose d'approchant, nous passons à celles qui le ramènent à un débat exclusivement ou spécialement politique.

II.

L'EXPLICATION MIXTE, RELIGIEUSE ET POLITIQUE. BINDER.

Il me reste tout d'abord à exposer dans son intégrité la thèse de Binder dont je n'ai présenté encore qu'une partie, la moins neuve et la moins intéressante, puisqu'elle est directement inspirée de Bernhöft. Ce qui caractérise cette thèse, c'est qu'elle participe, très inégalement d'ailleurs, des deux tendances entre lesquelles, comme on l'a vu plus haut, les historiens se divisent naturellement. Elle rappelle ou, pour mieux dire, elle reproduit la thèse de Bernhöft en ce sens qu'elle fait elle aussi de la famille utérine un trait distinctif de la plèbe, mais elle en diffère sensiblement à d'autres égards. Tandis que Bernhöft limite cette particularité à la masse des populations autochtones, Binder la retrouve chez un peuple d'origine indo-européenne, les Latins, identifiés par lui aux plébéiens, en opposition avec un autre peuple de la même famille, les Sabins, incarnant le type agnatique et devenus, par droit de conquête, la caste dominante du patriciat. L'antagonisme des deux principes n'a plus dès lors, dans le conflit qui met aux prises les vainqueurs et les vaincus, qu'une importance secondaire, épisodique ; il s'efface et passe à l'arrière-

plan dans l'ensemble des revendications et des résistances d'ordre politique. De plus, l'existence d'une plèbe, au lieu d'être la manifestation locale d'un phénomène commun à toutes les cités anciennes, se présente comme un fait exclusivement romain, un accident déterminé par les circonstances spéciales qui ont présidé à la naissance et au développement de la ville. Accident riche en conséquences, car c'est de là, de ce dualisme originel qu'est sortie cette constitution, tant admirée comme le produit conscient et voulu du génie national, et qui n'est au fond que le résultat nécessaire de certaines conditions fortuites.

Je résume dans ses grandes lignes la théorie de Binder.

On avait considéré jusqu'à présent la ville du Palatin comme le berceau de la cité patricienne. Il faut renoncer à cette erreur. L'établissement du Palatin reste un des plus anciens, le plus ancien peut-être de tous ceux qui se sont constitués sur le sol de la Rome future, mais rien, dans les souvenirs qui s'y rattachent, ne porte l'empreinte du patriciat. Les cultes patriciens ne sont pas là ; ils sont en face, dans la ville formée sur le plateau du Quirinal avec le Viminal et le Capitole pour annexes, et séparée de sa voisine par la dépression profonde du Forum. Que ce groupement soit de nationalité sabine, le fait est attesté par la tradition, confirmé par l'analogie, — qu'on se rappelle la descente des tribus sabelliques sur la plaine campanienne, — démontré enfin par la nature et l'origine des cultes fixés sur cet emplacement. La nationalité latine de la ville du Palatin est également hors de doute. Quand elle ne résulterait pas en quelque sorte à priori de l'opposition entre les deux groupes, — car si les habitants du Quirinal sont des Sabins, que peuvent être ceux du Palatin, sinon des Latins? — elle serait certifiée elle aussi, en toute évidence, et par les données légendaires, Rome colonie d'Albe, et par des preuves solides, palpables, telles que la prééminence du dialecte latin dans les temps historiques. Ainsi, deux peuples en présence et originairement en conflit, la *plèbs* latine du Palatin, le *populus* sabin du Quirinal, deux mots dont le premier a fini par prendre un sens péjoratif, mais qui, dans le principe, étant sortis de la même racine, exprimaient la même idée en deux langues différentes et congénères¹. Puis

1. Bréal et Bailly, *Dictionnaire étymologique latin*, aux mots *plebs* et *populus*.

l'accord s'établit entre les deux villes rivales. Il se traduit par le dédoublement des confréries sacerdotales, des cadres sociaux, politiques, militaires, et aussi par l'installation de la royauté double, personnifiée dans les deux figures de Romulus et de Tatius, et qui n'est donc pas, comme on l'a prétendu, une anticipation savamment imaginée du collège consulaire, mais, en réalité, un compromis comme celui qui, à Sparte et ailleurs, imposa le partage entre les deux dynasties achéenne et dorienne. La plèbe n'était pas alors ce qu'elle est devenue par la suite, une population inférieure, sujette; elle était un peuple à part, uni à l'autre par un lien fédératif, mais placé sur un pied d'égalité, indépendant, autonome, avec ses institutions propres, semblables à celles de la commune confédérée parce qu'elles étaient les mêmes chez toutes les nations italiotes, avec sa division tripartite, ses trois tribus, ses trente curies. Sa situation fut encore fortifiée par l'avènement des Tarquins. La conquête étrusque a été une cause de perturbation dans le développement régulier du peuple romain comme dans l'image qu'il s'est faite de son passé le plus ancien. Elle a substitué la royauté unique à la royauté double, et du même coup elle a obscurci le souvenir qu'on avait gardé de cette dernière. Mais elle a été pour la plèbe un incident heureux. Il y avait, en effet, entre la plèbe latine et la nation étrusque une affinité attestée et sans doute déterminée par la communauté du régime utérin en vigueur des deux côtés. Ce n'est donc pas aux dépens des Latins du Palatin, mais au détriment des Sabins du Quirinal que la conquête s'est effectuée, et de même c'est à l'avantage de ceux-ci et contre ceux-là que s'est opérée la révolution dite de 509. Aussi est-ce à partir de ce moment que les historiens font commencer la lutte de la plèbe et du patriciat, une lutte dont ils méconnaissent le vrai caractère en y mêlant des revendications d'ordre économique, alors que pour les plébéiens, exclus de leur participation au gouvernement, il ne peut s'agir que d'y rentrer en forçant la porte des magistratures.

Telle est la théorie. Elle contient des éléments divers qu'il faut distinguer soigneusement.

Je ne m'attarderai pas à discuter sur l'attribution de la famille utérine aux Latins. Cette proposition n'a pas de valeur par elle-même. Elle se ramène à celle-ci : les plébéiens pratiquent le

régime utérin, et les Latins, étant les plébéiens, doivent le pratiquer. L'exemple des Étrusques ne prouve rien. Il est certain que l'on rencontre chez eux, en pleine période de romanisation, les traces persistantes de ce régime, image de la femme sur le lit funéraire à côté de celle du mari; mention du nom de la mère sur les épitaphes avant celui du père, ou même à l'exclusion de ce dernier; règles de la succession telles qu'on peut les déduire du passage souvent cité de Perse, le poète de Volaterra¹. Mais, quoi qu'on puisse penser de l'origine des Étrusques, ils appartiennent notoirement à une autre race que les Latins, et il est clair qu'on ne saurait rien conclure des uns aux autres. Il est vrai que les récentes recherches sur l'onomastique des deux peuples, en constatant leurs emprunts réciproques, témoignent entre eux d'une pénétration intime autrefois insoupçonnée², mais Binder lui-même, après avoir longuement exposé cet argument, le réduit à peu de chose par cette simple observation que nous ne pouvons fixer la date de ces emprunts³. Par conséquent, ils peuvent être d'une époque où le régime utérin ne subsistait plus en Étrurie que par certaines survivances, n'empêchant pas le contact, même par les mariages. Et, au surplus, c'est trop insister sur une question déjà traitée, qui ne touche pas au fond de la thèse et peut s'en détacher sans que l'essentiel soit pour cela entamé.

Je passe à ce qui est plus important, à la genèse de la Rome historique, telle qu'elle nous est retracée sur un nouveau plan, et ici je dois avouer mon embarras. Il y a de l'outrecuidance, et même peut-être une certaine déloyauté à prétendre juger en quelques pages un système fortement conçu, laborieusement édifié, avec toutes les ressources d'une riche érudition, embrassant et explorant dans tous les sens le vaste champ des antiquités romaines. Et il est évident qu'il vaudrait mieux suivre le raisonnement pas à pas pour en démêler et, s'il y a lieu, en dénouer la trame serrée, maille par maille. On me pardonnera si les limites de ce travail réclament une méthode plus expéditive, et si je dois m'en tenir à quelques remarques.

Je crains que cette fois encore nous ne tournions dans un

1. Satire VI, 51-61. Voir Bachofen, *Tanaquil*, p. 294 et suiv. Cf. p. 282 et suiv. Voir Binder, p. 407 et notes.

2. W. Schulze, *Zur Geschichte lateinischer Eigennamen*, Abh. der Königl. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, 1904, p. 647 et suiv.

3. Binder, p. 277-278.

cercle vicieux. Que les dieux adorés sur le Quirinal soient sabins et les dieux adorés sur le Palatin latins, j'y consens, non sans faire mes réserves. L'origine sabine des premiers nous est attestée par Varron, dont l'autorité est grande sans doute. Toutefois, quand on le voit attribuer la même provenance à Jupiter, Janus, Diane, Saturne, Junon, Minerve, Vesta, bref à tout le panthéon italique¹, on a le droit de se demander s'il n'est pas dupe de son patriotisme local et de certaines explications étymologiques invoquées à l'appui. On sait qu'il n'est jamais à court en cette matière, et lui-même du reste ne paraît pas très convaincu puisqu'il reconnaît que la plupart de ces noms tiennent à la fois des deux langues, latine et sabine, ce qui revient à dire que les divinités qu'ils représentent ne sont pas la propriété exclusive de l'un ou de l'autre peuple. Sans doute, on ne saurait méconnaître le caractère plus spécifiquement sabin d'un dieu tel que *Semo Sancus*², mais comment limiter aussi étroitement celui de la déesse *Fortuna* qui a son sanctuaire principal dans la ville latine de Préneste et, à plus forte raison, celui du dieu Mars dont le culte est répandu par toute l'Italie et même en Étrurie³? Mais, encore une fois, je n'insiste pas et j'admets la nationalité sabine des dieux du Quirinal comme j'admets la nationalité latine des dieux du Palatin. S'ensuit-il pour cela que ceux-ci soient plébéiens et ceux-là patriciens? Et si l'on dit qu'ils sont plébéiens parce que Latins et patriciens parce que Sabins, n'est-il pas vrai qu'on commence par supposer démontré ce qui ne l'est pas?

Le Palatin, nous dit-on, est pauvre en cultes, et les plus anciens, les cultes de Faunus, de Pales, ont fini par perdre toute importance, ce qui prouve bien qu'en raison de leur qualité plébéienne, ils ont été relégués au second plan par la victoire de l'élément patricien et sabin. Mais cette décadence s'explique tout naturellement par ce fait qu'étant essentiellement agricoles ils s'accommodaient mal au développement ultérieur de la ville. On ajoute que ces cultes ont d'étroites affinités avec ceux de l'Aventin, le quartier plébéien par excellence. La Bona Dea de

1. *De lingua latina*, V, 73.

2. Binder, p. 151-152.

3. Wissowa, *Religion und Kultus der Römer*, p. 129. On me permettra de me citer moi-même en renvoyant à ce que j'ai écrit la-dessus il y a longtemps, *les Origines du Sénat romain*, p. 216-223.

l'Aventin est apparentée au Faunus du Palatin, et Faunus repa-
rait sur l'Aventin sous les traits hellénisés d'Évandre. Il est
vrai, mais à moins de revenir à la théorie d'Oberziner, c'est-à-
dire à moins d'imaginer entre les deux ordres un abîme autre-
ment profond que la simple distinction entre deux membres
d'une même famille ethnique détachés de leur tronc commun,
on ne voit pas pourquoi ces divinités devraient être nécessaire-
ment et uniquement attribuées à la plèbe, ni, d'une manière
générale, pourquoi elle en aurait qui lui fussent exclusivement
affectées. D'ailleurs, nous ne rencontrons sur le Palatin ni le
culte de Diane ni celui de Cérès¹ dont les sanctuaires sont les
principaux de l'Aventin, et pour ce dernier nous verrons pour-
quoi il est devenu spécialement plébéien, bien que ne l'ayant
pas été à l'origine plus que tout autre en vertu de sa nature
propre.

Le synœcisme politique aboutit au rapprochement de cer-
taines corporations religieuses, les *Salii Collini* et les *Salii*
Palatini, les *Luperci Fabiani* et les *Luperci Quinctiales*.
Des deux groupes ainsi juxtaposés, c'est le premier qui, d'après
Binder, peut revendiquer la priorité, et par suite la primauté.
Les Saliens, dit-il, sont voués au culte de Mars qui, avec l'épi-
thète de *Quirinus*, a son sanctuaire le plus ancien sur la *Collis*,
sur le Quirinal, tandis que les autres plus récents sont extérieurs
au Palatin. Donc, c'est du Quirinal que ce culte est parti pour
se dédoubler en celui du Mars *Palatinus* et y donner naissance
à la corporation des *Salii Palatini*, sur le modèle des *Collini*.
Le même mouvement se traduit par l'identification de *Quirinus*
et de *Romulus*, ces deux figures n'étant autres que le Mars du
Quirinal et celui du Palatin, et le premier servant de prototype
au second. Et c'est le second qui a dû s'effacer devant le pre-
mier. En effet, les Saliens sont placés sous la tutelle de Jupi-
ter, de Mars, de Quirinus, Jupiter le dieu suprême de la cité
unifiée, Mars son dieu guerrier, Quirinus le Mars des Sabins
patriciens. Quant à Romulus, le Mars plébéien et latin, il
a disparu. Tout cela paraît solidement enchaîné, et pourtant
que de difficultés! L'interprétation du texte de Servius relatif
aux dieux protecteurs des Saliens², *Salios qui sunt in tutela*

1. C'est une pure conjecture de Binder (p. 123) quand il veut retrouver sur
le Palatin les traces du culte de Cérès.

2. *Énéide*, VIII, 663.

Jovis, Martis, Quirini, ne s'impose pas. On peut soutenir tout aussi bien que le premier Mars est celui du Palatin, s'opposant à Quirinus et passant avant lui¹. C'est dans la curie des Saliens du Palatin, dans la chapelle (*Sacrarium*) de Mars qu'était l'arsenal des boucliers sacrés, et c'était là que le général, avant de se mettre en campagne, allait les faire résonner et touchait la lance du dieu². La prééminence des Luperi Fabiani, originaires du Quirinal, sur les Quinctiales est plus contestable encore. Le caractère mixte de cette confrérie, prise dans son ensemble, ressort de son nom et de son costume. Le nom évoque le culte du loup, emblème de Mars, et le costume, consistant en une peau de chèvre, rappelle le dieu du Palatin, Faunus. Mais dans cette combinaison, quel est l'élément premier? Il est impossible de le discerner. Ce que nous savons en revanche, c'est que la course propitiatoire des Luperques s'exécutait autour du Palatin, non du Quirinal. Mais il y a plus, et nous arrivons ici à la partie essentielle de la thèse. La gens Quinctia, qui partage avec la gens Fabia le service de ce culte, est patricienne comme celle-ci. On répond que l'origine des Quinctii ne nous est pas connue comme celle des Fabii et que nous ne pouvons les rattacher au Palatin que par conjecture. Conjecture plus que vraisemblable cependant : que deviendrait autrement le parallélisme des deux villes? Ce qui n'est pas une conjecture, c'est la nationalité des *Salii Palatini* qui, primitivement au moins, ne peuvent pas avoir été étrangers à la ville qu'ils représentent et d'où ils tirent leur nom. Or, ils sont patriciens à l'instar des *Collini*. C'est assez, semble-t-il, pour nier que la qualité de patricien soit le privilège des Sabins du Quirinal.

La physionomie toute latine de la Rome historique, l'importance prépondérante du Palatin dans la légende, l'effacement relatif du Quirinal, tous ces faits, difficilement conciliables avec la théorie de Binder, lui suggèrent l'explication que voici. Les Sabins du Quirinal, enfants perdus de la famille sabellique, jetés en avant pour lui assurer ses communications avec la mer, détachés et coupés de leur arrière-pays, isolés et noyés dans leur triomphe, n'ont pu manquer d'être assimilés par la popula-

1. Wissowa, *op. cit.*, p. 480.

2. « In sacrario Regiae. » Aullu-Gelle, IV, 6, 2. La Regia était la demeure du *Pontifex Maximus* au pied du Palatin sur le Forum. Voir Wissowa, *loc. cit.*; Hild, *Salii*, dans le *Dictionnaire* de Saglio; Habel, *Ancile*, Pauly-Wissowa.

tion vaincue; leurs dieux, tout en éclipsant ceux des Latins, se sont eux-mêmes latinisés; leur Quirinus s'est confondu avec le Romulus du Palatin, et le souvenir même de leur antique suprématie est allé s'oblitérant jusqu'au jour où, finalement, la surexcitation du sentiment national durant les guerres du Samnium a fait intervertir les rôles et transformer en sujets les maîtres d'autrefois. Dès lors, de cette suprématie il ne reste plus qu'une trace indélébile dans la place d'honneur laissée à la tribu des Titienses dans l'énumération des trois tribus primitives¹. Tout cela est ingénieux et à la rigueur peut se soutenir; mais alors, encore une fois, c'est le point capital de la thèse qui est remis en question. Si en effet les plébéiens du Palatin ont été assez forts pour absorber les patriciens du Quirinal, on ne comprend plus l'oppression des premiers par les seconds.

Une des idées favorites de Binder, c'est le rapport de cause à effet qu'il établit entre la fédération primitive des deux communes patricio-sabine et plébéio-latine et le développement ultérieur des institutions. Tout serait sorti de ce premier germe, et notamment le partage du pouvoir consulaire. On peut répondre que le démembrement de la suprême magistrature n'est pas un fait spécifiquement romain, mais un phénomène général dans l'évolution des cités antiques, que l'originalité de Rome n'est donc pas là, mais plutôt et exclusivement dans la notion plus précise, dans la réglementation rigoureuse du principe dit de la « collégialité » et dans l'équilibre savant ainsi ménagé entre les divers organes de la machine politique; mais une objection tirée de l'analogie n'a qu'une faible valeur. Il y en a d'autres plus directes.

Il reste à expliquer la discontinuité entre la royauté double de Romulus et Tatius et le consulat double institué en 509. Rien de plus simple si l'on ne veut voir dans cette royauté double qu'une image réflexe, une anticipation justificative du collège consulaire. Mais la difficulté qui s'évanouit dans cette hypothèse subsiste tout entière dans le système de Binder. C'est ici qu'intervient le facteur de la domination étrusque. Il y a une école d'après laquelle Rome étant une fondation étrusque, ce seraient les Étrusques qui auraient constitué le patriciat par opposition à la plèbe identifiée à la nationalité latine. Notre

1. Varron, *De lingua latina*, V, 55, 89, 91; Cicéron, *De Republica*, II, 20, 36; Festus, 344, 355; Binder, p. 142, n. 12.

auteur n'a pas de peine à réfuter cette opinion, professée déjà par Ottfried Müller, reprise après lui et rajeunie par divers savants¹ et d'ailleurs en retard sur les révélations des fouilles les plus récentes, car c'est une ville antérieure à toute influence de l'Étrurie dont elles ont relevé les traces dans les couches les plus profondes du sol². Non qu'il songe à nier cette influence, comme l'a fait autrefois Mommsen. Il ne doute pas, et nul ne saurait douter, que Rome n'en ait été pénétrée, et même qu'elle n'ait été gouvernée pendant un temps plus ou moins long par des souverains d'origine étrusque. Mais, loin de représenter ces rois étrangers comme une incarnation du patriciat, il les considère tout au contraire comme les alliés et les chefs des plébéiens latins, se fondant pour cela sur les ressemblances qu'il a cru pouvoir noter entre les deux peuples en ce qui concerne l'organisation de leur régime familial. Et ainsi il est amené à exposer la marche des choses de la manière suivante. La substitution de la royauté unique à la royauté double avec élimination de l'élément sabin est une revanche de la plèbe latine, soutenue et dirigée par les dynastes étrusques. La chute de la royauté, coïncidant avec la domination du patriciat et la sujétion de la plèbe, est un retour offensif des Sabins du Quirinal. Et par conséquent les efforts des plébéiens, revendiquant leur part de souveraineté, tendent non à la conquête d'un droit nouveau, mais à la restitution d'un droit ancien.

La preuve, nous dit Binder, que les rois étaient plébéiens, c'est que leurs noms reparaissent dans les temps historiques portés, non par des *gentes* patriciennes, mais par des familles plébéiennes. J'avoue n'attacher pas grande importance à cet argument. C'est une opinion courante depuis Mommsen que les seuls noms patriciens authentiques sont ceux qui figurent à ce titre dans les Fastes consulaires; mais, que ce criterium soit ou non le seul valable, il est évident que la liste ainsi réduite ne saurait être considérée comme limitative, sans quoi il faudrait supposer et que toutes les *gentes* patriciennes étaient arrivées au consulat, ce qui est peu vraisemblable, et qu'elles n'étaient pas plus d'une cinquantaine, ce qui est notoirement faux. Les noms des rois légendaires, Pompilius, Hostilius, Marcius, peuvent donc très bien avoir été patriciens, et si plus tard nous ne les

1. Notamment par Cuno, *Vorgeschichte Roms*, 1878-1888.

2. Binder, p. 30 et suiv.

rencontrons plus qu'avec l'étiquette plébéienne, il n'y a là rien de surprenant ni d'anormal. On n'ignore pas en effet que sur la totalité des *gentilicia* patriciens reconnus pour tels, il n'en est pas un qui ne soit porté aussi par des plébéiens issus le plus souvent de clients émancipés¹.

Ce n'est pas là une objection, simplement un doute. Mais une observation vient à l'esprit. Que les plébéiens du Palatin, reprenant le dessus, aient supprimé la royauté double, symbole de l'égalité entre les deux villes, c'est un roman sans doute, mais qui après tout se tient. Que les patriciens, redevenus les maîtres, l'aient rétablie sous la forme du consulat, on ne voit à cela aucun motif, à moins qu'ils n'aient dû la partager encore une fois avec leurs rivaux. Cette conclusion, l'auteur sent bien qu'elle s'impose et il ne cherche point à s'y dérober. Il admet, ou il est disposé à admettre que le consulat, tout d'abord ouvert à la plèbe, ne lui a été fermé que plus tard². Pure conjecture, contraire à tous les textes, mais entre les textes et la logique il n'hésite pas, et peut-être jugera-t-on que ce n'est pas la méthode la plus sûre pour arriver à la vérité.

Pour toutes ces raisons, pour d'autres encore dans lesquelles je ne puis entrer, je ne crois pas que l'idée fondamentale du livre, identité des plébéiens et des Latins du Palatin, identité des patriciens et des Sabins du Quirinal, soit démontrée. Cela ne veut pas dire, tant s'en faut, que de ce volumineux et savant travail il n'y ait rien à retenir. Et je m'en voudrais de ne pas le montrer en insistant plus particulièrement sur le chapitre intitulé : *Latium und Rom*³. Il y a là des vues dont il faut tenir le plus grand compte et qui me paraissent apporter sur notre question un jour nouveau.

Il faut partir de la théorie développée par Mommsen au sujet de la plus ancienne confédération latine⁴. C'est son mérite de lui avoir restitué son vrai caractère, contrairement au tableau tracé par l'histoire traditionnelle. Quand les historiens s'at-

1. Voir, à ce propos, Willems, *le Sénat de la république romaine*, t. I, p. 69-88, et mes *Recherches sur quelques « gentes » patriciennes*, dans les *Mélanges de l'École française de Rome*, 1882, p. 241-276.

2. Binder, p. 379. J'ai indiqué plus haut comment, en vertu encore une fois d'une déduction logique, Binder est amené (p. 396) à imaginer pour la commune plébéienne les mêmes divisions, tribus et curies, que pour la commune patricienne.

3. P. 329-375.

4. *Droit public* (*Staatsrecht*, trad. fr.), VI, 2, p. 226 et suiv.

tachent à nous représenter Rome comme occupant dès sa naissance, au milieu des cités congénères, une situation exceptionnelle, à part et au-dessus; quand ils la montrent investie, dès le début, de l'hégémonie ou succédant en cette qualité à la métropole albaine, ils sont hantés visiblement par une préoccupation, la même dont ils s'inspirent dans la plupart de leurs récits, toutes les fois qu'il s'agit de reconstruire à coup de fictions ce passé qui leur échappe : justifier les ambitions romaines en les antidatant, confirmer, en les reculant le plus loin possible, les titres de la ville prédestinée. Mais la vérité c'est que cette primauté était incompatible avec un état social où la vie urbaine n'existait pas, où la notion de la ville souveraine, de la *πόλις* grecque, de la *civitas* latine était inconnue, où le seul lien imaginable entre ces hommes, à peine sortis de la période nomade, était constitué par la communauté de la race, de la langue, des institutions, de la religion, des mœurs. Leur alliance ne pouvait donc être contractée que sur un pied d'égalité, et de ce régime il est resté un témoignage dans une cérémonie dont le rituel dénonce le haut archaïsme : lorsque le magistrat romain présidait, sur le mont Albain, à la fête de Jupiter Latiaris, la grande divinité latine, c'était encore, et ce fut toujours entre les délégués des anciennes villes confédérées qu'on partageait la chair du sacrifice, symbole et survivance de l'égalité qui avait régné primitivement dans la confédération¹. Tout cela a été dit par Mommsen. Son tort a été de s'arrêter en route et de ne pas aller jusqu'au bout de son idée.

Il essaye de déterminer quels étaient les rapports de droit entre les divers membres de la confédération, mais il oublie son propre point de vue en posant les termes du problème. Il prend pour point de départ le fait primordial de l'autonomie des villes qui la composent, et sans doute cette autonomie est réelle et elle a produit, par la suite, tranchant sur le fond commun, des différences appréciables dans le droit public et privé. Mais il fallait pour cela qu'elle ne fût pas purement virtuelle, entendez, il fallait que le concept de la loi rédigée et votée, se substituant à la tyrannie de la coutume héréditaire, fût entré dans les esprits, et l'on sait que ce pas n'a été franchi de bonne heure ni à Rome ni vraisemblablement dans les autres villes latines. Il ne l'a pas été en tout cas dans le stade de civilisation où nous reportent,

1. Wissowa, *Religion und Kultus der Römer*, p. 109.

d'après Mommsen, les origines de la confédération, et dès lors l'unité dans le droit nous apparaît comme la conséquence nécessaire de cette unité ethnique qu'il met avec raison à la base de son étude sur les relations de Rome avec le Latium.

L'*hospitium publicum*, l'hospitalité réciproque, la plus ancienne des conventions diplomatiques, était la seule qui pût intervenir entre les divers groupes, alors qu'ils se furent constitués en États. Leur situation respective fut caractérisée par le mot *municipium*. Ce mot, on ne l'ignore pas, a changé de sens avec la condition des villes. Appliqué finalement à celles qui étaient en possession du droit complet de cité romaine, il les avait désignées tout d'abord dans le temps où elles étaient les municipes *sine suffragio*, ne jouissant que d'un droit de cité restreint, ne prenant leur part que des charges, non des honneurs, et c'est à cette phase de leur évolution que correspond l'explication proposée par les anciens et généralement acceptée par les modernes, *munera capere*, s'acquitter des obligations civiques. Cette explication toutefois ne paraîtra valable que si l'on consent à reculer l'avènement du mot jusqu'à cette date relativement récente de 338 av. J.-C. où, après la dissolution de la confédération latine, les villes ont été pour la première fois organisées sur ce pied. Si au contraire, comme il est probable, on croit devoir lui assigner une date plus lointaine, il faut bien lui trouver une étymologie en rapport avec un état de choses antérieur, et alors on revient à celle qui a été proposée autrefois par Ruddorf, les *munera* étant les présents gages de l'hospitalité, et les municipes étant les villes admises à l'*hospitium publicum*. On comprend d'ailleurs comment ce mot *munera*, pouvant se prendre indifféremment dans les deux sens, présents et charges, la transition a été facile entre la première acception du mot *municipium* et celle que les circonstances ont fait prévaloir ensuite.

Nous sommes malheureusement très mal renseignés sur cette forme préhistorique des rapports internationaux, mais en rapprochant des données qui précèdent ce que nous savons de la condition des Latins depuis 338, nous pouvons tenter de nous représenter ce qu'elle a dû être auparavant. Le *commercium* que nous leur voyons attribué après cette date ne peut pas avoir été un privilège créé et concédé à l'occasion de leur rébellion et de leur défaite. Il remonte plus haut. Il procède de cette unité dans le droit qui avait été comme le ciment de la confédération dis-

soute. Il n'est possible que par cette unité et il est impliqué par elle. De même pour le *connubium* qui, à la vérité, ne fut plus octroyé que par exception, mais que la légende, une légende digne de foi précisément parce qu'elle est à rebours de la législation ultérieure, nous montre pratiqué largement à l'époque de la royauté¹. De même enfin pour la faculté laissée au Latin de se faire naturaliser citoyen romain par le seul fait d'élire domicile à Rome. Dans ce statut on reconnaît la prolongation, à travers une situation nouvelle, d'un état de choses où les hommes du *nomen latinum*, tout en se fractionnant en groupes indépendants, conservaient très vif le sentiment de leur communauté originelle, avec le souvenir des temps plus anciens encore où ils formaient en une association unique le seul État dont on pût alors concevoir la pensée.

Les Latins domiciliés n'ont des droits civiques que le droit de suffrage, à l'exclusion du *jus honorum*, et leur *connubium* ne comporte de mariage légal qu'entre eux et non avec les patriciens. Leur condition est donc identique à celle des plébéiens, et les plébéiens ne sont donc autres que les Latins domiciliés. C'est à cette conclusion que tend toute cette série de déductions. On ne peut pas dire qu'elle soit inattaquable. Des deux propositions sur lesquelles elle repose, la seconde n'invoque en fait de preuve que la prétendue similitude entre l'organisation familiale gynécocratique des Latins et des plébéiens, et cette preuve est caduque, la première, se fondant sur l'analogie avec l'organisation fonctionnant après 338, n'a de valeur incontestable que pour cette époque. Toutefois, si ce n'est là qu'une conjecture, — et aussi bien serait-il vain de prétendre éliminer la conjecture de ces recherches, — on conviendra qu'elle présente toutes les garanties qu'on peut raisonnablement exiger de ce mode de raisonnement. Elle ne contredit pas les textes : elle se borne à y suppléer. Elle est vraisemblable. Il est peu croyable, en effet, qu'une aristocratie, maîtresse du pouvoir, ait consenti alors plus que depuis au partage des honneurs, non plus qu'à des unions réputées inférieures. Et, en dernier lieu, elle a cet avantage de

1. Mommsen, *Droit public*, VI, 2, p. 256-257. Voir les cas cités p. 256, n. 1. Denys d'Halicarnasse (VI, 1) nous dit qu'avant la bataille du lac Régille le Sénat dut régler la situation des femmes latines mariées à des Romains et des femmes romaines mariées à des Latins. Lorsque Tite-Live (VIII, 14, 10) nous dit que le *connubium* a été interdit en 338 entre les diverses cités latines, il semble reconnaître par là même qu'il était autorisé antérieurement.

s'ajuster exactement à certains faits qui autrement resteraient comme en suspens, et ne seraient pas susceptibles d'une explication satisfaisante.

Si haut que nous remontions, nous trouvons les plébéiens propriétaires et votant dans les comices. Comment cela s'est-il fait? Il est malaisé de s'en rendre compte dans la plupart des théories admises jusqu'à présent. Si les plébéiens ne sont que des vaincus, transplantés de force, on a peine à comprendre qu'ils aient été d'emblée mis en possession de droits aussi précieux, et si l'on suppose que ces droits ils les ont obtenus ou conquis par une disposition législative ou par un coup d'État, les textes ne nous laissent deviner ni à quel moment l'événement se serait produit, ni dans quelles circonstances. La difficulté est la même dans l'hypothèse où la plèbe serait tout entière issue de la clientèle¹. Mais elle s'évanouit dès l'instant où la situation qui lui est reconnue l'a été de tout temps, comme une conséquence naturelle de ses origines et de l'unité latine.

Je ne vois pas que l'attention de Binder se soit portée sur ce point, mais il relève avec soin tous les faits attestant entre les Latins du dedans et ceux du dehors l'alliance imposée par la force des choses et dérivant naturellement de leur condition respective. C'est la victoire du patriciat en 509 qui ouvre contre ce double ennemi une guerre dont les épisodes vont se faire pendant avec une régularité significative. En 496, c'est la défaite des Latins à Régille correspondant à l'oppression des plébéiens et à leur sécession sur le mont Sacré. En 493, le traité conclu par Sp. Cassius, l'année même où la paix est rétablie à l'intérieur par l'institution du tribunat. En 491, nouveau soulèvement des plébéiens et marche de Coriolan sur Rome. En 358, élévation du nombre des tribus au total de vingt-sept et renouvellement du traité avec les Latins.

Ces rapprochements, dira-t-on, pèchent par la base. Ils sont fondés sur une tradition et une chronologie suspectes, et, de plus, les historiens qui en fournissent la matière ne leur attribuent aucune portée. Ils n'ont aucune idée de cette soi-disant solidarité entre la plèbe et le Latium. Ils auraient donc construit

1. On peut voir à ce sujet les constructions arbitraires de Neumann et la critique de Binder. K.-J. Neumann, *Kaiserrede über die Grundherrschaft der römischen Republik, die Bauernbefreiung und die Entstehung der Servianischen Verfassung*. Strasbourg, 1900. Binder, p. 220 et suiv.

ce parallélisme sans s'en douter, sans en saisir la signification, guidés par une sorte d'instinct obscur. Binder répond en opposant aux falsifications des annalistes la tradition plus ancienne dont ils n'ont pu entièrement effacer la trace. Il reprend au sujet de la légende de Coriolan l'interprétation proposée jadis par Mommsen¹. Les Marcii sont des plébéiens. Coriolan est donc un héros plébéien transformé en patricien par la vanité d'une famille plébéienne. D'autre part, son surnom, tiré du nom de la ville de Corioli, témoigne de son origine latine². Il démêle dans la physionomie complexe et énigmatique de Sp. Cassius les traits qui révèlent le champion de la plèbe et le champion des Latins. Cassius dédie sur l'Aventin le temple de Cérès. Il est l'auteur d'une loi agraire, d'ailleurs inauthentique, mais peu importe. Il est en butte, comme trop populaire, à la haine des patriciens. Et ce même personnage, vainqueur des Latins, conclut avec eux une convention qui leur est favorable. C'est qu'en réalité il y a sur Cassius deux versions : il y a un Cassius consul et un Cassius tribun, et de ces deux versions, si c'est la première qui a prévalu, c'est l'autre qui est la vraie. Je n'entends pas me porter garant de toute cette exégèse, mais je signalerai, comme véritablement frappante, la concordance entre les prétentions des Latins avant leur révolte et celles qui sont formulées vers la même époque par les plébéiens. C'est une chose remarquable en effet de voir Latins et plébéiens réclamer en même temps leur participation au consulat. Il est vrai que les exigences des premiers se produisent en 340 av. J.-C., tandis que celles des seconds sont censées aboutir dès 367, et ce synchronisme boiteux serait embarrassant si les plus récents travaux de la critique relativement à la prétendue législation Licinienne ne nous autorisaient à passer outre. C'est un fait que la série des collèges consulaires exclusivement patriciens, au lieu de s'arrêter brusquement à cette date de 367, est simplement interrompue de temps en temps par l'élévation d'un consul plébéien, et cela dure précisément jusqu'à cette année 340³, où se place la revendication des Latins, et à partir de laquelle la plèbe prend définitivement possession de l'un des deux sièges en attendant qu'elle ait accès à tous les deux. Il résulte de là que les plébéiens ne sont pas arrivés au consulat en vertu

1. *Römische Forschungen*, t. II, p. 149 et suiv.

2. Cette dernière observation est de Binder.

3. Mommsen, *Droit public*, III, p. 90-91.

d'une loi qui eût été violée aussitôt que votée, mais par un effort continu auquel il est naturel que les Latins se soient associés. Car leur cause est la même. Ils justifient leur droit en affirmant celui des plébéiens. Ils proclament le droit des plébéiens en affirmant le leur. Et s'ils n'ont pas réussi pour leur propre compte, il paraît bien que leur tentative n'a pas été sans utilité pour leurs frères et alliés.

Ces idées, dans ce qu'elles ont de plus général, ne sont pas tout à fait inédites. Déjà un savant français trop oublié, Emile Belot, dans son *Histoire des chevaliers romains*, en 1866, avait noté comme un rapport constant entre les progrès réalisés par la plèbe et la formation successive des tribus dites rustiques. Il avait conclu de là, très finement, à une communauté d'intérêts entre les plébéiens et les peuples sujets, ceux-là tendant à l'égalité politique, ceux-ci au droit de cité, et les uns et les autres se prêtant pour atteindre au but un mutuel appui¹. Il n'en fut plus de même, est-il besoin de le dire? deux siècles plus tard, quand surgit entre les pavés de Rome une plèbe qui n'avait de l'ancienne que le nom, populace de mendiants orgueilleux, jaloux de leur vote dans les comices, plus jaloux de leur part dans les distributions frumentaires, et dont la résistance aux aspirations légitimes de l'Italie déclencha le fléau de la guerre sociale. Mais à l'époque où ils luttèrent pour abolir les privilèges du patriciat, les plébéiens sentaient fort bien ce qu'ils pouvaient attendre des nouveaux citoyens, apparaissant comme des troupes fraîches sur le champ de bataille et par leur appoint décidant de la victoire, et ainsi l'on s'explique que la conquête de l'égalité et la propagation du droit de cité aient marché du même pas. Or, ces nouveaux citoyens étaient et restèrent longtemps en grande majorité des Latins. On voit par là comment la thèse de Binder rejoint celle de Belot, laquelle n'est elle-même qu'une émanation de la doctrine de Niebuhr. Loin donc d'être en contradiction avec cette dernière, elle la confirme, la précise et la complète, et c'est ce que nous allons voir dans la suite de ce travail.

G. BLOCH.

(Sera continué.)

1. T. I, p. 365.

LE MARIAGE
DE
HENRI IV ET DE GABRIELLE D'ESTRÉES
ÉTUDE CRITIQUE
SUR UNE LETTRE DE GAILLARD DE CORNAC
AU CARDINAL DE GIVRY.

Pendant la seconde moitié du xvi^e siècle, une question hanta presque constamment les esprits : quel serait l'héritier du trône de France?

On n'eut jamais grande confiance dans la débile lignée de Henri II et les soupçons s'éveillèrent dès la mort prématurée de l'aîné de ses fils, François II. Les astrologues, en prédisant l'extinction prochaine de cette malheureuse famille, consacrèrent en quelque sorte l'opinion communément admise¹. Catherine de Médicis elle-même s'effraya, tenta d'assurer au trône un successeur catholique en mariant le cardinal de Bourbon². Si le règne de Charles IX dissipa un moment les craintes, elles repa-rurent plus fortes à l'avènement de Henri III. Après la lente agonie du duc d'Anjou, le doute ne fut plus possible. Toute la descendance mâle de Henri II était condamnée à s'éteindre sans postérité. Le poignard de Jacques Clément hâta encore sa disparition.

On pouvait croire que le nouveau roi Henri IV ferait cesser ces incertitudes d'avenir. Il n'en fut rien. Le Béarnais restait sans enfants, et si ses mœurs différaient de celles du dernier Valois, il n'en vivait pas moins séparé, depuis plus de dix ans,

1. *Lettres anecdotes... de Prosper de Sainte-Croix*, publ. dans *Arch. curieuses*, 1^{re} série, t. VI, p. 130. De Blois, 13 mars 1563.

2. *Ibid.* Bibl. nat., f. ital., ms. 1725, fol. 1 et 12 v^o; dépêches des ambassadeurs vénitiens, de Paris, 8 mars et 13 avril 1563. — *Calendar of State papers, foreign series* 1563, p. 272. S. l., 6 avril 1563.

de sa femme légitime Marguerite de France, pour lors retirée dans son château d'Usson en Auvergne. Or, l'héritier présomptif était l'unique fils de Henri de Bourbon, prince de Condé, un tout jeune enfant, dont la naissance avait donné lieu à d'étranges soupçons. Venu au monde six mois après la mort de son père, — mort dont la soudaineté imprévue fit d'ailleurs songer à un empoisonnement, — le petit prince rencontra chez tous ceux que son existence pouvait incommoder une hostilité manifeste; et malgré un arrêt du Parlement justifiant la princesse sa mère de toute accusation, certains refusèrent de croire à sa légitimité; les plus sceptiques furent ses oncles le prince de Conti et le comte de Soissons qui, en reniant leur neveu, aspiraient à être les chefs de la maison de Bourbon, la plus proche du trône royal¹. Allait-on voir la couronne si chèrement achetée par la branche aînée passer, faute d'héritier, aux branches cadettes prêtes à se la disputer et revivre les années de lutte que la France avait dû traverser pour gagner un roi?

Seule, la naissance d'un dauphin pouvait prévenir le conflit. Sans enfants de Marguerite de France et sans espoir d'en avoir jamais, Henri IV songea à faire annuler son premier mariage pour en contracter un second. Des pourparlers engagés avec Marguerite aboutirent, et en janvier 1594 celle-ci envoya une procuration demandant le divorce conformément aux désirs du roi². Les difficultés où se débattait encore le Béarnais, et surtout l'entrée dans sa vie d'une jeune femme, Gabrielle d'Estrées, dont il fit sa maîtresse, ajournèrent momentanément le projet. Auprès de sa nouvelle amie, Henri IV oublia l'intérêt de son peuple et l'avenir de son royaume. Il ne songea plus au mariage jusqu'au jour où il eut assez d'énergie et de confiance en soi pour vouloir épouser Gabrielle.

Les protestations indignées soulevées par sa résolution ne l'effrayèrent point; ce fut l'attitude personnelle du pape qui l'inquiéta. Celui-ci aurait consenti volontiers à dissoudre le mariage, mais, de concert avec Venise et le grand-duc de Toscane, il avait rêvé de donner pour reine à la France la nièce du grand duc, l'une des fiancées possibles de Henri IV³. L'union avec la

1. Voir à ce sujet Loiseleur, *la Mort du second prince de Condé*, dans *Rev. hist.*, t. I, 1876, p. 410 à 437.

2. Desclozeaux, *Gabrielle d'Estrées, marquise de Monceaux, duchesse de Beaufort*. Paris, 1889, in-8°, p. 180.

3. Desclozeaux, *Gabrielle d'Estrées*, p. 230-233.

duchesse de Beaufort trouva donc en lui un adversaire d'autant plus redoutable qu'il fut le maître de l'heure. Point d'union légitime sans son consentement, puisque seul il pouvait accorder la dissolution du premier mariage. Le Béarnais eut à compter avec lui.

Au commencement de juillet 1598, le conseiller d'État Gaillard de Cornac¹, abbé de Villeloin, écrivit une fort longue épître à Anne d'Escars, cardinal de Givry, qui, depuis plusieurs années, vivait loin de son évêché de Lisieux et résidait à Rome. Cette lettre est un excellent exposé de la situation présente².

De tous côtés on parlait des projets de Henri IV et, maintenant que les ambassadeurs espagnols avaient pris congé de lui, que la paix était chose accomplie, le royaume, reprenant une vie nouvelle, songeait à son avenir. Le Béarnais, fatigué par le surmenage des derniers temps, s'était retiré à Saint-Germain-en-Laye, et c'est là qu'un matin, après être resté deux ou trois jours plus pensif qu'à l'ordinaire, il réunit en conférence secrète trois de ses conseillers intimes. On s'entretint du futur mariage. Après un préambule assez court, où il reconnut dans sa victoire définitive l'œuvre de Dieu, mais aussi la sienne propre, le roi aborda nettement le sujet. Il voyait les dangers qui menaçaient le royaume à sa mort; si jusqu'ici d'incessantes difficultés ne lui avaient pas permis d'y parer, il était dès à présent résolu à faire le nécessaire pour écarter ces dangers; c'est pour ce motif qu'il avait provoqué cette réunion.

Par un hasard qui peut nous étonner, les trois conseillers furent d'avis contraires. Chacun d'eux résuma l'une des trois opinions courantes à cette époque et auxquelles la complexité de l'affaire avait donné naissance.

Le premier regrette que le roi ne se soit point remarié au début de son règne, ou du moins dès son accord avec Mayenne. Le royaume aurait maintenant un dauphin le mettant à l'abri des discordes futures, car la seule succession qui ne peut être contestée est celle du fils au père. Dans un cas douteux, il faut

1. Gaillard de Cornac est un personnage assez mal connu. Il fut un moment attaché à la personne de Charles, cardinal de Bourbon, le roi de la Ligue. Il mourut le 2 décembre 1627, après avoir possédé les abbayes de Notre-Dame des Chatelliers (Fomperron, cant. de Ménigoute : Deux-Sèvres); de Pérignac (cant. de Montpezat : Lot-et-Garonne); de Villeloin-Coulangé (cant. de Montrésor : Indre-et-Loire).

2. Bibl. nat., f. fr., ms. 3640, fol. 6, copie; lettre de G. de Cornac au cardinal de Givry. S. l. n. d.; ms. 10199, fol. 1, copie incomplète.

toujours craindre les ambitions rivales, et les soupçons qui entourent la naissance du prince de Condé justifient suffisamment les prétentions de ses oncles. Pour remédier au mal, le roi doit obtenir du pape la dissolution de sa première union et se remarier en toute hâte. Il n'a qu'à choisir parmi les princesses de l'Europe, et, sans chercher plus loin, l'Italie lui en offre une bien digne de l'arracher aux folles amours qui l'ont empêché jusqu'ici de faire son royal devoir.

Le second est d'un avis tout opposé. Rappelant cette parole d'un ancien que le mariage est un mal nécessaire, il se déclare contre une deuxième union. Dieu n'a pas voulu bénir la première. Pourquoi le tenter une seconde fois? Pour que les enfants qui naîtront, véritables bâtards, viennent augmenter les difficultés par leurs réclamations! Car nulle loi divine ou humaine n'a jamais pu rompre un mariage légitime. Les papes se sont crus autorisés à en annuler quelques-uns; les résultats ont toujours été malheureux. C'eût été encore possible au début du règne; mais le roi, qui vieillit, ne peut espérer raisonnablement qu'à sa mort son futur fils soit en âge de lui succéder. Au contraire, le prince de Condé, dont la mère s'est justifiée des calomnies portées contre elle, montre déjà de sérieuses qualités, et les princes de Conti et de Soissons, qui viennent de soutenir dans la lutte entre Henri IV et le cardinal de Bourbon les droits du neveu contre ceux de l'oncle, ne sauraient être assez inconséquents pour soutenir aujourd'hui les droits de l'oncle contre ceux du neveu. D'ailleurs le voudraient-ils qu'ils ne le pourraient pas, tant leur influence est minime. Que le roi écarte donc toute idée de mariage, puisqu'on peut mourir sans enfants comme Louis XII et mériter le surnom de « père du peuple ».

Se servant à la fois des arguments du premier et des objections du second, le troisième conseiller aboutit à une conclusion toute différente. Une chose lui semble indiscutable : le roi doit se remarier. Les princes ont en effet des droits incontestables, soit qu'ils fassent reviser le procès sur la mort de leur frère, procès qu'on a jugé sans les entendre et contre les formes ordinaires du droit, par autorité souveraine; soit qu'ils allèguent la proximité du sang. Et dans ce dernier cas on ne peut point leur reprocher leur inconséquence, car chacun sait que seule la crainte de voir la couronne tomber aux mains des Lorrains les a poussés à soutenir le Béarnais et non point la croyance à la priorité des droits du neveu sur ceux de l'oncle. En outre, il

faut bien se souvenir que jamais prince du sang luttant contre qui que ce soit, fût-ce contre un roi, n'a manqué de secours. Comme le droit est douteux, ils auront des partisans et de l'argent, car la guerre se suffit à elle-même. Le roi d'Espagne n'est-il point là pour souffler la discorde? Un second mariage est donc d'une absolue nécessité.

Mais encore faut-il que les résultats en soient certains. Qui peut affirmer que de l'union naîtront des enfants, et des enfants mâles? Qui peut affirmer que le roi vivra assez longtemps pour que son fils aîné soit en état de lui succéder? Car, si c'est un enfant que le roi laisse après lui, à sa mort, les ambitieux ne manqueront point de suspecter la validité du second mariage.

Un seul remède peut parer à toutes les difficultés : l'union du roi avec la duchesse de Beaufort. Il en a déjà deux fils, dont l'aîné a plus de quatre ans et donne de grandes espérances¹. C'est la succession assurée. Cette solution soulèvera peut-être quelque résistance de la part des princes; mais ils n'oseront rien tant que vivra Henri IV, et à sa mort son fils, âgé, reconnu comme dauphin par les Parlements de France, pourra faire respecter son autorité. Guillaume le bâtard, malgré sa jeunesse, a triomphé de tous ses ennemis parce qu'il avait pour lui le droit.

La réalisation de ce projet ne présente que deux difficultés : la dissolution du premier mariage et la légitimation des enfants de Gabrielle. Pour les résoudre, il faut recourir au pape et non point, comme on le propose, à une assemblée d'évêques du royaume. Que pourraient les évêques si le pape se déclarait impuissant, lui qui, depuis quatre cents ans, a seul tranché toutes les questions matrimoniales? Il sera l'unique juge. A lui de dissoudre le mariage; non pas de le dissoudre, mais bien de l'annuler. Les motifs sont nombreux; car, même si l'on néglige le degré de parenté qui existe entre les époux, on doit reconnaître que dans tout contrat il faut le libre consentement des deux parties; et il est constant que Marguerite de France ne consentit que par contrainte à son union avec le roi de Navarre. En réalité, cette union n'a jamais existé. Elle sera déclarée nulle, et les enfants de Gabrielle d'Estrées illégitimes, mais non pas adultérins, pourront dès lors être légitimés.

1. César et Alexandre de Vendôme, nés le premier le 7 juin 1594, le second le 13 avril 1598.

Le mariage de Henri IV et de la duchesse de Beaufort, résolvant seul les difficultés d'une façon certaine, doit donc être préféré.

Après cette troisième harangue, le roi, profondément troublé, garda un instant le silence; puis, avec quelques paroles de remerciement, il congédia ses conseillers, voulant réfléchir à toutes les raisons alléguées et choisir parmi les solutions proposées. En réalité, la conférence n'avait donné lieu qu'à un simple échange de vues sans résultat définitif.

Tel est le récit du conseil secret tenu à Saint-Germain-en-Laye dans les premiers jours de juillet 1598¹ et que l'abbé de Villeloin raconte tout au long dans sa lettre au cardinal de Givry. Nous n'avons à première vue aucune raison d'en suspecter la véracité. Au contraire, la signature de Gaillard de Cornac, qui, à sa mort, fut cité en exemple à tous les abbés commendataires du royaume, nous est une garantie d'authenticité². Cependant, on doit convenir que ce n'est point une missive ordinaire. Sa longueur seule suffirait à nous mettre en éveil³, si nous n'avions par ailleurs d'autres motifs d'étonnement.

Quand on connaît le style familial dont usait Cornac⁴, on est surpris de trouver ici, au lieu du langage facile et naturel qu'on est en droit d'attendre d'un conseiller, un discours composé, étudié et souvent même maniéré. L'abbé de Villeloin laisse la parole à ses personnages et c'est en termes pompeux que Henri IV ouvre la séance : « Messieurs, déclare-t-il, ne croyez pas que, pour n'avoir appelé icy que vous trois, l'affaire que je vous veux communiquer et dont je desire avoir vos avis soit de moindre conséquence. Car, comme la perfection de la musique

1. Après que les ambassadeurs espagnols eurent pris congé du roi, déclare Cornac, celui-ci partit pour Saint-Germain. Or, les ambassadeurs ne quittèrent la cour qu'après le 13 juin, jour où fut jurée la paix de Vervins, et le 26 du mois Henri IV se rendit à Saint-Germain, où il se trouvait encore le 12 juillet. C'est donc pendant cet intervalle qu'aurait eu lieu le conseil secret.

2. Le P. Lelong, dans sa *Bibl. hist.*, t. IV, p. 331, cite un ouvrage qu'il connut manuscrit de 11 feuillets intitulé : *Abregé de la vie exemplaire et de la mort très heureuse de feu révérend père en Dieu messire Gaillard de Cornac, vivant conseiller d'Etat et abbé de Villeloin en Touraine, avenue le 2 décembre 1627, dédiée et adressée à Messieurs les vénérables abbés commendataires de ce royaume.*

3. La copie de la lettre couvre les fol. 6 à 38 du ms. 3640 du f. fr. de la Bibl. nationale.

4. Cf. *Lettres confidentielles de G. de Cornac au duc de Nevers, 1585-1587*, publ. dans *Revue Henri IV*, t. III, 1909, p. 119 à 143.

ne consiste pas en la quantité, mais au choix et accord harmonieux des voix, aussi ay-je tousjours creu qu'aux grandes délibérations il falloit plus tost avoir esgard au poids qu'au nombre des oppinions, qui bien souvent n'apporte que de la confusion et iresolution. » Un peu plus loin, le premier conseiller compare le futur dauphin à un « astre salulaire [qui] jettant ses rayons sur ce royaume escarteroyt loin de luy toutes les mauvaises influences ». On pourrait multiplier les citations de cette prose emphatique, qui n'a rien de commun avec le libre parler d'une discussion.

En outre, la lettre n'échappe pas au défaut qui caractérise les plaquettes de l'époque : une justification de toutes les raisons données par des exemples tirés de l'histoire. Il suffit de parcourir les écrits du temps pour voir l'abus que les auteurs font des citations historiques. Nos trois conseillers, ou plutôt Cornac, donnent dans ce travers. Le premier allègue l'exemple d'Alexandre le Grand pour démontrer la nécessité d'un héritier direct, ceux de Louis VII et de Louis XII pour la possibilité d'un mariage annulé. Le second les réfute en déplorant les résultats malheureux de ces déclarations de nullité. Le troisième va chercher des preuves à ses assertions dans l'histoire de Normandie et même dans celle d'Angleterre, évoquant Arthur de la Table ronde avant d'évoquer Charles Martel.

Et, d'ailleurs, n'est-il point bizarre que les trois conseillers formulent précisément les trois seules solutions que l'on peut proposer de la question : le *statu quo*, — un nouveau mariage soit avec une princesse, Marie de Médicis, — soit avec Gabrielle d'Estrées. Les raisons en faveur de l'une et de l'autre y sont toutes fidèlement exposées, mais on peut prévoir déjà que la dernière, qui est du reste la plus longuement développée, la plus solidement établie, sera celle que l'auteur préférera et qu'il voudra imposer.

Il faut donc voir dans cette lettre, non pas une simple dépêche dont le but est de documenter, mais bien une œuvre étudiée qui doit convaincre. Cornac cherche à prouver deux choses : 1° l'absolue nécessité d'un second mariage. Seule la naissance d'un dauphin peut assurer la tranquillité du royaume ; et l'abbé de Villeloin veut à ce point imposer cette vérité, qu'il ne craint pas d'invoquer des arguments qui étonnent sous la plume d'un partisan du roi de Navarre. Il ose dire qu'on ne pourra point reprocher leur inconséquence aux princes s'ils opposent leurs

droits d'oncles à ceux de leur neveu, après avoir défendu en faveur de Henri IV les droits du neveu contre ceux de l'oncle. N'est-ce pas mettre en doute la priorité des droits du Béarnais, que tous ont reconnus, même les ligueurs¹? On pourrait, semble-t-il, accuser l'auteur d'exagérer à plaisir les dangers courus par le royaume pour démontrer la nécessité d'une seconde union. 2° Le mariage avec Gabrielle d'Estrées peut seul trancher les difficultés d'une façon assurée, car les résultats en sont connus, tandis que ceux de tout autre union restent problématiques.

Dès lors, pourquoi cette lettre qui n'est qu'un plaidoyer? Elle diffère des pamphlets de l'époque par ce fait que ces derniers sont imprimés, tandis qu'elle reste manuscrite. Les pamphlets sont répandus à profusion pour influencer les foules, recruter des partisans; la lettre, au contraire, n'existe qu'à un ou deux exemplaires. C'est qu'elle ne s'adresse en réalité qu'à une seule personne : le pape.

Le destinataire s'appelle Anne d'Escars, cardinal de Givry². C'était un prélat plein de valeur, à qui on pouvait seulement reprocher d'être animé, pour la religion, d'un zèle excessif, qui l'avait entraîné dans le parti des catholiques intransigeants et contraint, après la mort de Henri III, d'abandonner son évêché de Lisieux pour aller résider à Rome. Cet exil volontaire et ses mérites personnels lui avaient d'ailleurs gagné les bonnes grâces du pape; et si l'on sait qu'à son retour en France, où l'abjuration du Béarnais lui avait permis de rentrer, Clément VIII lui envoya, sans en être nullement sollicité, le chapeau de cardinal³, on peut penser combien grande était sa faveur auprès du

1. En 1587, le conseil de la Ligue à Paris écrivait aux villes de province : « Advenant le cas de la mort du roy sans enfants... seront les estats priez... de favoriser à la nomination royale sur tous les princes catholiques mondit sieur le cardinal de Bourbon, tant parcequ'il est prince très catholique, ennemy des hérétiques qu'aussi il est prince françois, doux, agréable et vertueux, de la race ancienne des roys de France, qui le rend très recommandable, non comme héritier et successeur, estant trop remot en degré, mais capable d'eslection et de l'honneste préférence pour sa religion et ses vertus. » Cf. Palma Cayet, *Chronologie novenaire*, introd., p. 35.

2. Anne d'Escars, né le 30 mars 1546, fut abbé de Saint-Bénigne de Dijon, puis nommé par Henri III à l'évêché de Lisieux en 1585. Après un long séjour à Rome, où il s'était exilé pour ne pas obéir à l'hérétique Béarnais, il revint en France et gagna la faveur du roi qui lui donna l'évêché de Metz (1608) et le nomma coprotecteur des affaires du royaume auprès du Saint-Siège. Il mourut le 12 avril 1612. Voir R. P. Martin Meurisse, *Histoire des évêques de l'église de Metz*. Metz, 1634, in-fol., p. 654 à 666.

3. André Valladier, *Épithaphe panégyrique ou le Pontife chrétien, sur la*

souverain pontife. Or, en cette année 1598, l'évêque de Lisieux se trouvait de nouveau à Rome, jouissant toujours de son puissant crédit. Ne pouvait-on croire que, le prélat une fois convaincu de la nécessité du mariage avec Gabrielle, le pape s'y montrerait moins opposé? Gaillard de Cornac, à qui ses mérites avaient valu la charge de conseiller d'État, était en correspondance suivie avec le cardinal. Henri IV voulut vraisemblablement user de l'amitié qui unissait les deux hommes pour parvenir jusqu'à Clément VIII.

En effet, le caractère dominant de la lettre est un sentiment de profond respect vis-à-vis de l'autorité papale. A aucun moment les conseillers n'envisagent un désaccord possible avec le souverain pontife. Pour eux, il est l'unique juge dont la décision peut être valable; et si, par hasard, il venait à opposer un refus, il serait inutile d'en référer à un concile ou à une assemblée d'évêques. Mais les conseillers n'envisagent pas davantage la possibilité d'un refus. Clément VIII est trop avisé pour ne pas apercevoir l'excellence des raisons alléguées et sans aucun doute il consentira à la dissolution. D'ailleurs, pour répondre d'avance à l'objection d'un juriste intransigeant, le troisième conseiller se hâte de mettre les rois au-dessus du droit commun.

Après de telles déclarations, les intentions de Henri IV ne sont plus inconnues, car, de toute évidence, il se ralliera à la dernière opinion. Son trouble à la fin de la conférence, ses hésitations en sont une preuve certaine, et, si quelque doute subsistait encore malgré cette lettre, les bruits répandus à la cour de France et dans le royaume, suffiraient à le dissiper¹. Henri IV veut épouser sa maîtresse et, quoiqu'il manifeste la plus entière soumission vis-à-vis du pape, il y est fermement résolu. A Clément VIII de déclarer la guerre s'il la veut. Le Béarnais consent à rester son ami, mais il n'entend point trouver chez lui d'obstacles à ses projets. Galamment il l'en avertit et lui offre le moyen de conserver une bonne union qui ne peut être qu'utile aux deux partis.

Dès lors, si l'on admet le caractère presque officiel de la missive, doit-on croire encore à ce conseil secret tenu à Saint-Ger-

vie, les marurs et la mort de l'illustr. Anne d'Escars, dict cardinal de Givry, évêque de Metz et prince du Saint-Empire, décédé le 19 avril 1612... Paris, P. Chevalier, 1612, in-8°, 154 p.

1. Abel Desjardins, *Négociations diplomatiques de la France avec la Toscane*, t. V, p. 361. De Paris, 7 juillet 1598.

main, que nous connaissons uniquement par le récit de Cornac ? Il est certain que le roi habita cette ville quelques jours après le départ des ambassadeurs espagnols, mais l'abbé de Villeloin n'eût pas été assez maladroit pour placer cette prétendue conférence dans un endroit où Henri IV n'eût pas séjourné. Il a soin, il est vrai, de nous dire que cette réunion fut des plus cachées, et, si lui-même en est informé, c'est grâce à l'amitié qui l'unit à l'un des trois conseillers. Mais alors on s'étonne de le voir livrer à un lointain ami le secret d'un entretien si intime.

Cornac évite d'ailleurs toute indication précise qui eût permis de contrôler ses affirmations. Il nous parle de trois conseillers convoqués, mais se garde bien de les nommer. Devons-nous chercher parmi les familiers de Henri IV, Sully, Duplessis-Mornay, Villeroy ? Tous ont laissé des mémoires, mais aucun ne parle de cette conférence ; et Sully en particulier n'eût point manqué de la relater s'il y avait pris part. En conséquence, ne peut-on voir dans ce conseil secret une simple fiction inventée pour exposer au pape la situation sous un jour tout favorable aux projets du roi ?

A dire vrai, Henri IV n'espérait pas convaincre Clément VIII. C'eût été un trop grand succès. Il semble qu'il voulut seulement l'avertir de ses intentions pour que celui-ci ne compromît pas par des déclarations prématurées le succès d'une négociation future. Le pape le comprit et s'abstint de toute attitude hostile, attendant une démarche officielle.

Elle n'eut lieu qu'en février 1599. Brulart de Sillery vint réclamer au nom de son maître un bref annulant son premier mariage. A Paris, on préparait déjà les toilettes de la duchesse de Beaufort pour la cérémonie nuptiale. Tenu au courant des desseins du roi de France, Clément VIII examina la requête avec une sage lenteur. Bien lui en prit. Pendant que, ne pouvant se résoudre à un consentement, il hésitait devant les conséquences d'un refus, la mort subite de Gabrielle d'Estrées vint mettre fin à son irrésolution. La favorite disparue, rien ne s'opposa plus au « desmariage » du roi, car, désormais, sans doute possible, la couronne de France appartenait à la nièce du duc de Toscane, Marie de Médicis.

Eugène SAULNIER.

MÉLANGES ET DOCUMENTS

A PROPOS DU CAPITULAIRE DE QUIERZY-SUR-OISE.

Il semble que tout ait été dit sur le célèbre capitulaire promulgué le 14 juin 877 à Quierzy-sur-Oise par Charles le Chauve, à la veille de sa deuxième expédition d'Italie, pour régler l'administration du royaume de France pendant son absence et organiser la régence de son fils Louis le Bègue¹. Et il est probable, en effet, qu'on ajoutera peu aux considérations que les derniers historiens de la société carolingienne ont développées sur la portée politique de cet acte. Mais, sur les circonstances au milieu desquelles il a vu le jour, nous ne croyons pas que la discussion soit close. L'opinion la plus communément admise aujourd'hui, et qui a été exposée avec beaucoup d'ingéniosité par M. Émile Bourgeois², veut que, dès l'assemblée de Quierzy, l'empereur se soit heurté à une opposition très vive de l'aristocratie franque, que celle-ci se soit dérobée aux demandes de garanties formulées par le souverain et que, lors du départ de Charles pour l'Italie, une coalition ait déjà été nouée contre lui, dont le texte même du capitulaire, tel qu'il nous a été transmis, serait un témoignage éclatant.

Ce texte, en effet, ne se présente pas à nous d'un bout à l'autre comme un recueil de décisions impériales, mais, en partie, sous la

1. La dernière édition du capitulaire est celle de Krause, *Monum. Germaniae, Capitularia regum francorum*, t. II, p. 355-361.

2. Émile Bourgeois, *le Capitulaire de Kiersy-sur-Oise (877)*. Paris, 1885, in-8°, 315 p. — La thèse de M. Bourgeois a été combattue par Fustel de Coulanges en un mémoire posthume sur *Les articles de Kiersy* qui a été publié par M. Jullian (Fustel de Coulanges, *Nouvelles recherches sur quelques problèmes d'histoire*, Paris, 1891, in-8°, p. 415-479) et auquel M. Bourgeois a répondu dans les *Études d'histoire du moyen âge dédiées à Gabriel Monod* (Paris, 1896, in-8°), p. 137-153. Cette réponse n'est pas décisive. Mais les critiques de Fustel de Coulanges, à leur tour, sont trop souvent viciées par cet esprit de système dont sont empreintes presque toutes les dernières œuvres de l'illustre historien. Nous avons préféré n'en pas embarrasser une discussion qu'on jugera sans doute déjà suffisamment compliquée.

forme d'un questionnaire préparatoire, auquel sont jointes les réponses faites par les fidèles réunis à Quierzy. Que l'empereur ait consulté ses fidèles avant de prendre des décisions, il n'y a rien là d'exceptionnel ; c'est le ton des réponses qui surprend M. Bourgeois. Pour lui, elles sont enveloppées de réticences : elles ne sont catégoriques que sur des points insignifiants ou lorsqu'il s'agit de s'engager seulement à l'égard du régent Louis le Bègue ; à l'empereur lui-même les grands s'arrangent pour ne rien promettre, et quand les questions les embarrassent, ils l'invitent à se tirer tout seul d'affaire, preuve évidente, déclare M. Bourgeois, qu'une coalition est prête à éclater au profit du régent.

De cette opposition systématique, aucun autre texte n'a d'ailleurs conservé trace. Seul l'annaliste de Saint-Vaast parle, d'une manière vague, du mécontentement causé par le départ de Charles le Chauve¹ ; mais il n'est question nulle part d'un conflit dont l'assemblée de Quierzy aurait été le théâtre. Si l'interprétation de M. Bourgeois est fondée, le fait est surprenant. Mais l'est-elle ? On peut se le demander.

* *

Le capitulaire de Quierzy, dans l'état où il nous est parvenu, comprend trente-trois articles ou projets d'articles. Sur les huit premiers, les fidèles ont donné leur avis ; pour les vingt-cinq autres, ils se sont contentés de cette déclaration : « Ces articles ne demandent point de réponse, ayant été arrêtés et décidés par Votre Sagesse². » — Approbation pure et simple, dira-t-on. — Véritable fin de non-recevoir, affirme M. Bourgeois³ : car, parmi ces vingt-cinq derniers articles, il en est plusieurs pour la rédaction desquels l'empereur sollicitait expressément le concours de l'assemblée. C'est le cas, tout au moins⁴, des numéros 13, 15, 23, 27, 30, qui se présentent à nous sous forme de questions. Visiblement, les fidèles se sont dérobés ; ils se sont refusés à poursuivre toute discussion.

1. *Annales Vedastini*, ann. 877 : « Contra voluntatem denique suorum cum conjuge iterum Italiam ingressus est... » (éd. Simson, *Annales Xantenses et Annales Vedastini*, Hanovre et Leipzig, 1909, in-8° ; coll. des *Scriptores rerum germanicarum in usum scholarum*).

2. *Capitul.*, t. II, p. 358, l. 30 : « Cetera capitula responsione non egent, quoniam a vestra sapientia sunt disposita et difflnita. »

3. *Le Capitulaire de Kiersy-sur-Oise*, p. 47 et suiv. ; *Études d'hist. du moyen âge dédiées à G. Monod*, p. 151.

4. Dans son livre sur *Le Capitulaire de Kiersy-sur-Oise*, p. 48-50, M. Bourgeois alléguait aussi les articles 24, 29 et 31, qu'il a renoncé depuis (*Études d'hist. du moyen âge*, p. 146) à interpréter comme des questions.

Voilà qui est grave, si grave même qu'avant de l'admettre il est bon d'y regarder à deux fois. Or, des cinq articles que M. Bourgeois considère comme des questions restées sans réponses, il en est quatre qu'on peut tout de suite éliminer : le quinzième, le vingt-troisième, le vingt-septième et le trentième.

Le quinzième débute par ces mots : « Comment et en s'inspirant de quelles règles de conduite notre fils devra rester dans ce royaume et quels sont ceux dont il devra utiliser le concours et qui devront être avec lui à tour de rôle¹. » On pourrait voir là une question formelle ou tout au moins l'énoncé d'un sujet soumis à l'examen des grands, si la décision impériale ne suivait immédiatement, indiquant d'abord (fin de l'article 15) les noms des conseillers chargés d'assister le jeune Louis, puis (articles 16 et suivants) traçant à celui-ci un plan détaillé de gouvernement. Le cas est le même que dans l'article 32, qui débute par un énoncé semblable du sujet traité (« dans quels palais notre fils aura droit de séjourner, etc. ») et se termine par l'exposé des mesures prises.

La décision impériale manque, au contraire, aux articles 23, 27 et 30², dont la forme rappelle par ailleurs de très près celle des articles 20 et 32. Est-ce une raison suffisante pour considérer ces articles comme des demandes restées sans réponses? Et si le texte que nous en avons est incomplet, la faute n'en est-elle pas plutôt au scribe qui nous l'a transmis? — Pour les articles 24, 29, 31, nous n'avons plus que des titres ou des sommaires³, M. Bourgeois le reconnaît lui-même⁴, et le cas est fréquent dans les copies de capitulaires qui sont parvenues jusqu'à nous. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour les articles 23, 27 et 30? M. Bourgeois a négligé de s'expliquer sur ce point.

Seul l'article 13 fait difficulté. L'interprétation adoptée par M. Bour-

1. *Capitul.*, t. II, p. 359, l. 14 : « Qualiter et quo ordine filius noster in hoc regno remaneat et qui debeant esse quorum auxilio utatur et vicissitudine cum eo sint, videlicet, etc... »

2. *Ibid.*, p. 360-361 : « 23. Qualiter regnum quod necessitate Brittonibus quondam juramento confirmatum fuerat, quia de illis quibus firmatum est nullus superstes est, a fidelibus nostris recipiatur. — 27. De civitate Parisius et de castellis super Sequanam et super Ligerim ex utraque parte qualiter et a quibus instaurentur, specialiter etiam de castello Sancti Dionysii. — 30. Qualiter hoc perficiatur et ad effectum perveniat quod Nortmannis dari debet de coniecto. »

3. *Ibid.*, p. 360-361 : « 24. De regno Aquitanico. — 29. De monetis. — 31. De honoribus Bosonis, Bernardi et Widonis et aliorum illarum partium. Et de cappis et aliis negotiatoribus, videlicet ut Judaei dent decimam et negotiatores christiani undecimam. »

4. Voir plus haut, p. 287, note 4.

geois est celle, en effet, à laquelle on songe tout d'abord : « Il faut trouver quelle part de l'Empire, si nous venons à mourir, notre fils doit espérer qu'il lui sera assigné et, au cas où Dieu voudrait entre temps nous donner un second fils, quelle part celui-ci aura. Et suivant que l'un de nos neveux s'en montrera digne ou non, qu'il soit fait conformément à la décision que nous aurons prise alors¹. » Compris ainsi, l'article 13 non seulement ne tranche rien, mais, pour nous servir des termes mêmes qu'emploie M. Bourgeois², semble bien « ouvrir un chapitre de discussion ».

Un doute cependant vient à l'esprit : cet article, qui est tout entier consacré au partage éventuel de l'Empire, comprend deux clauses, relatives l'une à la descendance directe de Charles le Chauve, l'autre à ses neveux. Or, pour ces derniers, l'empereur se contente d'inviter les grands à s'inspirer, quand il sera mort, des décisions que les circonstances lui auront dictées à lui-même : c'est plus tard, et non tout de suite, qu'il leur demande de se prononcer. Pour son ou ses fils a-t-il agi différemment ? Et l'incertitude même qui planait sur le sort réservé aux neveux n'était-elle pas de nature à écarter, ici, une solution immédiate ?

Et, de fait, l'histoire montre que les fidèles durent être encore rassemblés après la mort de Charles le Chauve pour « trouver » (*invenire*)³ la meilleure manière de partager l'Empire. C'est là sans doute ce que Charles le Chauve leur demandait à Quierzy. Il ne leur disait pas : « Il faut trouver le lot qui reviendra à chacun de mes héritiers », mais « il faudra le trouver, quand vous aurez appris que je suis mort ».

Il suffit qu'une telle interprétation soit possible pour qu'on n'ait pas le droit d'utiliser cet article comme preuve d'un conflit qui n'est mentionné nulle part ailleurs.

* * *

Mais, sans aller jusqu'à refuser systématiquement de répondre aux questions du souverain, les fidèles se sont-ils du moins, comme

1. *Capitul.*, t. II, p. 359, l. 6 : « Inveniendum qualem partem imperii, si obitus noster evenerit, sibi decernendam sperare filius noster debeat; et si Deus alterum filium nobis interim donare voluerit, quam ipse habeat. Et si aliquis ex nepotibus nostris ad hoc se dignum exhibuerit vel si non fecerit, secundum quod nobis tunc et cui placuerit censeatur. »

2. *Études d'hist. du moyen âge dédiées à G. Monod*, p. 145.

3. C'est l'expression même dont se sert Louis le Bègue en 878, à l'assemblée de Fauron (*Capitul.*, t. II, p. 169, l. 12), qui avait précisément pour objet de régler le partage de l'Empire.

le pense M. Bourgeois, dérobés aux engagements que celui-ci leur demandait de prendre, et leurs réponses aux huit premiers articles du capitulaire ne trahissent-elles pas leur opposition? C'est ce qu'il nous reste à voir.

Pour les deux premiers articles, le problème ne se pose même pas : les fidèles les approuvent sans restriction¹. — Dans l'article 3, l'empereur les invite à désigner, pour le suivre en Italie, quelques conseillers en dehors de ceux qu'il a déjà choisis lui-même². Les fidèles se bornent à déclarer qu'il leur semblerait imprudent de rien changer aux désignations faites par l'empereur de ceux d'entre eux qui doivent rester en France³ : manière habile et courtoise de ne proposer personne pour l'expédition d'Italie, peu populaire évidemment. On n'en saurait rien conclure de plus.

Car, quoi qu'en dise M. Bourgeois⁴, ce n'est pas seulement dans la forme, c'est dans le fond que l'ensemble des fidèles consent pour Charles le Chauve la plus grande déférence, et rien dans leurs réponses ne sent la révolte. Celle qu'ils font à l'article 4 est exceptionnellement longue. M. Bourgeois⁵ la juge évasive

1. *Capitul.*, t. II, p. 356, l. 7 : « Primum capitulum, sicut, Deo inspirante, decrevistis, omnes conlaudamus et conservare volumus... De secundo similiter respondemus. »

2. *Ibid.*, p. 356, l. 15 : « Ut tales a vobis eligantur, exceptis illis quibus commendatum habemus, quorum speciali consilio et adjutorio in presenti itinere utamur. » M. Bourgeois traduit : « Choisissez parmi vous ceux qui m'aideront dans le présent voyage, à l'exception de ceux à qui j'ai déjà donné un ordre » (*Études d'hist. du moyen âge dédiées à G. Monod*, p. 147). La traduction « à qui j'en ai déjà donné l'ordre » nous paraît être la seule qu'autorise le texte; elle est aussi la seule, croyons-nous, qui permette de comprendre la réponse des grands.

3. *Capitul.*, t. II, p. 356, l. 17 : « De tertio vos, sicut melius, Deo inspirante, vidistis, regni vestri defensionem atque tuitionem et filii vestri custodiam per fideles vestros, tam episcopos quam abbates et comites, dispositum habetis et necessarium esse cognoscimus. Ipsam dispositionem nos disordinare non possumus nec debemus et qualiter illam melius disponere possimus non sapimus. » Fustel de Coulanges (*Nouvelles recherches sur quelques problèmes d'histoire*, p. 444) nous paraît avoir fort bien expliqué le sens de cette réponse : « Charles le Chauve a, de son autorité personnelle, dressé la liste des fidèles qui l'accompagneront en Italie; il a aussi, implicitement et par cela même, dressé la liste de ceux qui resteraient en France. Toutefois, il offre à ses fidèles de modifier ces deux listes en ajoutant quelques noms à ceux qui devaient aller en Italie. Les grands, qui en général aimaient peu ce voyage, répondent qu'ils n'ont aucun nom à ajouter à la liste du roi. »

4. *Le capitulaire de Kiersy*, p. 33; *Études d'hist. du moyen âge dédiées à G. Monod*, p. 147.

5. *Le capitulaire de Kiersy*, p. 33-39; *Études d'hist. du moyen âge dédiées à G. Monod*, p. 147-149.

sur tous les points où l'empereur sollicitait d'eux un engagement précis envers lui. Nous ne voyons, pour notre part, rien qui justifie cette opinion. Charles demandait d'abord à ses fidèles « comment il pourrait être sûr que, jusqu'à son retour, personne ne troublerait le royaume, autant du moins que Dieu le leur permettrait et qu'ils en auraient le pouvoir »¹. La réponse est très nette : les fidèles rappellent et s'engagent à respecter les promesses circonstanciées qu'ils ont faites à Quierzy en 858, à Gondreville en 872 et récemment encore à Reims. Ces serments successifs, justifiés par des modifications dans l'ordre intérieur du royaume, ils n'ont pas à les répéter : il suffit cette fois qu'ils jurent d'y rester fidèles, et c'est ce qu'ils ne manquent pas de faire en se déclarant prêts à livrer au châtement ceux qui viendront à les violer². Par là l'empereur est assuré de leur concours. Quels engagements plus précis eût-il pu réclamer ?

Il demandait aussi à ses fidèles « comment ils pourraient être sûrs de son fils »³. A quoi ils répondent, d'une manière analogue, en rappelant les promesses faites par Charles le Chauve à Pitres en 869 et en déclarant qu'il suffira au régent de les confirmer⁴.

Charles leur demandait encore « comment son fils pourrait être sûr d'eux » et « comment ils pourraient être sûrs les uns des autres »⁵. Une fois de plus, il leur suffit de rappeler la promesse qu'ils ont faite à Reims de s'entraider dans la mesure du possible et de servir loyalement le jeune Louis s'il plaisait à Charles de lui attribuer une part du pouvoir⁶.

1. *Capitul.*, t. II, p. 356, l. 22 : « Quomodo securi esse possimus, quousque, Deo donante, huc revertamur, a nullo regnum nostrum inquietari posse, quantum Deus vos adjuvare voluerit et vestrum posse extiterit. »

2. *Ibid.*, p. 356, l. 42 : « Quae omnia hactenus conservavimus et conservamus et, adjuvante Deo, usque ad finem vitae nostrae conservare volumus. Unde pro certo nos veraciter credere potestis. Si autem aliquis a praefatis sacramentis vel professionibus deviauit, hoc secundum rationem et auctoritatem atque consuetudinem emendet et de cetero conservet. Si autem talis est de vestris fidelibus qui has professiones non fecit, si necesse fuerit, faciat et de cetero conservet, etc. »

3. *Ibid.*, p. 356, l. 24 : « ... quomodo ... vos de filio nostro securi esse possitis. »

4. *Ibid.*, p. 357, l. 8 : « ... de filio vestro, quem per Dei gratiam et vestram dispositionem futurum seniores post vos habere volumus, nullam firmitatem aliam quaerimus nisi hoc, quod vos in capitulari vestro statuistis et decrevistis, nobis unicuique in suo ordine et persona conservet. »

5. *Ibid.*, p. 356, l. 24 : « ... quomodo ... vos de filio nostro securi esse possitis et ipse de vobis et ut vos ad invicem credere possitis. »

6. *Ibid.*, p. 357, l. 11 : « ... respondemus quod et Remis respondimus, etc... » (suit le texte de la promesse faite à Reims).

Seule ne reçoit pas de réponse catégorique une question ainsi libellée : « Comment puis-je être sûr de mon fils ? »¹, question qui vaut à Charles cette réplique : « C'est vous qui l'avez engendré et nourri, et c'est par vos soins qu'il a grandi, avec l'aide de Dieu : nul de nous ne peut, ne doit ni ne saurait plus que vous veiller sur lui, et c'est en votre aide et conseil, c'est dans vos ordres qu'après Dieu et les saints résident son salut et son bonheur. Vous êtes donc maître de prendre à son égard toutes les garanties qui vous semblent utiles, conformément à la volonté de Dieu et au bien du royaume². » Ce n'est sans doute pas là ce qu'attendait l'empereur ; mais il faut avouer que sa demande pouvait surprendre, et la réponse qu'il s'est attirée ne saurait être, en tout cas, tenue pour un indice de rébellion.

L'article 5 est destiné à garantir les biens de l'impératrice Richilde. Les fidèles déclarent que Louis le Bègue est prêt à les lui confirmer immédiatement, ainsi que l'empereur le réclame, et promettent de veiller à ce qu'ils ne lui soient pas enlevés³. — Par l'article 6, Charles sollicite des engagements analogues au profit de ses filles et obtient pleine satisfaction⁴.

1. *Capitul.*, t. II, p. 356, l. 24 : « ... quomodo nos de filio nostro ... securi esse possimus. »

2. *Ibid.*, p. 356, l. 27 : « ... respondemus quia, Deo gratias, vos eundem filium vestrum et generastis et nutritis et sub nutrimento vestro Deus ad hanc aetatem illum produxit; et nemo nostrum illum amplius salvare potest vel debet aut sapit quam vos et in vestro consilio et auxilio ac dispositione illius salvatio et honor post Deum et sanctos ejus consistit. Et qualiter ad Dei voluntatem et sanctae ecclesiae et regni vestri utilitatem securi de illo esse possitis in vestra dispositione manet. »

3. Le texte de cette réponse porte : « De quinto capitulo, in quo scriptum est de dilectae conjugis vestrae dominae nostrae honore et salvamento et de conservatione earum rerum quas illi dedistis sel dederitis et de confirmatione a filio vestro exinde facienda et filius vester ad hoc paratus est, sicut jubetis, et nos, quantum scierimus et potuerimus, ad hoc parati erimus » (*Capitul.*, t. II, p. 357, l. 25). M. Bourgeois s'étonne que les grands emploient en ce qui les concerne l'expression *parati erimus* et l'expression *paratus est* en ce qui concerne Louis le Bègue. Louis, dit-il, s'engage formellement et tout de suite, parce qu'il ne peut faire autrement ; au contraire, « l'aristocratie fait des promesses dilatoires » (*le Capitulaire de Kiersy*, p. 41 ; *Études d'hist. du moyen âge dédiées à G. Monod*, p. 149). — C'est la réflexion de M. Bourgeois qui étonne : Louis, entrant en possession du pouvoir, doit, naturellement, confirmer sans retard les donations faites par son père ; les grands n'ont qu'à promettre de veiller sur les biens de l'impératrice pendant l'absence de Charles. La même procédure se renouvelle à propos de l'article 6 (voir la note suivante).

4. Le texte de cette réponse rappelle celui de la précédente : « Similiter et de filiabus vestris et etiam de parvula filia vestra, sicut in capitulo vestro continetur, et filius vester paratus est conservare et ad hoc conservandum, quan-

L'article 7 vise l'organisation des corps de troupe qui prendront part à la campagne d'Italie ou qui auront, le cas échéant, à repousser les attaques dirigées soit contre le royaume, soit contre l'empereur en personne par les fils de Louis le Germanique¹. Ici, les fidèles, que la chevauchée de Charles n'enthousiasme pas, s'en remettent purement et simplement à sa décision², ce qui est d'ailleurs si peu interprété par l'empereur comme une fin de non-recevoir qu'il arrête sans retard (article 25)³ les mesures au sujet desquelles il avait cru devoir prendre l'avis de l'assemblée.

Un dernier article, l'article 8, a reçu des fidèles une réponse détaillée. Cet article est ainsi libellé : « Si, avant notre retour, des honores viennent à vaquer, il faut considérer ce qu'on en devra faire⁴. » La réponse règle avec précision le mode de transmission des archevêchés, des évêchés, des abbayes, mais ne parle pas des honores laïques (comtés et « bénéfices » divers). Ceux-ci font l'objet d'un article nouveau (article 9), qui a reçu l'approbation des fidèles. Aussi faut-il être de parti pris pour découvrir des inten-

tum scierimus et potuerimus, adjutorium praestabimus » (*Capitul.*, t. II, p. 357, l. 35). Comme pour l'article 5 (voir la note précédente), M. Bourgeois surprend des sous-entendus menaçants dans l'usage fait par les grands du futur pour promettre leur concours (*adjutorium praestabimus*), alors que Louis le Bègue est prêt, lui (*paratus est*), à s'engager immédiatement et sans réserves (le *Capitulaire de Kiersy*, p. 41-42; *Études d'hist. du moyen âge dédiées à G. Monod*, p. 149). Nous avouons cependant ne point voir ce que l'assemblée pouvait répondre de plus décisif.

1. *Capitul.*, t. II, p. 357, l. 38 : « De ordinandis scaris et si nepotes nostri, sui patris imitantes vestigia, contra nos aut in itinere aut, postquam ad dispositum locum, Deo duce, venerimus, aliquid nobis mali aut regno nostro machinari voluerint, quomodo illis, Deo juvante, plenissime resistatur. »

2. *Ibid.*, p. 357, l. 43 : « ... in vestra dispositione erit qui in isto regno remaneant vel qui post vos in vestrum adjutorium pergant. »

3. Cet article 25 répond très exactement à la question posée dans l'article 7. Aussi Krause suppose-t-il (*Capitul.*, t. II, p. 355, l. 35), à la suite de M. Zeumer, que le capitulaire de Quierzy représente, en réalité, deux actes juxtaposés, qu'un copiste a maladroitement réunis. Cette hypothèse nous paraît peu admissible. Au contraire, si l'on remarque que l'article 25 se trouve, dans le texte qui nous a été transmis, mêlé à des prescriptions relatives à de tout autres objets, on sera porté à admettre qu'il a été déplacé par un copiste qui aura inexactement interprété un signe de renvoi du manuscrit primitif. Comme, d'autre part, la question qui constitue l'article 7 semble inexplicable si l'article 25 était déjà rédigé et soumis à l'examen des grands, on peut supposer, sans trop de témérité, croyons-nous, que ce dernier article aura été arrêté après coup par l'empereur et transcrit alors en marge de la réponse des fidèles.

4. *Capitul.*, t. II, p. 358, l. 3 : « Si, antequam redeamus, aliqui honores interim aperti fuerint, considerandum quid exinde agatur. »

tions hostiles dans la réponse faite à l'article 8¹. Et l'on est surpris que M. Bourgeois, qui sait cependant le peu de garanties que nous offre un texte dont l'unique manuscrit a depuis longtemps disparu, n'ait pas plutôt pensé à une faute de copie, à l'omission d'un simple mot, qui permettrait de faire exactement coïncider la réponse avec la demande, en fournissant pour celle-ci la lecture suivante : « Si, avant notre retour, des *honores* [ecclésiastiques] viennent à vaquer, il faut considérer ce qu'on en devra faire. »

* * *

Interprété tout uniment, le capitulaire de Quierzy, au lieu de s'envelopper de réticences et d'obscurités, devient clair et logique : une première partie (articles 1-9) règle les rapports de l'empereur avec ses fidèles pendant son expédition ; il attend d'eux à ce sujet des engagements formels, qu'ils ne manquent pas de lui donner. Trois autres séries d'articles (articles 10-13 ; articles 14-22 ; articles 23-33²) déterminent les mesures à prendre au cas où l'empereur viendrait à mourir, organisent le gouvernement de la régence, traitent enfin de quelques questions de détail qui ne rentraient dans aucun des chapitres précédents. Ici Charles parlait en maître, il ne sollicitait pas de conseils, et les fidèles étaient fondés à lui dire : « Ces articles ne demandent point de réponses, ayant été arrêtés et décidés par Votre Sagesse. »

LOUIS HALPHEN.

1. Pour M. Bourgeois (*le Capitulaire de Kiersy*, p. 45; *Études d'hist. du moyen âge dédiées à G. Monod*, p. 150), c'est volontairement qu'à la demande très générale de l'empereur les grands n'ont répondu qu'en parlant des *honores* ecclésiastiques; ils ont « refusé de discuter avec l'empereur » au sujet des « biens de l'aristocratie laïque ».

2. Réserve faite de l'article 25, évidemment hors de place. Voir ci-dessus, p. 293, note 3.

LOUIS XIII ET SA MÈRE.

(Fin¹.)

XLV.

Madame,

J'ayme mieux une liberté qui vous oblige qu'une retenue qui blesseroit la franchise que tant de fois vous m'avez conjuré de garder avec vous. La conservant aussy aux occasions presentes, trouvez bon que je desavoue pour vostre la conduite que je vous vois tenir en toutes voz actions depuis quelque temps, et que n'estant celle d'une personne qui ayme, je l'attribue à des ennemys non moins decevant vostre bonté que malins à surprendre vostre esprit. Ilz ne se sont pas seulement contantez vous avoir esloigné de moy. Ilz veulent empêcher toute croyance que vous pouvez prendre en mes lettres et aux personnes dignes de foy qui vous abordent de ma part. Je le vois par voz responcez et le cognois encores mieux par les fuittes que vous faictes de m'ouvrir vostre cœur pour m'y faire veoir ce que vous dictes y tenir reservé d'important à mon Estat. Si vous m'aymez, comment pouvez-vous reposer me voyant en peril, et si vostre repos en est troublé, comment desmeurez-vous en ces inquietudes ayant tout pouvoir de vous en delivrer? Vous avez mandé ne pouvoir confier au papier des choses sy importantes et je vous ay soudain envoyé le sieur de Bethune que je sçavois estre dans vostre confiance ainsy qu'en la mienne; mais (il est retourné non plus instruit). *Ca esté sans effect ne l'aïant voulu informer si ce n'est de la (malice) mauvaise intention de ceux qui vous environnent. Depuis (le Retour) cela je vous (avez) ai donné le choix de tous ceux de ma cour sous l'offre que je vous ay faicte d'envoyer pres de vostre personne celuy auquel vous estimeriez devoir prendre plus de croyance, n'est-ce pas une infortune à eux ou un grand malheur pour vous que nul ce (sic) soit trouvé digne à vostre jugement de ce secret que vous conservez avec tant de peines. Enfin, voyant que tous ces moyens n'estoient puissans pour parvenir à la cognoissance des maux qui agiront (sic pour agitent) vostre esprit, je vous ay convié à me dire de vostre bouche propre ces choses qu'avec tant de zele vous publiez me vouloir manifester et pour vous en donner les moyens, je me suis voulut approcher de vostre sejour. Mais vous avez refusé que je vous allasse veoir et pareillement de venir où j'estois, comme si ma veue vous eust esté autant redoutable qu'elle*

1. Voir *Revue historique*, t. CV, p. 302, et t. CVI, p. 83.

vous doit estre tendrement désirée. Votre conscience rendra tesmoignage à vous-mesme des veritez que j'expose sur ce papier, et si elle ne confondront l'artifice de ceux qui empruntent vostre main pour blasmer ce qu'ilz doibvent revere, elles exciteront du moins cette pureté en laquelle je vous ay veu vivre avant que vous fussiez soumise à leur gouvernement. Car si la supposition qu'ilz ont faicte de la principale partie de vostre esprit le destourne d'autres cognoissances que celles qui viennent de leur part que les meilleures intentions venant de moy vous soient toutes suspectes, qu'il n'y a rien de pure (*sic*) et de saint, selon vostre jugement, comme les conseilz qu'ilz vous donnent, ne vous estonnez pas si, d'une condition qui vous rend la plus heureuse des femmes, vous devenez la plus infortunée des reynes vivante[s] en ce siecle. La condition des personnes est une forte circonstance de les (*sic* pour dans leurs) maux. Avoir esté l'espouse et estre la mere d'un roy, ce souvenir vous rendra plus sensible à beaucoup de rencontre que je ne pourroy destourner quoyque fasché de vos ennuy. Car le devoir des roys qui veulent regner comme peres legitimes qu'ils sont de la patrie, est de preferer tousjours son bien general à tout autre particulier et la royauté, qui est par dessus les loix humaines, prend loy et raison formée selon les besoins et necessitez des Royaumes. Tout ainsy que le salut des peuples est le propre object qui constitue la souveraineté legitime, tout ce qui regarde son repos doit estre executé sans aucun respect humain. Penses y Madame, car les desseins de ceux qui vous conseillent se manifestent suffisamment pour y voir un pretexte semblable à coleres ou passe de pareilz discours qu'on vous faicts tenir à present si les chastiments n'ont tousjours suivy les crimes.

Je ne veux accuser ceux qui ont defaillly en cela. Je vous diray seulement que l'impunité estant l'un des grands maux qu'un peuple puisse souffrir soubz un regne, j'exempteray autant qu'il me sera possible le mien d'une si pernicieuse souffrance. Mon dessein estant tel, je n'ay deub vous le cacher ny voulu retenir à dire une chose que je pecherois ne la faisant pas. Aymez, s'il vous plaist, ma franchise puisqu'elle est pour vostre bien et fuyez l'artifice qui tend à un (*sic* pour votre) mal, affin que demeurant jointcs et unis vous et moy dans une mesme volonté, vous receviez tousjours exterieurement les devoirs qu'interieurement je vous rendray toute ma vie, estant bien veritable (*sic*), Madame, vostre¹.

XLVI.

Madame,

C'est avec autant de desplaisirs que de subject qu'il faut que je me plaigne des actions qui se font contre mon auctorité soubz la faveur de vostre nom. Il n'y a province qui n'ayt esté furtée (*sic*) pour dis-

1. P. 104-108 (lettre 86°).

traire de mon obeissance les plus grandz jusques aux plus petits. Les lignes et cabales sont toutes publiques. Il y a long temps qu'elles se machinent et que j'en suis adverty. Vostre respect et consideration m'a retenu jusques icy pour ne rien alterer davantage en attendant la resolution que vous prendriez et pour rendre en tous evenemens ma procedure si juste que le ciel et les hommes feussent obligez à conspirer contre ceux qui voudroient entreprendre sur cet estat. Les malheurs tombent bien souvent sur ceux qui les (procurent) *causent* et la voix des innocens oppressez dans une calamité publique est ordinairement receue d'en haut et retombe en maledictions sur les auteurs. Au nom de Dieu, Madame, fuyez les maux qu'il y a long temps que je conteste pour vous faire esviter; et apres vous avoir offert tous les moyens possibles d'un bon accommodement, prenez garde que vostre desplaisir n'en soit plus grand d'avoir preferé le conseil d'autrui à mes *instantes* prieres, et qu'à l'esprit des maux que vous verrez avoir causé vos yeux ne soient espouventéz de vostre aveuglement et vostre ame (saisie) *touchée* d'une douleur irremediable de ne m'avoir pas creu lors que vous voulant maintenir dans le devoir vous avez voulu chercher le trouble. Vous y portant ce seront des malheurs de l'avenement desquelz je proteste de mon innocence devant Dieu et les hommes; elle parroistra sans tache quelconque puis que vous ny generalmente tout (*sic*) ceux qui aydent et fomentent vos desseins n'avez eu aucun legitime subject de plainctes. Au contraire, si vous repassez sur les actions que j'ay faictes et le traitement qu'un chacun a receu de moy, vous n'y trouverez que graces et bienfaictz (vers) *dont* ceux mesmes qui ont esté les premiers à (s')oublier (de) leur devoir *n'ont pas laissé de se prevaloir pour y ramener par un excès de bonté tout le monde*. Nul ne se peut plaindre de aucune rigueur ou injustice, mais chacun a subject de se louer de ma bonté et clemence. Je ne dis tous ceux qu'en gros, vous en sçavez le destail et mieux encor pour ce qui est de vostre particulier traitement l'année passée que mes armes reduirent soubz ma puissance ceux qui s'estoient esloignez de mon obeissance. Je les fit cesser soudain pour ne pas punir ce que vous desirez estre sans punition, et bien que je sceusse que l'impunité des crimes est d'un tresmauvais exemple et souvent cause de la ruine des estats, l'affection filiale prevalut en cela sur la rigueur des loix. Que n'ay je point fait en suite pour ne rien refuser à vostre contentement et pour vous tesmoigner contre les defiances que l'on vous donnoit que j'avois toute assurance de vous. [Les villes que vous tenez en sont les marques visibles vous me demandastent des places pour vostre]¹ retraite et seureté apres vous avoir representé que les meilleures pour vous estoient dans mon cœur où vous estiez plus puissante qu'en nul autre lieu que ce fust. Je donnay à vostre choix ce qui devoit estre de mon election.

1. Les lignes entre crochets sont soulignées par le correcteur.

Vous n'eustes pas seulement les villes et les chasteaux que je vous avois promis, les canons et munitions qui estoient en iceux vous furent pareillement baillez apres vostre establissement en ces lieux là. Perseverant au desir de vous veoir, vous sçavez avec quelle affection j'en fis la poursuite et avec qu'elle vous (seriez) futes receue. Je ne veux autre tesmoing que vous de la satisfaction que vous remportastes à nostre separation. Du depuis je ne sçay pas qu'elle occasion vous avez eu de rentrer dans le mescontentement pour vostre particulier. Je ne vous en ay donné aucun *subjet* et quand vous voudriez embrasser celui d'autrui, je pense qu'à peine en trouveriez vous de justes et raisonnables. Pour les supposer l'on ne manque jamais de pretexte. Il n'y a point de gouvernement qui puisse plaire à tout le monde, mais lorsque la liberté transporte les gens jusques (aux) [à] faire des plainctes *contre leur maistre*, c'est la façon (de faire) *dagir* de ceux qui veulent troubler la tranquillité publique ; car, ne *pouvans* s'attaquer directement à la personne sacrée des roys que Dieu a establys souverains sur les peuples, ilz vont obliquement assaillir leur auctorité, blasmant le gouvernement, qui est un moyen subtil pour surprendre les esprits, d'autant que l'envye que l'on porte d'ordinaire à ceux (qui ont) *en qui les m[ais]tres se remettent du maniment et de* (la disposition) *conduite* des affaires et une entrée facile pour les rendre odieux et pour trouver leurs actions mauvaises. Ceste licence de parler attaque directement la Royauté et n'est qu'une propre rebellion. La taixse¹ et la naissance ne (faict) *font* pas les bons subjectz, c'est l'obeissance qui suit la volonté du prince, tout ainsy que les septres et les couronnes ne font pas les bons roys, mais l'auctorité *jointe à la justice* qu'ilz conservent inviolable. Il y peut avoir à la verité des propositions utiles à l'Estat qui doivent estre prises en (en) *de* bonne part. Pour celles là, je les ay tousjours receues en ceste sorte et seray tres aise de les entendre quand on vous fera tenir les voyes qui tesmoigneront plustost un *veritable* desir de reformation qu'un desseing de tout perdre. La maniere d'agir est un instrument tres utile aux actions, aussy est il fort dommageable s'il n'est accompagné des circonstances qui la rende bonne. Prevoyant donc les mauvais conseilz qui vous sont donnez, et estant porté d'un amour de filz en vostre endroict et de pere envers mon peuple, duquel je chers le repos ainsy que je veux procurer le vostre par tout les moyens que Dieu a mis en ma puissance, je me suis opposé, il y a longtemps, par les personnes que j'ay envoyées vers vous au déplorable acheminement que prennent les affaires ; voyant encore que les mauvaises volontez de ceux qui n'ayment que le trouble pour y proficter font plus d'impression sur vostre esprit que la mienne qui recherche soigneusement vostre bien et vostre repos, j'ay bien voulu,

1. Choqué sans doute par cette orthographe, le correcteur a entouré le mot de trois barres, dont l'une le souligne.

pour ma plus grande satisfaction, adjouster au tesmoignage precedent que je vous ay rendu celuy cy de vous envoyer mes cousins les Ducs, etc., pour vous faire de rechef entendre les bons desirs que j'ay pour vous et ma resolution ferme et constante à faire toutes choses raisonnables pour vostre contentement et pour nous rendre inseparablement unis. De la concorde naist le repos de l'esprit et la tranquillité de l'ame; du discord vienne[nt] la ruine des villes, desolation des campagnes et toutte (la) les miseres de la vie. Voudriez vous donner entrée à tout cela en ce Royaume que vous devez par toutes considerations souhaitter de voir si florissant et en poursuivre le bonheur plutost que d'en rechercher le malheur qui ne suit que trop la condition humaine? J'espere mieux que cela de vous et veux croire que vous accommodant à mes prieres j'auray subject de vous aymer et de demeurer, M., etc.¹

XLVII.

Madame,

Prevoyant que ceux qui jusques icy se sont tousjours esforcez de vous entretenir dans des *ombrages* et craintes *continuelles* se serviront de mon partement de Paris pour vous allarmer de nouveau et vous faire prendre mes intentions tout autrement qu'elles ne sont disposées pour vous (qu'ils appuient) et appuier *sans doute* la force de leur persuasion sur mon acheminement (à Caen) à *Tours*, j'ay cru qu'il estoit de vostre (bien) *avantage*, Madame, comme la satisfaction que je dois à moy mesme (disposer) *d'opposer* (de) la verité de mes desseins à l'artifice des (meschants) *persones mal intentionées*, et que si, pour la *consideration* de quelques (*avantage*) biens, les Roys qui ne doivent *rendre* (compter) compte de leurs actions à qui que ce soit peuvent relacher quelque chose de leur auctorité pour ce regard, qu'il n'y a point de plus legitime motif *de le faire* que l'amour d'un filz soigneux du salut de sa mere, je vous diray donc que les divisions *que j'apprens* (*qui commencent à se former*) *qui sont* (*sur*) (*venues dans*) *survenues en* (ma province en Normandie) *quelquune* de mes provinces (les armes desja comme prises contre mon auctorité), les cabales et pratiques (toutes publicques) qui (se) si font (et les maux prevenuz par mes bons subjectz) mont faict resoudre à ce prompt partement (ce vous semblera par mon) *pour prevenir par cest acheminement les inconveniens qui en pourroient arriver*. (Mais s'il vous plaist de vous representez comme il y a plus de trois mois que vous et moy avons formez cognoissance de toutes ces menées vous ressouvenir des soins que j'ay pris pour les divertir, vous trouverez mon partement n'estre que) *je n'avois negligé ci devant aucun soin, comme il m'avoit esté conseillé de le faire*

1. P. 71-72 (lettre 45°).

(pour) esperant que sans m'approcher les brouilleries se calmeront, mais voiant que ma (presence) persone y est necessaire, il a falu en venir à l'execution d'un dessein projecté (dez long temps) que la necessité (en a) fait esclorre presentement, et s'il faut pour vous laisser plus satisfaite que je m'estende d'avantage sur cest esclarcissement, ne sçavez vous pas, Madame, (qu'il n'y a misere au monde que je n'aye tenté) que j'ai dissimulé et souffert au dela de ce que je devois en tachant de vous detromper pour vous faire (veoir) cognoistre l'artifice de ceux qui vous environnent et (pour) les confondre (au) mesme sur le subject du pretexte dont ilz se servent (à) pour surprendre vostre facilité à les croire. Mais quoy que j'aye fait, ils n'ont laissé de perseverer en leur praticques, ne trouvant pas dans le repos de l'Estat les avantages (qui) que leur fait rechercher l'ambition demesurée qui (les possede) les agite continuellement et les ronge sans cesse. Voyant donc fort inutiles de pareille voyes de douceur et qu'une patience en semblable crime accroist (journallement) de jour en jour le nombre des coupables, je m'achemine (en) donc en la province la plus voisine (où j'apprens plusieurs Relations desja faictes et) où l'on me fait veoir un (tres) grand mal qui a besoin d'ung (bien) prompt remede, (mal) et qui est tel qu'il n'y a que ma presence qui le puisse dissiper. (Or), puisque Dieu (nous) me donne la force et santé avec les lumieres pour cognoistre les inclinations des peuples qu'il m'a soubmis, je serois (trop) coupable devant sa face si je manquois au secours qui leur est necessaire (et me rendrois moins aymable de ceux qui me doibvent aymer comme vous) et (laisant) laissois par une facilité ou negligence trop grande accroistre des mots que je puis estouffer en leur naissance. Cette consideration m'a fait haster mon depart (cheminant moins) estant moins armé qu'accompagné de confiance (à) dans l'effroy que Dieu donne aux subjectz rebelles à la personne de leur Roy. Mais pendant que je m'avance pour un si bon desseing, ne vous esloignez point de vostre costé, je vous supplie, des recherches que je fais de vostre affection et (ne) faicte (mourir) un estat asseuré de la mienne (du desagreceable ressentiment de vous veoir doublé de sa puissance à me faire vivre) ne desirant rien d'avantage qu'une parfaite union entre nous et pour laquelle vous offre de tout mon cœur de contribuer tout ce qui peut dependre de v[otre], Madame, vostre¹.

XLVIII.

Madame,

La croyance que j'ay que vostre plus grand contentement est d'apprendre de mes nouvelles m'oblige à vous en faire souvent part. Vous

1. P. 131-133 (lettre 115°).

en aurez receu ce jourd'huy par Taraut que je vous ay envoyé et je faisois estat d'envoyer encore demain vers vous si Patrocle ne fut arrivé hier au soir. Je vous continueray ce mesme soing durant mon absence que je rendray la moindre que je pourray, affin de vous veoir dans peu. Ce sera à l'aventure plus tost que vous n'esperez ; je ne puis encor dire le jour. Guerissez vous cependant affin que je vous trouve en bonne santé, qui est ce que je desire de plus passionnement.

Ce 7^e mars 1620¹.

XLIX.

Madame,

Je suis party pour vous aller veoir, resolu de ne m'arrester en aucun lieu, si bien que j'espere estre à Paris sabmedy (sic) prochain. Sçachant que cette nouvelle vous resjouira grandement, je vous en ay voulu donner cette asseurance de ma main et tesmoigner que je ne desire rien tant de vous trouver en parfaite santé.

Ce 11^e mars 1620².

L.

Madame,

Le temps que je suis esloigné de vous me dure beaucoup et me dureroit encore davantage si je n'avois de voz nouvelles. J'envoy Desplan pour en avoir et m'en rapporter. Aymez ce soing puisqu'il vous tesmoigne mon affection. Je suis bien ayse vous sçachiez l'impatience que j'ay de vous veoir affin que vous ne manquiez de partir au jour que vous m'avez promis. C'est de quoy je vous prie de croire que je vous ayme parfaitement.

Ce 19 mars 1620³.

LI.

Madame,

Le sieur Cosme Ruardy s'estant trouvé durant les sieges de Royan et autres que j'ay faicts depuis en plusieurs occasions où il n'a pas seulement fait paroistre son courage, mais rendu preuve d'une tres grande affection à mon service, j'ay bien voulu, en attendant une plus utile recognoissance, qu'il vous portast ces tesmoignages de la satisfaction qui me demeure de ses actions et de ses deportemens, dont j'ay tout subject de me louer de luy et vous prier qu'il recognoisse comme ceux qui ont merité près de moy sont bien receuz de vous.

1. P. 117-118 (lettre 90*).

2. P. 119 (lettre 92*).

3. P. 118 (lettre 91*).

C'est un effect que j'attends de l'affection que vous avez, M[adame], pour v[ostre].

A Toulouse, ce 30 juin 1620¹.

LII.

Madame,

Je vous envoie mon cousin le Comte de Rochefort sur quelque mescontentement que le vicomte du Charmet a tesmoigné icy avant que de partir, publiant que je ne l'avoit pas voulu ouyr sur certains discours qu'ilavoitâ me faire. Vostre lettre ne lui donnant croyance que pour les affaires de Metz, j'ay creu que tout ce qu'il me diroit d'ailleurs seroit hors du pouvoir que vous luy avez donné. Je vous prie de croire que tout ce qui viendra de vostre part sera bien receu et trouvera pres de moy un accès tout favorable et tel que je me prometz de vous. J'ay sçeu que ledit sieur vicomte du Charmet estoit passé à Paris où il avoit visité quelque personne et tenu des propos dont je ne demeure pas content. Vostre consideration me fera tousjours moderer mes resentiments pour vous tesmoigner que je vous ayme et suis, Madame, vostre tres humble et obeissant filz².

LIII.

Madame,

La volonté que j'ay tousjours eue de vous aymer et honorer me rend fort agreable la cognoissance que je reçois de voz dignes et favorables resolutions. Elles m'ont esté représentées par le sieur de³

telles que je m'en resjouys grandement, ce que je n'ay voulu manquer de vous faire sçavoir. Vous pouvez prendre assurance que, demeurant en ces mesmes intentions que ledit sieur de M m'a tres bien fait entendre de vostre sage conduite que vous recevrez de moy toutes l'affection et bonne assistance que sçauriez souhaiter, n'ayant rien de plus cher que vostre protection que je desire embrasser comme la mienne propre. J'en sçauray prendre soing et vous tesmoigner que je suis autant porté à vous aymer que disposé à recevoir favorablement les prieres qui me seront faictes de vostre part. J'ay sçeu que vous aviez volonté d'aller à⁴. C'est chose que vous pouvez faire quand vostre commodité et le temps vous le permettront. Je favoriseray tousjours ce que je croiray estre de vostre conten-

1. P. 161 (lettre 156^e).

2. P. 177 (lettre 46^e).

3. Le nom est demeuré en blanc.

4. Id.

tement, priant Dieu vous les departir autant parfaictz et accomplis que je souhaite pour moy mesme, qui suis ¹.

LIV.

Madame,

Le temps que vous m'avez demandé par le sieur de Blainville dans lequel je me promettois d'establr une bonne intelligence avec vous estant finy, je ne puis differer davantage sans vous faire cognoistre le regret de veoir un acheminement bien contraire à cela, car, au lieu de recevoir la satisfaction que j'attendois d'une bonne et sainte resolution que vous prendriez, je n'ay que le desplaisir d'apprendre les menées et pratiques qui se font dans les provinces au prejudice de mon auctorité sous la faveur de vostre nom et sous la protection que plusieurs en leurs mauvais desseins se promettent de vous. Je ne veux pas escrire que les longueurs des traictez que vous avez entretenu avec [c]eux que je vous ay envoyé ayt esté pour favoriser plustost ce desseing que pour vous resoudre à me respondre, mais je vois, neantmoins, que cela ayde aux entreprises et conspira[tions] qui se trament de toutes parts pour parvenir à une revolte. La cognoissance que j'ay de vostre bon naturel me donne des assurances que vous n'y contribuerez jamais et que vous embrasserez plustost ce à quoy la loy divine et le devoir de nature vous oblige à cest Estat et à moy, que vous devez par toutes raisons aymer de cœur et sincerement. Au nom de Dieu, Madame, prevoyez les maux dont vous pourriez estre cause si vous suivez les passions de ceux qui veulent profiter dans les factions, et comme vous n'avez point de subject de vous plaindre qui (*sic*) ne paroisse pas aussy que vous soyez dans le mescontentement qui sert d'ordinaire aux meschantz, je sçauray tousjours bien faire recognoistre mon auctorité, mais je desire plustost regner par l'amour que par la force. Celle cy ne sera qu'à l'extremité et lors que la necessité m'obligera de chastier ceux qui voudroient troubler la tranquillité publique à laquelle vous devez contribuer de tout vostre pouvoir. Pour vous y convier et affermir les promesses que je vous ay cependant faictes, dissiper les soubçons que l'on vous a malicieusement donnez et pour vous assurer qu'apres le salut de l'Estat je n'affectionne rien plus que vostre contentement, je vous envoie mes cousins les ducz de M[ontbazon] et de B[rantes], les sieurs archevesques de Sens et p[resident] J[ean]nin. Le choix des personnes que j'employe à ceste occasion tres importantes (*sic*) vous tesmoigne le desir que j'ay de vostre repos, comme vous le cognoistrez plus particulièrement par le pouvoir qu'ilz ont de vous contenter. Je leur ay communiqué ce qui est de mes intentions. Donnez, je vous supplie, la

mesme foy à ce qu'ilz vous diront que vous feriez à moy mesme et y apportez, s'il vous plaist, la creance qui est necessaire pour faire veoir que vous ayez.

Le 6^e juillet 1620¹.

LV.

L'unzie[me] de juillet 1620, le Roy a escrit à la Reyne sa mere en response de la lettre apportée par le vicomte de Charmet sur l'affaire de Metz. Je n'ay point retenu de coppie d'autant que la response en a esté tres pressée. Elle contient en substance que le Roy ne trouve bon cette procedure; toutesfois, puis qu'elle promet d'en faire rendre compte, qu'il attendra une plus particuliere cognoissance et cependant demeure tousjours dans les mesmes volontez tesmoignées par sa precedente lettre².

LVI.

Madame,

Vous avez veu par la lettre que vous a porté Marsillac le contantement que je reçois du recit que l'on me fait de vostre bonne conduite des affaires de delà. L'affection que vous y apportez me plaist infiniment et m'en fait esperer tout bons succez. Je monte à cheval presentement pour m'en aller au Ponteaudemer. Asseurez vous que, durant mon voyage, je n'auray pas moins de soing de vous faire sçavoir souvent de mes nouvelles que vous aurez à me mander des vostres, que je souhaite aussy bonnes qu'elles ont esté jusques icy.

Le 12, le Roy avoit encor escrit à la Reyne par le sieur de Marsillac et sur le mesme subject cydessus.

13 juillet 1620³.

LVII.

Madame,

Tout ce qui s'advoue de vous et se couvre de vostre nom m'est tellement cher que plusieurs gentilhommes et autres voz domestiques estans dans ce chasteau, j'ay commandé qu'ilz eussent liberté et seurété. Je fais le mesme de quelques enseignes qui portent voz chiffres que je n'ay voulu laisser soubmis aux actions des soldatz vainqueurs. J'ay creu que vous agrérez le soings que je prendz de vous les renvoyer par le sieur de Bonnevaux, capitaine d'une compagnie du regi-

1. P. 81 (lettre 48^e).

2. P. 81 (lettre 49^e).

3. P. 119 (lettre 93^e).

ment de Navarre, qui a ce commandement de vous assurer que je seray de tout mon cœur et toute ma vie, Madame.

Au pont de Sée, le 9 aoust 1620¹.

LVIII.

L'unziesme au matin a esté encore escrit par Monsieur de Crequy, qui a porté les articles de l'accommodement signés du Roy. Ladicté depesche en tesmoigne du contentement que Sa Majesté avoit de l'accommodement des affaires dont n'a esté retenu coppie à cause de la presse².

LIX.

Madame,

Estre si proche de vous et ne point rechercher les moyens de vous veoir, ce ne seroit pas tesmoigner le desir que j'en ay ny donner à mon esprit le repos qu'il poursuit il y a long temps. Je vais à Brissac vous attendre et ce pendant pour vous convier de vous y acheminer et vous donner de rechef assurance de mon affection, je vous envoie le sieur de Modene, auquel je vous prie croire comme à moy mesme.

Au pont de Sée, ce 12 [juillet] (*sic*)³.

LX.

Madame,

Vous estant si librement disposée de favoriser à ma recommandation les heritiers du feu sieur de Fraucourt de la charge qu'il tenoit de seueschal de Perigort, je recognois par un effect si-prompt combien mes prieres ont de pouvoir sur vous et reçois toute (*sic*) ensemble un contentement bien sensible des assurances contenues en vostre lettre. Je vous prie de croire, Madame, que j'auray tousjours une pareille disposition pour tout ce qui viendra de vostre part, et que par toutes sortes d'actions qu'une bonne volonté peut produire, vous serez convenue de m'aymer. Le sieur de Gueres vous fera entendre ce que je luy ay dit de plus particulier. Sans son retour, j'eusse envoyé expres pour vous tenir advertie de mon chemin, ne desirant vous en laisser incertaine ny un moment en peine pour celuy qui vous est le plus cher au monde. Je sçay que c'est⁴.

1. P. 82 (lettre 50*).

2. P. 82 (lettre 51*).

3. P. 83 (lettre 52*). Quelqu'un a corrigé au crayon *aout*.

4. P. 84 (lettre 53*).

LXI.

Madame,

Vous eussiez eu plustost de mes nouvelles n'eust esté que j'attendois tousjours de celles de Guyennes pour envoyer vers vous. Puisqu'elles retardent à venir, je ne laisseray pas de vous asseurer de ma santé et de vous faire sçavoir par le sieur de T comme je me suis acheminé à Tours en attendant lesdictes nouvelles de Guyennes. Selon qu'elles seront, je prendray resolution de faire icy du sejour ou de m'acheminer vers ces quartiers de delà. Quoy que je resolve, je vous en donnerez (*sic*) incontinent advis, desirant vous tesmoigner par tous les devoirs d'une veritable affection que je suis¹.

LXII.

Madame,

Jusques icy vous n'avez point eu de mes nouvelles depuis mon departement (*sic*) de Poitiers, ayant tousjours esté en campagne où il n'est rien arrivé qui me conviast de vous le faire sçavoir. Apresent vous en apprendrez par mon cousin le duc de Bellegarde, que je n'ay voulu laisser retourner sans luy commander de vous veoir de ma part, vous dire ceux qui me sont venu trouver par les chemins et vous asseurer que vous aurez tousjours de moy tous les tesmoignages d'affection que vous sçauriez desirer, M[adame], de, etc.².

LXIII.

Madame,

Je n'ay pas demeuré jusques à present sans vous escrire. Vous avez eu de mes lettres par mon cousin le duc de Bellegarde et par le sieur de Canaples. Cellecy sera pour vous remercier du soing qu'avez eu d'apprendre de mes nouvelles. Je vous prie de croire qu'il me contente bien fort. Incontinent que je seray à Bordeaux, j'envoyeray sçavoir des vostres. Cependant, si vous avez agreable d'aller à Paris, vous le pouvez faire sans attendre autre consentement de moy. L'on m'a dit que vous desirez avant que de vous y acheminer sçavoir ma volonté. Je n'en n'auray jamais de contraire à ce qui sera de vostre contentement. J'espere y estre bien tost apres vous et que les affaires de deçà ne me priveront pas pour long temps du bien de vous veoir, que je souhaite continuellement, comme aussy de vous tesmoigner que je suis³.

1. P. 84 (lettre 54*).

2. P. 85 (lettre 55*).

3. *Ibid.* (lettre 56*).

LXIV.

Madame,

Mon arrivée en ce lieu est depuis deux jours. Vous ayant escrit de Blaye, je me suis moins pressé de depescher ce gentilhomme que j'avois destiné de vous envoyer soudain que je serois en cette ville. Sollicitez (sic) apresent par le soing que j'ay d'estre asseuré de l'estat de vostre santé, et desirant que vous le soyez aussy du succez de mon voyage, je vous envoie le sieur de Fontenay par lequel, ainsy que vous apprendrez de mes nouvelles, je me promets de recevoir des vostres, ce qu'attendant je vous supplie de croire que j'apporteray toute la diligence qu'il me sera possible pour terminer les affaires de deça affin de vous veoir au plustost. C'est¹.

LXV.

Madame,

Aussy tost que je pris resolution de mon voyage de Bear, je vous en ay voulu donner advis par le sieur de F[ontenay], que je vous envoie pour vous faire sçavoir de mon partement. J'espere que ce voyage ne me retardera le bien de vous veoir que de douze ou quinze jours, d'autant que je me prometz d'y recevoir toute obeissance, ainsy que m'a asseuré le sieur de la Force, que j'ay envoyé de dela.

Je souhaite un prompt retour pour vostre contentement².

LXVI.

Madame,

Les nouvelles que vous apprendrez de moy sont comme vous le desirez, la santé est tres bonne, l'esprit gaye et content et la volonté de vous aymer se trouve parfaitement disposée selon vostre desir. Le temps a favorisé jusques icy mon voyage. Il ne restoit pour accomplissement de tout bonheur que la faveur que j'ay receue de vostre souvenir, dont je vous remercie. J'espere estre à Paris au temps que je vous ay dit à mon partement et de vous tesmoigner par tout ou je seray que je vous ayme et honore parfaitement. C'est³.

LXVII.

Madame,

La meilleure nouvelle et la plus agreable que je pouvois recevoir

1. P. 86 (lettre 57*).

2. *Ibid.* (lettre 58*).

3. P. 87 (lettre 59*).

estoit celle que j'ay apprise de l'amendement de vostre mal. Je loue Dieu de vostre meilleure disposition. La joye qu'elle m'apporte est trop grande pour ne vous en point faire part, que, je la pourrois taire, je ne la voudrois pas pour vostre consolation. Vous la cognoistrez doncques par ces lignes et par ce que vous en dira le sieur de Fontenay, que j'envoye pour vous tesmoigner ce mien contentement qui ne peut estre avec, je le vous represente, puisque je suis¹.

LXVIII.

Madame,

Le contentement que j'ay de mon voyage me donne de l'impatience que je ne sois pres de vous pour vous en dire les bons succez et [ce] desir joint à celui de vous veoir me fera continuer la diligence que j'espere y apporter pour l'affaire de l'evesque de Luçon² que vous me recommandez, j'en escriray de rechef à mon ambassadeur et vous tesmoignerez (*sic*) que vos recommandations ont beaucoup de pouvoir sur moy qui suis³.

E. GRISSELLE.

1. P. 88 (lettre 60*).

2. Il s'agit de la question du cardinalat de Richelieu que je me promets de reprendre même après les articles de M. d'Avenel sur ce sujet, après lesquels il demeure à glaner.

3. P. 88 (lettre 61*).

UN VAGABOND LITTÉRAIRE A LA FIN DU XVIII^e SIÈCLE

D'APRÈS LES MÉMOIRES DE F.-CHR. LAUKHARD.

Ce fut une existence mouvementée que celle du magister Laukhard, dont M. Petersen vient de publier à nouveau les mémoires¹. Leur texte primitif ne se trouve plus que dans quelques bibliothèques. De plus, la mauvaise impression de l'époque en rend la lecture fort pénible; il était donc utile de leur donner un vêtement moderne et de les rendre accessibles à tous ceux qu'intéressent les phases de l'histoire révolutionnaire.

Comme franchise et comme vérité, ces récits ne peuvent être comparés qu'aux Confessions de Rousseau, mais ils ont sur celles-ci une supériorité au point de vue historique, en ce qu'ils nous présentent une peinture exacte des mœurs et des souffrances du soldat à la fin du XVIII^e siècle.

Ainsi que le dit Paul Holzhausen, le savant historiographe de l'époque napoléonienne, dans la préface qui accompagne cette nouvelle édition, il serait faux de croire que ce temps où florissaient les grands philosophes et la littérature classique était supérieur au nôtre. Bien au contraire. Le livre de Laukhard nous prouve combien l'influence des lettrés était demeurée superficielle et combien les basses classes de la société étaient plongées encore dans l'ignorance et la grossièreté. Pour ne pas être tenté de regretter *le bon vieux temps*, il n'y a donc qu'à lire la vie et les aventures du magister Laukhard racontées par lui-même.

Frédéric-Christian Laukhard est né, en 1758, à Wendelsheim, dans le Palatinat, où son père était pasteur. Singulier pasteur qui passait toutes ses heures libres à chercher, sans se décourager, la pierre philosophale. Avec cela, un parfait honnête homme que désespérèrent plus tard les turpitudes de son fils. Celui-ci, notre Laukhard, fut assez mal élevé, grâce à une vieille tante qui le gâtait abominablement. Elle s'adonnait à la boisson et elle y accoutuma aussi l'enfant, dès l'âge de six ans. Ce goût du vin le poursuivit pendant toute son existence et fut cause de ses pires sottises, qu'il accomplit généralement en état d'ivresse.

1. Dr Victor Petersen, *Magister Laukhards Leben und Schicksale von ihm selbst beschrieben*. Stuttgart, Robert Lutz, 1909, in-8°.

Laukhard fut amené à écrire ses mémoires par besoin d'argent. Il nous l'avoue lui-même : « Je suis, » dit-il, « un homme sans protection, sans fortune et qui ne sait pas flagorner. Je mènerais donc une vie bien misérable si je ne cherchais pas à gagner quelque chose. Nul ne saurait m'en faire de reproche. Cependant, quoique le besoin de manger soit la cause première de ce livre, ce n'est pas la seule et je crois, avec raison, qu'il sera d'une importance réelle dans la pédagogie pratique, car personne ne le lira sans en tirer profit, et ceci a une grande valeur à mes yeux. De cette façon, moi qui, par mes actes, ai perdu tout mon bonheur, j'arriverai encore à rendre service aux autres et cela me sera une sorte de dédommagement. »

Laukhard se met donc à raconter tout ce qui lui est arrivé depuis ses premiers âges avec un sans-gêne et une crudité qui effarent parfois le lecteur. Il ne gaze rien et appelle un chat un chat, mais on a le sentiment qu'il ne ment jamais, et c'est ce qui donne un prix inestimable à ses mémoires.

Après s'être voué à la théologie, il fréquenta les universités de Giessen, de Marbourg, de Halle, ce qui nous procure des descriptions truculentes des mœurs des étudiants d'alors en comparaison desquels ceux d'aujourd'hui sont de petits saints. Les beuveries, les filles publiques, les batailles y jouaient un aussi grand rôle que les études, et Laukhard était le plus dissolu de tous. Cependant, malgré ses excès, il arriva à passer ses examens, à s'établir comme « docent » à Halle et à avoir des auditeurs. Son esprit, son originalité le faisaient apprécier des professeurs et des élèves, tandis que ses folies lui avaient acquis une sorte de célébrité dans le public. A ce moment-là, il eut l'idée de publier un roman, « Baldrian Weitmaul » (Weitmaul signifie grande gueule), dont le titre indiquait déjà son intention satirique envers certains professeurs et pasteurs. On les reconnut trop facilement et ce persiflage lui porta malheur. La Faculté de Halle lui interdit de continuer ses cours et même elle le pria de vider les lieux.

Criblé de dettes, exaspéré contre son père qui lui refusait l'argent pour les payer, il fit alors ce malheureux coup de tête qui ruina son avenir, mais qui nous valut la seconde partie de ses mémoires.

Après avoir vendu à un fripier son habit rouge de « docent » et avoir passé la nuit à boire encore plus que de coutume, Laukhard ne trouva rien de mieux que d'aller s'engager comme soldat dans l'armée prussienne. Il pensait se venger ainsi de son père en lui causant un grand chagrin. Sous ce rapport, il réussit pleinement, mais en même temps sa résolution provoqua un vrai scandale dans la ville de

Halle. Quand on apprit que le « docent » de l'Université, Laukhard, s'était fait mousquetaire, ce fut un haro général. Les gamins parcoururent les rues en chantant :

Laukhard par ci, Laukhard par là,
Magister Laukhard est soldat!

Le seul qui gardât son sang-froid, c'était Laukhard lui-même. Il avait été trop heureux d'empocher les huit louis d'or d'arrhes et considérait d'un œil tranquille les efforts de ses parents et de ses amis pour le libérer. Il savait bien que ce n'était plus possible.

Il entra donc dans un régiment prussien, où son instruction et sa réputation lui valurent diverses prérogatives, et il prit part à la campagne de la Prusse contre l'Autriche en 1790. Le prince Frédéric de Brunswick, connu par son esprit et sa jovialité, s'intéressait particulièrement à lui et, ayant appris qu'il écrivait son journal, il le pria de le lui donner à lire. Laukhard en traduisit une partie en français et l'offrit au prince sous le titre d'*Extrait du journal d'un mousquetaire prussien, fait dans la campagne de 1790*. C'est à ce même prince qu'il dédia le premier volume de ses mémoires.

De retour d'Autriche, il passa quelques mois à Halle et recommença à y donner des leçons. Sa vie était devenue plus régulière et l'on pouvait croire qu'il allait s'amender sérieusement quand il dut partir et suivre son régiment à Coblençe où les troupes alliées se réunissaient, afin d'arrêter les armées françaises qui menaçaient de passer le Rhin. C'est à partir de là qu'il se trouva mêlé comme spectateur et comme acteur aux plus grands moments de l'époque révolutionnaire.

Coblençe était alors le quartier général des émigrés. Ayant encore de l'argent, ils y menaient grand train et leur vie de dissipation excita l'indignation de Laukhard. Laissons-le parler lui-même :

« A Coblençe, j'ai appris à connaître un si grand nombre d'émigrés français que je ne puis m'empêcher de leur consacrer un chapitre spécial; cette honteuse et abominable vermine ne saurait être trop mise au pilori. Ceux qui n'ont pas connu ces rebuts de l'humanité, au moment où ils se livraient à leur existence de Sardanapale, peuvent cependant se faire une idée de leur impertinence d'alors en constatant celle qui leur reste encore aujourd'hui. La façon dont un Louis XVIII et consorts continuent, par d'absurdes proclamations et manifestes, à défler le sens commun, est bien impertinente. Depuis longtemps, tout espoir devrait être perdu pour eux, ils ont été humiliés et bafoués tant et plus. Mais, à présent encore, ces

ci-devants sont des fanfarons pleins de morgue et de sottise vindicative.

« Elle a dû coller bien fort sur ces misérables insectes l'ancienne boue de la cour, et l'air a dû être bien empesté autour d'eux pour qu'il le soit resté à présent même encore. Les coups les plus durs du destin ne sont pas parvenus à rendre raisonnables leurs âmes incomplètes, et c'est ainsi que ces damnés monstres demeurent des exemples vivants pour ceux qui, appuyés sur les prérogatives du rang, sacrifient les droits de l'humanité à leur bien-être usurpé et qui veulent traiter en esclave tout ce qui n'appartient pas à la cour, à la noblesse ou à la soldatesque¹. »

Et parlant de la conduite des Français à Coblenz, Laukhard continue sur ce ton pendant bien des pages. On sent que malheureusement il ne dit que la vérité et il détruit ainsi les légendes où sont glorifiés des hommes dont on disait plus tard qu'ils n'avaient rien oublié et rien appris. On sent aussi la sympathie qu'il commençait à éprouver pour le gouvernement des patriotes et le régime de la liberté.

Le 19 août 1792, l'armée prussienne, renforcée des troupes des émigrés sous la conduite du duc de Provence, pénétra sur territoire français, près de Bréchain-la-Ville, en Lorraine, et alors commencèrent des scènes de dévastations et de pillages qui provoquèrent peut-être les représailles dont les soldats français se rendirent coupables plus tard en Allemagne.

« Certes, » conclut Laukhard, « je hais les brigands français et leurs barbaries de jadis dans le Palatinat, car je suis moi-même du Palatinat, mais je ne puis vanter l'invasion et les voleries des Allemands en Lorraine. Il faut rendre justice à chacun, à l'Allemand et au Français, afin de devenir plus tolérants et d'arriver plus facilement à se réconcilier. »

La canonnade de Valmy ayant défait les troupes prussiennes, ce fut pour elles la retraite lamentable par un temps pluvieux en pays ennemi. Manque de pain, manque d'eau potable (les malheureux soldats allaient boire à même l'eau de pluie dans les fossés), vêtements et souliers en lambeaux et, ajoutée à tous ces maux, la dysenterie qui faisait ravage parmi les hommes.

Laukhard parle des ambulances établies à Longwy et à Trèves, mais sa description est si épouvantable qu'il est impossible de la reproduire ici complètement. Les malades étaient couchés sur la paille, quelques-uns sur des paillasses, beaucoup sur le sol nu. Il n'était

1. Il n'est question ici que des émigrés de Coblenz.

question ni de couvertures, ni d'ustensiles de propreté. Les pauvres gens se couvraient de leurs misérables hardes, et comme celles-ci étaient pleines de vermine, ils étaient presque dévorés vivants. Les chirurgiens se trouvaient en nombre insuffisant et, de plus, ils n'avaient, en général, aucune notion de médecine, de sorte que les blessés restaient pendant des jours sans être pansés, jusqu'à ce qu'ils fussent emportés par la gangrène. Ceux qui résistaient à ces maux risquaient de mourir de faim, car les gardes, étant fort mal payés, vendaient pour leur propre compte la nourriture destinée aux malades. Il ne restait plus à ceux-ci qu'une misérable soupe à l'eau, dans laquelle on avait fait cuire imparfaitement des carottes, des pommes de terre, des lentilles et des haricots.

Laukhard eut la chance de ne pas tomber malade et de pouvoir retourner en Allemagne, où il prit part au siège de Mayence, qui était entre les mains des patriotes. L'exécution de Louis XVI qui eut lieu sur ces entrefaites le laisse assez froid. Il raconte que cette mort avait fait pousser des cris d'indignation dans l'armée allemande et que l'on entendait dire : « Les Français vont être punis par la colère et la vengeance de Dieu ; il n'y a plus d'espoir pour un peuple qui ose faire monter son roi à l'échafaud ! » Mais d'autres voix répondaient : « Les Français ont dû avoir leurs raisons, il y a encore à Paris des gens intelligents et consciencieux. »

Les principes de liberté et d'égalité faisaient déjà des adeptes parmi les Allemands, et il se formait chez eux aussi des clubs pour défendre les droits de l'homme. On peut se figurer la colère et la crainte des petits potentats (les princes de Meiningen, d'Ensingén, l'évêque de Spire et d'autres sous la protection de la Prusse). Ils organisèrent une vraie chasse aux *clubistes* et les traquèrent jusqu'à la mort.

Après la reddition de Mayence, les troupes prussiennes s'établirent devant Landau, et c'est là que se passa un événement qui eut le résultat extraordinaire de conduire notre héros dans le camp français et de le faire servir plus tard parmi les sans-culottes. Le siège de Landau menaçant de durer longtemps, le prince de Hohenlohe, qui le dirigeait, avait songé à envoyer un émissaire au général Laubadère, qui commandait la place, afin de lui proposer des conditions secrètes de capitulation. Le représentant du peuple à Landau était Dentzel, ancien pasteur allemand, qui, au premier signal de la Révolution, s'en était déclaré un adepte fervent ; il avait abandonné son titre de pasteur et n'avait plus prêché que les droits de l'homme. Il fut bientôt considéré comme l'un des plus solides appuis des patriotes, et c'est ainsi qu'il devint général à l'armée du Rhin.

Or, il se trouvait que Laukhard le connaissait et lui était même encore un peu parent. Le prince se dit que notre magister, qui était intelligent, qui savait parfaitement le français et sur lequel on pouvait compter, était l'homme tout indiqué pour cette mission délicate et qu'il arriverait à soudoyer Dentzel d'abord, puis Labaudère. Mais c'était un rôle d'espion; il devait feindre de désertre pour se mettre sous les ordres des patriotes. Il y avait alors quantité de déserteurs allemands.

Laukhard accepta cette charge et, dans ses mémoires, il ne cherche pas à excuser sa conduite. Il dit tout franchement qu'il espérait faire sa fortune et que, s'il avait eu quelque hésitation, ce n'était qu'à cause du grand danger auquel il s'exposait. Il partit donc un soir, muni des instructions du prince et accompagné encore un bout de chemin par son capitaine et son commandant. Les armées ennemies étaient si rapprochées l'une de l'autre que les officiers allemands faillirent tomber aux mains des patriotes.

« Je n'avais pas fait trente pas sans eux », raconte Laukhard, « qu'une patrouille de trois dragons français vint sur moi en criant : Qui vive !

« Je me déclarai immédiatement déserteur prussien.

« Sois le bienvenu ! s'écria l'un des dragons. Approche ! Mais tu parles français... Es-tu Français, par hasard ?

« Moi : Non, je suis Allemand.

« *Le dragon* : Mais, sacré mâtin ! Tu parles français ; où l'as-tu appris ?

« *Moi* : Croyez-vous donc que les Allemands ne sachent pas le français ?

Le dragon : Vive la nation, camarade ! Il faut que tu dises *tu*, *f.....* ! Tu te trouves parmi des républicains qui se tutoient tous. Donc tu n'es pas Français ?

« *Moi* : Non, je l'ai déjà dit.

« *Le dragon* : Bien ! Tu es un brave garçon d'avoir *f....* le camp à ton tyran... »

Et les dragons l'emmenèrent sur le petit rempart où se trouvait un corps de garde. Les soldats, tout heureux de ce qu'il parlât leur langue, s'entretenaient avec lui toute la nuit. Il dut se déshabituer des formules de politesse : Monsieur, Messieurs, avoir la grâce, la bonté de permettre, etc... Le capitaine les nommait des termes *liberticides*, mais leur conversation cependant ne traitait que des sujets élevés : liberté, justice, respect de la loi.

Un jeune volontaire lui déclara : « Tu verras, citoyen, que tous

les rois, tous les prêtres et tous les nobles ne seront pas en état de nous vaincre. La liberté ou la mort! »

Laukhard s'étonna de l'excellente conduite de ces gens qu'il s'était représentés comme une horde de sauvages. Une discipline absolue régnait parmi eux. Le soldat y faisait son devoir et, en vrai patriote, le faisait volontiers.

Cependant sa mission diplomatique échoua et Dentzel demeura incorruptible. Il eut assez de générosité pour ne pas dénoncer l'espion, mais quelque chose de l'offre du prince transpira et Laukhard passa les dernières semaines de l'investissement dans des trances permanentes. Il fut trop heureux après la levée du siège de Landau d'être envoyé en France avec les autres déserteurs allemands. Arrivé à Besançon, il préféra quitter ses compatriotes et entrer dans l'armée française. Il revêtit *l'habit de police* ou *habit national*, c'est-à-dire un gilet blanc sous une tunique bleue à revers blancs et à col rouge.

« La France », observe Laukhard, « était autrefois le vestiaire de toute l'Europe; tout le monde imitait ses modes. Mais, depuis la Révolution, la nation est devenue plus sérieuse. Chacun s'habille comme il l'entend, simplement, sans gêne, ainsi qu'il convient à des hommes libres... Le mot soldat n'existe plus, mais quand on l'entend encore parfois, il n'appelle plus une arrière-pensée affreuse d'esclavage et d'immoralité. »

C'est en allant d'étape en étape pour rejoindre le bataillon qu'on lui avait assigné qu'il rencontra à Mâcon les sans-culottes et qu'il vit de près cette armée révolutionnaire, le plus puissant levier du régime terroriste. L'un de ces volontaires, un enfant de l'Auvergne, lui expliqua le devoir du soldat républicain :

« Nous ne sommes là que pour casser la tête aux rebelles, aux traîtres à la patrie, aux aristocrates, aux nobles et aux prêtres. La crainte et la pitié nous sont inconnues. Tu aurais dû nous voir aux portes de Lyon, ce nid de chenapans. Tous les jours, il périssait des centaines, des milliers des nôtres, mais cela ne nous troublait pas. Nous marchâmes sur les cadavres de nos frères et nous finîmes par nous rendre maîtres de ce nid de rebelles. C'est dommage qu'on ne nous ait pas permis de le brûler. Tu as raison de te joindre à nous, mais il ne faut pas avoir peur de la mort, f.....! Vive la République! »

Laukhard se fit enrôler dans un bataillon où se trouvait un ramassis de sans-culottes de tous pays : Allemands, Italiens, Espagnols, Hollandais, la plupart déserteurs, quelques-uns prisonniers

de guerre. Les Français y étaient cependant en majorité, de sorte que l'intérêt national l'emportait sur les intérêts privés des rebelles et des étrangers. A la vue de ce mélange de gens qui, presque tous, portaient encore l'uniforme du maître qu'ils venaient de servir, Laukhard songea aux esclaves des Romains, dont le grand dictateur disait qu'ils étaient toujours assez bons pour se battre pour le bien public.

Le service des sans-culottes à Lyon (où Collot d'Herbois faisait alors triompher la terreur) consistait, entre autres, à former tous les jours un cordon autour de la guillotine, et Laukhard, qui fut sur le point de se trouver mal la première fois, finit par contempler ce spectacle d'un œil indifférent.

En parlant du journal de Laukhard, on a de la peine à ne pas se laisser entraîner à trop de citations. A chaque page, on rencontre des remarques, des observations originales sur les mœurs et les événements de cette époque. Il est curieux surtout de constater la mentalité de ce Prussien et la sympathie qu'il éprouvait pour les idées égalitaires. Il va jusqu'à comprendre Marat et Robespierre; il excuse les horreurs sanguinaires qui lui paraissaient nécessaires et il est plein d'admiration pour le peuple français qui avait su se libérer de la tyrannie.

Sans soupçonner la venue de Bonaparte qui alors n'était qu'un simple lieutenant d'artillerie, il prophétise les succès des armées républicaines auxquelles, disait-il, il ne manquait qu'un chef.

Laukhard cependant en avait assez du sans-culottisme, et il cherchait le moyen de se faire rapatrier. Son désir de repos était d'autant plus concevable qu'il souffrait passablement d'une blessure à la poitrine, reçue dans un duel ridicule, à la suite d'une querelle de cabaret. On l'envoya à Dijon, où il fut employé au service de l'hôpital et où il donna aussi des leçons de français à des officiers allemands prisonniers. La vie qu'il menait là lui paraissait fort agréable, et il ne se serait pas pressé de la changer si tout à coup l'histoire de la tentative de corruption à Landau n'avait été remise sur le tapis et si, par conséquent, on n'y avait mêlé son nom.

Laukhard était une personnalité connue en France et en Allemagne. Ses bizarreries le signalaient partout, mais d'un autre côté son esprit et son caractère facile lui faisaient des amis. Aussi lorsqu'il fut arrêté et conduit devant le tribunal de Mâcon ne lui fit-on pas subir un interrogatoire bien sévère. Les juges ne voulaient pas sa perte, autrement ils n'eussent pas accepté, en réponse aux questions qu'ils lui posaient sur les événements de Landau, des explica-

tions de ce genre : « J'ai entendu raconter, je ne sais où ; on a dit, je ne sais pas qui ; j'ai pensé, je ne sais pas quoi... »

On se contenta de ce galimatias et le président déclara qu'il ne voyait pas de raison d'accuser cet homme. Laukhard rentra donc en Allemagne en passant par la Suisse. A partir de cette époque, son journal n'a plus grand intérêt pour nous. Cet homme versatile qui se vendait pour quelques louis d'or s'engagea à Fribourg dans l'armée des émigrés. Il fut conduit devant le cardinal de Rohan, l'ancien évêque de Strasbourg, retiré à Ettenheim, et dont le bel organe sympathique et l'extérieur sérieux eussent inspiré un vrai respect à Laukhard s'il ne s'était pas souvenu de l'affaire du collier et de la part qu'avait prise ce prélat à toutes les vexations subies par le peuple avant la Révolution.

Les dernières années de Laukhard semblent s'être passées dans le vagabondage et l'ivrognerie. On ne saurait nier cependant qu'il n'ait fait de louables efforts pour s'améliorer. Il essaya de tout, il donna des leçons, des répétitions ; on raconte même qu'il fut un certain temps pasteur à Veidrodt et que là, bien que passant ses nuits à jouer et à boire, il montait en chaire le matin et prononçait, sans s'y être préparé, des sermons aussi puissants qu'édifiants.

De plus, son activité littéraire était infatigable, il a écrit quantité de romans plus ou moins bons et des ouvrages pédagogiques qui ne sont pas sans valeur, entre autres un traité pour apprendre le français qui se rapproche beaucoup des méthodes modernes. Il lui fallait gagner sa vie, et c'est ce qui explique cette véritable intempérance de plume.

La légende s'est emparée de lui et l'on a mis sur son compte bien des aventures qui peut-être ne lui sont pas arrivées. Après un mariage malheureux, où les querelles furent plus fréquentes que les caresses, il abandonna sa douce *Annette* et se mit à errer d'un endroit à l'autre, ayant sans cesse sur les lèvres la plainte d'Ahasvérus : « Ah ! si je pouvais oublier ! »

Il est mort à Kreuznach, le 28 ou le 29 avril 1822, mais le docteur Peterson dit avec raison que, pour nous, il n'est pas mort complètement.

Quiconque aura lu la vie et les souvenirs du magister Laukhard conservera malgré tout un souvenir sympathique à ce vagabond littéraire.

N. VALENTIN.

L'ŒUVRE DE LA COMMISSION
DES DOCUMENTS RELATIFS A LA VIE ÉCONOMIQUE
DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE
(1904-1910).

C'est le 23 décembre 1903, à la suite d'un projet de résolution présenté à la Chambre des députés par M. Jaurès, que le ministre de l'Instruction publique institua la *Commission chargée de rechercher et de publier les documents d'archives relatifs à la vie économique de la Révolution*. Puis furent créés des comités départementaux, chargés d'entreprendre des recherches dans les archives locales et de proposer à la Commission centrale des projets de publication; chacun de ces comités désignerait des correspondants capables de collaborer à la vaste enquête qui devait s'étendre à la France tout entière.

Il y avait là une idée intéressante au plus haut point. Si l'histoire politique de la Révolution commençait à être bien connue, l'histoire économique de cette période ne possédait presque aucun instrument de travail¹. La Commission se proposa, dès le début, de publier des cahiers de paroisses, des documents relatifs à la vente des biens nationaux et de susciter aussi d'autres publications concernant l'agriculture, le régime des communaux, l'industrie, le commerce, les subsistances, l'assistance, etc.². Dans quelle mesure ce vaste programme a-t-il été rempli jusqu'ici? Sept années se sont déjà écoulées depuis la création de la Commission; quelle est l'œuvre qu'elle a accomplie pendant ce laps de temps?

Nul ne saurait nier qu'elle n'ait fait preuve, dès le début, d'une grande activité. A l'heure qu'il est, elle a déjà mis au jour une importante collection de documents et d'instruments de travail.

1. M. Jaurès disait avec raison, dans son discours du 27 novembre : « Il n'y a sur les documents qui intéressent la vie économique et sociale profonde de la Révolution française aucune collection de documents. »

2. Voy. la circulaire du 24 mars 1904 (*Bulletin de la Commission des documents relatifs à la vie économique de la Révolution*, année 1906, p. 1 et suiv.).

Nous nous proposons d'en examiner la valeur et la portée. — Les publications de la Commission se répartissent en deux catégories bien distinctes : celles qui ont un caractère général, qui concernent la France tout entière, et celles qui intéressent la vie économique des divers départements en particulier.

I.

Examinons d'abord le premier groupe. — Il suffit de parcourir le volume de MM. Ph. Sagnac et Pierre Caron sur les *Comités des droits féodaux et de législation et l'abolition du régime seigneurial*¹ pour se rendre compte de l'intérêt qu'il présente. Il contient non seulement les décrets qui marquent les phases successives de l'abolition du régime seigneurial, mais un grand nombre de mémoires et de pétitions adressés aux assemblées révolutionnaires ou à leurs comités par des particuliers, des municipalités, des administrations départementales; ces documents offrent des renseignements de premier ordre sur les droits seigneuriaux, l'état économique des campagnes sous l'ancien régime, les revendications des paysans pendant les premières années de la Révolution; ils sont le complément indispensable des cahiers de paroisses et de tous les autres documents (papiers seigneuriaux, mémoires des intendants, etc.) qui nous permettent d'étudier le régime agraire de la France à la veille de la Révolution. Il est vrai que les auteurs ont dû faire un choix parmi les documents conservés dans la série D xiv des Archives nationales; ce choix est en général excellent; mais, comme ils n'ont pu en publier qu'environ le douzième, pour les études d'histoire locale on sera toujours obligé de se reporter aux manuscrits. MM. Sagnac et Caron ont tracé la voie; espérons que leur volume suscitera d'autres travaux relatifs à l'abolition du régime seigneurial dans diverses régions de la France.

Dès 1906, MM. F. Gerbaux et Ch. Schmidt faisaient paraître le premier volume des *Procès-verbaux des comités d'agriculture et de commerce de la Constituante, de la Législative et de la Convention*, qui ont été suivis par trois autres volumes²; l'œuvre

1. Paris, Impr. nationale, 1907, 1 vol. in-8°.

2. Paris, Impr. nationale, 1906-1910, 4 vol. in-8°. — Le premier volume concerne l'époque de la Constituante, jusqu'au 21 janvier 1791; le second, l'époque de la Constituante et celle de la Législative, du 24 janvier 1791 au 14 septembre 1792; le troisième et le quatrième, l'époque de la Convention.

est presque achevée aujourd'hui; il ne reste plus à publier que les tables. — Les procès-verbaux de ces comités sont en général très secs, beaucoup trop peu explicites et valent surtout par les décrets et projets de décrets qu'ils contiennent. Mais les renseignements bibliographiques, les indications de sources, les annotations très instructives que les éditeurs ont ajoutés au texte font de ces volumes un précieux instrument de travail pour quiconque s'occupe de l'histoire de l'agriculture, de l'industrie et du commerce, non seulement pendant la période révolutionnaire, mais dans la seconde moitié du XVIII^e siècle.

La question du partage des biens communaux est l'une de celles qui ont le plus préoccupé la Législative et la Convention. Si la Constituante n'a qu'à peine touché la législation des biens communaux et a en grande partie conservé, à cet égard, les privilèges des seigneurs, la Législative, au contraire, a étudié sérieusement le problème : son comité d'agriculture a ordonné une grande enquête. Le recueil de M. Georges Bourgin (*le Partage des biens communaux, documents sur la préparation de la loi du 10 juin 1793*¹⁾) contient le résultat de cette enquête, les réponses des administrations départementales², ainsi que de nombreuses pétitions individuelles ou collectives, plus intéressantes encore. La deuxième partie du volume comprend les rapports présentés par les députés de la Législative et les décrets rendus par l'Assemblée les 14 août et 11 octobre 1792. Ces décrets, qui fixaient seulement le principe, sans établir le mode du partage, provoquèrent de nombreuses pétitions et adresses qui révèlent l'état actuel des biens communaux et les idées de la population paysanne sur leur emploi futur³; elles occupent la troisième partie du volume, qui se termine par les rapports lus à la Convention et les décrets rendus par l'Assemblée. Espérons que M. Bourgin pourra compléter cette très intéressante publication par un autre recueil qui porterait sur l'application de la loi du 10 juin 1793⁴.

Enfin M. Pierre Caron a réimprimé les *Tableaux de dépréciation du papier-monnaie*⁵, qui, pour chaque département, avaient été

1. Paris, Impr. nationale, 1908, 1 vol. in-8°.

2. D'après les Archives nationales (F¹⁰ 329-333) et la série L des archives départementales.

3. Ces documents se trouvent aux Archives nationales (F¹⁰ 329-333).

4. Voy. aussi sur cette question l'important article de Georges Bourgin, *les Communaux et la Révolution française* (*Nouvelle Revue historique de droit français et étranger*, année 1908, p. 690-751).

5. Paris, Impr. nationale, 1909, 1 vol. in-8°.

dressés à la fin de l'an V et au début de l'an VI; ces tableaux contiennent, pour les assignats et les mandats territoriaux, les chiffres de dépréciation de 1791 à l'an V. Dans l'introduction, l'auteur non seulement indique la façon dont les tableaux de dépréciation ont été dressés, mais nous donne un historique succinct de la question des assignats et des mandats territoriaux, qui sera fort utile aux historiens.

II.

Parmi les publications qui émanent des comités départementaux, la catégorie la plus nombreuse est constituée par les éditions des cahiers de paroisses¹. Ces éditions sont, en général, très supérieures à celles qui avaient paru précédemment² et ont été conçues dans un esprit bien plus scientifique. On s'est appliqué, tout à la fois, à déterminer la valeur subjective et la valeur objective des cahiers. Pour se rendre compte de leur valeur subjective, de leur degré de sincérité, on s'est efforcé d'en dégager les sources, de retrouver les modèles généraux ou particuliers, dont beaucoup d'entre eux se sont inspirés. A ce point de vue, la publication des *Cahiers du bailliage d'Orléans*, de M. Camille Bloch, a fourni un excellent modèle,

1. Voici la liste de ces publications : Camille Bloch, *Cahiers de doléances du bailliage d'Orléans*, 2 vol. Orléans, 1906-1907; Gustave Laurent, *Cahiers de doléances du bailliage de Châlons-sur-Marne*. Épernay, 1906, et *Cahiers des bailliages de Sézanne et de Châtillon-sur-Marne*, 1909; P. Boissonnade, *Cahiers de doléances de la sénéchaussée d'Angoulême et du siège royal de Cognac*. Paris, 1907; Ch. Étienne, *Cahiers de doléances des bailliages des généralités de Metz et de Nancy*, t. I : *Cahiers du bailliage de Vic*. Nancy, 1907; Émile Bridrey, *Cahiers de doléances du bailliage du Cotentin*, t. I et II. Paris, 1907-1908; Dr Lesueur et A. Cauchie, *Cahiers de doléances du bailliage de Blois*, 2 vol. Blois, 1907-1908; Bligny-Bondurand, *Cahiers de doléances de la sénéchaussée de Nîmes*, 2 vol. Nîmes, 1908-1909; Joseph Fournier, *Cahiers de doléances de la sénéchaussée de Marseille*. Marseille, 1908; V. Fourastié, *Cahiers de doléances de la sénéchaussée de Cahors*. Cahors, 1908; Ch. Porée, *Cahiers de doléances du bailliage de Sens*. Auxerre, 1908; Henri Sée et André Lesort, *Cahiers de doléances de la sénéchaussée de Rennes*, t. I et II. Rennes, 1909 et 1910; J.-J. Vernier, *Cahiers de doléances des bailliages de Troyes et de Bar-sur-Seine*, t. I. Troyes, 1909; Alfred Gandillon, *Cahiers de doléances du bailliage de Bourges et des bailliages secondaires de Vierzon et Henrichemont*. Bourges, 1910.

2. Cependant, il convient de ne pas oublier les excellentes publications de Maxime Legrand et Léon Marquis : 1789. *Les trois états du bailliage d'Étampes aux États-Généraux*. Étampes, 1892, 2 vol. in-8°, et de A. de Saint-Léger et Ph. Sagnac : *les Cahiers de la Flandre maritime en 1789*. Dunkerque et Paris, 1906, 2 vol. in-8°.

car la méthode qui consiste à réunir dans le même groupe les cahiers des assemblées primaires présidées par le même personnage a donné de précieuses indications sur la façon dont ces cahiers avaient été rédigés¹. On peut même regretter que ce mode de classement n'ait pas été plus fréquemment employé et que trop souvent, pour la publication, on ait cru devoir s'en tenir à l'ordre alphabétique. Cependant, tous les éditeurs se sont appliqués à retrouver les modèles généraux ou particuliers dont l'influence sur les cahiers de paroisses est indéniable. Ils ont pu ainsi constater que, même dans les cahiers qui copient le plus servilement un modèle, apparaissent presque toujours des articles originaux ne décelant aucun emprunt, des doléances particulières qui prennent d'autant plus de relief qu'elles émergent de formules générales et toutes faites. — La critique interne des cahiers n'a pas été plus négligée que la critique externe. On s'est efforcé de voir dans quelle mesure les doléances des cahiers correspondent à la réalité des faits, de contrôler leurs affirmations à la lumière des documents contemporains; et l'on a pu ainsi reconnaître que les assertions des cahiers sont presque toujours très exactes, que les doléances des paysans sont le plus souvent pleinement justifiées². Sans doute, ces recherches ont été plus ou moins approfondies, l'annotation des divers recueils est plus ou moins riche, mais il n'en est aucun qui ne contienne, groupées dans la notice consacrée à chaque localité, des mentions précises relatives à la population, aux impôts, voire même aux droits seigneuriaux, aux dîmes, à la condition économique de la paroisse. Les renseignements bibliographiques, les données de toutes sortes qui figurent dans les notices, les notes et les introductions font de la plupart de ces éditions des instruments de travail vraiment précieux pour l'histoire économique.

Une seconde série de publications porte sur les documents relatifs à la vente des biens nationaux. M. Charléty a été le premier à donner un recueil de ce genre (pour le département du Rhône)³. On aurait donc mauvaise grâce à lui reprocher de ne pas nous avoir donné l'édition modèle que l'on pourrait rêver. La rédaction en

1. Voy. aussi à cet égard les *Cahiers du bailliage de Blois* et les *Cahiers de la sénéchaussée de Rennes*.

2. Voy. mon article sur la *Rédaction et la valeur historique des cahiers de paroisses pour les États-Généraux de 1789* (*Revue historique*, t. CIII, mars-avril 1910).

3. *La Vente des biens nationaux dans le département du Rhône*. Lyon, 1906.

semble un peu hâtive; il est regrettable aussi qu'il ait groupé les actes de ventes par districts et qu'il ait attaché une importance exagérée à l'ordre chronologique. Le classement par communes paraît bien supérieur; il permet de se rendre compte, pour chaque localité, de la transmutation de la propriété foncière qui a été opérée par les ventes¹. C'est le plan qui a été suivi par M. Paul Moulin dans son recueil sur les Bouches-du-Rhône², travail très consciencieux et instructif, mais parfois un peu surabondant et confus³. Il est probable que, grâce à l'expérience acquise et à une connaissance plus précise de cette question si complexe, les prochaines éditions seront plus parfaites. Fixer la méthode qu'il convient d'adopter pour l'étude de ces documents : tel sera le grand avantage, tel sera le grand profit des publications de cette sorte. Mais peut-on espérer qu'elles seront jamais assez nombreuses pour nous permettre de résoudre la question de savoir dans quelle mesure la répartition de la propriété entre les diverses classes sociales a été modifiée par la vente des biens nationaux? Question capitale, et que des publications fragmentaires ne sauraient élucider. Il faudrait arriver à dresser un tableau statistique pour la France tout entière. La Commission rendrait un service de premier ordre à l'histoire économique en faisant faire par une équipe de travailleurs dressés aux bonnes méthodes cette vaste enquête, dont il suffirait de publier les résultats. Ces résultats, rapprochés des conclusions qui se dégageront des belles recherches de M. Louchisky sur la propriété au XVIII^e siècle, nous permettraient de nous faire une idée suffisamment précise de l'influence que la vente des biens nationaux a pu exercer sur la répartition sociale de la propriété.

Dès sa première circulaire, la Commission avait invité ses correspondants provinciaux à rechercher dans les archives communales les documents d'ordre économique et d'en dresser une sorte d'inventaire, qui serait d'autant plus précieux que ces dépôts sont plus difficilement accessibles⁴. Quelle est la valeur de ces documents? M. F. Mourlot a essayé d'en donner l'idée dans le recueil qu'il a

1. Cet ordre de classement a été recommandé par la Commission en 1908 (circulaire du 1^{er} juillet).

2. *La Vente des biens nationaux dans le département des Bouches-du-Rhône*, t. I, II et III. Marseille, 1908-1910. Le tome III contient les ventes de la ville de Marseille.

3. Notamment en ce qui concerne les inventaires. Pour ce qui est des ventes, on peut regretter que M. Moulin n'ait pas distingué nettement les biens de première et les biens de seconde origine.

4. *Bulletin de la Commission*, année 1906, p. 7-8.

consacré au district d'Alençon et qui est encore en cours de publication¹. Il a procédé surtout par analyse, ne donnant *in extenso* que les textes les plus importants. On trouvera dans ce volume des renseignements intéressants sur la levée des nouveaux impôts, les subsistances, l'assistance, l'agriculture, les biens communaux, l'abolition des droits seigneuriaux, et aussi sur l'industrie, le commerce et les salaires; des annotations très précises accompagnent le texte. Mais, comme on a pris comme cadre la commune et qu'on a suivi, dans chacune, un ordre strictement chronologique, les données fournies par la publication apparaissent comme très fragmentaires et ne pourront être véritablement utilisées que lorsqu'aura paru l'index alphabétique des matières qui nous est promis.

Une publication d'un haut intérêt pour l'histoire de la question agraire, c'est celle de M. l'abbé Guillaume, intitulée *Recueil des réponses faites par les communautés de l'élection de Gap au questionnaire envoyé par la Commission intermédiaire des États du Dauphiné*². Ce questionnaire, qui avait été adressé à toutes les communes du Dauphiné le 28 février 1789, comprenait vingt-quatre articles portant sur toute l'économie rurale. Les réponses de ces modestes paroisses montagnardes ont été préparées avec un grand soin; aussi contiennent-elles des renseignements extrêmement précieux sur les productions agricoles, le bétail, les marchés, les bois et forêts, les communaux, la nourriture des paysans et leur mode d'habitation, sur l'industrie, le commerce, les épidémies, le service médical, l'assistance et aussi sur les revenus et les charges des communautés rurales. De nombreuses notes viennent encore donner plus de prix à cette excellente publication. — Il serait bien désirable que d'autres recueils analogues fussent entrepris. La plupart des assemblées provinciales, à la veille de la Révolution, ont procédé à des enquêtes sur la condition économique des campagnes; les réponses des communautés rurales aux questionnaires qui leur furent adressés paraissent souvent plus instructives que les cahiers de paroisses eux-mêmes³.

Enfin, il convient de faire une place à part à une publication d'un intérêt tout à fait général, bien qu'elle concerne une région res-

1. *Recueil des documents d'ordre économique contenus dans les registres de délibérations du district d'Alençon*, t. I et II (cantons d'Alençon, de Carrouges, de Courtomer, d'Essai et de Mêle-sur-Sarthe). Alençon, 1907-1908.

2. Paris, Impr. nationale, 1908, 1 vol. in-8°.

3. On pourra s'en convaincre encore en lisant les réponses des communautés de Raucourt et d'Haraucourt aux questions posées par la Commission inter-

treinte du territoire actuel de la France; nous voulons parler de l'excellent recueil de M. Max Bruchet¹. L'histoire de l'abolition du régime seigneurial en Savoie a une importance capitale, car c'est le prototype de l'œuvre qui sera accomplie plus tard par la Révolution française. Dans une substantielle introduction, M. Bruchet nous explique les raisons pour lesquelles le duc de Savoie est parvenu à réaliser une réforme radicale, qui n'a pu aboutir en France que grâce à de violentes commotions; il marque aussi avec une grande précision la portée des lois de 1762 (abolition de la mainmorte) et de 1771 (abolition des droits seigneuriaux). Son recueil comprend : les documents administratifs; les textes, qui caractérisent le plus fortement le mouvement d'opinion qui s'est manifesté en Savoie sur la question de l'émancipation; le tableau des contrats d'affranchissement des 667 communautés du duché; le bilan des affranchissements du Faucigny (indication des contrats payés et des fiefs affranchis). Enfin deux monographies relatives aux communautés de Saint-Jeoire et de Chamonix montrent, dans le détail, quel a été le mécanisme de l'affranchissement dans ces deux localités. Ajoutons que bien des documents publiés dans le recueil apportent des données très précises sur la condition des paysans et que l'on trouvera dans l'introduction une excellente esquisse de la situation politique et économique de la Savoie au XVIII^e siècle².

III.

En dehors des grandes publications que nous venons de décrire, il importe de mentionner les travaux contenus dans le *Bulletin trimestriel de la Commission*, qui paraît depuis 1906³. C'est un excellent instrument de travail que le *Recueil des principaux textes sur la législation et l'administration du commerce des*

médiaire des Trois-Évêchés. Voy. A. Sécheret, *la Situation économique des communautés de Raucourt et d'Haraucourt (Ardennes) en 1788-1789 (Bulletin de la Commission des documents économiques, année 1909, p. 165-174)*.

1. *L'Abolition des droits seigneuriaux en Savoie (1761-1793)*. Annecy, 1908.

2. La bibliographie comporte une lacune assez grave : M. Bruchet ne cite pas le travail si intéressant de M. Paul Darmstaedter : *Die Befreiung der Leibeigenen in Savoyen, der Schweiz und Lothringen (Abhandlungen aus dem Staatswissenschaftlichen Seminar zu Strassburg, Heft 17)*. Strasbourg, 1897. M. Darmstaedter avait vu beaucoup des documents qu'a utilisés M. Bruchet.

3. On y trouvera aussi le texte de toutes les circulaires de la Commission.

céréales de 1788 à l'an V, de M. Pierre Caron¹; les documents les plus importants sont donnés *in extenso*, les autres sont succinctement analysés. Le recueil est précédé d'une notice sur la législation du commerce des céréales et suivi de la description des sources provenant des Archives nationales. Des publications analogues, composées exactement sur le même plan, ont été consacrées par M. Georges Bourgin à l'agriculture², par M. Camille Bloch à l'assistance³, par M. Charles Schmidt à l'industrie⁴.

D'autres documents ont été publiés dans le *Bulletin*. Les *Rapports de Grivel et Siret, observateurs parisiens du Conseil exécutif provisoire, sur les subsistances et le maximum (septembre 1793-mars 1794)*⁵ n'intéressent pas seulement la question des subsistances, mais l'histoire de l'agriculture, de l'industrie et du commerce pendant la période de la Convention. La publication de M. Ch. Schmidt, *Un essai de statistique industrielle en l'an V, ordonnée par François de Neufchâteau*⁶, fournit des données très instructives sur l'état de l'industrie dans la Corrèze, la Creuse, la Moselle, le Nord et le Pas-de-Calais, les seuls départements qui aient sérieusement répondu à l'enquête.

Enfin, parmi les études fortement documentées qui ont trouvé place dans le *Bulletin*, on citera particulièrement : C. Riffaterre, *les Revendications économiques et sociales des assemblées primaires de juillet 1793*⁷, d'après les documents conservés aux Archives nationales (B II 1-32); Pierre Caron et L. Raullet, *le Comité des subsistances de Meulan et l'approvisionnement de Paris (1789-1791)*⁸; Ferdinand Évrard, *les Subsistances en céréales dans le département de l'Eure de 1788 à l'an V*⁹; Roger Drouault, *les Routes, les relais et la poste aux chevaux dans le district du Dorat pendant la Révolution*¹⁰.

1. *Bulletin trimestriel*, année 1906, p. 113-311.

2. *Ibid.*, année 1907, p. 248-493. — Une partie de ce recueil (p. 432-475) porte sur l'économie forestière.

3. *Ibid.*, année 1908, p. 225-537.

4. *Ibid.*, année 1909, p. 214-460.

5. Publiés par P. Caron (*Bulletin*, année 1907, p. 67-231).

6. *Ibid.*, année 1908, p. 11-205.

7. *Ibid.*, année 1906, p. 321-380. — Ces revendications, qui accompagnent le vote de la Constitution de 1793, portent principalement sur le partage des communaux, sur les subsistances et le maximum.

8. *Ibid.*, année 1907, p. 25-66.

9. *Ibid.*, année 1909, p. 1-97.

10. *Ibid.*, année 1909, p. 97-120. — Mentionnons encore : B. Paumès, *la Vie*

On le voit, depuis sa fondation, pendant les six années qui viennent de s'écouler, la Commission des documents économiques de la Révolution a déployé une remarquable activité. Sans doute, elle n'a pu encore accomplir qu'une faible partie de sa tâche. L'industrie et le commerce, par exemple, pourront faire l'objet d'importantes publications. Il faut espérer aussi que M. l'abbé Guillaume trouvera des émules et que plusieurs recueils porteront sur les réponses des communautés rurales aux questionnaires des assemblées provinciales. D'autre part, une vaste enquête statistique sur la vente des biens nationaux rendrait les plus grands services à l'histoire de la propriété. Enfin, il semble désirable que la Commission ne s'en tienne pas strictement à la période révolutionnaire; comme pour l'histoire de cette période il importe de connaître l'ancien régime avec la plus grande précision, n'y aurait-il pas lieu de mettre sur le chantier des publications qui complèteraient nos connaissances sur l'état économique de la France dans la seconde moitié du XVIII^e siècle? On trouverait les éléments de ces recueils dans les mémoires ou rapports des intendants, dans les documents si intéressants que renferme la série C des diverses archives départementales¹.

Mais, quels que soient les vœux que l'on puisse formuler pour l'avenir, il faut remercier la Commission des documents économiques d'avoir déjà livré à la science historique un grand nombre de documents de la plus haute valeur, d'avoir donné aux érudits qui

économique dans l'élection de Cahors à la veille de 1789, d'après la série C des archives du Lot (*Bulletin*, année 1906, p. 381-398); G. Bourgin, *Frais d'exploitation agricole en Beauce en 1790*, statistique contemporaine très intéressante (*Ibid.*, année 1906, p. 408-419); P. Caron, *l'État de l'agriculture et des approvisionnements dans la généralité d'Amiens en août 1788* (*Ibid.*, année 1909, p. 121-139); Ch. Schmidt, *État de l'agriculture en vendémiaire an III*, publication du rapport de Berthollet, l'un des agents de la Commission d'agriculture et des arts (*Ibid.*, année 1909, p. 177-190), et *la Commission d'agriculture et des arts, son rôle au point de vue de l'industrie*, compte-rendu des commissaires, du 2 brumaire an III (*Ibid.*, année 1909, p. 152-165); Camille Bloch, *Documents sur l'assistance dans le département du Loiret (1792-an IV)* (*Ibid.*, année 1909, p. 140-151).

1. Notons que le champ des recherches et des publications de la Commission des documents économiques va encore s'étendre, car on y a rattaché une « Commission de recherches sur l'histoire économique dans les territoires qui ont fait autrefois partie de la France ». Cette Commission, récemment constituée au ministère de l'Instruction publique, doit s'occuper non seulement des territoires continentaux qui ont appartenu à la France, mais aussi de toutes les colonies françaises, qu'elles aient été perdues en 1815 ou qu'elles fassent encore partie de notre domaine colonial.

s'intéressent à l'histoire économique et sociale d'excellents instruments de travail. Un autre mérite de la Commission, c'est d'avoir tenté d'intéresser aux recherches d'histoire économique un grand nombre de travailleurs provinciaux, d'avoir voulu les grouper pour une tâche collective. Cet effort de décentralisation scientifique trouve déjà sa récompense : un certain nombre de comités départementaux ont créé de véritables centres d'études et, grâce surtout aux encouragements qu'ils ont reçus des Conseils généraux, ont fondé des recueils périodiques qui pourront compléter l'œuvre de la Commission et peut-être étendre ses moyens d'action¹. Il semble aussi que l'activité des comités départementaux doive avoir pour effet de hâter, dans les dépôts d'archives départementales et communales, le classement et l'inventaire des séries révolutionnaires².

Henri SÉE.

1. Voy. à ce sujet P.-R. Mautouchet, *les Comités départementaux d'histoire économique de la Révolution et les études d'histoire moderne* (*Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 1909-1910, t. XIII, p. 58-63). M. Mautouchet note que des recueils relatifs à l'histoire économique de la Révolution ont été créés dans la Sarthe (*la Révolution dans la Sarthe et les départements voisins*, depuis 1906), en Seine-et-Oise (depuis 1907), dans les Vosges (*la Révolution dans les Vosges*, depuis 1907), dans l'Aube (*la Révolution dans l'Aube*). Depuis que son article a paru, les comités de la Côte-d'Or et de l'Ille-et-Vilaine ont entrepris des publications analogues.

2. On lira avec intérêt l'étude que consacre à l'œuvre de la Commission un savant étranger, dont on connaît les beaux travaux d'histoire économique, notre collaborateur M. Paul Darmstaedter (*Neue Quellen zur Wirtschaftsgeschichte der französischen Revolution*, dans l'*Historische Zeitschrift*, 1910, t. CV, p. 320-333).

BULLETIN HISTORIQUE

ANTIQUITÉS LATINES.

PUBLICATIONS ÉTRANGÈRES.

I. SOURCES ET HISTORIOGRAPHIE. — Dans un livre remarquable sur *les Débuts de l'historiographie romaine*¹, où il reprend et développe les conclusions de ses travaux précédents, en particulier de son étude sur Tite-Live, M. SOLTAN a voulu de nouveau, en retraçant la genèse de l'histoire traditionnelle de Rome jusqu'à la guerre de Pyrrhus, séparer l'ivraie du bon grain, indiquer ce qu'il faut sacrifier, ce qu'il faut garder. Après avoir rejeté avec raison, contre Pais, le rôle du mythe dans la formation de la légende, il distingue quatre couches successives de falsifications. Les deux premières ont été apportées par les tragédies romaines, les *fabulae praetextae* et l'épopée d'Ennius d'une part, de l'autre par l'imitation des historiens grecs. Ce rôle attribué aux tragédies et à l'épopée est la partie essentielle de la thèse de M. Soltan. C'est en grande partie avec des matériaux grecs, surtout des tragédies, que les *fabulae praetextae* ont formé la légende nationale; Naevius, par exemple, a créé la légende de Romulus d'après la Tyro de Sophocle et l'a imposée à Fabius Pictor et à Dioclès de Péparathos; Ennius a créé les Sabines et, probablement d'après un drame grec sur la prise de Troie, la partie légendaire du personnage de Camille; Brutus et Lucrèce ont été créés par Accius et modelés ainsi que les Tarquins sur Créon, Atrée, Pénélope, Étéocle et Polynice, Zaleucus. L'influence de la poésie épique a dû être encore plus considérable avec Naevius et surtout Ennius, dont les Annales ont fourni à l'histoire primitive de Rome sa couleur poétique. L'influence des historiens grecs sur l'annalistique romaine est aujourd'hui universellement acceptée. Sur ce point, M. Soltan, d'accord avec Schweigler, Pais, Zarncke, mais allant encore plus loin qu'eux, montre que c'est dès le III^e siècle av. J.-C., avant les premiers annalistes

1. W. Soltan, *Die Anfänge der römischen Geschichtsschreibung*. Leipzig, Hessel, 1909, in-8°, 273 p.

romains, qu'a commencé cette seconde sorte de falsification. Elle a modelé par exemple les 300 Fabii sur les 300 Spartiates des Thermopyles, Coriolan sur Thémistocle, Curtius sur le fils de Midias, les Horaces et les Curiaces sur les 300 Spartiates et les 300 Argiens, les tyrans romains sur les trente tyrans, la prise de Rome sur celle d'Athènes. La troisième falsification a été due aux pseudo-traditions de familles, surtout aux éloges funèbres, aux *laudationes*, dont quelques-unes peuvent remonter au III^e siècle av. J.-C.; pour flatter les familles plébéiennes arrivées au pouvoir, elles ont inventé les gestes des Licinii, Fabii, Quinctii, Valerii, les familles patriciennes à noms plébéiens, les Aquilii, Cassii, Minucii, Sempronii, Junii, les noms plébéiens des rois, Pompilius, Hostilius, Marcus, Tullius, si évidemment apocryphes, à côté des noms authentiques d'origine étrusque, Romos, Numa, Tullus, Ancus. Le quatrième apport, le plus épais et le plus mauvais, est venu des historiens de la dernière période, surtout de Valerius Antias et de Licinius Macer, qui ont refait l'histoire primitive avec les matériaux et les préoccupations politiques et sociales de leur temps, en utilisant aussi les excellents récits des faits contemporains qu'avaient écrits Fannius, Scaurus, Sylla et que nous ne pouvons plus qu'entrevoir à travers Plutarque, Appien, Posidonius et Diodore. Cette analyse montre donc que, pour la royauté et les deux premiers siècles de la République, tout le détail de l'histoire traditionnelle, telle que la donnent Tite-Live et Denys, est apocryphe. Mais, sous ces alluvions de mauvaise qualité subsiste un noyau solide, authentique, conservé dans la chronique pontificale. Elle n'a guère pu enregistrer les faits contemporains et les prodiges qu'à partir de 300 av. J.-C. Elle n'a fait l'histoire antérieure que rétroactivement, mais avec des matériaux excellents, à savoir : les fastes consulaires avec leurs notations d'événements sacrés, jeux, fêtes (mais pas les fastes triomphaux, très suspects jusqu'aux guerres des Samnites); les *commentarii* des collèges sacerdotaux et des magistrats; les listes des magistrats, avec leurs notations accessoires de faits importants, guerres, victoires, fondations de colonies, changements constitutionnels; quelques actes officiels; des *elogia* mis au bas des portraits de cire des nobles, avec leurs noms, leurs fonctions, leurs principales actions. C'est cette première chronique pontificale, courte, sèche, qu'ont utilisée les premiers annalistes pour l'histoire des V^e et IV^e siècles av. J.-C., qui a passé dans Polybe, Diodore, le *De republica* de Cicéron et dont Tite-Live conserve encore de petits fragments en style lapidaire. Elle mérite autant de confiance dans cette forme primitive qu'elle en mérite peu lorsqu'elle devient, au II^e siècle av. J.-C., enrichie par

les trois premières sortes d'apports, les *Annales Maximi*. Confirmée par les découvertes archéologiques et l'histoire des Étrusques, elle doit nous faire accepter les grandes lignes des premiers siècles de la République, en particulier la série et les noms étrusques des rois, la substitution graduelle de l'influence latine à l'influence étrusque, l'organisation militaire des centuries vers l'époque du décemvirat, les deux retraites de la plèbe et la création des deux tribuns, l'invasion de Porsena, le premier décemvirat et la législation des Douze Tables, les quatre lois sur la validité des plébiscites, la chute de Cassius, une partie de l'histoire de Camille, les trois lois licinio-sextiennes. M. Soltau a certainement exagéré le rôle des tragédies; il en reconstitue beaucoup d'une façon trop hypothétique. Il nous paraît d'autre part encore trop conservateur; mais son plaidoyer pour l'histoire traditionnelle n'en est pas moins très vigoureux et très substantiel.

Après Fuchs, E. BAAZ¹ a repris la question difficile des sources d'Hérodien, et en particulier de ses rapports avec Dion Cassius. Ses conclusions sont prudentes et vraisemblables. Pour les biographies de Commodus à Macrin, Hérodien et Dion Cassius auraient utilisé le même auteur avec la même tendance sénatoriale. Pour la vie de Sévère Alexandre, M. Baaz suit l'opinion de Fuchs. Pour la suite, il adopte l'hypothèse d'une source grecque; dans le dernier chapitre, il étudie l'emploi d'Hérodien par les auteurs postérieurs depuis l'Histoire Auguste jusqu'à Jean d'Antioche.

II. LIVRES GÉNÉRAUX. — Des deux nouveaux volumes des *Œuvres complètes* de Mommsen², l'un réunit enfin ses écrits philologiques, c'est-à-dire les articles relatifs au texte des auteurs, soit quatre-vingt-sept morceaux, dont deux inédits, sur Ammien Marcellin et sur l'âge du scholiaste de Juvénal. On a suivi l'ordre chronologique; les citations et la bibliographie ont été mises à jour par Norden, aidé d'Hirschfeld, de Wilamowitz, de Dessau et de Kubler. L'autre volume comprend le tome troisième des écrits historiques, soit trente-huit articles avec deux comptes-rendus d'ouvrages de 1851 et les index des volumes IV-VI. Il a été préparé surtout par Hirschfeld, avec l'aide de Bang, Dessau, Baehr. Ils ont également suivi autant que possible l'ordre chronologique des matières. On a une véritable histoire de l'armée romaine sous l'Em-

1. E. Baaz, *De Herodiani fontibus et auctoritate*. Berlin, Ebering, 1909, in-8°, 82 p.

2. Ch. Mommsen, *Gesammelte Schriften*. Bd. VII : *Philologische Schriften*. Berlin, Weidmann, 1909, in-8°, xi-825 p. VI : *Historische Schriften*, t. III, 1910, in-8°, viii-695 p.

pire dans les quatorze premiers articles : la garde de la République et de l'Empire; les gardes du corps germanique des empereurs; le régime des levées sous l'Empire; les légionnaires égyptiens; le *praetorium*; critique du livre de Domaszewski sur les enseignes romaines; les milices provinciales romaines; les *hastiferi* de Castel; l'inscription de Walldürn; l'inscription de Feldberg; les villes-camps; *Dux*; l'organisation de l'armée romaine depuis Dioclétien. Cinq articles traitent de l'administration et de la chronologie du Bas-Empire : la préfecture du prétoire sous Dioclétien; l'inscription de Tropea; l'inscription d'Hissarlik et les titres des empereurs collègues; *Consularia*; l'année impériale romano-germanique. L'article *aera* prouve l'origine probablement ibérique de ce mot. Les *Études ostrogothiques* sont une contribution de premier ordre à l'histoire des Ostrogoths, comme l'article sur les sources de l'*Histoire des Lombards* de Paul Diacre à l'histoire de ce peuple. Viennent ensuite quatorze articles sur l'histoire du christianisme : un petit morceau en anglais sur le christianisme dans l'Empire; note sur un passage des Actes des Apôtres, 28, 16 (relatif au *principes peregrinorum*); l'inscription bilingue d'Arykanda; note sur Papias; les papes Liberius et Félix II; le synode de Turin; rescrits impériaux de Thessalonique, avec une réplique; calendrier de 447; l'âge légal des vœux des nonnes; les *Acta* du schisme de 530; note sur un *Voyage aux lieux saints* récemment découvert; les lettres des papes dans Béda; remarques sur les lettres des papes (Jaffé, K. 631). Enfin nous arrivons au haut moyen âge avec les articles sur : l'*Historia Brittonum* et le roi Lucius de Grande-Bretagne; les *Annales Vedastini*; la Chronique universelle de 741; la lettre de l'évêque Theonas (document apocryphe). C'est un des volumes qui mettent le mieux en relief la large et puissante fécondité de Mommsen.

Les *Fastes consulaires de l'Empire romain de 30 av. J.-C. à 565 ap. J.-C.*, publiés par W. LIEBENAM dans la collection de petits textes de Lietzmann, rendront les plus grands services¹. Ils complètent, avec les renseignements les plus récents, les travaux de Klein, de Goyau, de Ruggerio. Ils renferment, après un préambule sur le consulat, l'élection, la date, la durée de la fonction et l'ordre des noms, sur l'éponymie et les consulats impériaux, les *Fastes* proprement dits, suivis des listes alphabétiques des noms et des surnoms des consuls, d'une notice sur les titres impériaux, de la liste

1. Willy Liebenam, *Fasti consulares imperii romani von 30 v. Chr. bis 565 n. Chr. mit Kaiserliste und Anhang*. Bonn, Marcus et Weber, 1910, 128 p.

chronologique des empereurs, d'une concordance des calendriers romain et égyptien.

III. HISTOIRE GÉNÉRALE. — Ernst KÖESTLIN a consacré aux guerres de Domitien sur le Danube une excellente monographie qui met en relief le caractère de ce curieux empire dace et l'importance des campagnes de Domitien qui ont préparé et justifié celles de Trajan¹.

E. DANNHÄUSER a soumis la biographie de Probus par Vopiscus dans l'Histoire Auguste à une critique minutieuse qui, sans donner de résultats bien nouveaux, montre une fois de plus les inventions, les falsifications, les exagérations du biographe, en particulier pour les guerres contre les Germains².

IV. INSTITUTIONS. — Des textes littéraires et surtout épigraphiques, V. PÁRVAN a tiré un travail très consciencieux et très intéressant sur la nationalité des marchands dans l'Empire romain³. Aux deux derniers siècles de la République, on assiste à l'expansion des marchands romains et italiens dans tout le bassin de la Méditerranée. Sous l'Empire, s'ils se maintiennent encore quelque temps dans leurs positions, notamment en Syrie, en Mésopotamie, en Espagne, en Gaule, en Afrique, en Grande-Bretagne, les indigènes romanisés prennent cependant peu à peu le dessus et les Orientaux, surtout les Syriens et les Juifs, s'emparent du petit commerce dans tout l'ouest latin, surtout à Rome, à Pouzzoles, à Ostie et dans la Gaule. Les caravanes de Syrie et d'Arabie restent aux indigènes, le commerce d'Alexandrie aux Égyptiens. On voit donc aussi dans le domaine commercial la renaissance des provinces. On constate également le caractère religieux des corporations et le fait que partout le commerce est entre les mains des hommes libres.

L'épigraphiste D. VAGLIERI a parfaitement exposé l'histoire, le rôle et l'importance des corporations industrielles d'Ostie⁴.

Le beau livre de M. ROSTOWZEW, *Études sur l'histoire du colonat romain*⁵, qui éclaire les origines de cette institution en

1. E. Köstlin, *Die Donaukriege Domitians*. Tübingen, Heckenhauer, 1910, in-8°, 100 p.

2. E. Dannhäuser, *Untersuchungen zur Geschichte des Kaisers Probus (276-282)*. Diss. Iena, Neuenhan, 1909, in-8°, 94 p.

3. Vasile Párvan, *Die Nationalität der Kaufleute im römischen Kaiserreiche*. Diss. Breslau, Fleichmann, 1909, in-8°, 132 p.

4. D. Vaglieri, *le Corporazioni professionali di un grande porto commerciale dell' antichità*, dans les *Miscellanea di studi in onore di Attilio Hortis*, p. 531-543. Trieste, Caprin, 1910, 2 vol. in-8°, 1050 p.

5. M. Rostowzew, *Studien zur Geschichte des römischen Kolonates*. Leipzig et Berlin, Teubner, 1910, gr. in-8°, xii-432 p.

Asie Mineure, en Égypte et en Afrique, sera l'objet d'un compte-rendu spécial.

Une très intéressante conférence de M. J. B. BURY sur la *Constitution du Bas-Empire*¹ esquisse à grands traits l'évolution du pouvoir impérial à la fin de l'Empire, puis surtout à Byzance; les formes de l'élection des empereurs; le rôle qu'y jouent le Sénat, le peuple, le patriarche; la condition essentielle d'éligibilité, l'orthodoxie; la situation des impératrices; les pouvoirs de l'empereur comme chef de l'Église.

Les deux derniers chapitres du livre de NEURATH constituent un exposé clair et intéressant de l'économie sociale à Rome².

Les *Essais* de M. BUSSELL³ sur l'histoire constitutionnelle de l'Empire romain depuis Domitien jusqu'à l'abdication de Nicéphore III (1081 ap. J.-C.) ont été écrits pour le grand public et les hommes politiques, à la manière anglaise, sans aucun appareil d'érudition, mais avec une intelligence vive et pénétrante et un sentiment très juste de l'évolution des institutions. De nombreuses allusions à la politique et à l'histoire modernes animent l'œuvre. Le premier volume est divisé en quatre livres; le premier va depuis Domitien jusqu'aux réformes de Dioclétien et de Constantin; le second renferme l'histoire des iv^e et v^e siècles en Occident et en Orient jusqu'à Théodoric et Anastase I^{er}; le troisième la restauration de l'empire sous Justinien et les empereurs jusqu'à Phocas; le quatrième l'apogée et le déclin de la monarchie byzantine. Une analyse résume les idées principales de ce volume. Le second reprend avec plus de détails l'histoire politique et constitutionnelle de l'Empire d'Orient depuis 400 jusqu'en 1081, fait une large part à l'histoire économique et sociale, trop négligée dans la période antérieure, et développe particulièrement le rôle prédominant de l'Arménie depuis 520 jusque sous Alexis I^{er} (1120). Un appendice est consacré à la grande anarchie de 690 à 720.

Sous le titre *Influence de la richesse dans la Rome impériale*⁴,

1. J. B. Bury, *The Constitution of the later Roman Empire*. Creighton Memorial Lecture delivered at University College, London, 12 November 1909. Cambridge, University press, 1910, in-8°, 49 p.

2. Collection *Aus Natur und Geisteswelt*. — O. Neurath, *Antike Wirtschaftsgeschichte*. Leipzig, Teubner, 1909, in-18, iv-156 p.

3. F. W. Bussell, *The roman Empire. Essays on the constitutional history from the accession of Domitian (81 a. d.) to the retirement of Nicéphorus III (1081 a. d.)*. Londres, Longmans, Green and Co., 1910, 2 vol. in-8°, xiv-402, xxiii-521 p.

4. William Stearns Davis, *The Influence of wealth in imperial Rome*. New-York, Macmillan, 1910, in-8°, xi-340 p.

M. DAVIS a refait encore une fois pour le public américain, à grands traits, suffisamment exacts, mais sans aucune originalité, un tableau des conditions économiques et sociales de l'Empire, dont les principaux chapitres décrivent la corruption politique et financière à la fin de la République, la prospérité et la romanisation des provinces sous l'Empire, les grandes fortunes, le luxe, le commerce et l'industrie, la propriété foncière, les classes de la société, les mariages et les divorces, les causes principales de la chute de l'Empire.

V. HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE DES DIFFÉRENTS PAYS. — *Rome*. Un témoignage frappant de l'admirable conscience apportée par HÜLSEN à ses travaux est le complément de son dernier livre sur le Forum, son adieu au public avant de quitter Rome et la direction de l'Institut allemand¹. On y trouve les résultats des dernières fouilles avec des notices et de nouvelles pièces, les *Rostra* dans leur forme définitive et une étude sur les *Rostres* après l'époque républicaine, un dessin de Breughel avec l'arc de Septime-Sévère en 1594, une vue du *lapis niger* prise en ballon, une reconstitution de la *Curia Julia* avec une monnaie d'Auguste appliquée jusqu'ici à tort à la *Basilica Julia*, des notices sur le soubassement de l'*Equus Domitiani*, sur le *Tribunal praetorium* et son rapport avec le *lacus Curtius* et Marsyas, sur la forme primitive du temple de Castor, probablement analogue à celle du temple d'Alatri, sur la nécropole du Forum, la reproduction de deux fresques de S. Maria Antiqua et d'une fresque de l'oratoire des quarante Martyrs.

On trouvera une bonne description du Palatin, suffisamment exacte, mais sans prétentions scientifiques, dans le *Guide historico-artistique des ruines du Palatin* de CANCOGNI².

Le savant qui a consacré toute sa vie à l'histoire si curieuse de la campagne romaine, explorant avec passion le terrain et les archives, M. G. TOMASSETTI, nous donne enfin sous le titre *la Campagne romaine, notions générales*³, le premier volume du grand livre qui sera la synthèse et le couronnement de tous ses travaux antérieurs. Une première partie expose les conditions naturelles du pays,

1. Chr. Hülsen, *Die neuesten Ausgrabungen auf dem Forum Romanum; Nachtrag zu dem Werk, Das Forum Romanum*. Rome, Löschner, 1910, 30 p., avec 1 pl. et 20 grav.

2. C. Cancogni, *le Rovine del Palatino. Guida storica-artistica*, avec une préface de R. Lanciani. Milan, Hoepli, 1909, xv-178 p., avec 1 plan, 44 pl. et 5 fig.

3. Giuseppe Tomassetti, *la Campagna romana, antica, medievale e moderna*. Vol. I : *la Campagna romana in genere*. Rome, Löschner et C^{ie}, 1910, gr. in-8°, v-354 p., 8 pl., 101 grav.

la géographie physique, la géologie, l'hydrographie, le terrain, la faune, la flore, les forêts. Le chapitre consacré à la préhistoire résume simplement les travaux essentiels et les principales trouvailles. L'auteur décrit ensuite à grands traits les populations primitives avec la liste et l'identification de leurs villes; pour l'époque romaine, les routes, les itinéraires, les ponts, les travaux de drainage, les monuments, les aqueducs, la religion des paysans, les bois sacrés, les catacombes; pour le moyen âge, les différentes catégories de domaines, les patrimoines pontificaux et ecclésiastiques, les divisions territoriales, les diocèses suburbicaires, les corporations, les rapports des papes, des barons et de la commune de Rome, les douanes, octrois et impôts, les poids, mesures et monnaies, la malaria, les usages locaux et religieux, les monuments, *castelli*, tours, églises, auberges; pour l'époque moderne, depuis 1500 jusqu'à 1909, les principaux faits, documents, lois et projets, les corporations, les cartes topographiques, les circonscriptions actuelles, la liste des domaines avec leur étendue, leurs propriétaires, leur valeur, la viticulture, le brigandage, le régime agricole, la disparition graduelle des *mercanti di campagna*, les types, coutumes, langage, préjugés, légendes, chants, folklore des paysans, la marque du bétail. Le dernier chapitre, intitulé Conclusions et espérances, expose rapidement les mesures prises par le gouvernement italien pour l'amélioration de l'*Agro romano* et les résultats déjà obtenus. Il importe surtout d'attacher le paysan à la terre.

Syrie, Arabie. Avec ce volume, BRÜNNOW et DOMASZEWSKI achèvent la magnifique monographie qu'ils ont consacrée à l'Arabie¹. Ils nous donnent les voyages de 1897-98 et la synthèse des matériaux avec la description et l'histoire de cette province, qui est maintenant une des mieux connues de l'Orient. Nous avons la description complète avec photographies, plans, coupes, dessins des principales ruines; de Bostra avec ses portes, son théâtre bien conservé; de Suwêdar, d'Atil, de Kanawât avec son temple périptère, son Odéon; de Suhba, l'ancienne Philippopolis, patrie de Philippe l'Arabe, avec l'édifice curieux dit Es-Seraï. Cette partie est surtout l'œuvre de Brünnow. Son collaborateur a fait les deux dissertations sur le camp de Dumur et les ouvrages des Romains devant Masada et surtout l'histoire politique de l'Arabie qui est une véritable nouveauté; elle nous montre l'œuvre de Trajan, les modifications suc-

1. R.-E. Brünnow et Alfr. von Domaszewski, *Die Provincia Arabia*, t. III. Strasbourg, Trübner, 1909, gr. in-4°, XIV-404 p., avec 4 pl. doubles, 102 phototypies, 156 dessins et plans.

cessives de la frontière, le morcellement de la province, ses gouverneurs, ses destinées, ses ères jusqu'à l'époque byzantine.

A ce livre se relie naturellement la publication par l'Université de Princeton de la suite de l'*Expédition archéologique de Syrie*, en 1904-1905¹. La seconde partie renferme l'*Architecture ancienne de Syrie*, par H.-C. BUTLER, et la troisième les *Inscriptions grecques et latines de la Syrie septentrionale*, par W.-K. PRENTICE. Ce volume complète dans une certaine mesure la *Syrie centrale* de De Vogüé. Les membres de l'expédition n'ont malheureusement guère à décrire que des ruines et les inscriptions n'apportent guère de connaissances nouvelles.

Pays danubiens. KIZSINSZKY a tenu au courant des dernières fouilles son excellent *Guide des fouilles et du musée d'Aquincum*, précieux surtout pour la série des poteries².

Grande-Bretagne. La section de Manchester et district de l'Association classique de l'Angleterre et du pays de Galles publie le résultat des fouilles de Toothill par J. TAIT, A. C. B. BROWN et F. A. BRUTON³. Le camp de Toothill, entre Macclesfield et Buxton, paraît plutôt antérieur à l'époque romaine; le camp romain de Melandra a fourni quelques débris intéressants, dont une base d'autel.

VI. ART, ARCHÉOLOGIE, NUMISMATIQUE. — C'est un vrai *Corpus* des monuments de la Catalogne jusqu'à l'époque romane qu'ont publié J. PUIG Y CADAFALECH, Antoni DE FALGUERA et J. GODAY Y CASALS; c'est en même temps un nouveau témoignage de la féconde activité scientifique dont Barcelone est le centre⁴. Le volume, richement illustré de près de 500 gravures, a été couronné au concours Martorell de 1907. Le premier livre comprend vingt-quatre chapitres : 1. La Catalogne au moment de la conquête romaine : étude sur les populations ibériques, sur les villes ibériques, Puig-Castel-

1. *Archæological Expedition to Syria in 1904-1905*. Division II : *Ancient Architecture in Syria*, by Howard Crosby Butler. Division III : *Greek and latin Inscriptions in Syria*, by William Kelly Prentice. Section B : *Northern Syria*. Part. 2 : *Il-Anderin-Kerratin-Ma'râta*. Part. 3 : *Djebel-Riha and Djebel-Wastaneh*. Leyde, Late E. J. Brill, 1909, gr. in-4°, p. 47-148 et 43-118, grav. 41 à 162, pl. 8 à 18.

2. Kizsinszky, *Führer durch die Ausgrabungen und das Museum in Aquincum*, 3^e éd. Budapest, 1908, 43 p., avec 1 plan et 16 grav.

3. F. A. Bruton, *Excavations at Toothill and Melandra*. Manchester, University press, 1909, in-8°, 43 p., avec 1 plan.

4. *L'Arquitectura romana a Catalunya*. Vol. I : *L'Arquitectura romana. L'arquitectura cristiana prerromana*. Barcelone, Institut d'estudis catalans, 1909, petit in-4°, 471 p., avec 470 grav. (en dépôt à Paris, Champion).

lar (Santa Coloma de Gramanet), Carmany, Puig-Castellar (Caldes d'Estrach), Sagonte, la Mola de Cherta, Numance, sur les colonies préromaines, Girone, Tarragone, Olerdola, et sur les différentes murailles de ces villes. — 2. Caractéristique générale de l'architecture romaine en Catalogne : comparaison avec la Bétique et la Gaule. — 3. Donateurs et constructeurs de monuments : liste des Romains, généralement étrangers à l'Espagne, cités sur les inscriptions, les arcs de triomphe et les statues. — 4. Organisation du travail, collèges, curateurs des travaux et des temples. — 5. Temples romains : à Tarragone (temples de Jupiter et d'Auguste), Vich, Ampurias, Mahon. — 6. Monuments funéraires : tombeaux en forme de temple (Fabara, Villarrodonà, Breny, Corbins, Sagonte), tours funéraires (Vilablareix, Lloret, Vilajoyosa, Ampurias, tour des Scipions), cippes, autels, stèles. — 7. Sarcophages : soit à décoration géométrique, strigiles, soit avec scènes mythologiques. — 8. Arcs de triomphe : de Barà, du pont de Martorell, de Cabanes. — 9. Théâtres : de Tarragone, Sagonte, Alcudia, Mahon. — 10. Amphithéâtres : surtout celui de Tarragone. — 11. Cirques : de Tarragone, de Sagonte ; représentations de jeux du cirque sur des mosaïques de Barcelone et de Gerone. — 12. Thermes : de Caldas de Malavella, de Caldes de Montbuy, de Tarragone, de Calafefe. — 13. Maisons : villa de Puig de Cebolla et maisons d'Ampurias. — 14. Aqueducs : de Tarragone, de Sagonte, de Barcelone, de Martorell. — 15. Ponts, bornes miliaries et routes. — 16. Cités et murailles : d'abord les petits groupes, les *torres*, puis les grandes murailles de Barcelone, Sagonte, Ampurias. — 17. Matériaux : étude des différents modes de construction, *opus formaceum*, *opus quadratum*, *emplecton*, arcs, linteaux, voûtes. — 19-22. Ordres d'architecture, dorique, ionien, corinthien, composite ; étude particulière des chapiteaux. — 23. Mosaïques. — 24. Art populaire : stèles de Léon et de Palencia, urnes du val d'Aran, arcs en fer à cheval. Le deuxième livre, qui va jusqu'à l'invasion musulmane, est consacré aux cimetières et aux sarcophages chrétiens, aux églises byzantines de Santa Maria, d'Elx, de Xativa et aux basiliques visigothiques (Palma). On aurait désiré un chapitre préliminaire sur la période grecque, une étude plus précise de l'évolution artistique et surtout un meilleur classement des matériaux. L'étude des temples, par exemple, n'aurait pas dû être ainsi morcelée. Le chapitre sur les donateurs et constructeurs est inutile, trop maigre, avec une erreur sur le rôle des *praefecti fabrum*. Ces réserves ne diminuent pas le mérite des auteurs qui ont réuni, classé un nombre énorme de monuments dont beaucoup inédits et préparé ainsi des

travaux plus complets, plus systématiques sur les différents points.

D'un travail d'ensemble sur les constructions de Constantinople a été extraite l'intéressante étude de C. GURLITT sur les *Colonnes commémoratives de Constantinople*¹. Elle renferme la description des colonnes d'Arcadius, de Marcien, de Constantin, la reconstitution de la colonne détruite de Justinien et pour la colonne de Théodose, également disparue, la reproduction d'un dessin de Banduri de 1711.

Il y a beaucoup de résultats originaux dans le remarquable travail de l'archéologue et numismate H. WILLERS sur *l'Histoire de la monnaie de cuivre à Rome depuis la guerre sociale jusqu'à l'empereur Claude*². Une longue introduction résume d'abord l'évolution de la monnaie ancienne jusqu'en 89 av. J.-C., l'emploi des métaux bruts en Égypte, à Babylone, l'invention de la monnaie d'*electrum* par les Ioniens, la frappe de l'argent à Égine, à Athènes, le rapport des monnaies grecques de la Sicile avec les lingots de cuivre des indigènes, la frappe du cuivre chez les Italiotes. L'époque de la civilisation de Villanova a employé dans toute l'Italie, au moins dès 1000 av. J.-C., les lingots de cuivre, sans forme ni poids constants; il a dû en être de même à Rome, d'après des trouvailles faites au Forum, dans la région du *lapis niger*, et d'après les vieux mots de la langue, *stips*, *pensio*, *aerarium*; l'unité de poids a dû être l'*as aeris*; aucun lingot n'a jamais porté la représentation d'une bête. La monnaie de cuivre ne date que de 343 ou 340; le poids moyen des premiers *as*, 268 gr., montre que Rome a suivi d'abord le système osque de la livre de 272 gr.; puis, peut-être après 314, elle revient à sa livre propre de 327 gr. Les deux séries de monnaies d'argent campaniennes, la première, lourde, avec la légende *Romano*, qui est représentée par les statères campaniens, et la seconde, légère, avec la légende *Roma*, qui correspond à la livre de 327 gr., indiquent la suprématie de Rome après 338 et le rôle considérable, mal dissimulé par la jalousie des Romains, qu'ont joué la Campanie et Capoue dans l'art et la civilisation; elles ont probablement été frappées non dans différentes villes, mais seulement à Capoue, avec l'autorisation de Rome. En 269, en même temps que la création de la monnaie d'argent, a lieu, contrairement à la théorie courante, qui la place plus tard, la réduction de l'*as* de

1. Cornelius Gurlitt, *Antike Denkmalsäulen in Konstantinopel*. Munich, Callwey, 1909.

2. H. Willers, *Geschichte der römischen Kupferprägung vom Bundesgenossenkrieg bis auf Kaiser Claudius*. Leipzig et Berlin, 1909, in-8°, xvi-206 p., avec 33 grav. et 18 pl.

cuivre à deux onces. A la fin de la période de l'as d'une once (217-89), on constate de 110 à 90 sous six monétaires différents la reprise de la frappe, longtemps abandonnée, de l'as : elle était probablement destinée aux campagnes et au triomphe de Marius, comme la frappe du victoriat établie vers 104 par la loi Clodia. A partir de 89 av. J.-C., M. Willers aborde son sujet propre. Pour la période du cuivre semi-oncial qu'il fait aller de 89 à 81, il accepte la date de 89 pour la loi Papiria, montre la décadence de la frappe indigène du Sud, sauf à Paestum, la régularité des poids, la disparition du sextans et de l'uncia, la prédominance des as et la faible quantité des sous-multiples qui indiquent, comme les dépôts de monnaies, une grande richesse; il étudie minutieusement les légendes, les types et les autres marques, le style et la technique. Le chapitre suivant traite des pièces de cuivre militaires pendant les guerres civiles : pièces des fils de Pompée frappées en Espagne; as triomphaux de César destinés à ses vétérans et dont les emblèmes font probablement allusion à la victoire de Thapsus; as d'Octave frappés à Narbonne ou à Lyon en 39 et en 38 sans doute pour la campagne de 38; as d'Antoine frappés dans l'Italie du Sud; séries des préfets de la flotte frappées en Sicile et non dans l'Orient grec de 36 à 35. Les chapitres sur la frappe sénatoriale du cuivre depuis Auguste jusqu'à Claude sont particulièrement riches et intéressants. Contrairement à l'avis de Mommsen, le Sénat n'a pas gardé de 20 à 15 av. J.-C. une partie de la frappe de l'or et de l'argent et il a commencé à frapper du cuivre non pas en 15 mais en 23; à cette date, l'empereur n'a pas renoncé à son droit de frapper du cuivre; il s'est simplement déchargé de cette frappe dans les provinces sur les villes, à Rome et en Italie sur le Sénat, mais en prenant probablement à son compte les frais de l'augmentation du personnel monétaire à Rome. Contrairement à la théorie de Pinkerton, le *dupondius* et l'as n'ont pas le même poids, le premier pèse en moyenne 11 gr. 778 et le second 10 gr. 476; le rapport du cuivre à l'argent est maintenant de 1 à 28, contre 1 à 120 en 269, 1 à 112 en 217, 1 à 56 en 89; les frappes provinciales cessent à Lyon après Claude, en Espagne avec Caligula, en Afrique avec Tibère. Enfin M. Willers insiste sur l'importance des réformes monétaires de Néron.

VII. RELIGION. — Dans sa très intéressante et très complète étude sur *les Cultes et les mythes dans l'histoire ancienne de la Sicile*¹, M. CIACERI s'est d'abord attaché sur les traces de Free-

1. Emanuele Ciaceri, *Culti e miti nella storia dell' antica Sicilia*. Catane, 1911, in-8°, x-330 p.

man et surtout de Pais à réfuter les théories de Movers et de Holm sur l'origine phénicienne de plusieurs divinités et à les rendre à la Grèce. Ainsi Zeus Atabyrios, Kronos, Heracles ne sont pas d'origine orientale, mais grecque. Il en est de même de l'Aphrodite de l'Eryx, malgré l'existence des hiérodules, de Déméter et de Perséphone. La Sicile a fourni quelques cultes indigènes, mais de bonne heure hellénisés, par exemple les déesses Mères; Daphnis, la déesse Hyblaia; les Paliques, assimilés par les Grecs aux Cabires; Adranos, personnification probable de l'Etna; le dieu Eryx; les frères pieux Amphinomos et Anapias; un oracle, devenu plus tard sibylle à Lilybée. Quant aux six héros, tués par Hercule, M. Ciaceri corrige d'abord ingénieusement le texte de Diodore (4, 23, 5) et en démontre parfaitement l'origine grecque. Daidalos et Minos, Orion, Peloris et Pelorias, Aristée appartiennent également à la mythologie grecque; mais le culte des chiens, attesté surtout par les monnaies, paraît représenter un élément indigène, un reste de totémisme. M. Ciaceri étudie ensuite en détail, surtout avec l'aide des médailles, tous les cultes gréco-romains, d'abord les grandes divinités, surtout Déméter et Kora d'Enna, dont il montre la diffusion dans toute l'île, grâce à Gélon; puis les petites divinités, surtout Dionysos, Helios, dont il attribue l'importation à Dion; Tyché, que de très faibles indices peuvent faire attribuer à Syracuse; les Nymphes et les divinités fluviales; la triade Isis, identifiée plus tard avec Proserpine, Sérapis et Harpocrate; enfin les héros et personnages mythiques, tels que Philippe Butakidas, Gélon, Géron, Stésichore, Dioclès, Pelops, les Argonautes, Heracles, Aristée, Daphnis, les Tyndarides; les héros fondateurs des villes et ceux de la légende troyenne, Egée plus important à l'origine qu'Énée.

La question difficile du *Mythe d'Hercule à Rome* a fourni à J. G. WINTER un travail très soigné¹. Après avoir étudié dans un premier chapitre les opinions modernes sur l'Hercule latin, les différents dieux avec lesquels on l'a identifié, puis dans un second chapitre les textes classiques sur Hercule et Cacus, en particulier les rapports du récit de Virgile avec Hésiode et Homère, il a cherché à retrouver la forme originale du mythe et en a étudié la représentation dans l'art. C'est une intéressante contribution à l'histoire de la religion romaine.

Le troisième volume du livre de SEECK sur *l'Histoire de la*

1. J. Garrett Winter, *University of Michigan Studies; Humanistic Series*. IV, 2 : *The Myth of Hercules at Rome*. New-York et Londres, Macmillan, 1910, in-8°, 102 p.

décadence du monde ancien est consacré tout entier à la religion¹. M. Seeck a une prédilection particulière pour ces questions, où il apporte des vues originales souvent hasardeuses. Il parle ici des Mystères, de la philosophie, de la religion de l'Empire romain. Un autre collaborateur appréciera les chapitres consacrés au christianisme.

On a déjà rendu compte dans un autre bulletin² de trois livres qui intéressent à la fois la religion grecque et la religion romaine, celui de TAMBORINO sur le *Démonisme des anciens*, celui de WEINREICH sur les *Guérisons miraculeuses dans l'antiquité*, celui de DE JONG sur les *Mystères dans l'antiquité*.

Ch. LÉCRIVAIN.

HISTOIRE DE FRANCE.

ÉPOQUES FRANQUE ET DES CAPÉTIENS DIRECTS.

I. HISTOIRE GÉNÉRALE. — On discute depuis longtemps sur l'âge de la loi salique, et le débat ne semble pas près d'être clos. Mais alors qu'autrefois on cherchait à résoudre le problème uniquement par une analyse minutieuse du texte, on s'est avisé récemment que le système monétaire impliqué par la loi était peut-être de nature à nous éclairer, et c'est de ce côté que, depuis une dizaine d'années, a porté tout l'effort de la discussion. Fixant un tarif d'amendes et d'indemnités, le législateur a pris soin, on le sait, d'en établir chaque fois le montant successivement en deniers et en sous, suivant une formule qui peut se ramener au type suivant : *DC dinarios qui faciunt solidos XV*. Cette formule prouve que l'usage du denier d'argent valant un quarantième de sou d'or était nouveau pour les Francs saliens. Si nous arrivons à déterminer l'époque où il s'est introduit parmi eux, nous aurons donc un moyen indirect de dater la loi salique. On supposait jusqu'alors que cet usage avait été emprunté aux Romains par les Francs de Clovis au moment de leur entrée en Gaule. En une série d'articles publiés de 1903 à 1909, M. Hilliger a combattu vivement cette opinion et tenté d'établir que le denier valant un quarantième de sou n'avait commencé à avoir

1. Otto Seeck, *Geschichte des Untergangs der antiken Welt*, t. III. Berlin, Siemenroth, 1909, in-8°, 444 p.

2. *Revue historique*, t. CIV, fasc. 2, p. 356 et suiv.

cours qu'au temps de Clotaire II (613-629) ; d'où il suivrait que la loi salique, telle que nous la possédons, n'aurait pas été rédigée avant le règne de ce prince. M. LUSCHIN VON EBENGREUTH¹ vient de reprendre cette thèse en un mémoire bourré de détails techniques sur les systèmes monétaires usités du IV^e au VII^e siècle. Tout en rectifiant sur plus d'un point les assertions de M. Hilliger, il aboutit, somme toute, à cette même conclusion qu'un denier d'argent valant un quarantième de sou d'or ne se rencontre pas en Gaule avant le règne de Clotaire II. Aux numismates de dire si cette affirmation est fondée.

A l'exemple de M. Senn, qui naguère publiait deux bons ouvrages sur les avoueries ecclésiastiques et sur les vidamies, et suivant une méthode analogue, M. KROELL² étudie, en un livre judicieux et clairement composé, l'institution de l'immunité à l'époque franque. Question déjà souvent débattue, rebattue même, serait-on tenté de dire, s'il ne restait précisément à dégager de toutes les discussions auxquelles elle a donné matière des conclusions nettes et fermes. M. Kroell s'y est appliqué en conscience. Il possède la littérature du sujet, manie les textes avec prudence et s'efforce plus complètement que presque tous ses devanciers de distinguer entre les diverses formes que l'institution a revêtues successivement. Elle n'apparaît constituée qu'au début du VII^e siècle ; mais on la voit se préparer au cours du siècle précédent à la faveur de la décomposition lente et continue de tout l'organisme monarchique : avant même qu'il soit question d'immunité, les grands propriétaires fonciers, laïques et ecclésiastiques, ont un peu partout usurpé sur leurs domaines la juridiction des délits de droit commun ; bientôt ils réussissent non seulement à faire sanctionner cette usurpation par les rois mérovingiens, mais à obtenir d'eux, par des actes formels, le privilège de rester seuls chargés de toute l'administration de leurs domaines, ainsi assimilés aux anciennes terres du fisc, et d'en interdire l'entrée aux représentants de l'autorité publique. De ce jour l'immunité était née. M. Kroell marque bien les caractères primitifs de cette institution qui fait du grand propriétaire foncier, dans toute l'étendue de ses biens, une manière de principicule, lié d'ailleurs au souverain par l'obligation de lui amener, à sa requête, les hommes libres et demi-libres assujettis au service militaire, de lui

1. Arnold Luschin von Ebengreuth, *Der Denar der Lex Salica*. Wien, A. Holder, 1910, in-8°, 90 p. et 2 pl. (extr. des *Sitzungsberichte der kais. Akademie der Wissenschaften in Wien ; philos.-histor. Klasse*, t. 163).

2. Maurice Kroell, *l'Immunité franque*. Paris, Arthur Rousseau, 1910, in-8°, xxiv-363 p. et 1 carte.

verser le montant des impôts que le roi a renoncé à faire percevoir par ses agents, quand il ne lui en n'a pas fait abandon, enfin de livrer les criminels au juge public, en cas de crime commis sur le territoire de l'immunité, les délits de droit commun restant de sa compétence exclusive. Cette manière de comprendre les pouvoirs de l'immuniste, et en particulier ses pouvoirs de juridiction, semble à la fois la plus logique et la plus conforme à l'ensemble des textes de l'époque mérovingienne. — M. Kroell montre ensuite comment les Carolingiens, conformément aux principes mêmes de leur gouvernement, qui les amenaient à se décharger le plus possible sur leurs sujets (vassaux ou immunistes) du fardeau de l'administration, prirent à tâche de généraliser l'institution au profit du clergé de leurs États (les laïques entrant dans le système de la vassalité), de fortifier encore, voire même d'accroître les prérogatives accordées aux immunistes ecclésiastiques en matière d'impôts comme en matière de juridiction et de couvrir de leur protection spéciale les territoires d'immunité, en même temps que des avoués, choisis avec l'assentiment du souverain ou désignés par lui, étaient établis pour assurer sur ces territoires le respect de l'autorité royale. Mais, comme en beaucoup d'autres points, les calculs de la monarchie carolingienne se trouvèrent ici déjoués : l'immuniste ecclésiastique, dont elle avait espéré faire un organe de gouvernement, échappa à son action quand les rois se virent impuissants à intervenir efficacement dans le choix des avoués ; si bien que l'immunité fut, au même titre que la vassalité, un élément de dissolution contre lequel le pouvoir royal fut bientôt incapable de réagir¹.

Le *Saint Léger* du P. CAMERLINCK² mérite à peine une mention : il s'inspire trop de pensées d'édification et tient trop du pané-

1. Nous n'avons que peu d'observations de détail à présenter. Toutefois, p. 40-41, à propos de l'édit de Clotaire II, nous ne voyons pas qu'il soit nécessaire de comprendre *si tamen ab ipsis agentibus antea non fuerit emendatum* dans le sens restreint de « si les représentants du propriétaire n'ont, au préalable, réussi à arranger l'affaire à l'amiable ». N'a-t-on point voulu dire simplement : « si les représentants du propriétaire n'ont déjà par eux-mêmes réparé (en justice ou autrement) le tort commis » ? — P. 179, dans l'article 20 du capitulaire de Quierzy, il faut entendre, croyons-nous, le mot *immunitas* dans le sens détourné de « protection ». — Au cours de son livre, M. Kroell parle fréquemment des capitulaires de « Pistes » et de « Kiersy » ; il n'ignore pas qu'il faut dire Pitres et Quierzy. — Le style est, en général, ferme et correct ; quelques négligences néanmoins, notamment celle-ci : « Les renseignements que nous possédons sont trop vagues sur bien des points ; parfois, ils manquent totalement » (p. 14).

2. Camerlinck, *Saint Léger, évêque d'Autun (616-678)*. Paris, Gabalda, 1910, in-12, xxiv-177 p. (collection *Les saints*). Prix : 2 fr.

gyrique. Le P. Camerlinck a beaucoup utilisé l'*Histoire de saint Léger* publiée en 1846 par le cardinal Pitra et il a prétendu la mettre au courant : l'intention était louable ; la science et la critique du P. Camerlinck n'ont malheureusement pas toujours été à la hauteur de la tâche. L'histoire des temps mérovingiens présente des difficultés dont la bonne volonté seule ne suffit pas à triompher¹.

M. P.-E. MARTIN est mieux armé pour affronter cette épreuve, et son volume sur *la Suisse à l'époque mérovingienne*², pour être une œuvre de début, n'en dénote pas moins une maturité d'esprit et une sûreté de méthode qui valent d'être signalées. Ce volume (l'auteur a tenu à le marquer lui-même dans le titre) se compose d'une série d'études critiques, fort bien menées, sur l'occupation progressive par les Burgondes, les Alamans et les Francs des territoires qui constituent la Suisse actuelle ; sur les partages de ces territoires entre les rois mérovingiens ; sur les événements dont ils furent le théâtre au cours des VI^e et VII^e siècles et au début du VIII^e ; sur leur organisation politique et administrative. Sur tous ces points, M. Martin expose avec justesse, — sinon avec toute la netteté et la sobriété qu'on souhaiterait dans la discussion de problèmes aussi rebutants, — les résultats auxquels mènent les dernières recherches poursuivies en Suisse, en Allemagne et en France et les corrige ou les complète, le cas échéant, par des investigations nouvelles. — Un tel livre, cela va de soi, vaut, avant tout, par le détail et nous ne pouvons signaler ici que quelques-unes des questions abordées et souvent résolues par M. Martin. Nous citerons surtout les pages (p. 7-26) où il s'applique à délimiter l'étendue du pays « savoyard » (*Sapaudia*) qui servit, en 443, de refuge aux peuplades burgondes ; celles qui ont trait à la défaite des fils de Clovis à Vézeronce, en 524, et à leur conquête du royaume burgonde dix ans plus tard (p. 73-97) ; ou encore celles qui ont pour objet de préciser la valeur, d'ailleurs variable, du titre de « patrice » dont certains fonctionnaires sont revêtus à l'époque mérovingienne, spécialement en pays burgonde (p. 318-361). — Comme on le voit, M. Martin est amené, à

1. Disons, à ce propos, que M. Krusch vient de donner une nouvelle édition des biographies mérovingiennes de saint Léger dans les *Monumenta Germaniae historica*; *Scriptorum rerum merovingicarum* t. V : *Passiones vitaeque sanctorum aevi merovingici*, éd. B. Krusch et W. Levison (Hannover et Leipzig, Hahn, 1910, in-4°, VIII-834 p. et 22 pl.; prix : 40 mark). Nous avons reçu ce volume trop tardivement pour en pouvoir parler cette fois ; nous y revenons sous peu.

2. Paul-Edmond Martin, *Études critiques sur la Suisse à l'époque mérovingienne*, 534-715. Genève, A. Jullien, et Paris, Fontemoing, 1910, in-8°, XXXII-469 p. et 1 carte. Prix : 12 fr.

plus d'une reprise, à sortir des limites de la Suisse actuelle pour aller chercher dans les textes qui intéressent l'histoire générale des temps mérovingiens la solution des problèmes que soulève l'histoire de son pays; et il n'en pouvait être autrement, puisque la Suisse actuelle ne correspond à aucune individualité géographique ou historique ni au VI^e ni au VII^e siècle. Et c'est là une critique préjudicielle qu'on sera en droit de faire à M. Martin : il a réuni sur l'histoire des Burgondes et des Alamans des renseignements précieux¹ et apporté ainsi une utile contribution à l'histoire franque; mais peut-être aurait-il fait œuvre plus utile encore s'il avait pris pour cadre de ses recherches une région dont les limites eussent été plus en rapport avec la géographie politique des temps mérovingiens².

Dans une dissertation publiée en 1904, M. August Heil avait étudié les relations de la France et de l'Allemagne sous le règne de Louis IV d'Outremer (936-954). M. SCHOENE³ poursuit aujourd'hui cette étude pour le règne de Lothaire jusqu'au traité de Margut (980)⁴. On ne saurait dire qu'il nous apporte beaucoup de nouveau : les faits dont il reprend le récit avaient déjà été fort clairement exposés il y a vingt ans par M. Ferdinand Lot dans son ouvrage sur *les Derniers Carolingiens*, et c'est uniquement sur des points secondaires que portent les rectifications de M. Schoene. Son livre est d'ailleurs bien composé et met bien en relief les caractères essentiels de la politique suivie par Lothaire et par les empereurs Otton I^{er} et Otton II. Une première partie nous montre le jeune Lothaire guidé et surveillé par l'archevêque de Cologne Brunon (ou Brun), qui vient à plusieurs reprises aider en personne son royal protégé. Dans une seconde partie, nous voyons le roi de France, affermi sur son trône, chercher, après la mort de Brunon (965), à rejeter la tutelle germanique et bientôt reprendre l'offensive avec l'espoir d'enlever la Lorraine et de faire Otton II prisonnier (978). On sait comment tourna l'aventure, la riposte d'Otton II, qui vint, sans succès, menacer Paris, enfin le résultat imprévu de ces entre-

1. A signaler aussi un intéressant chapitre sur la Rhétie de Coire à l'époque mérovingienne.

2. M. Martin a eu tort, selon nous, de prendre avec trop de facilité pour argent comptant les assertions de M. Schnürer sur la composition et la valeur de la chronique dite de Frédégaire. Les théories de M. Schnürer sont loin, on le sait, d'être assurées de tous points. Cf. *Rev. hist.*, t. LXXIX (1902), p. 41-56.

3. Curt Schoene, *Die politischen Beziehungen zwischen Deutschland und Frankreich in den Jahren 953-980*. Berlin, Ebering, 1910, in-8°, 142 p. (fasc. 82 des *Historische Studien*, publ. par E. Ebering).

4. M. Schoene a cru devoir remonter jusqu'en 953 pour exposer la situation politique de la Lorraine avant le moment où l'archevêque Brunon en devint duc.

prises malheureuses : un rapprochement entre les deux souverains et la conclusion d'un traité de paix à Margut (980). Deux dissertations critiques terminent le livre de M. Schoene, dont l'une sur la date de la paix conclue entre Lothaire et Richard de Normandie (965) doit être spécialement signalée¹.

M. WILKE² s'est appliqué à préciser à l'aide des chansons de geste le tracé des grandes voies de communication fréquentées par les marchands et les pèlerins en France au moyen âge. Les résultats auxquels il est parvenu ne sont pas négligeables, et la carte routière qu'il publie à la fin de son livre ne manquera pas de rendre service; il est évident, néanmoins, que c'est aux documents historiques, et surtout aux pièces d'archives, qu'il faudra recourir le jour où l'on voudra essayer de dresser une carte plus complète et plus sûre, que tous les historiens réclament depuis longtemps.

Les troubadours et les trouvères sont à l'ordre du jour. On ne compte plus les livres et les articles dont il sont exclusivement ou en partie l'objet, et nous avons tout récemment appelé l'attention sur un certain nombre de ces travaux : ceux de MM. Anglade, Wechssler, Faral, Aubry³. Comme ce dernier, c'est au seul point de vue musical que M. BECK⁴ étudie l'œuvre des grands lyriques et des chansonniers français du moyen âge. On sait qu'il est passé maître en la matière, et de méchantes langues ont même prétendu que M. Aubry avait été d'un peu trop près à son école. Contentons-nous de dire que le livre de M. Beck, où se trouve condensé le résultat de longues recherches, plus complètement exposées dans son gros ouvrage *Die Melodien der Troubadours*, caractérise avec une grande netteté l'art de ces poètes musiciens, dont les œuvres firent le délassement de nos ancêtres. M. Beck ne s'est pas borné à expliquer les principes musicaux suivis par les troubadours, il a transcrit une quinzaine de leurs compositions, dont plusieurs conservent une grâce et une fraîcheur surprenantes.

Dans le tome III de son *Philippe Auguste*⁵, M. CARTELLIERI narre avec la méticuleuse précision qui lui est habituelle l'histoire de

1. P. 58, note 4, lire *Condes* au lieu de *Condé-en-Bouligny*. Voir *Recueil des actes de Lothaire et de Louis V*, p. 29.

2. Wilhelm Wilke, *Die französischen Verkehrsstrassen nach den Chansons de Geste*. Halle a. S., Niemeyer, 1910, in-8°, x-90 p. et 1 carte (fasc. 22 des *Beihfte zur Zeitschrift für romanische Philologie*). Prix : 4 Mark.

3. Cf. *Rev. hist.*, t. CI, p. 228 et 446, et t. CIV, p. 93-94.

4. Jean Beck, *la Musique des troubadours. Étude critique*. Paris, Laurens, [1910.] in-16, 128 p. (collection *Les musiciens célèbres*). Prix : 2 fr. 50.

5. Alexander Cartellieri, *Philipp II. August, König von Frankreich*; t. III : *Philipp August und Richard Löwenherz (1192-1199)*. Leipzig, Dyksche

ce roi depuis son retour de Terre-Sainte (décembre 1191) jusqu'à la mort de Richard Cœur-de-lion (6 avril 1199). La majeure partie du volume est occupée, comme de juste, par le récit de la guerre implacable que se livrèrent cinq ans durant (1194-1199) les deux souverains en Normandie, en Vendômois, en Berry et qui ne rapporta guère au Capétien que défaites et humiliations¹. Ni dans ce récit ni dans celui des négociations qui précédèrent ou accompagnèrent les hostilités M. Cartellieri n'a eu l'occasion de signaler de faits importants restés ignorés jusqu'ici; ce qu'il apporte de nouveau, ce ne sont guère que des précisions de détail, notamment des précisions chronologiques ou topographiques, dues à une patiente analyse des textes et à une connaissance approfondie de tout ce qui a été publié sur la matière. La méthode et l'allure générale de l'ouvrage sont restées ce qu'elles étaient dans les tomes précédents: M. Cartellieri ne veut nous donner que les « annales » du règne de Philippe Auguste; il veut dresser un répertoire chronologique des événements qui ont marqué ce règne et ne retient des documents que ce qui est indispensable à l'établissement de ce répertoire. Il est inutile de revenir une fois de plus sur les inconvénients de cette méthode, qui a trop souvent pour résultat de nous donner non l'histoire même, mais un squelette de l'histoire, et qui entremêle les faits les plus disparates (comme, par exemple, les négociations matrimoniales de Philippe Auguste et ses opérations militaires) au hasard de leur ordre de succession dans le temps. Mieux vaut louer le soin diligent avec lequel M. Cartellieri s'acquitte de sa tâche, telle qu'il l'a comprise, et le remercier de mettre ainsi aux mains des historiens des matériaux sévèrement triés et dont il leur est désormais facile de faire usage.

C'est en s'inspirant de cette même méthode rigoureuse qu'un des élèves de M. Cartellieri, M. JOHNEN², a retracé la biographie de

Buchhandlung, et Paris, Le Soudier, 1910, in-8°, xxiv-263 p. et 5 tableaux généalogiques.

1. Comme toujours, M. Cartellieri a joint à son récit d'intéressants appendices (p. 215-237), cette fois au nombre de quatre: 1° texte de trois actes inédits de Philippe Auguste; 2° suite, pour les années 1193-1199, du catalogue des actes de Richard Cœur-de-lion donné au t. II; 3° catalogue d'actes de Jean Sans-terre en qualité de comte de Mortain; 4° note sur les formes du nom de la reine Ingeburge. — Les p. 238-249 renferment de nombreuses additions et corrections aux t. I et II. — Le volume se termine par un excellent index des noms de personnes et de lieux.

2. J. Johnen, *Philipp von Elsass, Graf von Flandern, 1157 (1163)-1191*. Bruxelles, Weissenbruch, 1910, in-8°, xxvi-129 p. (extr. des *Bulletins de la Commission royale d'hist. de Belgique*, t. LXXIX, 1910).

Philippe d'Alsace, comte de Flandre de 1163 à 1191. On sait le rôle important joué par ce remuant vassal dans l'histoire des guerres de Louis VII et de Philippe Auguste contre leurs voisins d'Angleterre : louvoyant entre les deux partis, tout en inclinant de préférence du côté français, Philippe d'Alsace réussit à s'assurer une situation prépondérante dans le royaume capétien jusqu'au jour où il fut broyé par Philippe Auguste, dont il avait espéré faire un instrument de son pouvoir. M. Johnen n'a rien négligé pour établir avec rigueur la chronologie des événements auxquels son personnage s'est trouvé mêlé; il nous paraît avoir consciencieusement dépouillé les textes¹ et les avoir interprétés avec sagacité.

II. HISTOIRE LOCALE. — Deux volumes ont paru ces derniers mois sur l'histoire du Maine au moyen âge : l'un retrace l'histoire politique de cette province pendant le x^e et le xi^e siècle, jusqu'à sa réunion à l'Anjou, et a pour auteur M. LATOUCHE²; l'autre, dû à M. CELIER, sous la forme aride d'un catalogue d'actes épiscopaux, est une très utile contribution à l'histoire ecclésiastique du Maine depuis le vi^e siècle jusqu'à la fin du xiii^e. M. Latouche a fait un heureux effort pour tirer d'un petit nombre de textes, trop souvent obscurs ou même contradictoires, quelques idées claires et bien coordonnées sur les débuts de la dynastie comtale, sur les difficultés qu'elle rencontra dès le xi^e siècle à sauvegarder son indépendance contre les appétits de ses voisins, les comtes d'Anjou et les ducs de Normandie, sur le développement de la féodalité et sur l'organisation administrative du comté, sur l'épiscopat manœuvrant, sur la population urbaine. A mainte reprise, en particulier touchant les premiers titulaires du comté, M. Latouche propose des explications

1. Il eût été bon toutefois de dépouiller avec plus d'attention encore et de critiquer les documents relatifs à l'affaire de Thomas Becket. Nous ne voyons pas non plus que M. Johnen ait fait usage d'une lettre assez énigmatique adressée à Louis VII (en 1163, au plus tôt) par frère Eustache Canis (?), qui avait reçu du roi mission de demander à Philippe des explications au sujet de son alliance avec le roi anglais (*Historiens de France*, t. XVI, p. 81, n° 246). — P. 59, note 3, M. Johnen conteste qu'une lettre de Thomas Becket à Robert d'Aire (Robertson, *Materials for the history of Thomas Becket*, t. VII, p. 67), où le prélat semble se réjouir d'une entrevue prochaine entre le comte Philippe et « le roi », puisse viser Louis VII. Nous voyons mal ses raisons. Le contentement de Thomas Becket s'explique même mieux s'il s'agit de Louis VII, et non de Henri, et nous savons qu'une entrevue était, en effet, projetée entre le comte de Flandre et le roi de France au début de l'année 1170 (Robertson, *ibid.*, t. VII, p. 233-234).

2. Robert Latouche, *Histoire du comté du Maine pendant le X^e et le XI^e siècle*. Paris, H. Champion, 1910, in-8°, viii-205 p. et 1 plan (fasc. 183 de la Bibl. de l'École des hautes études; sciences histor. et philol.). Prix : 6 fr.

nouvelles. Pour lui, la dynastie qui a gouverné le Maine dès la seconde moitié du x^e siècle se rattache non pas au légendaire David, dont parlent quelques chartes et quelques chroniques, mais à un certain Roger, qui réussit à s'installer de vive force au Mans vers la fin du ix^e siècle. A vrai dire, ce n'est là qu'une hypothèse, que M. Latouche a peut-être le tort de présenter d'une manière trop affirmative, car le texte unique où paraît l'usurpateur Roger ne dit point formellement qu'il ait usurpé le comté et ne le qualifie point de comte; on peut aussi se demander si le comte Hugue, fils de Roger, cité en 927 et en 931, a bien été un comte du Maine; et il est imprudent enfin de s'appuyer uniquement sur l'autorité de Le Baud pour affirmer qu'en 939 « un comte du Maine appelé Hugue assista à la bataille de Trans ». C'est seulement à partir du comte que M. Latouche appelle Hugue II, c'est-à-dire à partir du milieu du x^e siècle, que l'on commence à voir clair dans la succession des comtes du Maine; et il est rassurant de constater qu'à partir de ce point précisément les opinions de M. Latouche concordent entièrement avec celles que nous avions nous-même exposées dans un volume sur le *Comté d'Anjou*¹ dont M. Latouche a fréquemment fait usage soit pour en confirmer, soit pour en discuter ou en rectifier les conclusions². — Les chapitres les plus intéressants sont ceux où M. Latouche s'est proposé d'étudier l'organisation intérieure du Maine : ce qu'il dit de la construction des châteaux et du développement de la classe des barons dans le cours du xi^e siècle vient simplement à l'appui de ce que nous en avons déjà dit nous-même à propos du comté d'Anjou; mais M. Latouche a pu y ajouter de très heureuses remarques sur le service militaire dû par les chevaliers « chasés ». Toutefois, pour quoi suppose-t-il qu'à ce service se limitaient toutes leurs obligations, sans dire un mot du service de cour et de plaid? Sur le personnel administratif du comté et des seigneuries mancelles, M. Latouche n'a trouvé dans les chartes de la région que des renseignements assez imprécis, et ses assertions appelleraient plus d'un

1. La seule différence est que M. Latouche appelle Hugue II, Hugue III, etc., les comtes que nous avons appelés Hugue I^{er}, Hugue II, etc., parce que nous n'admettions pas l'existence d'un comte de ce nom au début du x^e siècle.

2. P. 53, note 2, M. Latouche renvoie à notre ouvrage pour établir que le mariage du comte d'Anjou Foulque le Jeune avec Erembourg est antérieur à la mort de son père Foulque le Réchin (14 avril 1109). Peut-être est-il possible de préciser. Un acte du 4 février 1107 nous montre Foulque le Réchin, Foulque le Jeune et le comte du Maine Hélie réunis près de Mazé « ad colloquium » (*Cartul. de Saint-Aubin d'Angers*, éd. Bertrand de Broussillon, t. II, n^o 641). Il est tentant de placer à ce moment le projet de mariage du jeune Foulque.

correctif : il conteste l'opinion soutenue par nous¹, suivant laquelle, en thèse générale, les prévôts auraient été, au XI^e siècle, les supérieurs hiérarchiques des voyers, mais pour des raisons qu'il nous permettra de juger insuffisantes, et l'on peut croire que l'expression dépasse notablement sa pensée quand il affirme, sans restrictions, que tous les « agents de l'administration locale » dans le comté du Maine « ont cessé », au XI^e siècle, « d'exercer un service public ». Son livre est rempli pour plus d'une moitié par des appendices critiques², un catalogue d'actes des comtes du Maine et des pièces justificatives qui seront consultées avec profit³.

Le volume de M. CELIER⁴ nous retiendra moins longtemps. Il est le fruit d'un consciencieux⁵ dépouillement qui a porté sur quantité de livres et de manuscrits susceptibles de renfermer des actes⁶ d'évêques du Mans. M. Celier en a dressé le catalogue avec soin ; il

1. *Prévôts et voyers du XI^e siècle*, dans le *Moyen âge*, 1902, p. 297-325.

2. En voici l'énumération : 1^e étude diplomatique sur les actes du *Cartulaire de Saint-Vincent du Mans*; 2^e étude critique sur les actes les plus anciens du *Cartulaire de Saint-Pierre-de-la-Cour au Mans*; 3^e généalogie des comtes du Maine au XI^e siècle; 4^e recherches sur l'origine des seigneurs de Laval; 5^e généalogie et chronologie des premiers vicomtes du Maine; 6^e chronologie des évêques du Mans pour la seconde moitié du X^e siècle et la première moitié du XI^e.

3. On pourra rapprocher du livre de M. Latouche (appendices V et VI) une double étude de M. J. Depoin sur *les Vicomtes du Mans et la maison de Bellême* (Paris, Impr. nationale, 1910, in-8°, 47 p.; extr. du *Bulletin historique et philologique du Comité des travaux hist.*, 1909), fixant successivement la chronologie des vicomtes du Maine, puis celle des évêques du Mans appartenant à la maison de Bellême.

4. Léonce Celier, *Catalogue des actes des évêques du Mans jusqu'à la fin du XIII^e siècle avec une introduction*. Paris, H. Champion, 1910, in-8°, LXXX-403 p.

5. Quelques lacunes cependant : pour les n^{os} 22 et 23, M. Celier omet l'indication d'un manuscrit de la bibliothèque Phillipps utilisé par l'abbé Métais, *Cartul. de la Trinité de Vendôme*, p. 30 et 34; au n^o 23, il omet aussi de dire que la copie C n'est qu'une copie partielle; le n^o 37 a été publié par M. Bertrand de Broussillon, *Cartul. de Saint-Aubin d'Angers*, t. II, p. 327, n^o 855; du n^o 147, il existe une bonne copie, faite sur l'original, dans la collection Moreau, vol. 71, fol. 227. Il semble que M. Celier n'ait pas fait un usage suffisant de cette collection, dont il dit d'ailleurs, p. xi, qu'elle « ne nous offre pas un grand intérêt » (*sic*). Plusieurs dates auraient pu être précisées : n^o 19, il est certain que l'évêque d'Angers Renaud mourut en 1005, le 12 juin (*le Comté d'Anjou au XI^e siècle*, p. 114); n^o 29, la date « vers 1078 » est sans fondement (voir *ibid.*, p. 179-184); le n^o 32 est de 1086-1093, et non de 1085-1093, Bernon ayant été promu abbé de Vendôme en 1086 (*Recueil d'annales angevines et vendômoises*, p. 66).

6. M. Celier a exclu les lettres missives de son catalogue. Nous en saisissons mal la raison : un catalogue d'actes du type de celui-ci devant, de l'aveu

y a joint de courtes notes biographiques sur chacun des évêques et, à partir du XII^e siècle, des listes de dignitaires du diocèse, d'après les actes du catalogue (et d'après ces actes seulement). Le tout est précédé de quelques brèves « observations sur la diplomatie des évêques du Mans ». On pourra peut-être regretter que les informations de M. Celier sur les alentours de son sujet apparaissent trop souvent comme un peu maigres ou arriérées.

La thèse que M. GARAUD a présentée à la Faculté de droit de Poitiers sur les institutions judiciaires du Poitou aux X^e et XI^e siècles¹ est le travail d'un débutant encore inexpérimenté et médiocrement informé. On y trouvera néanmoins l'analyse de quelques documents significatifs², dont l'auteur n'a pas toujours bien su dégager la portée, mais qui corroborent ce que nous savions par des textes empruntés à d'autres régions sur le caractère essentiellement arbitral de la justice aux premiers temps de la féodalité dans le monde des seigneurs. Celui-là seul est juge qui est agréé par les parties ou qui est assez fort pour contraindre l'une d'entre elles à comparaître à la demande de l'autre; pas de cours constituées, de tribunaux à compétence définie, même pas de règles, semble-t-il, pour la composition d'un tribunal : nulle part rien qui dénote l'observation de ce fameux principe qu'un homme, quel que soit son rang, doit être jugé par ses pairs, par des hommes appartenant exactement à la même classe, placés exactement au même degré de la hiérarchie féodale. Tout cela, M. Garaud l'a sans doute entrevu, mais il n'a pas su se dégager complètement des théories courantes. Son livre se termine par quelques pages, qui appelleraient de nombreux correctifs, sur les agents seigneuriaux chargés de faire justice des « vilains ».

Le rôle joué dans l'histoire par Amauri III de Montfort, au temps de Louis VI, puis par le célèbre Simon de Montfort, le héros de la guerre des Albigeois, et son fils Amauri V, au début du XIII^e siècle, explique que M. RHEIN³ ait eu l'idée de colliger soigneusement les

même de son auteur, fournir plus d'éléments d'informations aux historiens qu'aux diplomatistes, il est un peu étrange de s'arrêter ainsi à la forme extérieure des documents.

1. Marcel Garaud, *Essai sur les institutions judiciaires du Poitou sous le gouvernement des comtes indépendants, 902-1137 (d'après les cartulaires poitevins)*. Poitiers, impr. Bousrez, 1910, in-8°, xvi-188 p.

2. Pas toujours très exactement interprétés : ainsi, p. 122, un certain Morin se plaint « quod sibi videbatur quod praejudicatus fuerat ». M. Garaud traduit que la sentence « lui semble préjudiciable à ses intérêts », ce qui est un contresens.

3. André Rhein, *la Seigneurie de Montfort en Iveline depuis son origine*

faits et les documents relatifs à la seigneurie de Montfort en Iveline (plus communément appelé Montfort-l'Amauri) pour toute la période antérieure à sa réunion au duché de Bretagne (1312). Travail consciencieux, divisé en quatre sections d'inégales longueurs : histoire de la seigneurie (p. 25-91), possessions des seigneurs de Montfort et organisation de leurs domaines (p. 92-123), catalogue de leurs actes (p. 124-296), pièces justificatives (p. 297-360). M. Rhein fait preuve de qualités d'ordre et de méthode qui trouveront quelque jour leur emploi, nous l'espérons, dans un travail de plus large envergure.

La « Société de l'histoire de Paris », qui publia naguère le polyp-tique de Saint-Germain-des-Prés, a chargé M. POUPARDIN d'éditer les chartes de cette abbaye pour la période antérieure au XIII^e siècle. Le premier volume a paru¹; il renferme 226 pièces des années 558-1182. Le texte en a été établi d'une manière critique, après un dépouillement méthodique et soigneux des archives de Saint-Germain-des-Prés et des copies tirées autrefois de ces archives. Les pièces sont datées avec précision; des analyses très détaillées en donnent la substance et des notes viennent, en cas de besoin, résoudre les difficultés qu'elles soulèvent². Nous aurons à y revenir quand le tome II et l'introduction auront paru.

Si nous signalons ici le livre de M. BOUTIÉ sur *Paris au temps de saint Louis*³, c'est uniquement pour avertir les historiens qu'ils n'auront rien à y apprendre. Il serait cruel d'enlever à l'auteur les douces illusions qu'il chérit : admettons avec lui qu'il n'a jamais fait aussi bon vivre que sous « le gouvernement de l'ordre moral » (qu'on ne s'y trompe pas, il s'agit de celui du pieux roi), où tout, jusqu'à la science et jusqu'aux mœurs, atteignit un degré incroyable

jusqu'à son union au duché de Bretagne (X^e-XIV^e siècles). Versailles, impr. Aubert, 1910, in-8°, 364 p.

1. *Recueil des chartes de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés des origines au début du XIII^e siècle*, publ. par René Poupardin; t. I (558-1182). Paris, H. Champion, 1909, in-8°, 319 p. — L'introduction à ce volume doit paraître ultérieurement.

2. P. 49, n° 31, lire 10 juillet au lieu de 26 juin 845, et, p. 58, n° 36, lire 20 avril au lieu de 22 avril 872. — P. 53, n° 33, aux éditions indiquées ajouter celle des *Historiens de France*, t. VIII, p. 485, n° 64. — P. 203, n° 137, il eût fallu noter que l'acte a déjà été publié par M. Luchaire, *Études sur les actes de Louis VII*, p. 422. — P. 280-281, n° 199 et 200, lire Thiboud le Riche au lieu de Thibaud.

3. Louis Boutié, *Paris au temps de saint Louis d'après les documents contemporains et les travaux les plus récents*. Paris, Perrin, 1911, petit in-8°, vi-408 p. et 8 grav.

de perfection, et si quelque hérétique venait à protester, rappelons-lui avec M. Boutié que l'« intolérance des âges de foi... était juste, sage et bienfaisante », puisque « des milliers d'élus durent leur salut à ses charitables rigueurs » (p. 230).

Le *Cartulaire de Silvanès* que publie M. VERLAGUET¹ forme le premier volume d'une nouvelle collection documentaire intitulée *Archives historiques du Rouergue*. Fondée en 1136, au sud du département actuel de l'Aveyron, l'abbaye cistercienne de Silvanès a vu ses archives en grande partie détruites; mais on conserve encore aux archives départementales de l'Aveyron un beau cartulaire du XIII^e siècle renfermant 469 actes des années 1132-1169, dont M. Verlaguet s'est proposé de donner une édition. Il y a joint, à titre de « supplément », une cinquantaine de pièces, en majeure partie des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles (la plus récente est de 1790), non transcrites au cartulaire et une brève chronique, des années 1161-1171, relatant les débuts du monastère. Les textes ainsi réunis présentent surtout un intérêt local. Ce sont, d'ordinaire, des actes de donation ou de vente, assez rarement des pièces de procédure. Plusieurs d'entre ces dernières (notamment le n° 208) viennent à l'appui de la théorie que nous rappelions plus haut, à propos du livre de M. Garaud, qui voit dans l'arbitrage la forme habituelle de toute justice parmi les seigneurs aux débuts de l'époque féodale. La transcription du cartulaire original semble avoir été faite avec soin; mais on eût aimé que l'éditeur fit des recherches plus complètes dans les ouvrages où les textes qu'il reproduit ont déjà été soit publiés, soit étudiés, spécialement dans les *Regesta pontificum romanorum* de Jaffé, auxquels on s'étonne qu'il n'ait pas une seule fois recouru². A l'édition est jointe une préface où l'on trouvera quelques renseignements sur l'histoire de Silvanès au moyen âge et au XVIII^e siècle.

La charte de coutumes octroyée en 1203 par Bernard, comte de Comminges, aux habitants de Saint-Gaudens (Haute-Garonne) et que M. MONDON³ tient à qualifier de « texte gascon du XII^e siècle »,

1. *Cartulaire de l'abbaye de Silvanès*, publ. par P.-A. Verlaguet. Rodez, impr. Carrère, 1910, in-8°, xcvi-638 p. et 7 pl. (t. I des *Archives historiques du Rouergue*). Prix : 15 fr.

2. La table des noms de lieux et de personnes laisse aussi à désirer sous plus d'un rapport. C'est ainsi que M. Verlaguet n'a même pas pris le soin, en général, soit de fondre en un seul article les diverses formes d'un même nom, soit de renvoyer d'une forme à l'autre.

3. S. Mondon, *la Grande charte de Saint-Gaudens (Haute-Garonne), texte gascon du XII^e siècle avec traduction et notes*. Paris, Geuthner; Saint-Gaudens, Abadie; Toulouse, Marqueste, 1910, in-8°, xl-253 p. et 2 pl.

sous prétexte qu'il y est fait allusion à des conventions antérieures, ne contient guère que les dispositions habituelles aux chartes urbaines de cette époque. C'est la codification des droits respectifs du seigneur, représenté dans la ville par un bayle, et de ses sujets, administrés par un conseil de prud'hommes, et spécialement un tarif des redevances et amendes payables au comte. Les renseignements qu'on en peut tirer sur l'organisation intérieure de la ville sont assez peu de chose. M. Mondon a tenté de les grouper dans son introduction, sans toutefois bien pénétrer toujours le sens et la portée du texte qu'il publie¹. Ce texte est accompagné d'une traduction, suffisante dans l'ensemble, bien qu'elle appelle, elle aussi, plus d'une correction de détail²; il est suivi d'un glossaire et de quelques documents complémentaires des xvi^e et xvii^e siècles.

LOUIS HALPHEN.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE AU MOYEN ÂGE.

PUBLICATIONS DE TEXTES. — La papauté du xiv^e siècle continue d'être à l'ordre du jour. Nous avons à signaler d'abord, dans la grande collection des registres pontificaux publiée par l'École française de Rome ou par les chapelains de Saint-Louis-des-Français, le onzième fascicule des registres de Boniface VIII, par M. DIGARD³

1. Exemples : M. Mondon écrit, p. xv, que le bayle « pouvait avoir, si les *prosomes* y acquiesçaient, un sous-bayle ». La charte de 1203 (art. 34) ne dit rien de semblable : on reconnaît une fois pour toutes au bayle le droit d'avoir un sous-bayle; on déclare seulement qu'il n'en pourra avoir davantage. P. xxiii, du fait que les cordonniers de Saint-Gaudens devaient annuellement un impôt en nature d'une paire de souliers, dont le bayle prenait livraison, M. Mondon conclut qu'il n'y avait pas plus de quatre ou cinq cordonniers en tout dans la ville : « Quoique nous soyons convaincu du mauvais état des rues et des chemins, nous pensons que le bayle n'usait pas plus d'une paire de souliers tous les trois mois. Donc il aurait dépensé trois paires de souliers par an, ce dont nous pouvons déduire qu'il n'y avait alors à Saint-Gaudens que quatre ou cinq cordonniers »! Il applique des raisonnements analogues aux autres corps de métiers soumis à des redevances en nature.

2. Ainsi, p. 19, art. 5, M. Mondon traduit *per cossell des prohomes* : « par autorité des prud'hommes »; *ibid.*, art. 7, *fin ne deu far* : « il doit en passer accord », etc.

3. Georges Digard, *les Registres de Boniface VIII*; recueil des bulles de ce pape, publiées ou analysées d'après les manuscrits originaux des Archives du Vatican, 11^e fasc. Paris, Fontemoing, 1909, in-4°, col. 357 à 556 (*Bibl. des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, 2^e série, IV, 7).

(il comprend le commencement de la huitième année du pontificat, à partir de janvier 1302); la deuxième partie du neuvième et le troisième fascicule des lettres communes de Jean XXII, par M. MOLLAT¹ (du 6 juin au 4 septembre 1323 et du 5 septembre 1325 au 4 septembre 1326), et le premier fascicule des lettres closes, patentes et curiales d'Innocent VI se rapportant à la France, par M. DÉPREZ² (première année, 1352-1353).

En même temps que se poursuit cette publication d'ordre général, d'autres érudits s'occupent de constituer des collections particulières à divers pays ou à diverses provinces. L'Institut belge de Rome vient de faire paraître son quatrième volume d'*Analecta Vaticano-Belgica*. Il est dû à M. FIERENS³ et comprend les lettres de Benoît XII : 953 pièces, reproduites *in extenso* ou analysées, selon leur importance. Nous avons aussi sous les yeux le quatrième volume des *Acta pontificum Danica*, correspondant aux pontificats de Sixte IV et d'Innocent VIII, et publié par MM. KRARUP et LINDBÆK⁴; à la différence du recueil belge, le recueil danois range en une seule série par ordre chronologique des documents très divers : lettres, suppliques, mentions extraites de livres de comptes.

Enfin une troisième catégorie de recueils a pour objet l'une ou l'autre branche de l'administration pontificale. A l'époque avignonnaise, il n'en est point peut-être de plus importante que les finances. Aussi est-ce une entreprise d'exceptionnel intérêt qu'inaugure la Société de Gœrres : reconstituer et publier, par pontificats, les revenus et les dépenses de la Chambre apostolique. Le premier volume, confié à M. GÖLLER⁵, contient les recettes pour le temps de

1. G. Mollat, *Jean XXII (1316-1334); lettres communes analysées d'après les registres dits d'Avignon et du Vatican*. Paris, Fontemoing, in-4°, 9^e fasc., 2^e partie, 1910, p. 297 à 351; 13^e fasc., 1910, p. 1 à 312 (*Bibl. des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, 3^e série, I bis).

2. Eugène Déprez, *Innocent VI (1352-1362); lettres closes, patentes et curiales se rapportant à la France, publiées ou analysées d'après les registres du Vatican*, 1^{er} fasc. Paris, Fontemoing, 1909, in-4°, col. 1 à 208 (*Bibl. des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, 3^e série, IV, 1).

3. Alphonse Fierens, *Lettres de Benoît XII (1334-1342), textes et analyses*. Rome, Bretschneider; Bruxelles, Dewit; Paris, Champion, 1910, in-8°, cxxii-589 p. (*Analecta Vaticano-Belgica, documents relatifs aux anciens diocèses de Cambrai, Liège, Thérouanne et Tournai, publiés par l'Institut historique belge de Rome*, vol. IV).

4. Alfr. Krarup et Johs. Lindbæk, *Acta pontificum Danica, pavelige Aktstykker vedrørende Danmark, 1316-1536; IV Bind (1471-1492)*. Copenhague, Hos G. E. C. Gad, 1910, in-8°, ii-608 p.

5. Emil Göller, *Die Einnahmen der apostolischen Kammer unter Johann XXII; I Teil : Darstellung; II Teil : Quellen*. Paderborn, Schöningh,

Jean XXII. Il repose sur les recherches les plus complètes. L'éditeur a publié intégralement, sauf suppression des formules inutiles, tous les registres de recettes qui se sont conservés. Mais soit pour les commenter, soit pour restituer dans la mesure du possible ceux qui manquent, il a dépuillé à peu près toutes les autres séries des Archives Vaticanes. Il a eu la bonne fortune de retrouver une pièce très importante, qui fournit comme la clef et le résumé de tout le recueil : le compte de leur administration rendu en 1334 par le camérier et le trésorier du pape. L'introduction expose l'origine, la nature et l'assiette des diverses taxes. Si nombreux qu'aient été dans ces derniers temps les travaux sur ce sujet, M. Göller a beaucoup ajouté à nos connaissances. Il rectifie les théories de M. Gottlob sur l'origine des communs et surtout des menus services. En ce qui concerne les annates, il établit définitivement que Clément V est l'inventeur du système que Jean XXII ne fit que développer (en modérant d'ailleurs la taxe conformément aux vœux du concile de Vienne). Il a le premier débrouillé les origines du droit de dépouilles, que l'on constate dès le ^{xiii}^e siècle. Il a démontré que Boniface VIII a déjà dans certains cas réclamé les vacants, et que la première réserve générale en a été faite non par Benoît XII, mais par Jean XXII. D'une façon générale, il y a lieu, pour beaucoup de taxes, de les faire remonter plus haut que ne faisait l'histoire traditionnelle. Un dernier chapitre détermine et compare l'état du trésor apostolique à la mort de Clément V et à celle de Jean XXII ; il met hors de doute l'existence, pour le pontificat de celui-ci, d'un trésor privé, alimenté par la fortune propre du pape avant son élection, et par les dons parfois considérables reçus par lui à titre personnel ; trésor dans lequel Jean XXII a d'ailleurs très largement puisé pour les besoins généraux de l'Église. Peut-être sera-t-il possible de serrer encore d'un peu plus près certains problèmes, comme la condition juridique de ce trésor privé, ou l'origine, assez complexe, des procurations. Mais dans l'ensemble on ajoutera bien peu de choses aux savantes recherches de M. Göller.

Le formulaire de Bucglant, édité et annoté avec soin par M. SCHWALM¹, est une intéressante contribution à l'étude de l'administration pontificale au ^{xiv}^e siècle et du style des suppliques.

1910, in-8°, xvi-136 *-782 p. (*Vatikanische Quellen zur Geschichte der päpstlichen Hof- und Finanzverwaltung, 1316-1378, in Verbindung mit ihrem historischen Institut in Rom herausgegeben von der Görres-gesellschaft, 1 Band*).

1. J. Schwalm, *Das Formelbuch des Heinrich Bucglant; an die päpstliche Kurie in Avignon gerichtete Suppliken aus der ersten Hälfte des 14. Jahrhun-*

La suite de l'édition des lettres d'Enea Silvio Piccolomini, par M. WOLKAN¹, ne s'est pas fait attendre. Le présent volume renferme la correspondance politique et administrative officielle rédigée par Enea Silvio de 1431 à 1445; cent dix-huit lettres, dont cinquante-six inédites. Ici Enea n'écrit pas en son propre nom, mais pour le compte, souvent du roi des Romains Frédéric III, généralement de son chancelier Gaspard Schlick. Son rôle est parfois celui d'un simple arrangeur de phrases; la lettre n° 27, pour laquelle le projet de Schlick a été conservé, permet une curieuse comparaison.

OUVRAGES GÉNÉRAUX; INSTITUTIONS, LITURGIE, DISCIPLINE. — Le gros volume de M. CUTHBERT F. ATCHLEY² sur l'emploi liturgique de l'encens peut passer pour un ouvrage d'actualité. Sa destinée sera certainement de fournir des arguments aux polémiques soulevées au sein de l'anglicanisme par les initiatives ritualistes. Hâtons-nous de dire qu'il est d'ailleurs d'un ton très objectif. Il montre que pendant les trois premiers siècles, par réaction contre le paganisme, l'Église chrétienne proscrivit absolument l'encens, au moins dans le culte. Victorieuse, elle s'accommoda aux habitudes des masses qui venaient à elle. Le goût des parfums, — le désir d'assainir l'atmosphère dans des églises encombrées, — l'assimilation du cortège funéraire d'un chrétien à un triomphe, et par suite l'imitation de tout ce qui se faisait aux triomphes, — la concession aux évêques des honneurs en usage pour l'empereur, — l'influence des idées juives sur l'encens considéré comme objet de sacrifice, toutes ces causes complexes (d'où un peu de désordre inévitable dans la manière dont M. Atchley classe ses textes) ont abouti au cérémonial compliqué, modifié d'ailleurs par bien des usages locaux, qui fut en vigueur au moyen âge et dure encore dans l'Église catholique. Un seul chapitre touche aux controverses actuelles, celui où M. Atchley discute le *Book of Common prayer* de 1549. Il n'y est pas fait mention d'encens; faut-il dire que par cette prétérition l'usage en est proscrit, ou au contraire tacitement autorisé, comme le veut M. Atchley? Je dois avouer que même après ses explications la

deris. Hambourg, Lucas Gräfe, 1910, in-8°, XLIV-188 p. et 5 pl. de fac-similés (*Veröffentlichungen aus der Hamburger Stadtbibliothek*, Band II).

1. Rudolf Wolkan, *Der Briefwechsel des Eneas Silvius Piccolomini*; 1 Abteilung : *Briefe aus der Laienzeit (1431-1445)*; II Band : *Ämtliche Briefe*. Vienne, Holder, 1909, in-8°, 216 p. (*Fontes rerum Austriacarum*, 2 Abteilung : *Diplomataria et Acta*, LXII Band).

2. E. G. Cuthbert F. Atchley, *A history of the use of incense in divine worship*. Londres, Longmans, Green and Co, 1909, in-8°, x-404 p., avec 51 pl. (*Alcuin Club collections*, XIII).

question me semble douteuse. Elle n'a guère d'ailleurs qu'un intérêt juridique, en tant qu'il s'agit d'examiner la légalité de la situation des ritualistes. Historiquement, il n'est pas douteux que les hommes qui dirigeaient la politique religieuse de l'Angleterre, au temps d'Édouard VI, étaient hostiles à l'usage de l'encens comme à presque tout le cérémonial catholique, et ce sont leurs idées qui ont prévalu jusqu'à ces derniers temps.

M. STIEFENHOFER¹ a réuni et groupé par régions les renseignements fragmentaires que nous possédons sur les rites de la consécration des églises, pour la période antérieure aux plus anciens *ordines* conservés. On voit dans son travail comment le rituel en usage dans l'Église latine, avec ses parties essentielles : déposition de reliques, onction des autels, aspersion des murs, s'est formé par l'addition de cérémonies de sens et d'origines très diverses.

L'essai de M. KREHBIEL² sur l'interdit, sans renouveler ou épuiser la question, en résume assez bien l'essentiel. L'auteur voit dans l'interdit avant tout un moyen de contrainte et une atténuation de l'excommunication générale, rejetant la thèse de Hinschius, que l'interdit est de sa nature un châtiment, aggravation de l'excommunication particulière. Il ne nous paraît pas indispensable, s'il s'agit des origines, de choisir entre les deux explications, qui toutes deux se réclament de textes; ce ne serait pas le seul cas où des idées très différentes auraient concouru à former une même institution. Mais l'opinion de M. Krehbiel répond certainement mieux à ce qu'était devenu l'interdit à la fin du moyen âge. Les effets de l'interdit sont exposés dans l'ordre méthodique, ce qui est commode à certains égards; l'inconvénient est de faire apparaître avec moins de netteté les transformations progressives dans le sens de l'adoucissement. La seconde partie du volume est occupée par une liste des interdits promulgués au temps d'Innocent III, de 1198 à 1216, avec ce que l'on sait de leurs causes et de leurs résultats.

L'usage de la confession aux laïques, entièrement disparu aujourd'hui, très répandu au contraire au moyen âge, à partir du XI^e siècle, doit son origine, d'après M. GROMER³, qui développe une indication

1. Stiefenhofer, *Die Geschichte der Kirchweihe vom 1-7 Jahrhundert*. Munich, Lentner, 1909, in-8°, viii-141 p. (*Veröffentlichungen aus dem Kirchenhistorischen Seminar München*, 3^e série, fasc. 8).

2. Edward B. Krehbiel, *The interdict, its history and its operation, with especial attention to the time of pope Innocent III*. Washington, American Historical Association, 1909, in-12, viii-184 p.

3. Georg Gromer, *Die Laienbeichte im Mittelalter, ein Beitrag zu ihrer*

de M. Boudinhon¹, à la décadence du système de la pénitence tarifée. Entre les trois devoirs qui incombent au pénitent : confession, contrition et satisfaction, devoirs que l'antiquité prescrivait sans les distinguer très nettement, l'époque des pénitentiels a mis l'accent sur la satisfaction. C'était avant tout pour que le prêtre pût régler celle-ci en connaissance de cause que la confession des péchés était prescrite. A mesure que les pénitences, d'abord très lourdes, allèrent s'adouccissant, la confession prit plus de relief et devint l'essentiel ; on pensa qu'elle constituait par elle-même une grande partie de la satisfaction, à raison de l'humiliation salutaire qu'elle impliquait. Œuvre bonne en soi, les avantages qu'elle procurait paraissaient jusqu'à un certain point indépendants de la personne qui recevait l'aveu. Sans contester, au moins ordinairement, que le prêtre seul peut absoudre, et qu'il faut donc recourir à lui de préférence, on prend l'habitude, à défaut de prêtre, et en cas de nécessité, de se confesser entre laïques. Les théologiens s'appliquaient alors à construire la théorie des sacrements, et, par un nouveau déplacement de point de vue, se voyaient amenés à insister surtout sur le rôle de l'absolution comme condition essentielle de la réconciliation. Cela aurait dû les conduire à condamner une pratique incompatible en somme avec leurs théories sur l'ordre et sur le pouvoir des clefs. Beaucoup d'entre eux, cependant, prévenus en faveur de l'usage établi, essayèrent de le justifier, non sans quelque inconséquence ; ils ne se contentèrent pas de le proclamer légitime, ils le déclarèrent obligatoire et lui reconnurent même un certain caractère sacramentel. La doctrine, à partir de Duns Scot, abandonna peu à peu ces positions extrêmes ; mais il faut attendre jusqu'au xvi^e siècle pour voir l'Église déconseiller nettement ce qu'elle avait toléré ou approuvé jusque-là. M. Gromer pense qu'on voulut réagir contre Luther et son principe du sacerdoce universel. Il est d'ailleurs probable que la seule logique des choses aurait fait disparaître une coutume qui n'était plus qu'une anomalie. Le seul défaut de cet excellent livre est peut-être de vouloir classer les opinions en écoles trop tranchées, alors qu'en réalité toutes les nuances de pensée sont représentées.

Il y a deux manières de défendre l'Église du moyen âge contre le reproche d'intolérance. On peut essayer de justifier, par exemple par

Geschichte. Munich, Lentner, 1909, in-8°, viii-95 p. (*Veröffentlichungen aus dem Kirchenhistorischen Seminar München*, 3^e série, fasc. 7).

1. Boudinhon, *Sur l'histoire de la pénitence*, dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, II (1897), p. 517.

les provocations des hérétiques, les mesures qu'elle a prises ou fait prendre. Ou bien l'on peut rejeter sur le pouvoir civil la responsabilité de ces mesures. C'est le deuxième parti qu'a adopté M. MAILLET¹ à propos de la peine de mort. Il montre que, jusqu'à Honorius III inclusivement, l'Église, considérée dans ses organes officiels, papes ou conciles, n'a jamais réclamé contre les hérétiques que les peines du ban et de l'exil, et qu'elle n'a eu aucune part (il faudrait ajouter : directe) dans les constitutions impériales qui édictèrent la peine de mort. Seulement, à partir de Grégoire IX et surtout d'Innocent IV, les papes ont souvent rappelé ces constitutions et prescrit de les observer. D'après M. Maillet, ils l'ont fait malgré eux, en quelque sorte, en « comprimant leurs répugnances » et parce que, sous peine de laisser l'hérésie impunie, il fallait bien demander contre elle l'application des seules lois désormais existantes, sans d'ailleurs approuver ces lois. Mais à qui fera-t-on croire que l'Église du moyen âge, si elle avait réellement éprouvé ces répugnances, n'aurait pas su les exprimer; qu'elle aurait au contraire collaboré pendant des siècles, par l'Inquisition, à une répression qu'elle aurait déplorée? Comment M. Maillet peut-il oublier qu'à partir du XIII^e siècle l'unanimité morale des théologiens et des canonistes a soutenu la légitimité de la peine de mort, et par des raisons d'ordre religieux? Et quelle singulière apologétique, qui ôte justement aux papes, aux inquisiteurs, ce qui est leur seule et grande excuse, la bonne foi et la sincérité dans le fanatisme!

OUVRAGES CLASSÉS PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE. — *L'Église et le monde barbare* de M. MOURRET², qui forme le tome III³ d'une histoire générale de l'Église, est un travail de vulgarisation, où la tendance apologétique perce un peu trop peut-être, cependant estimable et consciencieux, reposant sur des lectures en général bien choisies; mais l'auteur ne domine pas suffisamment son sujet, ne sait guère dégager des idées générales; l'exposition est un peu traînante; enfin l'histoire des institutions ecclésiastiques a été sacrifiée; les renseignements donnés ou sont insuffisants et vagues ou sont trop dispersés.

Grégoire VII avait donné pour mot d'ordre le rétablissement des

1. Henri Maillet, *L'Église et la répression sanglante de l'hérésie*. Liège, Vaillant-Carmanne, et Paris, Champion, 1909, in-8°, xii-109 p. (*Bibl. de la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Liège*, fasc. XVI).

2. Fernand Mourret, *L'Église et le monde barbare*. Paris, Bloud, 1909, in-8°, 495 p.

3. Le tome V, *la Renaissance et la Réforme*, vient de paraître. Les autres sont en préparation.

élections épiscopales par le clergé et par le peuple. Il ne réussit que pour bien peu de temps à restaurer ce système électoral archaïque et imprécis. Au cours du XII^e siècle, on voit les chapitres évincer peu à peu tous les éléments étrangers, tant ecclésiastiques que laïques, et conquérir le monopole de l'élection. Mais leur triomphe était compromis avant même d'être complet. Papauté et royauté s'immiscent à l'envi dans les élections. En fin de compte, sur les ruines des prérogatives capitulaires, elles restent seules en présence; leur rivalité sera réglée par des concordats. Telle est l'évolution dont M. ROLAND¹ retrace l'histoire. Son livre suppose beaucoup de travail; il a fait des recherches étendues; il a le sens du développement historique des institutions; on dirait seulement que le temps lui a manqué pour mettre la dernière main à son œuvre. Le style est négligé; autant le plan général est clair, autant, dans le détail de chaque chapitre, il y a souvent de désordre, et des textes mêmes qu'il connaît et qu'il cite M. Roland ne tire pas toujours tout ce qu'ils contiennent. Par exemple, dans le chapitre, si important, sur les réserves, il aurait fallu distinguer plus nettement entre les bénéfices majeurs et les bénéfices mineurs, entre les réserves spéciales et les réserves générales; dresser la liste complète de ces dernières; rappeler les circonstances historiques qui les provoquèrent. Au lieu de remarques justes, mais vagues, sur les progrès de l'intervention pontificale, on aurait aimé que M. Roland, relevant toutes les élections dont les circonstances sont connues, essayât de déterminer pour les divers pontificats la proportion de celles dans lesquelles on constate cette intervention. Que si son travail ainsi compris risquait de trop grossir, il aurait mieux valu se limiter plus étroitement, soit dans le temps, soit dans l'espace²; étant donné que l'évolution générale qu'il nous décrit était en somme connue dans l'ensemble, et que c'est par la précision dans le détail que le sujet pouvait être renouvelé. Ces critiques ne doivent pas nous empêcher d'insister en terminant sur tout ce qu'il y a dans ce livre de remarques intéressantes et de renseignements utiles; il n'a manqué à M. Roland qu'un

1. Roland, *les Chanoines et les élections épiscopales du XI^e au XV^e siècle; étude sur la restauration, l'évolution, la décadence du pouvoir capitulaire (1080-1350)*. Aurillac, impr. moderne, 1909, in-8°, 250 p.

2. Au risque de paraître nous contredire, nous dirons qu'à tant faire que d'embrasser toute la chrétienté, il ne fallait pas oublier la Sicile, qui fournit un cas très intéressant. Il aurait été bon aussi de rechercher dans quelle mesure l'intérêt fiscal a contribué aux réserves. Sauf erreur, le mot même de communs services ne se rencontre pas dans le livre de M. Roland.

peu plus de temps ou une méthode un peu plus rigoureuse pour faire œuvre excellente.

M. MERKT¹, revenant après bien d'autres sur la question des stigmates de saint François d'Assise, soutient par des raisons sérieuses que la stigmatisation eut lieu, non pas, comme le veut la tradition, au mont Alverne, deux ans environ avant la mort du saint, mais durant les jours qui précédèrent immédiatement cette mort.

Les ordres mendiants, au lieu de se borner en principe, comme les anciens ordres, à offrir une retraite aux âmes désireuses de s'isoler du monde, se sont proposé d'agir sur le monde. Il importerait de bien déterminer le sens et l'étendue de leur influence. C'est ce qu'a voulu faire M. HEFELE² pour l'Italie du Nord et du Centre au XIII^e siècle. Il a eu le grand mérite de se garder des exagérations et de l'esprit de système dans lesquels on est souvent tombé à propos du franciscanisme. Les chapitres préliminaires, sur l'état moral et religieux de l'Italie lors de l'apparition des nouveaux ordres, sont excellents. Malgré tout, le livre cause une certaine déception. Il reste un peu trop à la surface des choses. Quel fut au juste le rôle des nombreuses associations, confréries, « milices », tiers ordres que le XIII^e siècle vit éclore sous le patronage des ordres mendiants? Dans quelle mesure la prédication était-elle pratiquée avant eux, et leur prédication a-t-elle des caractères propres, et lesquels? Représentent-ils en théologie morale une tendance particulière? S'il est incontestable que dans la seconde partie du moyen âge la piété chrétienne, concentrée sur la méditation de la Passion de Jésus, a pris un caractère plus douloureux et plus pathétique, est-il exact que le franciscanisme y soit pour beaucoup? Autant de questions, d'ailleurs, il faut le reconnaître, fort difficiles, que M. Hefele effleure seulement, quand il ne les néglige pas. Parmi les dévotions encouragées par les mendiants, on est surpris de ne pas voir figurer le culte du Saint-Sacrement.

En dehors des auteurs de quelques rares écrits d'inspiration joachimite, l'époque de Frédéric II, à la différence des autres phases de la querelle du Sacerdoce et de l'Empire, n'a guère suscité de publi-

1. Josef Merkt, *Die Wundmale des heiligen Franziskus von Assisi*. Leipzig et Berlin, Teubner, 1910, in-8°, 68 p. (*Beiträge zur Kulturgeschichte des Mittelalters und der Renaissance*, herausgegeben von Walter Götz, fasc. 5).

2. Hefele, *Die Bettelorden und das religiöse Volksleben Ober- und Mittelitaliens im XIII Jahrhundert*. Leipzig et Berlin, Teubner, 1910, in-8°, iv-140 p. (*Beiträge zur Kulturgeschichte des Mittelalters und der Renaissance*, herausgegeben von Walter Götz, fasc. 9).

cistes. Seuls les deux protagonistes, le pape et l'empereur, ont pris à tâche d'agiter l'opinion; leurs encycliques ou leurs manifestes, d'ailleurs très remarquables, constituent à peu près toute la littérature polémique du temps. M. GRAEFE¹ s'est borné en somme à donner de ces textes des traductions ou des analyses développées, en les reliant par un court exposé historique. Son travail rendra plus facilement accessibles et intelligibles des écrits qui ne le sont pas toujours; mais par ailleurs son apport personnel se réduit à peu de chose; sa discussion des allégations réciproques du pape et de l'empereur est assez superficielle, et en renonçant à toute comparaison avec les théories du XI^e ou du XIV^e siècle, il a ôté à son livre un grand élément d'intérêt.

Le P. MANDONNET² aborde le problème de l'authenticité des écrits de saint Thomas d'Aquin par une voie dont on est surpris qu'elle ait été négligée jusqu'ici: l'étude des anciens catalogues de ces écrits. Il en a réuni et classé quinze, en partie dépendants les uns des autres; l'un, — qu'il appelle le catalogue officiel, — a une importance hors de pair; il paraît avoir été dressé chez les Dominicains de Naples, et il est inséré dans la déposition de Barthélemy de Capoue au procès de canonisation de 1319. En s'appuyant sur ces documents, le P. Mandonnet retranche définitivement des œuvres de saint Thomas quelques apocryphes; il arrive en revanche à cette constatation imprévue que certains écrits authentiques mentionnés dans les catalogues sont encore inédits; il n'est pas improbable que des recherches heureuses permettent de les retrouver et de les identifier.

L'importance des documents publiés par M. Finke dans son livre *Aus den Tagen Bonifaz VIII* et surtout dans ses *Acta Aragonensia* apparaît par les travaux qu'ils inspirent. Ils ont permis à M. ASAL³ de reprendre l'histoire de l'élection de Jean XXII. La dernière phase surtout, le conclave de Lyon, se trouve éclairée d'un jour nouveau par la correspondance des ambassadeurs aragonais. Le fait décisif fut l'évolution du cardinal Napoléon Orsini, passant du parti italien au parti franco-napolitain.

1. Graefe, *Die Publizistik in der letzten Epoche Kaiser Friedrichs II; ein Beitrag zur Geschichte der Jahre 1239-1250*. Heidelberg, Winter, 1909, in-8°, viii-275 p. (*Heidelberger Abhandlungen zur mittleren und neueren Geschichte*, fasc. 24).

2. R. P. Mandonnet, O. P., *Des écrits authentiques de saint Thomas d'Aquin*. Fribourg (Suisse), impr. de l'Œuvre de Saint-Paul, 1910, in-8°, 158 p.

3. Josef Asal, *Die Wahl Johanns XXII, ein Beitrag zur Geschichte des arignonesischen Papsttums*. Berlin et Leipzig, Walter Rothschild, in-8°, 82 p. (*Abhandlungen zur Mittleren und Neueren Geschichte*, fasc. 20).

M. JACOB¹ a pris le pontificat de Benoît XII pour sujet d'une esquisse un peu sommaire, mais claire, intéressante et bien documentée.

M. HENNIG² a dressé la liste des décimes levés en Allemagne au XIV^e siècle et jusqu'à la fin du Grand Schisme et résumé ce que les documents actuellement publiés apprennent quant à leur perception et leur productivité.

M. BISCHOFF³ apporte non une étude d'ensemble, mais une série de notes et presque de fiches sur l'humaniste Pierre-Paul Vergerio l'ancien. Ce sont des matériaux d'une biographie, mais d'ailleurs des matériaux de bonne qualité. Les lettres de Vergerio avaient été jusqu'ici peu utilisées, bon nombre d'entre elles étant dépourvues de date, et leur éditeur, M. Luciani, ayant eu l'idée singulière de les classer dans l'ordre alphabétique des *incipit*. M. Bischoff a réussi à en dater, approximativement tout au moins, plus d'une trentaine. Le chapitre le plus étendu concerne le rôle de Vergerio au cours du Grand Schisme.

Nous plaçons ici le livre de M. WERMINGHOFF⁴, bien qu'il remonte, dans son premier chapitre, jusqu'au XI^e siècle, et bien que d'autre part il suive jusqu'à une époque presque contemporaine, jusqu'à Dalberg et Wessenberg, les manifestations des idées qu'il étudie, parce que de beaucoup la partie la plus importante en est consacrée, comme il convient, au XV^e siècle et à la période des grands conciles. Le défaut de ce bon travail est un peu d'incertitude dans l'idée que l'auteur se fait d'une église nationale. On ne voit pas de quelle manière il en comprend les rapports avec le Saint-Siège. Par moments, d'autre part, il distingue les conceptions d'église nationale et d'église d'État. Et cependant d'un bout à l'autre de son exposé circule une même idée essentielle : la cause qui a frappé de stérilité les efforts du nationalisme religieux en Allemagne, c'est que ni en 1418, lors du concordat de Martin V, ni en 1439, lors de l'ac-

1. Karl Jacob, *Studien über Papst Benedikt XII (20 Dezember 1334 bis 25 April 1342)*. Berlin, Trenkel, 1910, in-8°, iv-165 p.

2. Ernst Hennig, *Die päpstlichen Zehnten aus Deutschland im Zeitalter des Avignonesischen Papsttums und während des grossen Schismas; ein Beitrag zur Finanzgeschichte des späteren Mittelalters*. Halle, Niemeyer, 1909, in-8°, xii-91 p.

3. Conrad Bischoff, *Studien zu P. P. Vergerio dem Aelteren*. Berlin et Leipzig, Rothschild, in-8°, xii-98 p. (*Abhandlungen zur Mittleren und Neueren Geschichte*, fasc. 15).

4. Albert Werminghoff, *Nationalkirchliche Bestrebungen im deutschen Mittelalter*. Stuttgart, Enke, 1910, in-8°, xviii-180 p. (*Kirchenrechtliche Abhandlungen*, herausgegeben von U. Stutz, fasc. 61).

ception des décrets de Bâle, ni en 1448, lors du concordat de Vienne, ni à aucune époque il ne s'est trouvé d'organisation politique pour servir de support à l'organisation religieuse.

M. Werminghoff ne fait pas mystère de sa sympathie pour les idées soutenues à Bâle. M. Noël VALOIS¹, qui traite l'histoire du concile d'un autre point de vue, étudiant moins son activité réformatrice que ses relations avec le Saint-Siège, suggère, ou plutôt, — car il n'y a pas de récit plus objectif, — laisse les faits suggérer des conclusions assez différentes. Ce n'est pas qu'il dissimule rien, ni des défauts de caractère d'Eugène IV, ni de ses erreurs de conduite. Mais que dire du concile? A n'envisager les choses que du point de vue réaliste, en laissant de côté la théologie, le seul contraste entre sa prétention à représenter l'Église universelle, et le nombre ridiculement restreint de ses membres, suffisait à trancher la question contre lui. On ne doit pas trop vanter son zèle pour la réforme, pas plus qu'on ne doit refuser ce sentiment à Eugène IV. La vérité est que tous deux la désiraient; mais chacun aimait mieux qu'elle ne se fit pas que de la laisser faire par l'autre et au profit de l'autre; le Saint-Siège était plus porté à l'ajourner, et le concile à la bâcler pour s'en faire une arme de guerre. Le vrai fond du débat était d'ordre théologique; il s'agissait du fameux principe, posé à Constance, de la supériorité du concile sur le pape. L'énorme erreur des Bâlois fut de s'exagérer le prestige et la popularité de cette thèse, au point de méconnaître une des forces morales les plus évidentes du temps, l'horreur du schisme, supérieure à tous les principes, et qui s'imposait aux souverains, sans lesquels d'autre part le concile ne pouvait rien. Quant à la papauté, jamais, — et c'est un point définitivement établi par M. Valois, — elle n'a reconnu les décrets de Constance. Il est vrai qu'en général, et sauf au cours de la seconde rupture d'Eugène IV avec Bâle, elle a évité de les rejeter catégoriquement; ses formules flottantes et un peu équivoques écartent par prétériton plutôt qu'elles ne condamnent la théorie conciliaire. Inutile de dire les mérites de premier ordre que présente le nouvel ouvrage de M. Valois; il suffit de constater qu'il est digne de l'éminent historien du Grand Schisme et de la Pragmatique Sanction.

E. JORDAN.

1. Noël Valois, *la Crise religieuse du XV^e siècle : le pape et le concile (1418-1450)*, Paris, Picard, 1909, 2 vol. in-8°, xxviii-408 et 426 p. (avec dix planches et figures).

HISTOIRE D'ALLEMAGNE.

HISTOIRE POLITIQUE DE 1519 A 1648.

DOCUMENTS. — Le grand recueil entrepris par le P. BRAUNSBERGER, l'édition des lettres de Canisius, vient de s'enrichir d'un tome nouveau qui s'ajoute aux quatre gros volumes antérieurement parus¹. La puissante personnalité de Canisius était digne d'une telle publication. Comme les précédents, ce tome nouveau sera accueilli avec joie, aussi bien par les historiens de la Compagnie de Jésus et de la contre-réformation en Allemagne que par ceux de la littérature et de la civilisation et des sciences pédagogiques et théologiques. L'intérêt en sera même plus génial encore, car nous entrons maintenant dans la période de l'activité la plus large de Canisius devenu provincial pour la Haute-Allemagne. Presque tous les documents publiés sont inédits; quarante-cinq bibliothèques et dépôts d'archives d'Allemagne, d'Autriche, d'Italie, de France, d'Angleterre et de Belgique ont été mis à contribution; ce sont naturellement les archives de la Société de Jésus qui ont fourni la plus riche moisson; 274 lettres, 285 actes ont été ajoutés à la masse déjà existante; l'édition est faite avec un soin digne d'éloges soit qu'il s'agisse du texte, établi avec une précision parfois méticuleuse, ou des commentaires qui l'accompagnent et le commentent; l'éditeur est absolument maître de son sujet. Il va jusqu'à signaler et à caractériser, quand il le peut, les lettres perdues dont il constate ou devine l'existence par les réponses ou par quelque mention rencontrée par hasard. Dans les documents joints aux lettres, — les *Monumenta Canusiana*, — l'éditeur a groupé tous les témoignages qu'il a pu réunir sur l'activité de Canisius comme écrivain, prédicateur, homme politique, organisateur, sur ses relations avec l'École et l'Université, sur son itinéraire et ses relations de toute sorte; en un mot, rien ne lui a paru à dédaigner de ce qui pouvait projeter la moindre lueur sur la vie de son héros. Il serait difficile de trouver, pour cette époque, un autre personnage dont la biographie repose sur des travaux préparatoires aussi solides. En outre, le résumé donné en tête de l'ouvrage, les tableaux chronologiques et un index détaillé facilitent singulièrement les recherches.

1. *Beati Petri Canisii, S. J. Epistulae et Acta. Collegit et adnotationibus illustravit Otto Braunsberger ejusdem Societatis Sacerdos. Volumen quintum, 1565-1567. Friburgi Brisgoviae, Herder, 1910, in-8°, LXXX-937 p.*

On ne peut tenter ici l'analyse détaillée de ce volume ; parmi les hommes avec lesquels Canisius fut en relations épistolaires, il faut citer, en première ligne, le général de l'ordre François de Borgia et son fidèle auxiliaire Jean de Polanca, secrétaire de la Société, superintendant du Collège germanique, ce grand centre de formation intellectuelle du clergé allemand. Le petit nombre de lettres échangées entre le provincial et les évêques allemands, — et il y a de ces lettres où apparaissent d'autres sentiments que la confiance réciproque, — montre avec quelle peine les Jésuites sont entrés en relations avec la hiérarchie ecclésiastique. Les lettres où Canisius dépeint la situation de l'Allemagne catholique avant la contre-réformation ont une valeur toute particulière. Le triste état de la discipline ecclésiastique, de la cure d'âmes et de l'enseignement, le mépris que l'on ne ménageait pas au clergé, tout cela on le savait, certes, d'une manière générale ; il est possible, cependant, désormais, de s'en rendre compte, dans le détail, surtout pour l'Allemagne du Sud et de l'Ouest, grâce à la déposition d'un témoin bien placé pour observer. L'Allemagne était, pour la Société de Jésus, un champ de travail qui promettait les plus belles récoltes, mais aussi les plus grandes épreuves ; ces épreuves étaient d'autant plus cruelles que le jeune ordre avait à lutter avec des difficultés financières, sans parler de la défiance qu'on lui marquait du côté catholique. C'est seulement parce que la Société de Jésus représentait alors la force la plus agissante de l'église catholique qu'elle réussit à prendre racine relativement aussi vite en Allemagne. Canisius fournit une bonne part des efforts incessants qui assurèrent le succès. La vie laborieuse de cet homme, — le premier et sans doute le plus grand des Jésuites allemands, — nous introduit pour ainsi dire dans le chantier de la contre-réformation là où s'élaborent les fondations de séminaires, de collèges, d'écoles, là où se déploie l'activité des Jésuites comme prédicateurs et écrivains, confesseurs et conseillers de princes. Le récit de leur succès, — et c'est là une impression à laquelle il est impossible de se dérober, — réside dans la foi qui les anime, dans le don complet qu'ils ont fait d'eux-mêmes en vue de leur grande tâche : la réforme morale du catholicisme.

HISTOIRE DES INSTITUTIONS. — L'histoire des institutions de l'Allemagne, à l'époque du morcellement de la nation allemande, c'est-à-dire depuis la chute des Hohenstaufen jusqu'à la dissolution du Saint-Empire romain, est un domaine hérissé de difficultés et peu étudié. Récemment les recherches se sont portées plus particulièrement sur l'institution des cercles. L'affaiblissement de la royauté dans la dernière partie du moyen âge fit que la tâche de veiller au

maintien de la paix intérieure échappa de plus en plus aux mains du pouvoir central pour être reprise par les coalitions des grands. Ce fut là le germe de l'institution des cercles. Préparées par les coalitions pour la paix (*Landfrieden*) qui s'étaient formées au XIII^e et au XIV^e siècle, les premières tentatives, d'abord infructueuses, de diviser l'empire en cercles se firent jour vers la fin du XIV^e siècle, sous le règne de Wenceslas. Le XV^e siècle est rempli de nouveaux et vains efforts tentés dans ce but; il fut atteint seulement sous Maximilien I^{er}. L'institution des cercles de l'an 1500, renouvelée en 1521, fut la première division effective de l'empire en cercles et subsista, dans ses lignes principales, jusqu'à la ruine du Saint-Empire romain. Deux de ces cercles, ceux de la Franconie et de la Basse-Saxe, ont été récemment l'objet de monographies.

La Société d'histoire de la Franconie a entrepris d'approfondir l'histoire de ce cercle avec documents à l'appui. M. HARTUNG, qui s'est chargé du premier volume¹, nous présente un travail consciencieux, très méritoire et d'une grande portée, puisqu'il intéresse aussi bien l'histoire des institutions de l'Allemagne tout entière. M. Hartung fait d'abord un exposé général des tentatives de coalition dans les différents territoires de l'Allemagne depuis leur origine jusqu'à l'institution des cercles de 1521. Cet exposé est suivi d'une histoire détaillée du cercle de Franconie qui va de 1521 à 1559, et dans laquelle l'auteur montre le développement et l'importance croissante de l'institution et, comme telle, la fonction du cercle comme simple circonscription pour l'élection du « Reichsregiment », l'influence que le cercle gagne, étape par étape, dans les questions touchant à l'organisation militaire, au maintien de la paix publique, au système monétaire. La seconde moitié du volume contient un choix des documents les plus importants. Les volumes à paraître montreront comment, une fois l'édifice de l'institution achevé, le cercle arrive à déployer la plénitude de son activité.

Dans un cadre plus restreint, l'étude que M. NEUKIRCH a consacrée au cercle de Basse-Saxe² a plus d'un point de contact avec l'ouvrage de M. Hartung. Comme ce dernier, M. Neukirch suit d'abord la genèse générale de l'institution des cercles allemands à partir de la

1. Fritz Hartung, *Geschichte des fränkischen Kreises*; t. I : 1521-1559. Leipzig, Quelle u. Meyer, 1910, in-8°, xxxviii-461 p. (Veröffentlichungen der Gesellschaft für fränkische Geschichte. 2^e série : Geschichte des fränkischen Kreises, Darstellung und Akten, publ. sous la direction d'Anton Chroust.)

2. Albert Neukirch, *Der niedersächsische Kreis und die Kreisverfassung bis 1542*. Leipzig, Heinsius, 1909, in-8°, xi-226 p. (Quellen und Darstellungen aus der Geschichte des Reformations-jahrhunderts, publ. par G. Berbig, t. X.)

fin du xiv^e siècle, puis il examine les modifications apportées aux institutions pendant la grande période des réformes sous Maximilien I^{er} et il termine par un exposé spécial des origines et de l'activité du cercle de la Basse-Saxe. A l'origine, le cercle de la Basse-Saxe était seulement destiné à assurer la paix publique. Dans la période de 1520 à 1530, le péril turc donna lieu à des tentatives tendant à faire participer tous les membres de l'empire à ses charges militaires, et ce fut ainsi que le cercle de la Basse-Saxe eut sa part dans les institutions militaires de l'empire. Vers le milieu du xvi^e siècle, l'organisation du cercle, importante surtout en matière d'impôts, était terminée. Le travail de M. Neukirch est établi sur des bases solides. Comme celui de M. Hartung, il repose en grande partie sur des matériaux inédits et constitue un progrès marqué dans nos connaissances sur l'histoire des institutions. Mais, comme il se renferme étroitement dans le domaine de l'histoire territoriale, le bénéfice qu'on en retire pour l'histoire générale des institutions allemandes est moindre que celui du livre de M. Hartung.

C'est également le point de vue territorial qui prédomine, et cela à un degré encore plus strict, dans le travail de M. KNETSCH sur les institutions d'un électorat ecclésiastique¹. M. Knetsch fait d'abord le tableau des États de l'électorat de Trèves jusqu'au moment où, vers la fin du xv^e siècle, les institutions provinciales eurent atteint leur entier développement; puis il décrit l'organisation des États pendant le xvi^e siècle et la place qu'y occupent le chapitre cathédral, le clergé et la noblesse, les villes et la province. Un chapitre spécial nous fait connaître l'organisation et l'activité de la diète provinciale, enfin le système fiscal est l'objet d'un minutieux exposé. Au xvi^e siècle, les impôts les plus lourds étaient prélevés non pour le pays, mais pour l'empire. M. Knetsch montre comment le groupe des imposés alla toujours s'élargissant. Jusque vers la fin du moyen âge, le clergé seul était appelé à fournir des subsides; ce ne fut qu'au cours du xv^e siècle que les villes et la province furent mises à contribution. La tentative, faite au xvi^e siècle, d'imposer aussi la noblesse n'eut qu'un succès passager et échoua finalement, la noblesse s'étant insensiblement affranchie de la souveraineté de l'archevêque de Trèves pour ne plus relever que de l'empereur. Le procès que la noblesse eut à soutenir de ce fait contre le seigneur suzerain et les États dura depuis le milieu du xvi^e siècle jusqu'au commencement

1. Gustav Knetsch, *Die landständische Verfassung und reichsritterschaftliche Bewegung im Kurstaate Trier, vornehmlich im XVI Jahrhundert*. Berlin, E. Ebering, 1909, 4n-8°, 184 p. (Historische Studien, publ. par E. Ebering, fasc. LXXV.)

du XVIII^e. La grande importance que prit dans l'électorat de Trèves le mouvement de la noblesse impériale donne à cette partie du livre un intérêt qui dépasse les bornes de l'histoire territoriale, car nous y trouvons une étude des rapports de la noblesse aussi bien avec son souverain immédiat qu'avec l'empire depuis la fin du moyen âge jusqu'au commencement du XVIII^e siècle. Notons encore que M. Knetsch, lui aussi, a largement mis à profit des matériaux d'archives.

Nous retrouvons le nom de M. HARTUNG dans une étude¹ qui nous introduit dans la dernière période des grandes tentatives de réformes constitutionnelles, celle qui va de la guerre de Smalkalde à la paix religieuse d'Augsbourg. Jusqu'ici, ces dix années ont surtout été étudiées au point de vue de l'histoire de la Réformation à cause du mouvement de recul si grave que subit alors le protestantisme allemand. Laissant de côté la question religieuse, M. Hartung prend comme point de départ la réforme des institutions impériales tentée au commencement du XVI^e siècle, ainsi que l'idée de l'empire universel qui, avec Charles-Quint, avait repris vie une dernière fois. Ce n'était pas l'idée dynastique, mais uniquement l'impérialisme du moyen âge qui pouvait motiver le programme d'une monarchie universelle représentée au point de vue politique par l'empereur et au point de vue ecclésiastique par le pape. Pour Charles-Quint, la lutte contre les protestants avait pour objet l'unité de l'église autant que celle de l'empire, telle que la concevait le moyen âge. Sa victoire sur la ligue de Smalkalde, qui rendit l'empereur plus puissant en Allemagne que ne l'avait été depuis des siècles aucun de ses prédécesseurs, fit mûrir en lui le dessein depuis longtemps couvé d'une réforme de l'empire dans le sens monarchique. Charles-Quint ne voulait pas renouveler les ingrats essais de réforme du passé, mais supprimer la constitution de l'empire en réunissant tous ses membres en une nouvelle confédération placée sous l'hégémonie de l'empereur. Ce plan échoua, les princes, même les plus loyaux et de bons catholiques comme le duc de Bavière, s'étant rangés du côté de l'opposition contre ce projet de confédération.

L'amoindrissement de la puissance impériale pendant les années suivantes, l'opposition que fit à la politique impériale le propre frère de l'empereur, Ferdinand, qui craignait pour sa succession au trône impérial, et enfin la victoire que remporta sur l'empereur la ligue des princes, à la tête de laquelle se trouvait Maurice de Saxe (1552),

1. Fritz Hartung, *Karl V und die deutschen Reichsstände von 1546-1555*. Halle a S., M. Niemeyer, 1910, in-8°, 176 p. (Historische Studien, publ. par R. Fester, fasc. I.)

anéantirent tout espoir de réaliser la modification des institutions de l'empire dans le sens poursuivi par Charles-Quint et, après l'abdication de celui-ci, la longue lutte entre le pouvoir impérial et les états de l'empire prit fin. La diète d'Augsbourg, en 1555, confirma pour des siècles la victoire de la souveraineté territoriale sur l'idée de l'unité monarchique. Le livre de M. Hartung, basé sur des vues originales, est écrit avec clarté, et il a le mérite de tirer des événements bien connus en eux-mêmes des conclusions qui mettent nettement en évidence le développement de l'histoire des institutions.

HISTOIRE POLITIQUE. — M^{lle} SCHNELLER a pris pour objet de ses recherches¹ l'histoire de la paix de Bruxelles, de 1516, par laquelle l'empereur Maximilien I^{er}, renonçant à la possession de Vérone, accède au traité de Noyon conclu peu de temps auparavant entre son petit-fils Charles d'Espagne et le roi François I^{er}. Sur certains points, telle la question du contenu des articles secrets du traité de Noyon, — qui ne sont pas venus jusqu'à nous, — l'auteur aboutit à des résultats nouveaux. Mais en somme elle fait preuve de l'inexpérience de la débutante, tant au point de vue de la forme que du fond. La composition et surtout le style laissent par trop à désirer. On accueillera cependant avec intérêt la publication de quelques documents des années 1515 et 1516, correspondances diplomatiques et mémoires relatifs à l'histoire de Maximilien I^{er} et de Charles-Quint.

La politique pontificale et l'élection impériale de 1519 constituent un difficile problème qui a tenté M. FRITSCHÉ². Malgré le soin avec lequel il a étudié les lettres et documents réunis dans l'édition des Actes de la diète germanique, il n'a pas réussi à soulever le voile sur tous les points qui ont influencé la politique papale dans ses sentiers tortueux. Tout d'abord, il ne saisit pas bien le rôle joué dans la lutte électorale par Frédéric le Sage et il a le tort d'ignorer les résultats auxquels est arrivé M. Kalkoff (*Zeitschrift für Kirchengeschichte*, p. 399 et suiv.). De même, il se fait une fausse idée du caractère de l'électeur lorsqu'il le dépeint comme enclin à suivre le cours des événements dans une inaction contemplative (p. 52).

L'idée, assez fondée en elle-même, que jusqu'ici l'histoire de l'époque de la Réformation allemande a été écrite en utilisant outre mesure des sources protestantes a conduit M. WOLFF à exposer la politique de l'évêque de Strasbourg Guillaume III dans ses rapports

1. Adelheid Schneller, *Der Bruessler Friede von 1516*. Berlin, E. Ebering, 1910, in-8°, 91 p. (Historische Studien, publ. par E. Ebering, fasc. LXXXIII.)

2. Bernhard Fritsche, *Die päpstliche Politik und die deutsche Kaiserwahl 1519*. Halle a S., Buchhandlung des Waisenhauses, 1909, 58 p.

avec l'Empire¹. Il a pensé avec raison qu'il y aurait profit à connaître l'histoire généralement négligée des états catholiques. Le rôle politique qu'a précisément joué ce prince de l'église ne permettait guère, il est vrai, ni d'approfondir ni de modifier les appréciations qui ont cours généralement sur l'Allemagne catholique du temps de la Réformation. Sans doute la personnalité de l'évêque offre plus d'un trait sympathique; c'était un prince doux et affable que son caractère conciliant semblait prédestiner au rôle de médiateur; doué de qualités diplomatiques incontestables, il jouit par moments d'une grande considération auprès de l'empereur et des états de l'empire, mais il était beaucoup trop faible, craintif et mou, trop préoccupé de veiller sur ses propres intérêts pour être en mesure de jouer un rôle prépondérant comme homme politique. Évêque, il n'osa pas, bien qu'il eût reconnu clairement les maux de l'Église, opérer d'énergiques réformes ecclésiastiques; homme politique, il recula de même devant la moindre difficulté sérieuse. Enfin il ne s'est jamais trouvé en présence d'une tâche politique vraiment considérable. Au début, M. Wolff éveille chez le lecteur le sentiment contraire lorsqu'il écrit : « Sous le règne de Charles-Quint, l'évêque se vit appelé à accomplir de grandes tâches » (p. 93); mais bientôt après il nous apprend que le point culminant de l'œuvre politique consista dans la mission que lui avait confiée l'empereur, de sonder, à la diète de Spire, en 1526, les dispositions des états de la Haute-Allemagne dans les questions de religion (p. 256). Pour un objet aussi mince, une simple biographie de l'évêque et du prince souverain suffisait; il n'y avait pas lieu de faire de sa personne le centre d'une étude de la politique impériale. En fait, ce livre ne fournit pas une contribution notable à ce que nous savions sur l'histoire de l'empire.

M. CARDAUNS continue ses recherches sur l'histoire de Charles-Quint², en les rattachant au célèbre discours prononcé par l'empereur à Rome, le jour de Pâques de l'an 1536.

Dans une introduction concise, mais très nourrie, il traite les relations franco-impériales antérieurement à la troisième guerre entre Charles-Quint et François I^{er} ainsi que les rapports qui existent

1. Richard Wolff, *Die Reichspolitik Bischof Wilhelms III von Strassburg, Grafen von Honstein 1506-1541. Ein Beitrag zur Reichsgeschichte im Zeitalter Maximilians I und Karls V.* Berlin, E. Ebering, 1909, in-8°, 395 p. (Historische Studien, publ. par. E. Ebering, fasc. LXXIV.)

2. Ludwig Cardauns, *Zur Geschichte Karls V in den Jahren 1536-1538.* Rome, Loescher et C^{ie}, 1909, in-8° 75 p. (Extrait des *Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken*, t. XII, p. 189-211, 321-367.) Voir notre précédent Bulletin, *Rev. hist.*, t. CHII, p. 133.

entre ces relations et la politique de famille de Paul III et surtout avec l'attitude de Charles-Quint dans la question religieuse. Avec une appréciation très juste de la nature si complexe de l'empereur, il nous dépeint celui-ci comme « un caractère qui croyait pouvoir régir le monde par le calcul ». Il n'avait en lui rien de la politique agressive du vice-chancelier impérial, Held, qui mit la plus vive insistance à lui déconseiller une politique de concessions en matière de religion et qui réussit à opposer à la ligue de Smalkalde une ligue des princes catholiques, Charles-Quint était en outre le représentant d'un système politique qui subordonnait la question religieuse à la politique universelle. M. Cardauns montre d'une façon convaincante comment la politique de Held devait échouer, non seulement parce qu'elle n'était pas soutenue par l'empereur, mais encore parce que les princes catholiques reculaient devant les réformes et avaient besoin de la paix, sans oublier leur répugnance à fortifier la puissance de la maison de Habsbourg. Les sources de cette histoire sont très disséminées, le premier mérite de M. Cardauns est de les connaître parfaitement; mais en outre il ajoute à nos connaissances en publiant en appendice de précieux documents tirés des Archives impériales de Vienne.

Profitions de l'occasion pour mentionner un autre ouvrage de M. Cardauns qui a trait à peu près aux mêmes années et en partie aux mêmes questions mais qui n'appartient pas, à proprement parler, à l'histoire politique¹. C'est un recueil de documents nouveaux tirés des archives du Vatican et de quelques autres dépôts, sur l'histoire des tentatives d'union et de réforme religieuses durant les années où le protestantisme allemand atteignit à son apogée et celles qui précèdent de peu sa décadence. Indiquons ici les plus importants de ces textes : c'est d'abord le projet de réunion de Leipzig, résultat du colloque tenu à Leipzig entre théologiens « iréniques », à l'incitation du conseiller saxon Carlowitz, et qui, en conformité de leurs tendances, chercha ou bien à tourner les difficultés ou à les résoudre par des compromis. Les quatre documents qui suivent forment l'exacte contre-partie du projet de réunion de Leipzig, ce sont : un tableau de tous les points de controverse inconciliables entre catholiques et luthériens, de la main de Jean Fabri, théologien rigide en matière de dogme autant qu'acérbe, puis quelques mémoires du même auteur, élaborés pour les assemblées de Spire,

1. Ludwig Cardauns, *Zur Geschichte der kirchlichen Unions- und Reformbestrebungen von 1538-1542*. Rome, Lœscher et C^e, 1910, in-8°, xii-312 p. (Bibliothek des Preussischen Historischen Institutes in Rom, t. V.)

de Haguenau et de Worms (1540). De la même époque date un avis doctrinal de Jean Cochlaeus, imbu du même esprit et dont l'auteur cherchait à détourner Ferdinand de témoigner la moindre faveur aux protestants.

Les écrits de l'évêque Nausea, humaniste chez lequel on retrouve l'influence d'Érasme et qui reconnaissait la nécessité de réformes religieuses, nous font entendre une note un peu différente. Il ne se contente pas de rejeter purement et simplement le protestantisme; avec plus de force que les autres, il expose les réformes positives qu'il réclame de l'église; il nous donne ainsi le programme politique et moral de la contre-Réforme tel qu'il a été réalisé plus tard, grâce surtout à l'action de la Compagnie de Jésus. Viennent enfin des plans concernant la réforme de l'église. Car, vers 1542, les idées d'union font place en Allemagne à celles de réforme. Il est vrai que, pendant les vingt années qui suivent, la réforme de l'église paraît devoir rester un vain désir, comme il en avait été de l'union religieuse. L'archevêque de Mayence, Albert, et le cardinal Morone, auxquels M. Cardauns cède maintenant la parole, sont les deux représentants de ces idées de réforme. En eux s'éveille cet esprit du siècle qui devait bientôt prendre le dessus au Concile de Trente et qui, — non pas quelques années après, mais quelques générations plus tard, — devait aboutir à une transformation réelle de l'esprit de l'église romaine envahie par le goût du monde. Le programme de réformes de Mayence, qui date des premières années après 1540, est en effet un des témoignages les plus importants et les plus anciens pour la nouvelle ère de l'église catholique en Allemagne. Un appendice qui concerne une tentative de réforme de l'église au commencement du XVIII^e siècle termine cette précieuse publication.

Un chapitre de l'histoire de la guerre de Trente ans, encore délaissé jusqu'à nos jours par les historiens, fait l'objet du livre de M. GÜNTHER¹. Il s'agit de la ligue tentée pendant dix ans par la maison de Habsbourg mais jamais réalisée. C'est le vieil antagonisme toujours en éveil, depuis Charles-Quint, des Habsbourg contre la France, qui, durant cette grande guerre, a plusieurs fois rapproché les cours de Madrid et de Vienne. En général, c'était Madrid qui faisait les ouvertures pour gagner Vienne à sa politique. Ce qui divisa les deux puissances, malgré la presque complète communauté d'intérêts, c'était en partie Maximilien de Bavière et Wallenstein,

1. Heinrich Guenter, *Die Habsburger-Liga, 1625-1635. Briefe und Akten aus dem General Archiv zu Simancas*. Berlin, E. Ebering, 1908, in-8°, xvi-487 p. (Historische Studien, publ. par E. Ebering, fasc. LXII.)

en partie la supériorité de la diplomatie de Richelieu ou bien encore la méfiance et la jalousie de la cour de Vienne elle-même. Plus d'une fois cette alliance parut sur le point d'être conclue; jamais cette éventualité ne sembla plus près d'être une réalité que dans l'hiver de 1634 à 1635. Wallenstein venait d'être assassiné, la Bavière était prête à entrer dans la ligue; mais de nouveau, et cette fois définitivement, le plan échoua par la médiation de Rome, provoquée par Richelieu, qui, au dernier moment, empêcha l'empereur de s'associer à la politique d'agression de l'Espagne. L'ouvrage est partagé en deux parties d'une étendue à peu près égale; la première contient l'exposé, la seconde les sources. L'exposé est clair et précis et il dénote partout un jugement politique très sûr; les sources, rapports et instructions diplomatiques, correspondances des souverains et des hommes d'Etat, sont toutes puisées aux archives de Simancas. Ce livre constitue un réel progrès pour les études historiques.

Les historiens salueront avec joie l'apparition d'une édition nouvelle et soigneusement revue de la classique histoire de Wallenstein par Léopold von Ranke¹, cette œuvre qui tient à la fois de la biographie et de l'histoire universelle et dans laquelle l'art du vieux maître a su s'élever une dernière fois à son plus haut degré. C'est à M. Hallwich, qui a fait de Wallenstein l'objet d'études spéciales, que nous devons la révision de cette œuvre, faite avec tout le respect dû à son auteur. Les rectifications, toutes d'un ordre secondaire, y ont été apportées avec tant de ménagements qu'elles sont à peine visibles; elles ont pour objet, soit de rétablir la forme exacte des noms de personnes, de lieux ou de titres, soit de corriger certaines données erronées sur la force des troupes, ou enfin de rectifier des dates inexactes dues par exemple à la confusion des calendriers du vieux et du nouveau style; en deux endroits seulement il y a eu suppression de membres de phrase contenant des erreurs de fait. Mais ces légères modifications ne portent pas la moindre atteinte à l'esprit de l'œuvre de Ranke.

HISTOIRE DE LA CIVILISATION. — L'idée qu'un peuple se fait d'un autre peuple est sans contredit l'une des clefs pour l'intelligence du caractère national de ce peuple. M. Liebmann s'est proposé la tâche fructueuse de réunir toutes les relations imprimées que des auteurs italiens ont consacrées à l'Allemagne au temps de la Réformation et de les résumer, autant que possible, en un tableau général².

1. Léopold von Ranke, *Geschichte Wallensteins*, 6^e éd., revue. Leipzig, Duncker u. Humblot, 1910, in-8°, VIII-371 p.

2. Hans Liebmann, *Deutsches Land und Volk nach italienischen Berichter-*

Les deux premiers chapitres, qui concernent les sources et les auteurs, n'offrent, comme il fallait s'y attendre, rien de neuf. Le chapitre sur la topographie de l'Allemagne a du prix parce qu'il résume les connaissances géographiques qu'on avait alors en Italie sur l'Allemagne. Malheureusement, l'auteur s'étant contenté de donner une sèche succession de détails laisse au lecteur le soin de se représenter d'une façon tangible l'ensemble de ces connaissances. La meilleure partie du livre est intitulée « le peuple allemand ». Dans ce chapitre, l'auteur a su donner quelque chose qui ressemble à une peinture d'ensemble. Il essaye d'abord de déterminer quelle image les Italiens se faisaient du peuple allemand dans sa généralité. La note fondamentale est caractérisée par un singulier mélange de peur et de mépris. Puis il entreprend de montrer l'impression faite sur les observateurs italiens par les différentes couches sociales du peuple allemand. La conscience, innée chez l'homme de la Renaissance, d'appartenir à une race plus policée, l'incapacité du méridional à comprendre la réformation allemande, la vieille antipathie de l'Italien à l'égard des barbares du Nord, tout cela contribue à donner du peuple allemand dans son ensemble un portrait peu bienveillant et peu flatteur. Il va de soi qu'en traçant ce tableau ses auteurs ne se doutent pas qu'ils n'esquissent pas seulement la caractéristique du peuple allemand, mais aussi la leur propre.

Deux biographies, aussi disparates qu'elles peuvent l'être, nous introduisent dans des questions intéressantes l'histoire de la civilisation. L'une d'elles nous fait jeter un regard sur la justice criminelle du XVI^e siècle, l'autre sur les rapports des cours avec le demi-monde. M. WINTZER nous raconte l'histoire de la vie de Hermann Schwan, bourgeois de Marbourg¹, de 1500 environ à 1552. Bien que fatigante dans son ensemble, cette histoire n'en contient pas moins des épisodes aussi captivants qu'un roman historique; elle nous raconte, d'après des documents judiciaires, où se montre parfois la personnalité du landgrave Philippe de Hesse, les infortunes d'une nature exubérante, moralement dérégulée, mais non criminelle, et qui périt victime d'un jugement arbitraire. Une fausse accusation d'adultère et de meurtre entraîne pour Hermann Schwan la perte de son honneur, le conduit en prison et à la torture. Dans cette lutte désespérée pour son bon droit, le bourgeois libre succombe

statern der Reformationszeit. Berlin, E. Ebering, 1910, in-8°, 241 p. (Historische Studien, publ. p. E. Ebering, fasc. LXXXI.)

1. Eduard Wintzer, *Hermann Schwan von Marburg. Ein Beitrag zur Geschichte Philipps des Grossmütigen*. Marburg i. H. Kommission von Elwert, 1909, in-8°, VIII-336 p.

contre une justice qui fait plier le droit devant la volonté du pouvoir absolu. C'est ce qui donne au naufrage de cette existence humaine une importance plus que personnelle; il sera bien accueilli par l'historien de la civilisation comme une image caractéristique du temps de la Réforme.

En utilisant avec bonheur des matériaux que le hasard lui a fait découvrir dans les archives de Simancas, M. HERRE nous a tracé de la mère de don Juan d'Autriche¹ un portrait d'une exquise forme littéraire, avec laquelle s'harmonise heureusement l'élégance extérieure du volume. Il nous introduit dans le demi-monde du xvi^e siècle; mais l'esprit scientifique et l'art déployé par l'auteur ont su élever le sujet au niveau d'une étude intéressant l'histoire de la civilisation. Avec un fin sentiment psychologique pour le caractère peu sympathique de son héroïne, Barbe Blomberg, et par une habile peinture du vaste arrière-plan historique sur lequel s'est déroulée cette existence accidentée, M. Herre suit pas à pas les vicissitudes de la vie de Barbe Blomberg, depuis l'idylle amoureuse de Ratisbonne qui la conduisit dans les bras de Charles-Quint jusqu'à sa résidence de Gand, témoin des prodigalités de sa maison et de ses jouissances déréglées, et enfin jusqu'à sa maison de campagne au bord du golfe de Biscaye, où, retirée dans sa vieillesse, elle sut jouir jusqu'aux dernières limites de ses facultés sensuelles, exigeante et raffinée jusqu'au dernier moment, et où elle finit son existence en se préoccupant avec autant d'ardeur du salut de son âme que de sa réputation terrestre.

La série des traités sur l'histoire du commerce et des transports maritimes dont, il y a quelques années, M. Dietrich Schæfer a entrepris la publication vient de s'enrichir d'un nouveau et précieux volume. L'ouvrage que nous présente M. HAGEDORN² intéresse, il est vrai, en première ligne, l'histoire territoriale, car tout l'exposé gravite autour de la ville d'Emden, son point de départ, dont le commerce avait pris à cette époque un puissant essor; il convient néanmoins d'en parler à cette place en raison des multiples rapports que le commerce maritime avait établis entre la Frise orientale et la Hanse allemande, les pays du Nord, l'Angleterre, l'Europe occi-

1. Paul Herre, *Barbara Blomberg, die Geliebte Kaiser Karls V. und Mutter Don Juans de Austria. Ein Kulturbild des XVI. Jahrhunderts*. Leipzig, Quelle u. Meyer, 1909, in-8°, v-160 p.

2. Bernhard Hagedorn, *Ostfrieslands Handel und Schifffahrt im XVI. Jahrhundert*. Berlin, K. Curtius, 1910, in-8°, xxiv-370 p. (Abhandlungen zur Verkehrs- u. Seegeschichte, im Auftrage des Hansischen Geschichtsvereins herausg. von D. Schæfer, t. III.)

dentale et surtout les Pays-Bas. L'ouvrage repose pour la plus grande partie sur des sources encore inédites et acquiert une valeur particulière par la mise en œuvre de riches matériaux statistiques. Comme il était permis de l'attendre de la part d'un élève de Dietrich Schæfer, l'abondance des détails n'a nulle part empêché l'auteur d'apercevoir les grandes lignes et les étroits rapports des faits politiques et économiques. Aussi ce livre offre-t-il plus que son titre ne semble promettre ; il n'est pas seulement une histoire commerciale et maritime, mais en même temps un chapitre de l'histoire politique de l'Europe au xvi^e siècle. Il n'est pas jusqu'aux grands contrastes de la Réforme et de la contre-Réforme qui n'y jouent un rôle — Emden leur doit l'affluence de réfugiés religieux bien pourvus de capitaux. C'est ainsi que l'auteur, parti de l'étroite base de l'histoire de la Frise orientale, a su s'élever aux plus vastes horizons. Il est cependant regrettable que M. Hagedorn ait négligé de donner le moindre aperçu résumant ses recherches, défaut que l'absence d'une table des matières rend encore plus sensible. La manière d'écrire de l'auteur paraît révéler en plus d'un point l'influence de son maître. Le style en est vigoureux, les phrases concises et claires, mais d'une concision si uniforme qu'à la longue elle en rend la lecture monotone (ce qui n'est pas le cas pour Schæfer). Outre l'antipathie manifeste du jeune auteur pour le style savant et les longues périodes, il emploie avec prédilection, à côté de nombreux superlatifs, des termes vulgaires tirés du langage usuel de la conversation qui ne devraient jamais trouver place dans un ouvrage scientifique. Le débutant se reconnaît encore au ton trop tranchant qu'il apporte dans ses jugements, si bien fondés qu'ils soient en eux-mêmes. Mais ces défauts de forme ne font aucun tort au fond même de l'ouvrage. Tout bien considéré, ce livre est un travail d'une valeur peu commune pour une œuvre de début.

A.-O. MEYER.

COMPTE-RENDUS CRITIQUES.

E.-R.-A. SELIGMAN. **L'interprétation économique de l'histoire** (trad. franç. sur la 2^e édition par M. E. BARRAULT). Paris, Rivière, 1911. In-16, 176 pages. (*Bibliothèque des sciences économiques et sociales.*)

Ce petit livre, formé d'articles de la *Political Science Quarterly* réunis en volume en 1902, expose, dans une forme claire et rapide, à l'usage du grand public, la formation de la théorie marxiste du « matérialisme historique » dans Marx et dans Engels et examine les critiques qu'on en a faites. Il montre que cette théorie est tout à fait indépendante du socialisme et que, débarrassée des exagérations de Kautsky et de Loria, réduite à « l'interprétation économique » de l'histoire dans les termes que Engels a acceptés, elle a rendu de grands services à l'histoire et contient une forte part de vérité. Elle a débarrassé l'histoire de l'explication par les grands hommes, elle a élargi le terrain des études en y faisant entrer les facteurs économiques qui jouent un rôle dominant dans la formation des sociétés.

La partie critique (p. 95-174) est du domaine de l'économie politique et de la philosophie de l'histoire. Dans la 1^{re} partie (Histoire de la théorie), les premiers chapitres (comparaison avec les théories antérieures et origine hégélienne de la théorie) rentrent dans l'histoire de la philosophie. Ce qui peut intéresser les historiens, c'est l'étude des applications récentes de la théorie à la création de la famille patriarcale, à la communauté agricole, au totémisme, au système militaire du moyen âge, aux révolutions modernes.

La traduction est claire, mais défigurée par des coquilles.

Ch. SEIGNOBOS.

S. KRAUSS. **Talmudische Archäologie**. I. Band mit 29 Abbildungen im Text. Leipzig, Fock, 1910. In-8°, 720 pages.

La Société pour l'encouragement de la science juive qui s'est formée en Allemagne a résolu de publier une collection d'ouvrages constituant un manuel général de la science du judaïsme et comprenant les différentes branches de la philologie, de la littérature et de l'histoire juive. C'est à l'histoire qu'est rattaché le présent volume, qui contient l'archéologie talmudique. Comme le dit l'auteur, ce sujet est

la suite naturelle de l'archéologie biblique, qui a été déjà souvent traitée, tandis que le travail de M. Krauss est le premier essai systématique sur une matière dont on trouve seulement jusqu'ici des éléments épars dans les encyclopédies et dans quelques monographies. C'est une œuvre considérable que l'auteur a entreprise, car la littérature rabbinique est vaste et les données sont des plus abondantes. La difficulté était de classer tous les documents dont on dispose, en distinguant ce qui est proprement juif de ce qui appartient à l'Orient en général. Il va sans dire que nous ne pouvons étudier ou critiquer en détail l'œuvre de M. Krauss. Nul n'était mieux qualifié que lui, philologue et historien, pour mener sa tâche à bonne fin. Une simple énumération des questions traitées dans le premier volume en fera saisir toute l'importance : I, le logement et le mobilier; II, la nourriture et la cuisine; III, le vêtement et la toilette; IV, l'hygiène. Les notes qui sont placées à la suite de l'exposé ne couvrent pas moins de 400 pages, ce qui donne une idée du labeur énorme que l'auteur s'est imposé. Nous le remercions et nous le complimentons bien sincèrement d'avoir mis cet instrument précieux de travail entre les mains de tous ceux qui s'intéressent à la science juive en particulier et à l'archéologie ancienne en général. Nous espérons que le second volume ne se fera pas trop longtemps attendre.

Mayer LAMBERT.

E. CICCOTTI. *Le déclin de l'esclavage antique*; traduit par J. PLATON. Paris, Rivière et C^{ie}, 1910. In-8°, xix-451 pages.

M. Ciccotti, sociologue italien, disciple de Marx et d'Engels, auteur de bonnes monographies sur différents points de l'histoire économique de la Grèce, a eu raison de présenter aux lecteurs français, qu'il intéressera certainement, une édition française, revue et augmentée, de son livre.

Fidèle à son « interprétation matérialiste de l'histoire », il développe cette thèse que si les philosophies, surtout le stoïcisme, le christianisme, le développement général de la civilisation, ont contribué dans une certaine mesure à la décadence de l'esclavage, ce phénomène a cependant eu avant tout des raisons économiques, le développement du prolétariat et du salariat. L'introduction (p. 1-53) montre comment le christianisme, depuis Pierre et Paul jusqu'à saint Thomas d'Aquin, s'est accommodé de l'esclavage, sans même favoriser au début du moyen âge l'affranchissement sur les terres de l'Eglise; quelque progrès qu'ait fait la théorie de l'égalité des hommes, d'après les textes connus d'Euripide, des poètes comiques grecs, de Sénèque, la philosophie grecque et le stoïcisme ne demandent pas non plus la suppression de l'esclavage. La première partie du livre (p. 55-199) étudie ensuite l'évolution de l'esclavage dans la civilisation grecque, paral-

lèlement à l'évolution politique, économique et sociale. Sans apporter de faits nouveaux ni de recherches précises, M. Ciccotti utilise et critique, en sociologue, et à la suite de Pöhlmann, les résultats des travaux antérieurs, en particulier de Francotte, de Guiraud, de Jevons, sur les conditions du travail, sur l'industrie, sur les salaires en général, sur la valeur des esclaves. Malgré la concentration des fortunes mobilière et même immobilière, malgré le développement de l'industrie et des manufactures, le travail libre s'est constamment maintenu en face de l'esclavage et prend même le dessus à partir du IV^e siècle av. J.-C. La principale raison de ce phénomène en apparence inexplicable est la faible productivité du travail servile, qu'expliquent entre autres causes la paresse et la corruption de l'esclave, l'élévation constante de ses frais d'entretien par suite du renchérissement des céréales, la forte mortalité de cette classe, les risques de pertes que produisent les fuites, les guerres, les invasions. L'emploi de l'esclave se réduit peu à peu aux grandes manufactures, aux mines, à la marine. Inversement, la formation d'un nombreux prolétariat, urbain et rural, l'insuffisance des soldes et des distributions publiques favorisent le travail libre soit à la journée soit à la tâche. En Égypte, il y a fort peu d'esclaves, sauf à Alexandrie. En Orient, comme l'indique la multiplication énorme des affranchissements, surtout delphiques, l'esclavage est donc en voie de disparition au III^e siècle av. J.-C.; mais la conquête romaine va lui donner une nouvelle vie en Occident. L'évolution de l'esclavage dans la civilisation romaine est l'objet de la seconde partie (p. 201-451). Elle a exactement la même marche, les mêmes lois, le même résultat que dans la première. Le développement de l'esclavage est favorisé par la transformation économique et sociale de l'Italie, par les guerres, la formation des grosses fortunes, des *latifundia*, par la diminution du nombre des petits propriétaires, par les progrès du luxe; mais il renferme en lui les mêmes causes de décadence que précédemment : faible productivité du travail servile, paresse, immoralité, forte mortalité de l'esclave, cherté de son élevage et de son entretien. La fin des grandes guerres tarit la source de l'esclavage et la législation impériale multiplie les affranchissements. Le travail servile se modifie; loué ou vendu par le maître, exploité sous forme de gestion d'affaires, il se rapproche du salariat. Tout ce que perd l'esclavage est gagné par le travail libre, par le prolétariat, qui n'a jamais disparu même sur le sol, qui se reforme et l'emporte définitivement au Bas-Empire dans l'industrie sous la forme du salariat et des corporations, aux champs sous la forme du colonat. La thèse de M. Ciccotti est indiscutable et depuis longtemps prouvée pour Rome; quant à la Grèce, l'insuffisance des documents n'autorise pas, à notre avis, une conclusion aussi nette; la formation d'un prolétariat misérable pouvait y laisser subsister l'esclavage. M. Ciccotti n'en a pas moins eu le mérite de montrer une fois de plus l'importance des ques-

tions économiques dans l'antiquité. Mais quelle fatigante prolixité dans cette exposition forcément banale de l'histoire politique et sociale de Rome et de la Grèce! Pourquoi tant de citations inutiles de Marx, d'Engels et autres sociologues? Pourquoi tant de phraséologie sociologique? La bibliographie est tout à fait insuffisante, surtout pour Rome; il y manque par exemple les *Études économiques sur l'antiquité* de Guiraud, le *Grundriss* de Pöhlmann, *Das attische Recht* de Lipsius, le *Mémoire sur l'affranchissement des esclaves* de Foucart, les articles de Ritter sur l'esclavage dans Platon, le livre sur le *Concubinat* de Meyer, la nouvelle édition des *Untersuchungen* d'Hirschsfeld, les travaux récents sur les *operae*, sur les grands domaines dans l'Empire et surtout en Afrique, l'article de Fournier sur les *Affranchissements du V^e au XIII^e siècle*. L'accentuation du grec fera gémir les hellénistes.

Ch. LÉCRIVAIN.

Pierre AUBANEL. *Galilée et l'Église. L'histoire et le roman*. Avignon, Aubanel frères, 1910. Petit in-8°, xiv-238 pages.

M. Aubanel a raison de protester contre la légende anticléricale qui nous montre Galilée croupissant dans les cachots du Saint-Office et protestant contre sa condamnation. Mais M. Aubanel prend un peu trop allègrement son parti de ce qu'il appelle « une simple mesure de police ». Il ferait bien, tout au moins, d'éviter de se contredire lui-même. Il nous cite, p. 74, un texte des consultants du Saint-Office qui déclare *formaliter haereticam*, en 1616, la théorie héliocentrique. Comment peut-il dire (p. 75, n. 1) que ce jugement « réglait une question de fait, non une question de foi, puisqu'après comme avant on restait libre de croire au mouvement de la terre »? En tous cas, on ne restait pas libre de croire que le soleil était « le centre du monde et absolument dépourvu de mouvement local », et on ne pouvait « enseigner ni discuter en public » aucune de ces deux doctrines. Dire après cela (p. 79) « qu'en 1616 l'Église n'a pas violenté la conscience de Galilée », c'est avoir une singulière conception de la liberté de conscience. Que M. Aubanel mette d'accord sa n. 1 de la p. 97, où il affirme « que le mot hérétique ou hérésie ne figure pas dans le décret de 1616 » (id., p. 161), avec le texte qu'il cite lui-même p. 74. — Au reste, en 1633, ce n'est pas sur ce qu'il enseigne, c'est bien sur ce qu'il croit, même sur ce qu'il a cru, que l'on interroge, sous menace de torture, l'illustre récidiviste. Et, sous cette menace, il « abjure, maudit et déteste les susdites erreurs et hérésies », c'est-à-dire « la fausse opinion que le soleil est le centre du monde et immobile et que la terre n'est pas le centre et se meut ». Que nous importent après cela le caractère simplement intimidant de cette menace de torture, les ména-

gements dont on usa envers le vieillard et la prison dorée qu'on lui fit? Le viol de conscience n'en subsiste pas moins à la charge de ce même Urbain VIII qui, en 1612, se disait encore copernicien comme Galilée. Comment peut-on écrire, p. 37, n. 1 : « Il abjura son opinion en 1633 sans qu'on violentât le moins du monde sa conscience »? Et lorsque M. Aubanel, à propos des nouveaux *Dialogues*, ceux de 1638, s'écrie : « Galilée décidément était incorrigible... », il ne s'aperçoit pas qu'il confère une sorte de vérité psychologique supérieure au mot historiquement faux : « *E pur si muove...* » Au fond, c'est la légende qui dit vrai. Galilée ne s'est pas soumis, parce qu'il ne pouvait pas se soumettre. Il s'est rétracté par peur, et cette peur, cette défaillance d'un noble esprit, c'est précisément ce que nous ne pouvons pardonner au Saint-Office. — M. Aubanel ne paraît pas saisir (p. 37) tout ce qu'il y avait d'admirablement, de douloureusement prophétique dans ces paroles du Galilée de 1613 : « Supposez que Fromont ou d'autres parvinssent à faire déclarer qu'il y a hérésie à dire que la terre tourne; supposez que plus tard les observations, la critique, la cohésion et l'ensemble des faits vinsent attester comme irréfragable le mouvement de la terre, n'auraient-ils pas fort compromis l'Église et eux-mêmes? » En fait, l'Église s'est-elle historiquement bien trouvée d'avoir en 1633 lié sa cause à une certaine interprétation du chapitre de Josué? Il ne le semble pas, puisque M. Aubanel lui-même déplore (p. 187) « que des théologiens se soient arrogé le droit de trancher, en tant que théologiens, une question scientifique étrangère à leur compétence », et répète après M. Vacandard que « la responsabilité presque entière du ralentissement » des études astronomiques « remonte, osons le dire, aux tribunaux de l'Église romaine ». Dès lors, comment reprocher à Galilée d'avoir voulu « étourdissement » concilier sa théorie avec la Bible, puisqu'on opposait à toute théorie nouvelle l'autorité de la Bible même? Quand il répondait : « On ne peut pas, en faisant appel à des textes de l'Écriture sainte, révoquer en doute un résultat manifeste acquis par de mûres observations ou par des preuves suffisantes », il travaillait à la grande œuvre intellectuelle des temps modernes, la laïcisation de la science. Joseph Bertrand n'a pas dit autre chose, n'en déplaît à M. Aubanel. Galilée, répond-on, « aurait dû se taire, éluder les questions... ». Ceci est admirable... — Ceux de nos lecteurs qui sont fonctionnaires goûteront certainement la saveur de ce passage (p. 15) : « Aujourd'hui l'assistance à la messe interdit à un Français les fonctions officielles. » Il est vrai que M. Aubanel croit (p. XIII) « superflu de déclarer que le présent travail a été entrepris sans aucune idée préconçue. »

H. HAUSER.

Histoire de France illustrée. Paris, Larousse, 2 vol. in-8°, 412 et 456 pages.

Nous regrettons de ne pas savoir quel est l'auteur ou quels sont les auteurs de cet ouvrage, car on éprouve quelque peine à ne pouvoir louer personnellement celui ou ceux qui ont conçu et exécuté une œuvre aussi remarquable. Il est vraisemblable que cette œuvre est collective, car on imagine difficilement un seul homme capable d'acquiescer une information aussi précise, aussi approfondie et aussi impartiale sur toutes les parties de notre histoire et de recueillir et de coordonner les éléments d'une illustration aussi variée, aussi bien choisie, aussi complète. Et pourtant il y a eu certainement une direction unique et forte qui a présidé à l'exécution de cet ouvrage, car il y règne d'un bout à l'autre le même esprit de pondération et d'équité, le même effort pour présenter et juger les événements avec la couleur et à la mesure du temps où ils se sont produits; le style même du livre est extraordinairement homogène, très impersonnel, sans manquer pourtant d'animation ni de chaleur, et la juste proportion de toutes les parties a été remarquablement observée.

Nous n'avons pas la prétention d'avoir lu en entier ces deux volumes; mais nous avons choisi dans les diverses périodes les chapitres qui nous paraissaient de nature à offrir le plus de difficultés et le plus de questions sujettes à contestation : l'histoire franque, les institutions féodales, la guerre de Cent ans, la Réforme et les guerres de religion, Louis XIV, la Révolution, 48 et le second Empire. Nous ne souscrivons sans doute pas à toutes les affirmations des auteurs; par exemple, nous ne ferions pas retomber sur Catherine de Médicis seule toute la responsabilité de la Saint-Barthélemy et ne dirions pas que la religion fut entièrement innocente de ce crime; mais nous avons trouvé partout une information très complète, comme le prouvent d'ailleurs les excellentes bibliographies qui accompagnent le texte, la volonté de suivre les auteurs les plus sûrs et un soin extrême à éviter sur les points controversés des assertions hasardées.

Je sais bien que la publication de l'Histoire de France dirigée par M. Lavisie a fourni jusqu'à 1789 un guide presque toujours excellent, mais pourtant on reconnaît partout un effort personnel. On a d'ailleurs distribué les matières sur un autre plan et en particulier on a donné aux institutions et surtout à l'étude des mœurs, de la civilisation, des lettres et des arts une place plus considérable qu'on ne l'avait jamais fait dans des histoires générales. Ainsi, dans le premier volume, qui va des origines à Henri IV, 189 pages sur 401 sont consacrées aux institutions, aux mœurs et à la civilisation. L'illustration de l'ouvrage est inspirée par une même pensée : celle de mettre sous les yeux du lecteur la vie du passé, sous toutes ses faces, dans ses arts, ses monuments, ses costumes, son mobilier. On peut discuter la question de savoir s'il fallait, à côté des documents contemporains

des diverses époques, reproduire des tableaux historiques modernes où la fantaisie joue un large rôle; toutefois, ces synthèses, pour l'époque où les documents anciens ne donnent que des renseignements très fragmentaires ou très maladroits, peuvent aider des yeux d'enfants à comprendre le caractère d'une époque. D'ailleurs, on n'en a fait qu'un usage discret. Pour l'époque moderne, on s'est adressé à peu près exclusivement aux gravures du temps, et pour l'ensemble de l'illustration on a multiplié avec prodigalité, mais sans rien laisser au hasard, les reproductions de monuments, d'armes, de monnaies, de sceaux, d'objets de toute nature, d'œuvres d'art.

L'ouvrage comprend 2,028 reproductions photographiques d'une exécution excellente et 43 planches en couleurs. Ces planches sont consacrées aux costumes des diverses époques et aux reconstitutions si habiles et si bien étudiées de *Paris à travers les âges*, par M. Hoffbauer. Ce qu'on apprécie par-dessus tout dans cette illustration si bien comprise, c'est qu'à côté d'innombrables portraits, on a consacré pour chaque période plusieurs pages à des reproductions d'objets mobiliers et à des objets d'art, peintures et sculptures, à des monuments. Tout autre chose est de voir pour chaque style un ou deux spécimens pris au hasard ou de voir réunis, comme c'est ici le cas, 25 spécimens d'architecture romane et 22 spécimens d'architecture gothique. De même, la sculpture du moyen âge est représentée par 27 gravures qui forment un ensemble vraiment frappant et instructif. Il en est ainsi pour la peinture des diverses époques. Et le choix des œuvres reproduites a été aussi intelligent que l'exécution en a été soignée... Que l'on rapproche l'œuvre actuelle de *l'Histoire de France d'après les documents originaux et par les monuments*, de Bordier et Char-ton, si remarquable pour l'époque où elle a paru (1859), et l'on pourra mesurer quels progrès ont été faits dans la connaissance critique de notre histoire, dans l'étude de notre art national et dans les procédés techniques pour la reproduction des documents et des monuments.

Gabriel MONOD.

Général DERRÉCAGAIX. *Nos campagnes au Tyrol : 1797-1799-1805-1809*. Paris, Chapelot, 1910. In-8°, 413 pages.

C'est au cours d'un voyage dans le Tyrol que l'idée est venue au général Derrécagaix d'étudier l'histoire de nos expéditions dans ce beau pays.

L'ouvrage débute par une belle description du Tyrol, puis continue par le récit de la campagne de 1797, dans laquelle les Tyroliens, animés comme ils le seront toujours par leur foi religieuse et leur fidélité à l'Empereur, défendirent héroïquement le sol natal. Les considérations de l'auteur sur cette campagne sont d'une critique pénétrante.

Joubert sut mener l'expédition avec vigueur et expérience, mais il commit l'erreur d'ordonner la retraite après Nutterwald en laissant intactes les troupes qu'il avait vaincues. Cependant, il avait obtenu le résultat qu'avait désiré Bonaparte et qui était de couvrir son flanc gauche.

L'expédition du général Lecourbe au Tyrol en 1799 devait avoir lieu suivant un plan adopté par le Directoire et qui consistait à prendre pour théâtre de la guerre le Tyrol, au lieu de la vallée du Danube, dans l'espoir de couper l'armée impériale d'Italie de celle qui opérait sur les bords du Danube. Ce plan était une faute, mais cette campagne ne fut en réalité qu'un début d'opérations, promptement arrêté par les événements qui avaient amené la défaite de Jourdan à Stokach.

Dans la campagne de 1805, Ulm venait d'être pris et dans sa marche victorieuse sur Vienne l'Empereur avait besoin de couvrir son flanc droit contre les entreprises de l'archiduc Jean et des montagnards belliqueux du Tyrol. Cette mission fut confiée au maréchal Ney. Les critiques du général Derrécagaix sur les opérations autrichiennes dans cette campagne sont excellentes.

Enfin, l'auteur étudie l'insurrection du Tyrol en 1809 qui allait tenir nos armes en échec plus de trois mois après la signature du traité de Vienne. L'âme de cette révolte fut André Hofer. Deux campagnes du maréchal Lefebvre furent des échecs. Une expédition du prince Eugène amena la soumission définitive du Tyrol, dans laquelle, malheureusement pour les Tyroliens, le gouvernement autrichien ne sut pas remplir son devoir, alors qu'il devait leur conseiller la soumission.

L'ouvrage se termine par un beau portrait d'André Hofer, le héros légendaire du Tyrol. Le livre du général Derrécagaix est écrit dans une langue sobre et claire, qui n'exclut pas l'émotion. C'est en somme un beau et bon livre.

A. D.

Mildred K. POPE et Eleanor C. LODGE. **Life of the Black Prince, by the herald of Sir John Chandos**, edited from the ms. in the Worcester College, with linguistic and historical notes. Oxford, at the Clarendon Press, 1910. In-4°, lxiij-256 pages. Prix : 25 sh.

La vie du Prince Noir par le héraut de Jean Chandos est un texte bien connu. Il a été déjà publié deux fois : d'abord par Coxé en 1862, puis par Francisque Michel en 1883. Mais la première de ces éditions, imprimée à petit nombre (pour le Roxburghe Club), n'est plus dans le commerce depuis longtemps; elle avait le mérite de reproduire fidèlement le texte souvent fautif du manuscrit, mais la traduction jointe au texte était souvent erronée. Francisque Michel prétendit donner du poème un texte critique, mais ses corrections, faites au hasard, n'ont

pas de valeur; son annotation historique est à la fois inexacte et incomplète. Son travail était donc à refaire.

Il a été repris et mené cette fois à bonne fin grâce à la collaboration de deux professeurs d'Oxford, M^{lle} Pope, docteur de l'Université de Paris, et M^{lle} Lodge, ancienne élève des Hautes-Études, très versée dans l'histoire de la Guyenne. Associant leurs connaissances philologiques et historiques, elles ont produit un ouvrage qui, même s'il faut y apporter quelques retouches de détails, peut être considéré comme définitif.

L'auteur du poème est anonyme. Nous savons seulement qu'il exerça les fonctions de héraut auprès du célèbre capitaine anglais Jean Chandos, fonctions qui le mirent en état de connaître fort exactement beaucoup de faits concernant la vie du Prince Noir. Il ne connaît que par oui-dire les expéditions de Crécy et de Poitiers; là ses renseignements sont parfois confus, néanmoins toujours dignes d'attention, surtout pour la campagne de 1355-1356. Au contraire, il accompagna son maître dans l'expédition d'Espagne de 1366 et il nous raconte ce qu'il a vu lui-même ou appris de témoins immédiats. Son récit est d'une haute valeur, bien que la forme poétique dont il l'a affublé nuise parfois à l'exactitude des détails (la chronologie par exemple est fâcheusement sacrifiée) et qu'il l'ait rédigé assez tard, vers 1385. Cependant, il est probable qu'il avait pris sur le moment même des notes qui lui ont permis de conserver à ses souvenirs toute la précision désirable. Ces notes ont d'ailleurs été peut-être connues et utilisées par Froissart. Les emprunts de Froissart sont manifestes surtout dans la rédaction que nous a conservée le manuscrit d'Amiens.

Le poème ne nous est point parvenu dans sa rédaction originale. Le manuscrit unique conservé à Worcester College est une copie exécutée dans les dernières années du xiv^e siècle par un calligraphe fort habile, mais peu intelligent, qui transcrivait une copie, prise sans doute sur l'original par un scribe intelligent mais étourdi. Cependant, l'étude minutieuse des formes grammaticales et des rimes a permis à M^{lle} Pope de déterminer les caractères de la langue employée par le héraut Chandos et plus ou moins altérée par les copistes. C'est le dialecte parlé et écrit en Hainaut, plus proprement même à Valenciennes ou dans les environs. On y relève çà et là des traces d'anglo-normand, de français parlé en Angleterre, mais ces traces sont superficielles. L'auteur est un Français, compatriote et contemporain de Froissart. M^{lle} Pope s'est imposé la tâche de rétablir ce texte tel qu'il a dû sortir de la plume même de l'auteur; mais au lieu de corriger, en lui appliquant les règles du parler wallon, chaque mot du texte, elle a jugé préférable de faire imprimer le texte reconstitué en regard du texte fourni par le manuscrit. Cette disposition a le grand avantage de supprimer tout l'appareil de notes et d'appels de notes qui aurait surchargé le texte et en aurait rendu pénible la lecture.

Le texte est suivi d'une traduction en anglais beaucoup plus exacte

que celle de Coxe, de notes critiques où l'on rencontre d'assez nombreuses corrections suggérées par M. Paul Meyer, enfin de notes historiques où chaque nom, chaque détail fourni par le texte a été vérifié, corrigé au besoin et complété à l'aide des témoignages contemporains ou même de documents inédits¹. Le volume se termine enfin par un Glossaire et un Index de noms propres. C'est un modèle d'édition savante, précise, bien distribuée, complète.

Ch. BÉMONT.

Studien und Versuche zur neueren Geschichte, Max Lenz gewidmet von Freunden und Schülern. Berlin, Gebrüder Pätel, 1910. Gr. in-8°, 480 pages. Prix : 12 m.

Huit amis et disciples de Max Lenz ont dédié un fort volume au maître à l'occasion de son soixantième anniversaire. M. Théodore Brieger, le professeur bien connu d'histoire ecclésiastique, a donné un article sur la disposition des quatre-vingt-quinze thèses de Luther; M. Haake raconte la vie du maréchal Hans Adam de Schöning, général du Grand Électeur, qui entra plus tard au service de la Saxe; M. Stolze a consacré un essai à l'histoire administrative de l'ouest de la Prusse au XVIII^e siècle; il tient à démontrer, — je crois à tort, — qu'on a exagéré les différences qui existaient entre les provinces prussiennes en deçà et au delà de l'Elbe; M. de Caemmerer insiste sur l'importance de l'historiographie du XVIII^e siècle pour la formation des doctrines des « grandes puissances » et de l'équilibre européen; il montre son influence sur Ranke tout en relevant les grandes différences qu'il y a entre la conception historique de Ranke et celle du XVIII^e siècle.

M. Erich Brandenburg a traité de nouveau le problème si difficile et si compliqué de l'entrée de la Bavière et du Wurtemberg dans l'empire allemand en 1870. Il a donné, en faisant usage de toutes les sources connues, un exposé clair, sobre et judicieux des négociations de Munich et de Versailles en écartant les opinions de Lorenz et les hypothèses fantaisistes de M. de Ruville. Il émet un jugement beau-

1. J'aurais à relever quelques menues erreurs dans l'identification des noms propres. Il aurait fallu faire imprimer : Saint-Jean-Pied-de-Port (et non du Port), p. 154, 204 et à la Table; Castelsagrat, p. 190 (non *Chastelsagrat*); Lomagne, Auvillars, Puynormand, p. 205; Montauban, p. 207 et à la Table (non *Montaubon*). N-D. de *Rochemade*, marquée p. 190, est Rocamadour; Olivier de *Mauny*, noté quatre fois p. 208, doit être orthographié de Masny; p. 196, le sire de *Matas* est de *Matha*; *Rosem* marqué p. 188, ligne 2, et *Rosen*, p. 189, ligne 7, sont des formes altérées de *Rauzan*, sur lequel on peut lire une longue notice dans les *Variétés girondines* de L. Drouyn, t. I, p. 195 et suiv. — La page 191 est occupée par une utile carte pour la campagne du Prince Noir en 1356.

coup moins dur que l'opinion courante sur la politique du ministre bavarois, le comte de Bray ; il croit que Bismarck était toujours décidé à faire toutes les concessions possibles à la Bavière et que le départ des ministres wurtembergeois en novembre 1870 ne fut nullement la cause des grandes concessions que la Bavière obtint alors. M. Brandenburg insiste aussi sur ce fait indéniable que ce n'étaient pas les ministres, mais les cours, qui s'opposaient à la grande œuvre de l'unité allemande.

Les trois autres essais sont relatifs à l'histoire internationale. M. Rachfahl tient à prouver, dans un article des plus intéressants, que la grandeur commerciale et maritime des Hollandais ne date pas, comme on le croit généralement, du xvii^e mais bien du xvi^e siècle et que la base de cette grandeur n'a pas été le commerce colonial, mais le commerce européen et surtout le commerce de la Baltique.

M. Delbrück a consacré un essai aux négociations de Tilsitt : il estime que Napoléon a fait à Alexandre deux offres différentes ; d'abord il lui offrit la Vistule comme limite, puis il concéda au tsar toutes les provinces polonaises de la Prusse, mais à condition que la Prusse fût entièrement détruite. Le tsar aurait décliné cette offre, moins par générosité envers la Prusse que par calcul politique. L'essai de M. Delbrück, de grande et hardie conception, ouvre de larges perspectives sur l'histoire de l'époque napoléonienne.

M. Hermann Oncken a donné une étude sur l'impérialisme américain. Il esquisse d'une manière excellente la politique extérieure des États-Unis depuis leurs origines jusqu'à nos jours. Sans partager les idées de Bryce sur l'insignifiance des relations extérieures pour les États-Unis, il me paraît cependant que M. Oncken n'a pas tenu assez compte des contrepoids assez importants qui se sont toujours opposés et s'opposent encore aujourd'hui à la politique impérialiste, laquelle est certes plus que du « cant ». En faisant ces réserves, je reconnais les larges pensées qui se trouvent exprimées dans cet essai digne de l'ouvrage et de celui auquel il est dédié.

P. D.

Affairs of Hungary, 1849-1850. Message from the President of the United States transmitting Correspondance with A. Dudley Mann (1849-1850). Washington, 1910, 38 pages.

Dudley Mann fut envoyé par le gouvernement des États-Unis en Hongrie pour le renseigner sur la Révolution de 1849. Parti de Paris en juillet 1849, il passa par Berlin, arriva à Vienne au mois d'août, mais ne put entrer en Hongrie où les événements se précipitaient après l'invasion armée des Russes. Mann n'en envoya pas moins des rapports à son gouvernement. Le Sénat des États-Unis, sur les instances de l'historien Lodge que M. Pivány, écrivain hongrois habitant

Philadelphie, avait rendu attentif à ces rapports, vient d'en publier une partie. Ils vont du 13 juillet 1849 au 10 janvier 1850 et nous intéressent surtout par les sympathies ardentes des États-Unis pour la Hongrie que l'Europe a laissé écraser par les Russes sans élever un mot de protestation. Mann avait encore beaucoup d'espoir en juillet 1849, pourtant à cette date la cause hongroise était déjà perdue. Il exagère, sans doute, lorsqu'il dit qu'il dépend de la résistance de la Hongrie que l'Europe soit cosaque ou républicaine, ou bien lorsqu'il déclare Görgey traître à la patrie et dit qu'on lui confèrera un commandement dans l'armée autrichienne ou russe; mais, en général, ses observations sur le czar, sur Napoléon III « qui est de connivence avec l'autocrate puisqu'il vise la couronne de France », sur les atrocités de Haynau sont justes. Dans toutes ses dépêches, on reconnaît le vrai républicain qui souhaite ardemment le succès du soulèvement national des Hongrois.

I. KONT.

Henry MARCZALI. Hungary in the eighteenth century. With an introductory essay on the earlier history of Hungary by Harold W. V. TEMPERLEY, M. A. Cambridge, at the University Press, 1910. In-8°, LXIV-377 pages, avec une carte.

Il y a actuellement en Angleterre un petit groupe d'historiens qui s'intéressent vivement à la Hongrie. En étudiant le problème austro-hongrois, ils se sont convaincus que la meilleure manière de l'approfondir est de connaître à fond l'ancienne histoire de Hongrie. Pour pouvoir consulter les sources magyares, ils ont bravé les difficultés qu'offre l'étude de la langue hongroise. De cet effort sont sortis plusieurs ouvrages estimables, parmi lesquels nous ne mentionnons que celui de Knatchbull-Hugessen : *The political Evolution of the Hungarian nation* (1908). L'Université de Cambridge s'est associée à ces efforts en faisant traduire par M. Yolland, professeur d'anglais à l'Université de Budapest, le premier volume de l'ouvrage de M. Marczali, paru en hongrois sous le titre : *la Hongrie sous Joseph II* (1882-1888, 3 vol.). La *Revue historique* a rendu compte alors (t. XXXIX, p. 441, 1889) de ce travail remarquable. Il est donc inutile d'insister ici sur la richesse d'information qu'il offre et sur la masse énorme de documents inédits qu'il a utilisés. Disons seulement que l'ouvrage de l'historien hongrois n'offre pas le récit des événements politiques ou militaires; c'est un tableau minutieux de l'état intérieur de la Hongrie au XVIII^e siècle. La situation économique et sociale, puis l'établissement des colonies serbes et allemandes à la suite de l'expulsion des Turcs, l'organisation des églises et celle de l'enseignement qui était entre les mains du clergé, finalement l'administration du pays par les organes hongrois sont étudiés dans tous les détails. Nous avons ainsi le tableau

de l'ancienne Hongrie, telle qu'elle s'est maintenue depuis la fin du moyen âge, et ce tableau doit nous faire comprendre les réformes tentées par Joseph II pour briser le vieux système et pour le remplacer par un État unifié, germanisé et dirigé uniquement par les bureaux de Vienne. Nous comprenons ainsi mieux l'échec de ces réformes en Hongrie.

Pour faciliter au public anglais la lecture de cette enquête détaillée, M. Temperley a fait précéder le volume d'une Introduction où nous trouvons un excellent résumé de l'histoire des Hongrois depuis leur invasion en Europe jusqu'à Marie-Thérèse. L'auteur anglais sait le hongrois; il cite souvent des sources magyares. Son exposé est clair et vivant, car il compare souvent la situation de la Hongrie avec celle de l'Angleterre; il consacre de belles pages au régime des pachas et à la soldatesque allemande en Hongrie et caractérise d'un trait bref, mais toujours juste, les héros des soulèvements nationaux.

I. KONT.

J. CALDAS. *Historia de um fogo-morto (subsídios para uma historia nacional), 1258-1848. Vianna do Castello.* (Fastos políticos e militares.) Porto (Chardron), 1904. In-12, LXXVIII-563 pages.

Le fogo-morto dont M. Caldas a entrepris de conter l'histoire est une jolie petite ville maritime, sise à l'embouchure du Lima, ancienne colonie grecque qui porta le nom d'Atrium du temps des Romains, puis d'Atrio avant de devenir Vianna do Castello. Les documents sur la période antérieure au XVI^e siècle sont rares, mais à partir de là M. Caldas a pu s'étendre complaisamment sur les fastes de la cité. La voici, après la mort de dom Sébastien et du roi Henri, passant au prieur D. Antonio, puis presque aussitôt au roi Philippe II. A la restauration de 1640, elle hésite quelque temps à reconnaître le duc de Bragance. Au XVIII^e siècle, elle nous paraît surtout adonnée à la contrebande, mais elle prend assez part à la politique pour fêter bruyamment l'extinction de la Compagnie de Jésus. La Révolution française ne semble pas exciter l'intérêt de sa population, mais en 1809, à l'approche du maréchal Soult, il se produit un patriotique mouvement de défense, ardeur d'un moment qui s'évanouit à l'arrivée des troupes françaises. En 1810, Vianna se livre aussi vite aux Anglais et, durant les révolutions du dernier siècle, jusqu'en 1848, elle passe avec un égal empressement de Jean VI à D. Miguel et ainsi de suite. M. Caldas ne sera pas soupçonné d'avoir flatté la ville dont il nous expose les avatars au milieu des événements de la politique générale du pays.

H. L.

Carlo ERRERA. L'Epoca delle grandi scoperte geografiche.

Seconda edizione rinnovata ed accresciuta con 22 carte, schizzi e ritratti. Collezione Storica Villari. Milano, Ulrico Hoepli, 1910. In-12, xxiv-464 pages. Prix : 6 lire 50.

La période étudiée s'étend en réalité sur plusieurs siècles, et c'est plutôt l'histoire des découvertes géographiques jusqu'au premier voyage de circumnavigation par Magellan que celle des grandes découvertes du xv^e siècle qui nous est donnée dans ce volume. C'est dire que l'auteur n'a pas prétendu faire œuvre originale, il s'adresse, comme il le dit lui-même, au public instruit, capable de s'intéresser à autre chose qu'à un récit anecdotique. Cette seconde édition a été revue avec soin; elle est augmentée d'une bibliographie où les travaux les plus utiles sont signalés. On s'étonne cependant d'y voir marqués d'un astérisque, parmi ceux que l'auteur n'a pas pu consulter : *The discovery of America* de J. Fiske (Boston, 1892) ou encore *les Iles fantastiques de l'Océan occidental au moyen-âge* de d'Avezac (Paris, 1845). Sont-ils des ouvrages introuvables?

L. GALLOIS.

J. G. BARTHOLOMEW. A School Economic Atlas, with Introduction by L. W. LYDE. Oxford, at the Clarendon Press, 1910. In-4^e, 26 pages.

Cet atlas classique est un extrait et un résumé d'une publication plus importante : *Atlas of the World's Commerce, a new series of Maps with descriptive Text and Diagrams showing Products, Imports, Exports, Commercial Conditions and economic Statistics of the Countries of the World* by J. G. Bartholomew, London, George Newnes, in-fol. Le titre indique suffisamment la nature de cette publication, préparée avec autant de soin que d'intelligence. Localiser exactement les phénomènes économiques, c'est aider singulièrement à leur explication. Les cartes ont été faites dans l'établissement J. G. Bartholomew, à Édimbourg; c'est dire que l'exécution en est parfaite.

L. GALLOIS.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

GÉNÉRALITÉS.

— *Minerva. Jahrbuch der gelehrten Welt*, 20^e Jahrgang (Strassburg, Karl-J. Trübner, 1911, in-12, 1,612 p.). — En 1891 parut à Strasbourg, chez Trübner, un mince volume de 359 p. in-12, essai modeste d'un annuaire international de l'enseignement supérieur. On y trouvait le relevé du corps professoral, quelques brèves indications sur les règlements et sur l'histoire de chaque université.

Même restreint à ces dimensions, le petit livre rendit de réels services, et le public lui fit bon accueil. Il ne tarda pas à se développer; bientôt les notices se multiplièrent, très fournies. Aux universités, les éditeurs ajoutèrent les écoles techniques, les dépôts d'archives, les bibliothèques avec la liste des principaux inventaires et catalogues, les musées, les observatoires, les académies et sociétés savantes; bref, en 1911, les 359 pages du début ont monté à 1,612, et l'on a, sous un format commode, un véritable annuaire universel du monde savant, qu'il est aisé de consulter, grâce à un excellent index alphabétique.

Chaque volume contient le portrait d'une illustration scientifique, choisie avec beaucoup d'impartialité. Parmi les hommes remarquables qui y ont figuré, nous citerons : Pasteur, Mommsen, Montelius, Léopold Delisle, Blaserna, de Martens, de Goeje, Lister, etc.

Une innovation a été introduite en 1911. Les articles concernant l'organisation et l'histoire des établissements scientifiques, au lieu d'être reproduits chaque année, seront dorénavant réunis dans un volume spécial et considérablement augmentés. C'est ainsi que les notices relatives à la France comprennent plus de quarante pages et sont enrichies d'une bibliographie très abondante (Dr G. Lüdtké et J. Beugel. *Minerva. Handbuch der gelehrten Welt. I : Die Universitäten und Hochschulen usw., ihre Geschichte und Organisation*. Strassburg, Trübner, in-12, 627 p.). Le t. II comprendra la description et la bibliographie des bibliothèques, des archives et des musées.

E. H.

— *Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque nationale. Actes royaux*, par Albert ISNARD. T. I : *Depuis l'origine jusqu'à Henri IV* (Paris, Impr. nationale, 1910, in-8°, CCXXI-852 col.). — Une préface de LVII pages raconte comment s'est formée peu à peu, du XVII^e siècle au XIX^e, la collection d'Actes royaux que possède la

Bibliothèque nationale (recueils généraux, recueils relatifs à plusieurs règnes, actes isolés provenant de la chancellerie royale ou des nombreuses juridictions, etc.) et expose les essais qui ont été tentés à plusieurs reprises pour en établir le Catalogue. A la suite de la préface, une Introduction comprend les recueils relatifs à plusieurs règnes (en tout 920 numéros). Le Catalogue des Actes royaux antérieurs à la Révolution, qui vient ensuite, est rangé par règne et, sous chaque règne, par ordre chronologique. Le tome I s'arrête à la mort de Henri IV et comprend 5,655 numéros. La plupart de ces articles appartiennent au fond de la jurisprudence, marqué par la lettre F; mais bon nombre aussi sont classés dans d'autres divisions où il était souvent fort difficile de les aller chercher. Le présent Catalogue rendra aux érudits les plus signalés services.

— La première table générale de la *Revue d'histoire moderne et contemporaine* vient de paraître (E. Cornély, éditeur); elle porte sur les dix premières années de la *Revue* fondée en mai 1899 par M. Pierre Caron. Une liste des collaborateurs, une table alphabétique et méthodique des articles, une table des comptes-rendus, — que l'on souhaiterait complétée par une table des auteurs de comptes-rendus, — une table des notes et nouvelles et des périodiques font de ce recueil un utile répertoire.

— Max LENZ. *Kleine Historische Schriften* (München, Berlin R. Oldenbourg, 1910, VIII-608 p.). — M. Max Lenz a réuni dans un fort volume une trentaine d'essais et de discours académiques, qui traitent de questions importantes de l'histoire moderne et contemporaine. M. Lenz est connu comme biographe de Luther, de Napoléon, de Bismarck et ses essais sont consacrés aux époques de la Réforme, de la Révolution et de l'établissement de l'Empire allemand. Au premier groupe appartiennent les articles sur Ulrich de Hutten, Luther, Melancthon, Florian Geyer, sur la jacquerie de 1525, sur l'histoire du peuple allemand de Janssen. Dans le second groupe, je relèverai les essais sur la Révolution française et l'Église, sur Napoléon I^{er} et la Prusse, sur Napoléon et la domination maritime. Dans le troisième, ceux sur la religion de Bismarck, sur Bismarck et Ranke, sur Bismarck et le roi Guillaume à Gastein en 1863. L'essai que M. Lenz a mis en tête du volume est consacré à Léopold Ranke, et l'on peut dire que l'esprit du grand-maître de l'historiographie allemande plane sur toutes ces études.

— Hans F. HELMOLT. *Ranke-Bibliographie* (Leipzig, Dyk, 1910, 65 p.; prix : 3 fr. 50). — M. Helmolt donne, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la mort de Ranke, une liste complète des œuvres du maître et une bibliographie critique des principaux livres et articles qui ont été écrits sur Ranke. Le petit livre est orné d'un portrait du grand historien.

P. D.

— Arthur POUGIN. *Musiciens du XIX^e siècle* (Paris, Fischbacher,

1911, in-12, xvi-277 p. et 9 autographes). — En ce livre, M. Pougín réimprime des articles, dont quelques-uns déjà assez anciens, sur Auber, Rossini, Donizetti, Ambroise Thomas, Verdi, Gounod, Victor Massé, Reyer, Léo Delibes. Cette galerie, dont la composition est assez représentative des goûts mêmes de l'auteur, ne réunit peut-être pas ce que le XIX^e siècle a produit de plus neuf et de plus puissant en fait de musiciens, encore que M. Pougín veuille établir la supériorité artistique de ceux qu'il a choisis en vantant (p. v) les recettes formidables que certaines de leurs œuvres ont values à nos directeurs de théâtres. Mais si M. Pougín n'a pu s'abstenir de foudroyer les musiciens novateurs et de pleurer avec attendrissement les jolis « airs » dont furent bercées ses jeunes années, il a su aussi parfois expliquer ce qu'il y avait de significatif chez les compositeurs dont il nous trace le portrait, en grande partie d'après ses propres souvenirs, et, — pour Gounod, notamment, — ce que leur art, en leur temps, apporta de nouveau. A ce titre, son livre méritait ici une mention.

L. H.

— Arturo SALUCCI. *Il crepuscolo del socialismo* (Gênes, Chiesa, 1910, in-18, 363 p.). — M. Salucci est un pragmatiste socialisant, et il a écrit un amusant volume d'« essais » sur le socialisme et le syndicalisme. Il fait la critique à la fois de K. Marx et de G. Sorel, de la théorie de la grève générale et de l'antimilitarisme, et conclut, de façon inattendue, en faveur de « l'invincible utopie ». Ce livre révèle un état d'esprit intéressant du socialisme italien contemporain ; il n'est pas scientifiquement utilisable, parce qu'à peu près nulle part il ne donne des questions abordées une étude objective.

G. B.

— Arturo LABRIOLA. *Il capitalismo. Lineamenti storici* (Turin, Bocca, 1910, in-18, 393 p.). — L'exposé fait par M. Labriola de l'histoire du capitalisme est sorti d'un cours professé à l'Université de Naples. Il n'est pas essentiellement original : du moins, l'auteur a utilisé les livres généraux indispensables, tels ceux de Sombart et de Cunningham, et des études de détail en général bien choisies, telles celles d'Heynen pour Venise et de Doren pour Florence. Dans la première partie, M. Labriola suit l'évolution du capitalisme depuis l'organisation agricole pré-médiévale jusqu'à la formation des marchés nationaux ; la seconde est consacrée à la description du capitalisme moderne et de la grande industrie.

G. B.

— Vicomte COMBES DE LESTRADE. *La vie internationale* (Paris, Lecoffre, 1911, 1 vol. in-8°, 190 p.). — Rapide historique des différentes conventions internationales, qu'elles soient économiques, comme l'union postale universelle ou l'union monétaire, intellectuelles, comme la propriété littéraire et artistique, ou civiles comme les lois concernant les naturalisations, la traite des nègres, etc. Pour l'auteur, l'internationalisme du capital est un bien, l'internationalisme ouvrier est un mal.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

— S. SCHECHTER. *Documents of jewish sectaries*. Vol. I : *Fragments of a zadokite work*, edited... and provided with an english translation, introduction and notes. Vol. II : *Fragments of the book of the commandments by Anan*, edited... and provided with a short introduction and notes (Cambridge, University press, 1910, gr. in-4°, LXIV-20 p. et VI-50 p.). — Ces deux ouvrages ont été publiés par M. Schechter d'après des feuillets trouvés dans la *gueniza* du Calre (on appelle *gueniza* l'endroit où l'on dépose les écrits hors d'usage. C'est de là notamment qu'on a tiré le texte hébreu de l'Ecclésiastique). Le premier volume contient une sorte de discours apologétique en l'honneur d'une secte religieuse. L'auteur parle de l'histoire de la secte fondée à Damas 390 ans après la destruction de Jérusalem par Nabuchodonosor, de l'organisation des membres de la secte et des lois qu'ils doivent observer particulièrement en ce qui touche le sabbat. Étant donné que l'auteur fait l'éloge des prêtres et surtout de Sadok, le grand prêtre, M. Schechter pense que la secte devait se rattacher au Saducaïsme; peut-être serait-ce celle des Dosithéens. Les « bâtisseurs de mur », contre lesquels l'écrivain polémique, seraient les Pharisiens qui avaient mis une « haie » autour de la loi. L'auteur cite, en dehors de la Bible, dont il s'inspire constamment, les pseudépigraphes, tels que le livre des Jubilés et le testament de Lévi, et son écrit pourrait faire partie de cette littérature. Le style, émaillé de versets bibliques, renferme des expressions d'hébreu moderne. Il est difficile d'en déterminer la date, mais on peut penser aux environs de l'ère chrétienne. Les feuillets eux-mêmes paraissent avoir été copiés au ^x^e siècle. Cet opuscule donnera naissance probablement à bien des discussions chez ceux qui s'occupent de l'histoire des sectes juives. C'est un spécimen intéressant d'une littérature où les documents originaux sont encore rares. Le second ouvrage est déjà connu par des fragments qu'en a publiés M. Harkavy. Il contient des morceaux du *Livre des préceptes* composé par Anan qui fonda la secte des Caraites au ^{vii}^e siècle. Il s'agit, dans la partie retrouvée par M. Schechter, des règles relatives à la dime, aux premiers-nés, à l'immolation des animaux et aux mariages défendus. L'écrit est rédigé dans l'araméen talmudique.

M. LAMBERT.

— J. DELAVILLE LE ROULX. *Mélanges sur l'ordre de S. Jean de Jérusalem* (Paris, A. Picard, 1910, in-4°; prix : 15 fr.). — M. Delaville le Roulx a fait brocher ensemble, sans leur donner une pagination continue, les tirages à part de dix-huit articles, tous relatifs à l'ordre des Hospitaliers, qu'il avait insérés dans diverses revues ou dans divers recueils d'érudition de 1879 à 1909; il s'est borné à y ajouter quelques notes complémentaires ou rectificatives et une table des noms propres. On pourra trouver le résultat peu heureux au

point de vue typographique; du moins sera-t-on reconnaissant à l'auteur d'avoir ainsi rendu plus facile la consultation des études dont voici l'énumération : *Un anti-grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, 1391-1392*; — *Observations sur la chronologie des grands-maîtres de l'ordre* (bref compte-rendu d'un livre de M. Herquet); — *Trois chartes du XII^e siècle concernant l'ordre* (avec fac-similé); — *Note sur les sceaux de l'ordre* (avec 2 pl.); — *Des sceaux des prieurs anglais de l'ordre aux XII^e et XIII^e s.* (avec 1 pl.), et une *Note complémentaire*; — *La commanderie de Gap*; — *Les sceaux des archives de l'ordre... à Malte*; — *Les statuts de l'ordre*; — *Les anciens Teutoniques et l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem*; — *Liste des grands prieurs de Rome de l'ordre de l'Hôpital*; — *Les Hospitalières de Saint-Jean de Jérusalem*; — *Fondation du grand prieuré de France de l'ordre de l'Hôpital*; — *Inventaire des pièces de Terre Sainte de l'ordre*; — *Sceaux de l'ordre... des langues d'Aragon et de Castille*; — *Bulle de convocation d'une assemblée des Hospitaliers à Carpentras (1365)*; — *Deux aventuriers de l'ordre de l'Hôpital : les Talebart*; — *L'occupation chrétienne à Smyrne (1344-1402)*. L. H.

HISTOIRE DE FRANCE.

— Pierre PIC. *Guy Patin*, avec 74 portraits et documents (Paris, G. Steinheil, 1911, in-16, LXVIII-300 p.). — M. Pic a des procédés de travail qui n'appartiennent qu'à lui. Il aime à ignorer ce qu'ont pu faire ses prédécesseurs. Quoiqu'il connaisse le t. I publié par le Dr Triaire, il s'est volontairement abstenu de le consulter : il y aurait trouvé de quoi rendre inutile sa critique des éditions de Guy Patin. Il a mis sa gloire à ne travailler que sur les deux éditions que le hasard lui a procurées, — comme si les bibliothèques étaient inexistantes, — et à ne lire aucun travail : « Je tenais à ne me laisser suggérer aucune opinion étrangère ». Ce dédain de la bibliographie et de l'érudition peut passer pour élégant, mais il joue quelquefois des tours damnables : c'est lui (p. 102) qui fait mourir Richelieu cinq mois après Louis XIII. M. Pic signale, à la bibliothèque de la Faculté de médecine de Paris (il daigne y fréquenter), 459 lettres latines *inédites* adressées par Patin à des étrangers, de 1652 à 1669, et il publie des lettres *inédites* de Spon à Patin. Mais comment sait-il qu'elles sont inédites, puisqu'il n'a pas collationné les éditions ? Au reste son livre est un *Patiniana*, où les opinions du farouche archiâtre sont classées par rubriques : antimoine, jésuites, etc. Le Dr Pic est un biographe peu enthousiaste. Pour lui Guy Patin est « abominablement surfait. C'est un raseur ». — Ce que tout le monde appréciera dans ce volume, c'est la véritable galerie de portraits qu'il renferme. H. HR.

— Cardinal DE RETZ. *Mémoires, Pamphlets, Conjuration de Fiesque*, etc. Notice de Charles VERRIER. Paris, *Mercur de France*

(Collection des plus belles pages), 1909, in-18, 332 p., 1 portr. d'après Ph. de Champaigne. — Utilisation du texte de la grande édition Hachette, quelques appendices et quelques mazarinades.

— MASSON-FORESTIER. *Autour d'un Racine ignoré* (Paris, *Mercure de France*, 1910, in-8°, 441 p., 14 grav., dont le portrait de Racine par de Troy, au musée de Langres). — Que M. Masson-Forestier, authentique descendant de l'auteur d'*Athalie*, ait voulu opposer au Racine tendre de la légende le Racine « terrible » de M. Faguet (depuis, M. Faguet et M. Masson-Forestier en sont venus aux mains dans la *Revue des Deux-Mondes*), ou même un Racine « féroce », rien de mieux, encore qu'il le fasse un peu trop nietzschéen. Qu'il ait voulu rechercher ce que Racine devait au terroir natal, à ses hérédités, à son milieu familial, l'entreprise était louable, bien qu'en somme cette bourgeoisie de la Ferté-Milon ressemble comme une sœur à la bourgeoisie de toutes les petites villes de France du temps de la Fronde. Et souvent l'auteur s'écrie : « Comme c'est bien milonnais ! » devant des phénomènes qu'il aurait rencontrés aussi bien à Beaune ou à Parthenay. Il reste que Racine est Picard, Picard comme Petit-Jean, mais aussi Picard comme Calvin, de la « colérique » Picardie de Michelet. Il reste encore, sans entrer de trop près dans les considérations de l'auteur sur la mutation des variétés humaines, que, dans la combinaison qui produisit Jean Racine, le facteur dominant paraît avoir été l'élément maternel, les Sconin, et non les Racine. Comment les Sconin sont des Skonin, c'est-à-dire des Schoen, c'est-à-dire des Germains, et comment Racine est un Franc, c'est ce que vous expliquera M. Masson-Forestier, et qui eût réjoui l'âme du comte de Gobineau. Mais ce Franc féroce (n'est-ce pas un pléonasme ?) ne saurait être de Port-Royal, où il n'est au reste entré qu'à seize ans. Il est vrai que les solitaires étaient venus à la Ferté, qu'ils étaient liés aux Racine, que Port-Royal, — on nous le démontre, — c'est Bourgfontaine, et que Bourgfontaine c'est la Ferté. N'importe. M. Masson-Forestier, qui est un Franc-Skonin, a deux griefs contre Port-Royal : l'infirmière janséniste du lycée Louis-le-Grand (p. 134, n. 1) et le « grand parapluie » de M. Gazier (p. 6, et *passim*). Et voilà pourquoi Racine n'est pas de Port-Royal ! Tout cela entremêlé de preuves étymologiques, graphologiques, anthroposociologiques, comme dit M. de Lapouge, et aussi de vues intéressantes sur la vie d'autrefois et d'aujourd'hui dans ce pays de forêts et de marécages, de châteaux et de bourgs fortifiés qu'est resté le Valois. — Amusant relevé de quelques bévues de nos plus éminents critiques (p. 295) qui n'ont pas craint d'expliquer la retraite de Racine après *Phèdre*, qui est de janvier 1677, par l'affaire des Poisons, qui est de novembre 1677. Brunetière, mon scrupuleux maître, avance de trois ans l'*Affaire*, M. Funck-Brentano retarde *Phèdre* de deux ans ; et M. Lemaître de s'installer entre ces deux dates ! — Sur Marie Héricart, il faudrait connaître (p. 167) le joli plaidoyer que M. Deraine

a présenté en faveur du bon La Fontaine, naïf Champenois très vilainement trompé par cette Picarde. — P. 152, une méprise : un commissaire des guerres n'est pas un soldat. — Il existe, quoique M. Masson-Forestier n'ait pu la découvrir, une société historique de l'*Ile-de-France* : il est vrai qu'elle englobe Paris. — Ennemi du « doux Racine », comment M. Masson-Forestier peut-il se risquer à nous parler du « doux saint Paul » ?
H. HR.

— Princesse SCHAHOVSKOY-STRECHNEFF. *Le comte de Fersen. — Charles-Gustave de Lilienfeld. — La princesse Zelmire* (Paris, Perrin et C^{ie}, 1910, in-18, 248 p., portr.). — L'auteur nous fait connaître dans ce volume trois épisodes sentimentaux et tragiques de l'histoire de la fin du XVIII^e siècle. Le récit des amours du comte de Fersen et de Marie-Antoinette, — idylle « purement platonique, du moins ses lettres, et des historiens désintéressés le font croire » (p. 4), — et de la mort horrible du grand seigneur suédois, déchiré par la populace de Stockholm, remplit la majeure partie de l'ouvrage. Après lui, on y rencontre Charles-Gustave de Lilienfeld, malheureuse victime des imprudents bavardages de sa femme sur le compte de l'impératrice Elisabeth, et qui mourut en 1755, en Sibérie, après de longues années d'exil. Le troisième récit, le plus émouvant de tous (si les faits racontés sont authentiques), concerne Augusta de Brunswick, la femme du futur premier roi de Wurtemberg, qui fut internée par ordre dans le château de Lohde, en Esthonie, sous la garde du général de Pohlmann. Devenu, par la violence, son amant, il fut aussi son bourreau, afin de supprimer la preuve visible de son attentat (p. 237). La malheureuse princesse aurait été enterrée vivante durant la léthargie où l'avait plongée un accouchement clandestin (1788). L'historien allemand Johannes Scherr avait déjà raconté cette lugubre histoire (*Eine lebendig begrabene Prinzessin*), et l'on connaît trop les nombreuses tragédies de la cour de Russie pour la déclarer invraisemblable. Mais comment a-t-on pu savoir tous ces détails ? Le style, légèrement exotique, est d'un lyrisme trop soutenu ; les affirmations parfois sujettes à caution. Est-il, par exemple, bien sûr que William Pitt ait voulu épouser Germaine Necker ? (p. 45). Et comment l'auteur peut-il affirmer « la vie de famille impeccable » de l'empereur Paul de Russie ? (p. 201). — P. 135, nous rencontrons un prince de Hesse-Hambourg (pour Hombourg).
R.

— Lady Charlotte BLENNERHASSET. *Marie-Antoinette, Königin von Frankreich* (Bielefeld et Leipzig, Velhagen et Klasing, 1907, petit in-8° (coll. des *Frauenleben*), 180 p., 6 portr.). — Écrit sans prétention, d'un ton ému et qui éveille la sympathie. Un peu trop de place, cependant, faite à l'histoire générale, pas assez aux années de jeunesse de la Dauphine. Comment l'Autrichienne, la petite-fille de Schönbrunn, s'est trouvée dépaycée à Versailles, voilà qui explique, psychologiquement, bien des choses. Puisque l'objet de lady Blenner-

hasset était de faire appel à notre pitié, c'est là-dessus qu'il fallait insister.

H. HR.

— Raoul ARNAUD. *La princesse de Lamballe (1749-1792), d'après des documents inédits* (Paris, Perrin, 1911, in-8°, 402 p., 7 grav.). — Le véritable intérêt du livre, c'est de nous faire connaître Saiffert, le médecin de la princesse. Sa *Krankheitsgeschichte der Prinzessin von Lamballe* avait paru en 1804, mais n'avait pas été étudiée. C'est peu d'avoir établi que la princesse était une victime de la grande hystérie. Ce qui est plus précieux pour l'histoire, c'est d'avoir reconstitué tout le mouvement d'intrigues, de calomnies, de pamphlets et de libelles, organisé pour brouiller la reine et la surintendante, et jusqu'aux manœuvres criminelles devant lesquelles il semble bien que les ennemis de la malheureuse Marie-Thérèse de Savoie-Carignan n'aient pas reculé. C'est une des pages les plus répugnantes de l'histoire de l'ancien régime finissant. Des recherches aux Archives nationales et l'étude d'un autre écrit de Saiffert ont permis à M. Arnaud de préciser les détails relatifs à la fin tragique de l'infortunée. — Le désir de faire un livre a poussé l'auteur à délayer les nouveautés qu'il nous apportait dans une sauce banale : un mariage princier, la charge de surintendant, etc., il y a trop de ces hors-d'œuvre. H. HR.

— *La vie française à la veille de la Révolution (1783-1786). Journal inédit de Madame Cradock*, trad. de l'anglais par M^{me} O. DELPHIN-BALLEYGUIER (Paris, Perrin, 1911, in-16, xi-331 p.). — Nous nous figurons trop aisément que, dans les années qui précéderent la Révolution, tout le monde vivait dans l'attente de la catastrophe, *sero mundi appropinquante*. Voici une Anglaise qui, au lendemain de la paix de Versailles, a séjourné à Paris, puis a traversé la France, par Marseille, Bordeaux, Nantes. Qu'a-t-elle vu ? Des fêtes populaires, des ascensions d'aérostats, des pièces de théâtres et des concerts, un peuple gai, aimable, hospitalier. Elle n'a eu à lutter que contre l'insurrection des punaises. — Il est regrettable que sa traductrice écrive mal. Le « Mont-Calvaire » est le Mont-Valérien. La pompe à feu de la p. 77 n'est pas rue des Filles-du-Calvaire, mais à Chaillot. P. 295, ce n'est pas « la veille », mais le lendemain de l'assassinat. — H. HR.

— Auguste DIDE. *Jean-Jacques Rousseau. Le protestantisme et la Révolution française* (Paris, Flammarion, s. d., in-18, 310 p.). — Ceci est un « éreintement » de Jean-Jacques. La thèse est simple : Rousseau, c'est Genève, et Genève, c'est Calvin. Même quand Jean-Jacques est converti au catholicisme par la grâce mûrissante de M^{me} de Warens ; même quand l'aimable Zulietta (une austère huguenote, comme chacun sait) le renvoie à l'étude des mathématiques ; même quand il écrit les *Lettres de la Montagne*. Secondement, Rousseau n'est pour rien dans la Révolution française, on lui doit seulement Robespierre ; mais, pour M. Dide, Robespierre n'est qu'un incident négligeable, pis, une déviation de la Révolution (renvoyé à

M. Mathiez). La Réforme non plus n'est pour rien dans la Révolution : « Il y a plus de libéralisme et de démocratie chez Rabelais, Montaigne et la Boétie [renvoyé à M. Armaingaud], chez les prédicateurs de la Ligue » que chez les « calvinistes antifrancs ». Au reste, ce Jean-Jacques n'est qu'un rhéteur, et seuls des collégiens peuvent lire sans rire l'épisode célèbre du baiser dans un bosquet. « Une mélodie inconnue s'entend », disait Michelet. M. Dide n'a rien entendu. — P. 285 : États-Généraux de 1616, lisez : 1614. H. HR.

— Vicomte DU BREIL DE PONTBRIAND. *Le comte d'Artois et l'expédition de l'île d'Yeu. Erreurs historiques* (Paris, H. Champion, 1910, in-18, vii-165 p.). — Ce petit livre est une apologie du futur Charles X et une réponse à la question : « Pourquoi le comte d'Artois n'a-t-il pas rejoint Charrette ? » Les historiens, même certains royalistes, ont répondu généralement que son entourage et lui-même étaient trop pusillanimes pour s'exposer à un danger certain ; mais M. de Pontbriand veut que cette assertion soit « visiblement calomnieuse ». Le prince n'aurait pas mieux demandé, selon lui, que de se faire casser la tête pour une aussi grande cause, mais les Anglais ne voulaient pas sérieusement le triomphe de cette cause, et leur « mauvais vouloir » a paralysé tous les efforts du comte d'Artois pour tirer l'épée ; d'ailleurs, « l'heure même était passée... pour mourir avec quelque gloire et quelque utilité » (p. 165). L'auteur ne s'est pas demandé si le ministère anglais n'avait pas d'excellentes raisons pour se défier de l'incapable écervelé qu'était le frère de Louis XVI ; il se borna, en effet, à séjourner à l'île d'Yeu du 2 octobre au 18 novembre 1795 et à se rembarquer quand l'escadre britannique retourna sur les côtes d'Angleterre. On peut concéder à l'auteur qu'il a rectifié certains détails des mémoires de Vauban, etc., sur l'attitude de Charrette, sur sa fameuse lettre, si méprisante pour M. d'Artois, et que M. de Pontbriand déclare apocryphe, et sur quelques autres points secondaires. Mais sur la seule question vraiment importante, celle de *prouver*, — non pas seulement d'*affirmer*, — le désir ardent du comte de se jeter dans la mêlée, son courage personnel, des capacités intellectuelles, des qualités morales suffisantes pour diriger le parti royaliste, nous craignons bien qu'il ne parvienne à convaincre d'autres lecteurs que ceux qui sont tout convaincus d'avance qu'un roi, présent ou futur, ne saurait faillir. R.

— Henri D'ALMÉRAS. *Charlotte Corday d'après les documents contemporains* (Paris, librairie des Annales, s. d. (1910), in-8°, 276 p., avec ill.). — L'auteur résume agréablement pour le grand public, dans cette histoire de Charlotte Corday, les données réunies sur « l'ange de l'assassinat » par toute une série de chercheurs connus et d'érudits locaux, sans s'interdire des emprunts plus risqués aux *Mémoires* de Sanson, aux *Souvenirs* de la marquise de Créquy, au livre de Blaze de Bury, sur *Alexandre Dumas, sa vie et son temps*. On n'y trouvera rien de nouveau ni sur le passé de la jeune fille et sur ses pré-

tendues amours, ni sur ses relations avec les Girondins de Caën, ni sur l'attentat même de la rue des Cordeliers, commis le 13 juillet 1793; Chéron de Villiers, Casimir Périer, Vatel, de la Sicotière, le Dr Cabanès, Henry d'Ideville, Jules Claretie, A. Decroville nous avaient déjà raconté tout cela, sauf peut-être la lugubre odyssée du prétendu crâne de Charlotte, longuement racontée p. 237 et suivantes. On a fait un volume de cette étude assez courte en y intercalant, en appendices, des lettres de Marie-Charlotte (p. 37-44); une notice biographique sur Joseph Chaliar (*Un Marat de province*); une autre sur les pièces de théâtre consacrées à la jeune fille depuis J.-B. Salle jusqu'à F. Ponsard, liste d'ailleurs assez incomplète pour l'étranger. — Adam Lux n'était pas « presque un fou » (p. 246); nous renvoyons l'auteur au second volume des *Études historiques* de M. Chuquet. — P. 183, lire *Colet* pour *Collet*. R.

— *Le traité de la réunion de Mulhouse à la France en 1798.* Fac-similé et documents inédits publiés sous le patronage de la Société industrielle par Ernest MEININGER (Mulhouse, 1910, gr. in-fol., 63 p., avec pl. en phototypie). — M. Ernest Meininger, bien connu par ses nombreux travaux sur l'histoire de Mulhouse, a eu l'idée de rechercher si l'original du traité de la réunion de la petite république helvétique à la grande république française, original qu'il n'avait pu découvrir dans les archives de sa ville natale, se retrouverait à Paris et, l'ayant retrouvé grâce au concours obligeant de M. Charles Schmidt, archiviste aux Archives nationales, il l'a fait reproduire, feuillet par feuillet, en grandeur naturelle. M. Meininger a fait précéder ce document d'une notice historique sur cette annexion pacifique; de la correspondance échangée à ce sujet entre le citoyen Metzger, de Colmar, délégué du Directoire, et les autorités mulhousaises; du rapport officiel de Talleyrand, ministre des relations extérieures, adressé au Directoire, de ceux de Jean Debry aux Cinq-Cents et d'Ysabeau aux Anciens, etc. Il y a joint le fac-similé d'une lithographie de Dantzer, datant de 1848, sur le cinquantenaire de la réunion de 1798. Le tout forme un album élégant, en même temps qu'un dossier historique utile et dont il faut remercier l'éditeur, en deçà comme au delà des Vosges. R.

— Ernest LUNEL. *Le Théâtre et la Révolution* (Paris, H. Daragon, 1910, in-8°, 161 p., portrait de Talma). — C'est une « Histoire anecdotique des spectacles, de leurs comédiens et de leur public, par rapport à la Révolution française », assemblage de glanes diverses et de coupures rangées dans un ordre vaguement chronologique et, la plupart du temps, sans indication précise des sources. Ce recueil, singulier pêle-mêle de titres de pièces, de listes d'acteurs, de notes biographiques, d'allusions parfois peu claires pour qui ne connaîtrait pas déjà d'ailleurs l'histoire de la Révolution et l'histoire littéraire du temps, pourra intéresser quelques amateurs d'anecdotes théâtrales, — encore n'y en a-t-il pas beaucoup d'intéressantes, — mais nous

doutons fort qu'on s'avise jamais de l'utiliser comme un document historique. R.

— *Polémiques de presse sur l'institution du divorce (an IX-an XI)*, par Henri HAYEM, docteur en droit (Paris, A. Rousseau, 1910, in-8°, 154 p.). — Ce mémoire, couronné par l'Académie de législation de Toulouse, s'occupe des discussions que souleva le projet de code civil présenté par la commission constituée par arrêté des conseils du 24 thermidor an VIII, quant aux articles relatifs au divorce. Publié en germinal X, ce projet occupa les journaux et les salons; M. Hayem ne s'intéresse qu'à ce qu'en ont dit les premiers dans les trois chapitres qui forment son volume. Le premier est surtout une histoire anecdotique de ces polémiques où se distinguèrent le *Journal des Débats* et le *Moniteur universel*, et auxquelles prit part M. de Bonald; le second examine les arguments juridiques mis alors en avant, pour ou contre le divorce, au point de vue religieux et social; dans le troisième, l'auteur compare la mentalité juridique d'alors avec la nôtre et démontre combien elle influait sur la position de la question. Sans épuiser toutes les sources (il ne pouvait s'astreindre à feuilleter tous les périodiques de l'époque), l'auteur en a vu suffisamment pour constater qu'au début du XIX^e siècle, comme au début du XX^e, les arguments sont restés sensiblement les mêmes; seulement, ce n'est plus dans la presse, c'est au théâtre que se débat le problème et MM. Donnay, Bourget, Margueritte, Hervieu, Brioux, etc., semblent sans doute plus entraînants au grand public que les obscurs légistes de l'an X, sans avoir beaucoup avancé la solution d'une question à vrai dire insoluble. R.

— C. DE TSCHUDI. *La mère de Napoléon* (Paris, Fontemoing et C^{ie}, 1910, in-18, xiv-300 p., portr.). — L'auteur, trouvant qu'on n'avait pas suffisamment parlé de la mère de l'Empereur, même après le baron Larrey et après tous les nombreux biographes qui se sont occupés de l'enfance et de la jeunesse de Napoléon, nous donne une esquisse nouvelle de la vie de Laetizia Ramolino, depuis sa naissance à une date inconnue, jusqu'à sa mort à Rome, en 1836. Il est assurément commode d'avoir désormais, réunis en un petit volume de format médiocre, tous les détails de cette existence si tourmentée, et l'on ne peut aussi que rendre hommage à la simplicité de style et au désir visible d'exactitude qui caractérisent l'ouvrage. Mais, en réalité, l'on ne trouvera que bien peu de choses nouvelles dans ce dépouillement consciencieux des correspondances du temps, des mémoires contemporains et postérieurs; on connaissait la jeune femme corse, l'énergique patriote des luttes de Paoli, la fugitive de Marseille dans la misère, la mère du général vainqueur d'Italie, du premier Consul; on connaissait la mère de l'Empereur, non pas étourdie par le triomphe subit de son second fils, mais plutôt inquiète et qui ne pouvait s'empêcher de répéter à l'apogée même du règne : « Pourvou que ça doure. » Nous n'ignorions pas non plus les angoisses maternelles, durant le

long supplice de Sainte-Hélène; nous savions comment, épouse économe d'un mari besogneux, elle conserva, quand elle était Madame-mère, ses habitudes d'économie et devint, grâce à elles, après la grande débâcle, la banquière secourable de tous ces Napoléonides déchus et désargentés. Je ne vois pas bien ce que le livre de M. de Tschudi ajoute, en fait de traits nouveaux, à cette silhouette de matrone romaine, d'une simplicité quelque peu fruste, mais d'une attitude qui commande le respect; l'auteur aurait même pu alléger son récit de bien des faits d'histoire générale, assez inutiles à sa biographie.

R.

— E. HERPIN. *Armand de Chateaubriand, correspondant des princes entre la France et l'Angleterre (1768-1809)* (Paris, Perrin et C^{ie}, 1910, in-8°, iv-376 p., avec ill.). — Malgré l'emphase lyrique de son style, qui trop souvent ressemble à du très mauvais Chateaubriand, l'auteur ne réussit pas à nous rendre bien sympathique cet Armand de Chateaubriand, « l'ami des vagues », qui débute dans la carrière militaire en séduisant, puis en rendant mère une pauvre sourde-muette allemande (p. 42) qu'il abandonne ensuite, qui tue plus tard son guide fidèle, parce qu'il voit sottement en lui un traître (p. 48), qui répare dans son pays de faux assignats anglais (p. 97) et qui, s'il fait et refait la traversée de la Manche, en hardi marin, pour convoier des chouans, des conspirateurs et des prêtres réfractaires, ne nous donne nulle part, dans le récit même de M. Herpin, l'impression d'un esprit supérieur; il n'était pas très estimé, d'ailleurs, dans son propre parti quand il fut fusillé dans la plaine de Grenelle le 1^{er} avril 1809. Cependant, le sujet était assez intéressant en lui-même et, avec les bulletins de police conservés aux Archives nationales et les papiers de Puisaye au *British Museum* de Londres, consultés par l'auteur, on pouvait faire un ouvrage utile. Malheureusement, l'extrême négligence avec laquelle ce volume a été rédigé rendra quelque peu méfiants tous les historiens sérieux. — P. 77, on fait naître Joseph de Puisaye († 1827) dès 1713. — P. 142, Armand de Chateaubriand signale (en 1796!) « une division marquée entre le Directoire et les deux Consuls ». — P. 148, on traduit *the french emigrants* par « les émigrés anglais ». — P. 184, Chateaubriand avait écrit : « Il ne serait pas surprenant que mardi, l'ambassadeur, s'il sort, fût insulté. » L'auteur nous parle de « l'ambassadeur républicain Silsort »!! — P. 265, lire : « Il existe aussi au cabinet » pour « un cabinet ». — P. 303, l'auteur attribue à M. Léon Daudet les ouvrages de son oncle, M. Ernest Daudet. — Je ne parle pas de simples altérations des noms propres; lire *Brotier*, *Cormatin*, *Andréossy*, *Fauche-Borel*, *Malet*, *Forneron*, *Cailhava*, etc., pour *Brothrier*, *Cormartin*, *Androsi*, *Fanche-Borel*, *Mallet*, *Fourneron*, *Calhava*, etc. — P. 173, le diplomate Otto devient un général. — De pareilles fautes empêchent qu'on regarde cet ouvrage comme un travail scientifique sérieux.

R.

— Paul HAZARD. *Journal de Ginguené (1807-1808)* (Paris, Hachette,

1910, in-8°, 83 p.). — Le manuscrit de Ginguené, que M. Hazard a publié et commenté, appartient à la bibliothèque municipale du XVI^e arrondissement de Paris. Il fournit quelques indications sur les travaux littéraires, — particulièrement les fables, — de Ginguené, et des précisions importantes sur la réunion, opérée par le ministre de la police générale, en août 1807, de la *Décade philosophique* au *Mercur de France*, à la suite de la publication d'un extrait par Ginguené de l'*Histoire de l'anarchie de Pologne* de Rulhière, jugé séditieux. Les explications de M. Hazard, qui a rompu avec le procédé de l'annotation pour adopter celui du renvoi réciproque du texte au commentaire et du commentaire au texte, fournissent des renseignements puisés aux bonnes sources, et dont certaines inédites, sur la vie de Ginguené, sur l'Institut, sur la *Décade* enfin, dont M. Hazard a entrepris l'étude générale.

G. B.

— *Documentos del Ejercito francés sitiador de Zaragoza (1808-1809)*. Documents de l'armée française qui assiégea Saragosse (1808-1809) exhumés par le Dr G. GARCIA-ARISTA Y RIVERA. Vol. I (Saragosse, M. Escar, 1910, in-8°, XXXVII-351 p., avec fac-similés). — Premier volume d'un recueil publié sous les auspices du « Comité royal du centenaire des Sièges ». L'éditeur, M. Garcia-Arista, a découvert, en 1899, ces papiers dans un humide et obscur sous-sol administratif où ils dormaient sans doute depuis qu'ils avaient été trouvés, lors de l'évacuation, par les troupes françaises, du fort d'Aljuferia en 1813. Les pièces sont publiées ici sans notes explicatives et la plupart n'ont aucun lien plus étroit entre elles; c'est un résidu de correspondances officielles qui ne sont pas toutes également intéressantes. Dans ce tome I, le document le plus important (mais pour les hommes du métier seulement) est le *Journal des attaques* du siège de Saragosse, rédigé par le chef de bataillon Valazé, chef de l'État-major du génie, du 29 décembre 1808 au 22 février 1809. Signalons encore un rapport du général Aubrie, à Moncey, sur les hôpitaux; il est rempli de détails navrants sur l'incurie des chefs et des médecins militaires (p. 234); on trouvera aussi des pièces relatives aux réquisitions, aux répressions d'assassinats, etc. L'orthographe de nos militaires, même des officiers généraux, n'est pas toujours très conforme à celle de l'Académie française, mais il y a aussi, çà et là, bien des fautes de lecture.

R.

— Albert TOURNIER. *Les Conventionnels en exil* (Paris, Flammarion, s. d. (1910), in-18, xv-416 p.). — Ce volume est une œuvre posthume de M. A. Tournier, député de l'Ariège, mort en 1909, et connu surtout comme auteur d'une biographie de Vadier, parue en 1900 avec une préface de M. Claretie. Je crains qu'on ne lui ait rendu un assez mauvais service en mettant au jour ce ramassis de notes mal digérées, où les répétitions ne manquent pas plus que les contradictions et où s'étalent les plus fâcheuses bévues¹. Il y aurait quelque

1. P. 8, lire *Shaftesbury* pour *Shaftesbury*. — P. 24, lire *Bonnier* pour

injustice à mettre tout cela sur le compte du défunt, mais le malheur est que tant de fautes grossières rendront défiant à l'égard de l'ensemble, alors qu'un éditeur, plus compétent que M. P. Maryllis, aurait pu tirer meilleur parti du manuscrit. En dehors de ces erreurs de fait, on trouvera sans doute aussi que l'auteur parle avec un peu trop de rhétorique de ses clients dans la conclusion du volume; on dirait qu'il n'a point parcouru son propre dossier, toutes ces lettres dévotieuses, suppliantes, adressées au gouvernement royal et à la police, pour obtenir la permission de rester ou de revenir en France. Quelques-uns d'entre les conventionnels proscrits sont restés dignes et fiers jusqu'à leur fin; la masse des individualités obscures qui fourmillent dans ce livre n'a guère droit à l'apothéose que leur décerne M. Tournier, ainsi que l'a montré M. Welvert. On peut les plaindre, à coup sûr, mais il est bien difficile de les admirer¹. R.

— *Souvenirs de la comtesse Golovine, née princesse Galitzine, 1766-1821*, avec une introduction et des notes par K. WALISZEWSKI (Paris, Plon-Nourrit et C^{ie}, 1910, in-8°, xxxviii-451 p., portr.). — Née en 1766, élevée à la campagne, transplantée plus tard à Saint-Petersbourg, douée de tous les talents, mais d'une figure assez énigmatique et peu belle (si nous en jugeons par un portrait peint par elle-même), Barbe Galitzine avait des qualités plutôt dangereuses, au dire de son

Bonnis. — P. 25, lire *Genissieu* pour *Génissien*. — P. 26, lire 1825 pour 1725. — P. 59, lire *débats* pour *débuts*. — P. 67, un ex-député écrit au comte Decazes pour protester de son dévouement à Louis XVIII, le 31 décembre 1812? — P. 144, Ramel ne peut obtenir du roi la permission de revenir et meurt à Bruxelles en 1839, ce qui ferait neuf ans après l'expulsion des Bourbons! — P. 173, le prince de Looz-Corswarem devient le prince Las-Corse. — P. 175, le préfet M. de Lezay-Marnésia devient Leroy-Marnésia. — P. 221, l'éditeur confond Nyon avec Noyon, qu'il place en Suisse. — P. 229, il faut lire *traître* pour *prêtre*, le préfet du Bas-Rhin ne pouvant qualifier ce conventionnel de membre du clergé. Ce préfet s'appelait d'ailleurs Bouthillier et non Bouthilliers. — P. 269, Lakanal, pour se retirer en Amérique, en avril 1816, prend un passeport le 24 août 1825. — P. 273, un nom aussi connu que celui de Mignet devient Miquet. — P. 275, nous apprenons, à quelques lignes de distance, que Réal est resté paisiblement dans le Dauphiné et qu'il fonda une fabrique d'huile en Belgique, ne rentrant en France qu'en 1818. — P. 306, Sollykow devient Sottikolv. — P. 318, le conventionnel Barrot ne s'appelait pas Odilon, mais Jean-André; l'auteur confond le père et le fils. — P. 325, on nous apprend que Barras recevait, en 1815, la visite du « peintre Lebrun, ex-consul », et « du fils de ce dernier, duc de Plaisance ». — P. 341, lire l'abbé Raynal pour Reynal. — P. 349, le conventionnel Deleyre est chargé en 1715 de la surveillance de l'École normale. — P. 351, Drouet est envoyé au Spitzberg (au lieu du Spielberg!); il est échangé contre Madame en 1815. Je pense que ces exemples suffiront pour qu'on ne m'accuse pas d'une sévérité trop grande dans mes jugements.

1. Tel de ces régicides qui, dans l'exil, « porte habituellement sur sa poitrine le portrait du roi », ne saurait nous donner une haute idée de ses vertus républicaines (p. 222).

biographe. « Elle fut, dit M. Waliszewski, un dragon de vertu, avec des instincts de terre-neuve, invariablement portée à se jeter dans le remous des liaisons dangereuses pour y repêcher des victimes généralement mal disposées à accepter ces secours ». Elle épousa le comte Nicolas Golovine, « dont un abîme la séparait au point de vue intellectuel » (p. xvi), et lorsqu'en 1793 le jeune grand-duc Alexandre fut marié à l'âge de seize ans avec la princesse Louise de Bade, qui comptait quinze printemps, le comte Golovine devint le maréchal de la petite cour, et Barbe Nicolaïevna l'amie intime de la future impératrice Élisabeth, pour laquelle elle affecta jusqu'à la fin de ses jours une « adoration » qui fut, dit-elle, plus tard méconnue. Écartée de la cour, sous le règne de Paul I^{er}, la comtesse se jeta dans les intrigues de l'émigration, devint l'amie de la princesse de Tarente, sous l'influence de laquelle elle se fit catholique (sans dire un mot de sa conversion dans ses *Souvenirs*), perdant ainsi sa caste dans le monde officiel. Elle vécut désormais à l'étranger, tandis que son mari restait en Russie, et mourut à Paris en 1821, où sa tombe est au Père-Lachaise. « Sans se laisser éblouir par un milieu prestigieux et corrompue, elle a tout vu d'un œil clair, tout apprécié d'une âme droite et naturellement calme, etc. », dit M. Waliszewski; « elle excelle, dit-il encore, dans le récit, la mise en scène » (p. xxxvii). Cela est vrai assurément; il y a dans ces *Souvenirs* de fort jolis tableaux de la petite cour grand-ducale, brossés d'un pinceau alerte et spirituel. Seulement on n'a pas toujours l'impression que ce que la comtesse raconte soit de l'histoire absolument vraie; au milieu de toutes ces intrigues de cour, où elle apparaît toujours un peu comme un ange gardien, on se perd et on perd confiance, et au milieu des épanchements lyriques et des rêveries mystiques on croit deviner parfois une assez forte dose de rouerie très pratique. Ce qui est certain, c'est que tous ses contemporains, et surtout ses contemporaines, ne partageaient pas, pour la comtesse, l'admiration de son aimable et spirituel introducteur dans la littérature française. — P. 93, l'auteur fait succéder Choiseul-Gouffier à d'Alembert, à l'Académie des inscriptions, en 1817! — P. 105, il n'y a jamais eu de *grande-duchesse* de Cobourg. R.

— *Les Cahiers de Madame de Chateaubriand*, publiés intégralement avec introduction et notes par J. LADREIT DE LA CHARRIÈRE (Paris, Émile-Paul, 1909, in-18, XLVI-358 p.). — Le *Cahier rouge*, le *Cahier vert* et le *Cahier bleu* de M^{me} de Chateaubriand, qui se trouvent actuellement entre les mains de M. de Vesins, ne sont pas absolument inédits. M. Pailhès en avait donné des fragments choisis dans ses articles de la *Revue catholique* de Bordeaux, il y a une vingtaine d'années, mais avec certaines préoccupations politiques. Dans la présente édition, M. Ladreit de La Charrière les publie en entier, tels que les rédigea Céleste Buisson de La Vigne, devenue à dix-sept ans M^{me} de Chateaubriand et sacrifiée, depuis ce jour jusqu'à celui de sa mort (1847), à toutes les femmes possibles par son volage époux.

Entourée de prêtres et d'âmes pieuses, au milieu desquelles le mondain René s'ennuyait, elle savait tenir tête à ses caprices arbitraires, avec un entêtement égal; cependant elle aimait la gloire de son mari, et ses cahiers en fournissent de nombreux témoignages. Ils ne forment pas un journal complet; l'une des rédactions embrasse les années 1804 à 1815; l'autre va de décembre 1822 à janvier 1823, puis de 1827 à 1833; enfin l'on trouve deux notes afférentes aux années 1843-1844. Une partie du cahier vert semble avoir été volontairement lacérée; par qui? — Il n'y a aucune *littérature* dans ces notes, qui contrastent fort avec l'éloquence parfois guindée des *Mémoires d'outre-tombe*; mais elles sont parfois amusantes (voir M^{me} de Coislin à Vichy) et instructives (voir les récriminations contre la congrégation), parfois aussi d'une incohérence chronologique très féminine. C'est ainsi qu'on lit, p. 93 : « La bataille des 18 et 19 octobre 1813 décida de la campagne... Six semaines après, le bulletin du 3 décembre annonça les malheurs de la Bérésina. » Néanmoins, l'éditeur, qui a prodigué les notes au point de doubler le nombre des pages de son volume, n'a pas jugé nécessaire de signaler cette bourde colossale. Le plus intéressant des chapitres est le quatrième, qui raconte le séjour à Gand, le retour de l'émigration nouvelle, la curée de 1815, etc. M^{me} de Chateaubriand n'est pas tendre pour Talleyrand et Fouché, mais elle n'épargne pas davantage Pastoret, Damas, Montmorency, Villèle, Charles X lui-même, car tout en étant très pieuse, elle est cependant très anticléricale, autant qu'une grande dame, bonne catholique, pouvait l'être alors (p. 278). — P. 8, lire *Thëiner* pour *Beuner*. — P. 278, Berryer n'a pas « quitté la vie politique » après le 2 décembre, puisqu'il est mort député en 1868.

R.

— F. UZUREAU. *Brochures angevines* (extraits). — M. l'abbé Uzureau nous envoie trois autres plaquettes. La première, tirage à part de la *Revue de Lille*, est intitulée *Un prêtre français pendant l'émigration* (Arras, 1909, in-8°, 144 p.). Elle nous offre la biographie d'un chanoine d'Angers, M. de la Corbière, d'après la relation de ses pérégrinations forcées, conservée aux archives de Maine-et-Loire; le personnage était inoffensif et résigné, assez bon observateur d'ailleurs, et certains de ses croquis de mœurs et de paysages anglais, hollandais, allemands sont assez réussis; il a fini par être aumônier à l'armée de Condé, puis professeur de français à Munich, où il a composé des comédies (pour jeunes filles, il est vrai) pour vivre. Mais pourquoi l'éditeur n'a-t-il pas consacré quelques minutes à feuilleter un dictionnaire de géographie, afin d'éviter les scandaleuses déformations des noms de lieux qu'on rencontre partout dans ce récit? *Elbelfeld* pour *Elberfeld*, *Ehrenbreisten* pour *Ehrenbreitstein*, *Bruchal* pour *Bruchsal*, *Stolofen* pour *Stollhoffen*, *Walkirik* pour *Waldkirch*, *Baden Vayer* pour *Badenweiler*, *Bulle* pour *Bühl*, *Donachingen* pour *Donaueschingen*, *Salzbach* pour *Sassbach*, *Buchan* pour *Buchau*, *Dachan* pour *Dachau*, la *Teissen* pour la *Dreisam*, l'*Yser* pour l'*Isar*, etc., etc.

— *La déportation des religieuses angevines, leur séjour à Lorient, 1794-1795* (extrait du *Prêtre*, 1909, in-8°, 15 p.), est racontée d'après les notes de sœur Jacqueline Montardeau (morte en 1849, à quatre-vingt-huit ans), rédigées quarante ans seulement après les événements.

— *Le chapitre de la cathédrale d'Angers (1802-1910)* est un extrait des *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers* (1910, in-8°, 37 p.). C'est le catalogue de tous les chanoines titulaires, prébendés ou honoraires qui ont figuré au chapitre depuis le Concordat jusqu'à ce jour. R.

— *Notes pour servir à l'histoire de la franc-maçonnerie à Nancy jusqu'en 1805*, par Charles BERNARDIN, membre du Conseil de l'Ordre, Vénérable de la Loge de Nancy (Nancy, imprimerie nancéienne, 1910, in-8°, 340, 252 p.). — Ces notes, un peu encombrantes par rapport à l'importance du sujet, comprennent une introduction générale sur les origines de la franc-maçonnerie, introduction qui n'apprend rien de neuf, puis un chapitre sur le duc François III de Lorraine, « le premier franc-maçon lorrain connu », le premier prince aussi qui ait « revêtu le tablier symbolique » (1731) et dont l'union avec Marie-Thérèse « fut un long duo d'amour » (avec quelques fugues discordantes, que l'auteur oublie de mentionner). Suit l'énumération de toutes les loges, civiles ou essentiellement militaires, qui se sont formées à Nancy, depuis celle de *Saint-Jean de la vraie lumière* (1762) jusqu'à celle de *Saint-Jean-de-Jérusalem*, créée en 1771 et qui existe encore aujourd'hui. Le récit de M. Bernardin ne nous apprend guère de faits d'un intérêt plus général pour l'époque révolutionnaire, sauf à constater en passant « l'admiration, le respect, la reconnaissance » de l'auteur pour « ces géants qui versèrent si généreusement leur sang pour la foi nouvelle, qu'ils s'appellent Danton, Robespierre ou Saint-Just ». Nous admettons volontiers que les listes interminables d'adeptes qui forment le gros de ces deux volumes présentent un intérêt local pour leurs descendants actuels, mais il aurait fallu donner au moins un répertoire alphabétique de toutes ces centaines de noms à la fin de l'ouvrage, afin de faciliter les recherches. Le seul fait curieux à signaler, et connu d'ailleurs depuis longtemps, c'est la facilité avec laquelle le gouvernement consulaire, puis impérial, sut mater les francs-maçons les plus ardents de l'époque révolutionnaire et les rendre inoffensifs et dociles. R.

— *Lettres d'un soldat à sa mère, de 1849 à 1870. Afrique. Crimée. Italie. Mexique*, publiées par Jules JAPY (Paris, Champion, 1910, in-8°, 296 p.). — Il s'agit des lettres de Frédéric Japy, qui fut plus tard général et sénateur de Belfort jusqu'à sa mort, en 1904, lettres très gaies, très jeunes, très tendres, autour de quelques épisodes des guerres françaises au siècle dernier : la prise et les massacres de Zaatcha, l'exécution de Bou-Zian et de son fils, les ruines romaines

de Tebessa; puis la vie sous la tente en Crimée, la prise du Mamelon-Vert; la guerre d'Italie, l'affaire de Palestro sous les yeux du « crétin vaniteux » qu'était Victor-Emmanuel, le malencontreux clou à la fesse qui tint le capitaine Japy éloigné des batailles de Magenta et de Solferino, surtout la campagne du Mexique, le long siège de Puebla (dit de Sarragoza), la belle conduite de Japy au combat de San Lorenzo, qui lui valut le grade de chef de bataillon; en garnison plus tard dans les Hautes-Alpes, d'où il fut appelé pour rejoindre l'armée du Rhin en juillet 1870.

E. D.

— Marius BARROUX. *Le département de la Seine et la ville de Paris. Notions générales et bibliographiques pour en étudier l'histoire* (Paris, impr. J. Dumoulin, 1910, in-8°, xii-444 p.; publication du Conseil général de la Seine). — M. Barroux, dont nous signalions naguère (*Rev. hist.*, t. XCVIII, p. 464) une bibliographie sommaire de l'histoire de Paris, vient de reprendre ce travail en un livre assez volumineux, qui n'est encore, paraît-il (voir p. 443, n. 1), qu'une amorce et qui se présente à nous comme une sorte de guide à travers l'histoire de Paris et du département de la Seine depuis les origines jusqu'à nos jours. Ce guide, — que l'auteur (p. vi) compare étrangement au *Manuel de philologie classique* de M. Salomon Reinach, — comporte à la fois une esquisse historique partielle (histoire topographique et administrative) et des renseignements bibliographiques classés méthodiquement. L'ensemble est divisé en cinq chapitres : I, « les données géographiques »; II, « l'histoire et les historiens » (étude bibliographique sur les historiens de Paris et du département de la Seine; c'est la pièce de résistance du volume : p. 40-161); III, « l'administration générale » (résumé de l'histoire administrative avec la bibliographie du sujet); IV, « la topographie » (relevé des études consacrées aux quartiers, rues, places, etc., de Paris; bibliographie des anciens plans et des anciennes descriptions de la capitale et de la région); V, « les enceintes de Paris et l'organisation militaire » (résumé historique et bibliographie). Tel quel, et en dépit de certaines bizarreries de composition ou de rédaction, ce livre, fruit d'un labeur considérable, rendra d'importants services aux érudits, surtout le jour où aura paru la table alphabétique des noms d'auteurs et des matières que M. Barroux s'est engagé (p. 443, n. 1) à nous donner prochainement avec les « chapitres complémentaires » de son ouvrage. M. Barroux fera bien alors de nous donner aussi un petit supplément bibliographique plus complet que celui qui figure aux *Addenda*, car son information retarde souvent (par exemple, p. 129, n. 2, manque le livre essentiel de M. Wogel sur les invasions normandes; p. 261, ligne 1, manque la liste des prévôts imprimée par M. Delisle au t. XXIV des *Histor. de France*; p. 262, n. 5, manque le livre de M. Delachenal sur Charles V, indispensable à consulter sur l'histoire d'Étienne Marcel, etc.) et plus d'un renseignement historique appellerait des correctifs (notamment ce qui a trait aux premières enceintes

de Paris, au prétendu « duché de France », à l'organisation administrative des temps carolingiens). L. H.

— R. HENARD. *Les jardins et les squares* (collection *Les richesses d'art de la ville de Paris*) (Paris, Laurens, 1911, 1 vol. in-8°, 270 p., illustr.). — Dans ce nouveau volume de la collection des *Richesses d'art de Paris*, M. Henard fait l'historique des différents jardins et squares de la capitale; d'excellentes photographies et des reproductions de plans anciens accompagnent le texte; une très complète liste des statues, instruments décoratifs et fontaines des jardins en 1910 fait de ce volume un utile répertoire.

HISTOIRE D'ANGLETERRE.

— C. M. ANTONY. *The angelical cardinal Reginald Pole*, with a preface by Father R. H. BENSON (Londres, Macdonald et Evans, 1909, in-12, 228 p.; prix : 2 sh.). — Cette biographie du cardinal Pole paraît munie de toutes les autorisations ecclésiastiques; c'est une garantie certaine que l'ouvrage est écrit au point de vue catholique le plus orthodoxe. En réalité, c'est une apologie de la vie, des écrits et des actes de ce cousin de Henri VIII qui eut la joie de réconcilier pour un temps l'Angleterre hérétique et schismatique avec Rome, apologie écrite d'ailleurs en termes mesurés par un historien qui connaît les sources et qui en tire un bon parti. Ch. B.

— Édouard DOLLÉANS. *La naissance du chartisme (1830-1837)* (Paris, Geuthner, 1909, in-8°, 88 p.; extrait de la *Revue d'histoire des doctrines économiques et sociales*). — Les études de M. Dolléans sur Owen l'ont amené à s'occuper du chartisme, et il s'est efforcé de déterminer les courants d'idées d'où est sorti ce mouvement politique et social. Le programme radical, formulé par le major Cartwright dès 1776, repris, en 1816, par le journaliste Cobbett et l'orateur Hunt, amplifié lors de la constitution, en avril 1831, de la « National Union of the Working Classes and Others », qui consent à collaborer avec les wighs et à coopérer à la réforme électorale de 1832, prend sa forme définitive dans la « Working Men's association » de Londres, fondée en 1836, et d'où est sortie en 1838 la « charte » révolutionnaire. Les promoteurs du mouvement sont essentiellement le réformiste oweniste Lovett et Bronterre O'Brien, en qui s'unissent l'influence de Hodgskin et de Babeuf, connu par lui grâce au livre de Buonarroti qu'il a traduit dès 1836. Les thèses principales du socialisme révolutionnaire ont été proposées par les premiers « chartistes », — internationalisme, action autonome de la classe ouvrière, grève générale, — et elles furent adoptées immédiatement par le prolétariat organisé du Yorkshire et du Lancashire. Mais M. Dolléans, dont l'exposé, tout mal composé qu'il soit, est si intéressant et si neuf, se fait illusion sur la valeur spécifiquement anglaise du socialisme « chartiste »; dans les œuvres, dans les *tracts* des communistes français contemporains, les mêmes

thèses apparaissent avec la même filiation historique, et ainsi, de toute part, on arrive à saisir l'influence énorme, reconnue déjà par Ch. Andler pour l'élaboration du *Manifeste des Communistes*, qu'a eue le babouvisme sur la formation du socialisme moderne. G. B.

HISTOIRE DE BELGIQUE.

— Jules DELHAIZE. *La domination française en Belgique à la fin du XVIII^e siècle et au commencement du XIX^e*, t. III-IV (Bruxelles, J. Lebègue et C^{ie}, 1909-1910, in-18, 434, 362 p.). — Nous avons déjà parlé dans la *Revue historique* des deux premiers volumes de cet ouvrage destiné au grand public. Dans les deux tomes suivants que nous annonçons aujourd'hui, M. Delhaize continue, selon la méthode indiquée, à raconter aux Belges l'histoire de la Révolution française, plutôt qu'à donner une histoire de Belgique aux lecteurs français. Un bon tiers de l'ouvrage est ainsi consacré à l'histoire générale, sans aucune indication de sources, sans notes critiques quelconques, sans même que l'auteur semble avoir des idées politiques bien nettement arrêtées; il professe un libéralisme honnête et passablement modéré. Dans son récit, on voit les Belges passer successivement de la satisfaction au contentement, du contentement à la joie, de la joie au bonheur, et ce bonheur devient de l'amour; l'amour enfin se change en enthousiasme, en un *crescendo* merveilleux, du 18 brumaire au couronnement de Napoléon (t. IV, p. 357-358). Ils ont déchanté depuis, si l'on en croit M. de Lanzac de Laborie et d'autres historiens moins optimistes. — Inutile de noter les fautes d'impression, telles que, par exemple, t. IV, p. 216 : *Hiru* pour *Hirn* et *Sarabbe* pour *Saaralbe*. R.

HISTOIRE D'ITALIE.

— Roberto MICHELS. *Storia del marxismo in Italia. Compendio critico con annessa bibliografia* (Rome, libreria editrice « Luigi Mongini », 1910, in-8°, 159-LV p.). — M. Fenoglio a bien eu raison de traduire le travail de M. Michels, paru dans l'*Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik*, en 1906, et révisé par Nettlau et Ciccotti. Le véritable introducteur du marxisme en Italie est Cafiero, avec le *Compendio* du *Kapital*, qui parut en 1879, et dont J. Guillaume vient de faire paraître une traduction française que M. Michels n'a pu connaître. Le marxisme s'est développé en Italie aux dépens du malonisme, mais il ne s'est définitivement affirmé qu'avec la « chiesa di Milano » et la fondation, en 1891, par Anna Kuliscioff et F. Turati, de la *Critica Sociale*. L'influence du marxisme en économie, en criminologie, en anthropologie a été énorme, et, en histoire, il suffit de rappeler les noms de Salvio, Ciccotti, Lonca pour se rendre compte de son expansion. Cette influence, à partir de 1900, a diminué ou a pris de nouvelles formes; il y a eu en Italie, selon l'expression de

G. Sorel, décomposition du marxisme, et les destinées actuelles du syndicalisme et du socialisme italiens nous montrent les derniers effets de l'idéologie marxiste. Je regrette que M. Michels ait étudié cette idéologie à peu près uniquement dans les œuvres, et non dans les groupements politiques; au demeurant, son étude, enrichie d'une bibliographie soignée, rendra de grands services à l'histoire de la politique italienne et du socialisme international.

G. B.

HISTOIRE DE SUISSE.

— *L'Académie de Calvin dans l'Université de Napoléon (1798-1814)*, par Charles BORGEAUD (Genève, Georg et Cie, 1909, in-fol., vii-251 p., ill.). — Pour le jubilé de 1909, le Sénat de l'Université de Genève et la Société académique de cette ville ont fait paraître le second volume du monumental ouvrage de M. Borgeaud sur l'*Histoire de l'Université genevoise*. Dans le premier tome, il avait raconté le passé de l'Académie calvinienne, depuis ses origines jusqu'à la Révolution; dans ce nouveau chapitre du passé d'une école illustre, M. Borgeaud s'est appliqué à nous montrer l'activité intellectuelle et scientifique de la petite république genevoise durant son absorption temporaire par la République française et l'empire napoléonien. Ce n'est pas un chapitre bien honorable ni pour l'une ni pour l'autre. La République, qui n'avait pas d'argent pour ses propres institutions universitaires, n'en avait naturellement pas non plus pour l'Université, annexée depuis la réunion du 7 floréal an VI; du moins elle permettait aux anciens professeurs de faire des cours gratuits. Mais quand Napoléon voulut faire entrer en 1808 l'Académie de Genève dans le lit de Procuste de l'Université impériale, ce fut une lutte continuelle de l'école contre l'absolutisme soupçonneux qui surveillait les actes et les paroles des maîtres et des élèves, si bien que l'entrée des alliés en 1814 fut pour eux une « délivrance ». M. Borgeaud nous expose avec beaucoup de calme et de discrétion pourquoi il en fut ainsi et pourquoi Genève resta si réfractaire à l'influence de la France. Quiconque a jamais étudié de plus près les beautés du régime impérial dans le domaine de la pensée ne s'étonnera certainement pas de cette opposition sourde, silencieuse, mais tenace. De beaux portraits des célébrités académiques d'alors ornent également ce second volume; l'intérêt avec lequel nous l'avons parcouru nous fait vivement souhaiter que M. Borgeaud ne tarde pas trop à mettre au jour le tome troisième qui nous racontera l'histoire plus heureuse de la libre Académie de Genève et de l'Université complète durant les années du XIX^e siècle.

R.

CORRESPONDANCE.

RÉPONSE DE M. C. MARCHAND A M. ROMIER.

Monsieur,

Je viens de lire dans le dernier numéro de la *Revue historique* (janvier 1911) un article de M. Lucien Romier sur les *Institutions françaises en Piémont sous Henri II*. A la page 2, note, M. Romier dit : « La thèse de M. Ch. Marchand, *Charles de Cossé, comte de Brissac*, ne contient guère que des faits d'histoire militaire ». C'est une inexactitude assez grave. Outre les renseignements que j'ai donnés au chapitre VII sur la discipline de l'armée et sur les précautions prises pour ménager les biens et la vie des habitants, j'ai écrit tout un chapitre, le XIV^e, p. 390-415, sur l'*État du Piémont sous la domination française*. J'y ai parlé des États et des élus, des libertés municipales, de la justice, des impôts, de la situation du pays et des dispositions des habitants envers la France, c'est-à-dire des questions que M. Romier a traitées. Je me plais à reconnaître que celui-ci a ajouté à ce que j'avais dit et n'a pas eu beaucoup à y corriger. Je pourrais aussi lui faire remarquer qu'il cite beaucoup le manuscrit des *Négociations de M. de Brissac* de l'*Archivio di Stato* de Turin. Il ne devrait pas ignorer que ce manuscrit, qui est du XVII^e siècle, n'est qu'une copie du manuscrit 481 de la bibliothèque de Carpentras, comme je l'ai dit dans *Notes et extraits d'un manuscrit des Archives d'État à Turin* (Angers, Germain et Grassin, 1901. Extrait des *Mémoires de la Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers*) et dans *Documents pour l'histoire du règne de Henri II* (Impr. nationale, 1902. Extrait du *Bulletin historique et philologique du Comité des Travaux historiques*).

Agréez, etc.

C. MARCHAND,

Professeur aux Facultés catholiques d'Angers.

RÉPONSE DE M. VIGNES A M. HAUSER.

Je tiens d'abord à remercier M. Hauser de la peine énorme qu'il a dû prendre à lire ce qu'il appelle, après avoir longuement pesé ses termes, un livre « compact », « fruit d'une probité laborieuse » et utile

tout au plus comme « répertoire de noms et de textes »¹. A ces réflexions, M. Hauser joint deux critiques un peu précises. Certes, il n'y aurait pas lieu de s'y arrêter si elles ne mettaient en jeu que mon modeste ouvrage. Mais elles offrent une portée générale, elles posent une question essentielle : la question de méthode en histoire. Il ne paraîtra donc pas inutile de les relever et de les examiner avec soin.

L'historien a le choix entre deux procédés de travail. Le premier se borne à effleurer les problèmes. Sous prétexte de respecter l'ordre chronologique, l'auteur laisse aux faits sociaux la complexité chaotique qu'ils ont dans la vie ; sous prétexte de n'enseigner que des certitudes, il se contente de résumer les conclusions de livres antérieurs. Cette méthode a le mérite d'être commode pour l'historien et attrayante pour le lecteur. En présentant d'un style brillant les résultats acquis de quelques bons ouvrages, en traçant des esquisses élégantes, on fait de l'histoire une mousse légère fort savoureuse à déguster. Avec cette conception, il est clair qu'être compact constitue un défaut capital, être probe un vice, être laborieux une honte ! Ce qui importe, c'est de plaire. Fi donc de la probité laborieuse et vive l'improbité facile ! Le lecteur amusé n'a pas le loisir de vérifier ce qu'on lui conte si agréablement. Le livre se parcourt avec plaisir. On peut même ajouter, — ce qui n'est pas négligeable, — qu'il se vend bien. Malheureusement, quand on l'a lu, qu'en reste-t-il ? Rien de nouveau, par conséquent rien qui vaille.

Il y a une autre méthode moins légère, moins brillante, moins facile aussi. Suivant elle, éclaircir les problèmes encore mal connus, découvrir et décrire nettement des vérités nouvelles, telle est la tâche primordiale de l'historien, dùt-il pour cela se résoudre à d'ingrâtes recherches et s'astreindre à décomposer minutieusement la masse confuse des réalités sociales. Voilà ce que j'ai tenté à propos des doctrines financières de Vauban. Assurément, comme certains l'ont fait pour d'autres personnalités de notre ancienne France, j'aurais pu me borner à retracer l'existence et les idées de l'économiste, et, mêlant à cette analyse quelques textes inédits habilement mis en lumière, donner l'illusion d'un travail original. Mon ambition a été tout autre ; je me suis efforcé d'écrire une œuvre neuve et utile. La vie et les théories de Vauban ayant été cent fois exposées, je n'avais point à en reprendre le tableau. Aussi ai-je limité mes recherches aux « deux questions importantes que les historiens ont, me semble-t-il, beaucoup trop négligées, quand ils ne les laissent pas complètement dans l'ombre. Le premier de ces problèmes est celui des origines doctrinales de la Dime royale... A cette question des origines se rattache naturellement la question de l'influence exercée par les idées du grand économiste... Telle est la double difficulté que nous nous proposons d'élucider et de résoudre². »

1. *Revue historique*, nov.-déc. 1910, p. 384.

2. Cette citation, empruntée à la première page de mon livre, démontre que,

Pour cette étude, quel plan convenait-il d'adopter? Il suffit de réfléchir quelques instants pour apercevoir la grande complexité de la doctrine financière de Vauban. Son unité apparente recèle des principes totalement distincts. Il m'a semblé en apercevoir trois qui, tout en se confondant chez l'économiste, diffèrent néanmoins à tous points de vue¹, d'abord dans leur fondement pratique et leur nature, puis dans leur évolution, et du reste apparaissent isolément chez maints précurseurs ou continuateurs de Vauban. Ces différences profondes, jointes au souci de la clarté essentielle en des questions si délicates, me dictaient la marche à suivre. De là ma division tripartite : histoire doctrinale de l'impôt en nature dans son conflit avec l'impôt en argent, de la quotité dans son conflit avec la répartition, de l'universalité fiscale dans son conflit avec les privilèges. Aurais-je eu tort de procéder ainsi? C'est ce que prétend mon critique. Il aurait fallu, dit-il, « envisager les trois éléments (de la théorie de Vauban) dans leur unité synthétique ». Affirmation contradictoire dans ses termes, puisque trois principes n'ont jamais pu se condenser en un seul! Plan, d'ailleurs, impossible et irréalisable, puisqu'il aboutit à confondre dans un exposé unique des questions sans rapport aucun et aurait infailliblement conduit à tout embrouiller et tout fausser.

A ce reproche relatif au plan, M. Hauser joint le reproche d'obscurité. « Par suite de cette division tripartite, » dit-il, « le lecteur n'a jamais le sentiment net de ce qu'a été Vauban, du moment de l'évolution que représente son œuvre. » Parler ainsi, c'est ignorer ou oublier les passages les plus caractéristiques de mon étude. Et cependant, pour les connaître, il n'était même pas nécessaire de lire le livre entier, il suffisait de parcourir quelques pages (une quinzaine environ), à savoir l'avant-propos, la première et la dernière page de chacun des six chapitres, enfin ma courte conclusion. Là j'indique, à l'usage du lecteur pressé, les résultats nouveaux de mon ouvrage, résultats dont mon critique néglige de parler autrement que par la citation, d'ailleurs tronquée, d'une de mes phrases sur Paul II Hay du Chastellet. C'est là aussi que je précise tous les points que M. Hauser me reproche d'avoir négligés. Ce qu'a été Vauban? Mais l'avant-propos le dit (dans la mesure, bien entendu, où c'était utile), puisqu'il rappelle dans un tableau d'ensemble les principes financiers de l'économiste, ses projets de réforme et leur lien avec les besoins ou les aspirations

contrairement à ce qu'affirme inexactement M. Hauser, je n'ai pas oscillé entre deux conceptions. Mon but n'a jamais varié, il a toujours été l'étude des doctrines de Vauban avant et après Vauban. Ce travail achevé, il m'a paru que l'histoire de ces idées résumait l'histoire des principales doctrines sur l'impôt en France. De là le titre nouveau : *Histoire des doctrines sur l'impôt en France*, que j'ai cru pouvoir ajouter, mais non substituer, au titre ancien de mes articles, *les Origines et les destinées de la Dîme royale de Vauban*. Rien de plus simple pour qui a lu et veut comprendre.

1. Voir mon livre, p. 8, 9, 109, 110, 514, 515, etc.

de l'époque. La place de Vauban dans l'histoire des doctrines? Mais n'est-elle pas marquée en traits nets par ces quelques lignes du même avant-propos? — « Aucune des doctrines du grand économiste n'a été découverte par lui. Pour toutes, il compte des devanciers. Mais si elles ne lui appartiennent point, il sut du moins les marquer profondément à son empreinte. Aussi est-ce à partir du jour où il mit à leur service sa science d'économiste et son art d'écrivain qu'elles commencèrent à passionner les esprits. Vauban fut l'admirable vulgarisateur d'idées antérieures à lui. Elles lui doivent d'ailleurs, dans une large mesure, l'éclat qu'elles jetèrent, l'influence parfois durable qu'elles ont exercée. » — Cette indication générale pourtant si précise ne m'a point suffi. Dans tout l'ouvrage, spécialement au début ou à la fin des chapitres, je reviens à satiété sur le même thème pour le développer sous ses divers aspects¹.

Ces aperçus généraux sur le rôle de Vauban (aperçus corroborés, j'ai à peine besoin de le dire, par toutes les pages de mon livre qui ne donne pas seulement des noms et des textes, mais et surtout des analyses de doctrines) ont échappé à mon critique. De cette inattention ou de cette interprétation infidèle, d'autres lui ont tenu rigueur et se sont plaints ouvertement. Nous ne les imiterons pas. Peut-on demander de l'exactitude à un spécialiste universel? Il suffit qu'il ait été élégant, aimable, et donne l'illusion d'avoir lu. Nous serions bien difficile d'exiger davantage.

Maurice VIGNES,

Professeur d'économie politique et de science financière
à la Faculté de droit de Dijon².

1. Voir notamment p. 55, 113, 513, 60, 138, 272.

2. Cette lettre ne comporte aucune réponse de notre part. Ceux que la question intéresse n'ont qu'à lire le *Vauban* de M. Vignes pour se rendre compte si son livre est aussi parfait qu'il le pense ou si les critiques si modérées de M. Hauser sont justifiées. Nous ferons remarquer seulement que, si tous les auteurs étaient aussi chatouilleux et aussi prolixes que M. Vignes, notre rôle de censeurs deviendrait bien difficile. M. Vignes a d'ailleurs donné la mesure de son impartialité en représentant dans les premières lignes de sa lettre M. Hauser comme un de ces esprits superficiels qui préfèrent le brillant à la solidité érudite. Il l'accuse même, avec une exquise politesse, de faire fi de la probité laborieuse et de prôner l'improbabilité facile! Nos lecteurs savent trop quelle conscience apporte M. Hauser à ses travaux d'historien et de critique pour ne pas juger que ces allégations enlèvent toute autorité au plaidoyer de M. Vignes. — [*N. de la R.*]

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

FRANCE.

1. — **Revue des Deux-Mondes.** 1^{er} oct. 1910. — C. D'AVENEL. L'évolution des dépenses privées depuis sept siècles. Le logement. Châteaux et jardins (suite le 15 oct. Les Maisons de Paris). — G. GOYAU. Bismarck et l'épiscopat. La persécution, 1873-1878. I. La préparation et le vote des lois de mai (suite le 1^{er} nov. II. La première application des lois de mai-juin-déc. 1873. — 1^{er} janv. 1911. III. L'année 1874. Analyse remarquable des hésitations de Bismarck au moment de proposer les lois de mai, hésitations qu'un discours intempestif de Pie IX dissipa. Une fois les lois votées, l'équilibre moral de Bismarck, uniquement hanté par sa fureur anticatholique, fut troublé et il vit toutes les questions politiques à travers la question religieuse. Il fut sur le point de mettre le feu à l'Europe dans sa colère contre la réprobation que soulevait partout sa politique qui se heurta contre la fermeté du clergé allemand et la résistance de la conscience populaire. M. Goyau rappelle les détails de cette persécution qui, bien qu'oubliée aujourd'hui, devait donner au parti catholique une puissance formidable). — P. ACKER. Colmar (bonne étude historique et artistique). — DAVIN. Les Italiens en Tunisie (leurs progrès constants n'ont pas empêché une amélioration marquée dans la cordialité de leurs rapports avec les Français). — 15 oct. G. LAFENESTRE. Saint François d'Assise et l'art italien. II. Les premiers peintres de la basilique (l'influence franciscaine s'exerça simultanément sur tous les arts : poésie, musique, arts plastiques. La décoration de la basilique commence vers 1236 avec Giunta de Pise, puis Cavallini et Cimabué; mais la part de chacun d'eux et de leurs disciples est difficile à préciser. Giotto y travailla après 1296. M. Lafenestre analyse les peintures qui lui sont attribuées et où il reconnaît son empreinte personnelle). — C^{te} DE CARFORT. La querelle de Forbin et de Duguay-Trouin (Forbin voulut s'attribuer tout le mérite du combat naval par lequel une flotte marchande de cent vingt voiles, se rendant en Portugal escortée de cinq vaisseaux anglais, fut dispersée le 21 octobre 1707 par les vaisseaux commandés par Duguay-Trouin et par lui. En réalité, Forbin hésita à combattre. C'est à l'audace seule de Duguay-Trouin que fut dû ce succès). — 1^{er} nov. F. BRUNETIÈRE. Voltaire. I. La jeunesse (suite le 15 nov. : Les poésies et le théâtre, et le 1^{er} déc. : Cirey, Versailles, Berlin. C'est la moitié environ du Voltaire que M. Brunetière avait commencé

d'écrire pour la collection Jusserand. Ce qui nous reste fait infiniment regretter que l'œuvre soit inachevée. La formation de Voltaire, ses rapports avec Frédéric sont des morceaux de haute valeur et les trois pages d'introduction, jugement d'ensemble sur Voltaire, sont un petit chef-d'œuvre). — H. WELSCHINGER. M. Thiers et les otages de la Commune (à propos du livre de Gautherot, *Thiers et Mgr Darboy*. M. Welschinger refait, avec une critique précise et émue, l'histoire des dramatiques négociations engagées pour l'échange des otages de la Commune et démontre que Thiers a accompli un douloureux devoir en refusant d'accepter les offres qui lui étaient faites). — R. DE LA SIZERANNE. Portraits de Florentines, le long de la Seine et de l'Arno (suite le 15. Giovanna Tornabuoni, la belle Simonetta, Lucrezia de Medicis, Tullia d'Aragon, Éléonore de Tolède, Bianca Capello). — M^{me} B. VON VORST. L'Amérique au XVIII^e siècle (d'après les Mémoires et les Lettres du comte de Ségur). = 15 nov. M^{ie} DE SÉGUR. Albert Vandal. — V. DU BLED. Les comédiens et la société polie (au XIX^e s.). — G^{al} DE PIÉPAPE. François-Louis de Bourbon-Conti et sa candidature au trône de Pologne, 1696-1697 (l'amour de Conti pour la duchesse de Bourbon, sa belle-sœur, fut cause de la ruine de ses ambitions. L'abbé de Polignac, le négociateur, fut victime d'un échec dont il n'était pas responsable. Cet article est tiré des documents des archives des Affaires étrangères, de la Bibl. nat., des archives de Dantzig, etc.). — V. GIRAUD. Un témoin de la pensée européenne dans la seconde moitié du XIX^e s. (fait ressortir la valeur des documents contenus dans le volume intitulé : *Charles Ritter, ses amis et ses maîtres*). = 1^{er} déc. É. OLLIVIER. La guerre de 1870. I. La préparation (suite le 15 : le commandement; le 1^{er} janvier : l'inaction jusqu'au 6 août; le 15 janvier : nos défaites diplomatiques. Ces articles, très remarquables d'ailleurs, continuent à être une apologie, d'une magnifique inconscience, de la politique de M. Ollivier, qui rejette toute la responsabilité de nos désastres sur l'empereur, l'impératrice, nos généraux et nos diplomates. L'article sur les négociations avec les princes allemands est des plus intéressants). — G. BENGESCO. Un poète diplomate roumain. Basile Alecsandri (il a été un poète patriote qui a chanté et mis au théâtre les gloires de sa patrie; il fut de 1840 à 1848 un des chefs du parti libéral et antirusse, fut, en 1859, auprès des cours de Paris, Londres et Turin, l'habile représentant du prince Conza devant qui il s'était effacé et qu'il avait fait élire aux deux trônes de Moldavie et de Valachie. Après une longue retraite vouée aux lettres, il fut ministre de Roumanie à Paris de 1885 à 1890). = 15 déc. Dr DUPRÉ. La folie de Charles VI (manie intermittente due à une hérédité morbide, à des accidents infectieux et à des secousses morales). = 1^{er} janv. 1911. G. FAGNIEZ. La femme et la société française depuis la première moitié du XVII^e s. Le mariage (la législation civile travaille à régulariser les formes du mariage et à prévenir les abus et les scandales dont les mariages étaient l'occasion. M. Fagniez étudie les règles établies pour

rendre les fiançailles plus solennelles, la constitution de la dot, les contrats de mariage, l'obligation de la publication des bans et de la publicité des mariages. Malgré l'autorité des familles, les sentiments des jeunes gens trouvaient souvent à se faire écouter. Beaucoup d'excès et de grossièretés subsistaient dans les fêtes du mariage). — B^{on} HULOT. Les Kerguélen (histoire de cet archipel reconnu par le chevalier de Kerguélen en 1772 et 1774, oublié jusqu'en 1840 où Ross l'étudia. Ce n'est qu'en 1893 que le gouvernement français prit officiellement possession de terres qui lui appartenaient depuis cent vingt et un ans. Leur exploitation fut concédée à MM. Bessière, du Havre, qui ne réussirent qu'en 1907 à y organiser la pêche, et encore, grâce à des Norvégiens). = 15 janv. L. DELZONS. Le barreau et son histoire (très brillant résumé). — Ed. SCHURÉ. Le mystère de l'Inde et le monde védique et brahmanique. — R. PINON. L'Europe et la Jeune-Turquie.

2. — **Le Correspondant.** 10 octobre 1910. — G. GOYAU. Un converti. Le professeur Albert de Ruville (analyse des deux livres où M. de Ruville a exposé les raisons de sa conversion : *Retour à la Sainte Église* et *la Marque du véritable anneau*. Intéressant pour la psychologie religieuse). = 25 oct. SAINT-VICTOR DE SAINT-BLANCARD. La révolution portugaise. = 10 novembre. V^{te} DE MONTFORT. Souvenirs des guerres du Mexique : 1864-1867 (suite le 10 déc. et le 25 janv. Très curieux tableau des mœurs mexicaines et témoignage effroyable sur la férocité avec laquelle Bazaine et Maximilien conduisirent la guerre contre une nation en état de légitime défense). — A. MASSERON. Les danses des morts de France (la danse macabre était déjà connue dans la deuxième moitié du xiv^e s. Elle se répandit partout au xv^e. Elle fut jouée dès le xiv^e s. Les représentations connues peintes et sculptées sont du xv^e. On la reproduisit par l'impression à la fin du xv^e s.). — P. ARMINJON. Les populations de l'Égypte. = 25 nov. H. MOISSET. L'esprit public en Allemagne. Les causes du mécontentement général. = 10 déc. C^{te} DE CHAMBORD. Le journal de l'exil, 1846-1848 (ces fragments, soigneusement annotés par M. Fr. Laurentie, n'offrent qu'un très faible intérêt). — P. THUREAU-DANGIN. Le cardinal Vaughan (fin le 25 déc. Portrait impartial de ce prélat énergique, étroit, obstiné, qui fait contraste avec le cardinal Manning et qui fut le constant et, après tout, habile défenseur de l'orthodoxie et de l'intransigeance ultramontaine en Angleterre. Il fut opposé à toute tentative de réunion de l'Église anglicane avec l'Église catholique reposant sur des concessions de celle-ci ; mais il eut l'esprit assez large pour favoriser la fréquentation des Universités par les jeunes catholiques). — M. SABATIER. Le centenaire de l'Ordre des avocats. — DESJOYEUX. Le duc de Chartres. = 25 déc. Impératrice MARIE-LOUISE. Lettres à la duchesse de Montebello (publ. par M. Gachot. Premières lettres du 1^{er} juin au 29 août 1814. Précieuses comme témoignage sur le caractère frivole, inconscient et affectueux de la

princesse, sur sa tendresse pour son fils. M. de Metternich avait obligé M^{me} de Montebello à quitter Vienne. Marie-Louise resta sa fidèle correspondante pendant dix ans). — Les États balkaniques et la Jeune-Turquie. — LENÔTRE. Taupin (fin le 10 janvier. Refait, d'après les archives de Saint-Brieuc, l'histoire de Taupin, le maître d'hôtel de Mgr Le Mintier, évêque de Tréguier, non jureur, avec qui il émigra à Jersey en 1791. Sa femme, traduite devant le tribunal de Lannion, présidé par Le Roux Cheffdubois, pour avoir recelé des prêtres réfractaires et affirmé sa foi royaliste, mourut héroïquement à Tréguier, le 4 mai 1794, laissant cinq enfants. Taupin, revenu de Jersey en 1796, assassina Le Roux Cheffdubois et inspira assez de terreur pour obtenir une déclaration notariée attestant qu'il n'avait pas émigré. Il fut néanmoins arrêté et condamné à la déportation le 22 déc. 1797. Evadé de Cayenne, en mai 1799, il revint en Bretagne, organisa une bande de chouans qui pillait et tua sans merci. Il fut enfin tué à Tréglamus, le 13 février 1800). = 10 janv. V^{te} A. DE LA LOYÈRE. Danjoutin. 8 janvier 1871. Souvenirs d'un capitaine de mobiles au siège de Belfort (récit émouvant, mais empreint d'une visible malveillance envers Denfert-Rochereau, d'un des mobiles faits prisonniers à Danjoutin. Il appelle Kœchlin le capitaine Kœchlin). — Henri Brisson (courte biographie par un anonyme, qui a esquissé aussi, le 10 novembre, celle de Clémenceau). = 25 janv. H. JOLY. L'Italie du Midi. — LANZAC DE LABORIE. Autour de Louis XVI (à propos des ouvrages de MM. de Ségur, Stryenski, Carré, de Vaissière, Fennebresque et Sepet. Jugement impartial et précis sur Turgot).

3. — **La Grande Revue.** 25 févr. — FUNCK-BRENTANO. Un terroriste. Rétif de la Bretonne (fin le 10 mars. Montre Rétif devenant de royaliste terroriste simplement en suivant les impulsions de la foule). = 25 avr. Ary-Marius LEBLOND. Le régime de pression en Pologne (intéressant pour la psychologie de la nation). — P. DUOLS. Paysans d'avant la Révolution (bon résumé des documents réunis dans *l'État du diocèse de Rodez en 1774*, p. p. M. Lempereur). = 10 juin. P. BRIZON. L'histoire des riches (fin le 25 juin. Fait ressortir les importants résultats des livres de M. d'Avenel). = 10 juill. F. DELAISI. La révolte albanaise et l'équilibre européen. = 10 août. Paul LOYSON. La vérité sur la mort de Littré (il n'y a pas eu conversion). — H. BACHELIN. Claude Tillier. = 25 août. C. BOUGLÉ. L'alliance intellectuelle franco-allemande (1844; les *Deutsche französische Jahrbücher* publiés à Paris en 1844 par A. Ruge et K. Marx et où collaborèrent Heine, Herwegh, Hess, Engels sont un document capital pour l'histoire des idées. Ils espèrent en vain convertir les Français à Feuerbach et pensent que les Français auraient beaucoup à apprendre et des philosophes et des ouvriers allemands). — NOUAILLAC. Une affaire de haute trahison sous Henri IV, 1604 (Nicolas L'Hoste, commis de Villeroy, qui pendant quatre ans communiquait à l'Espagne les documents importants passés par ses mains. Cette aventure est

reconstituée surtout d'après les papiers Bellièvre à la Bibl. nationale). = 26 sept. Marc AUBERT. La question de Monaco. = 25 oct. L. LALOU. Troubadours et trouvères (à propos des travaux de M. Beck, *Die Melodien der troubadours* et la *Musique des troubadours*, et de ses théories sur la musique des chansons du moyen âge). — A. CRÉMIEUX. L'abdication du roi et le départ de la famille royale, 24 févr. 1848 (d'après les pièces du procès intenté aux membres du dernier ministère de Louis-Philippe). = 10 nov. H. GAUTHIER-VILLARS. M^{me} Roland dans le Beaujolais et à Lyon (lettres inédites très curieuses adressées à M. et M^{me} Delandine en 1789-1790. Elle s'y montre d'une exaltation révolutionnaire qui touche à la férocité). = 25 nov. Paul LOYSON. Montalembert libéral et l'interdiction de son centenaire (belles et curieuses lettres au P. Hyacinthe, sur l'Empire, sur la reine Isabelle. Longues citations de l'admirable écrit sur l'*Espagne et la liberté*, publié en 1876 dans la *Bibliothèque universelle* de Lausanne et jamais réimprimé).

4. — **Revue bleue.** 12 févr. 1910. — JEANROY. Les études méridionales à la Sorbonne (fin le 19 févr.; surtout important pour l'œuvre de l'initiateur que fut Fauriel et pour Ozanam qui mourut trop jeune). = 2 avr. A. MANSUY. Une reine de Pologne janséniste et les Provinciales (Marie de Gonzague, femme de Ladislas IV, qui passa d'une vie de galanterie à un jansénisme fervent. M. Mansuy étudie dans la correspondance de Pierre des Noyers, secrétaire des commandements de la reine, avec J. Bouillaud, l'écho des Provinciales à Varsovie). — A. DE TARBÉ (*sic*; lisez TARLÉ). Comment Murat recrutait sa garde. L'affaire des déserteurs français à Naples, 1809-1810 (d'après les documents des Archives nationales, de la Guerre et des Affaires étrangères. Malgré le mécontentement de Napoléon, Murat finit par être autorisé à recruter des soldats parmi les déserteurs). = 9 avr. DANTON. Plaidoyers inédits (publ. p. M. Fribourg qui a prouvé par les plaidoyers de Danton au Conseil du roi qu'il a retrouvés que sa situation d'avocat était importante. M. Fribourg a aussi donné dans le numéro du 14 mai deux proclamations de Danton d'avril 1792 aux tribunaux et à la France et un discours sur le traitement des prêtres). = 16 avr. L. CHARLANNE. Un salon français en Angleterre au XVIII^e s. (fin le 30 avr.; le salon d'Hortense Mancini, duchesse de Mazarin, dont Saint-Évremond fut le roi). = 14 mai. G. DE COUTOULY. Souvenirs d'un diplomate (suite le 21 mai et le 4 juin; comment Prim paya de sa vie l'avènement d'Amédée. Portrait d'Amédée. L'insurrection carliste de 1872. Comment les intrigues de Sagasta, Serrano et Ruiz Zorilla accablèrent le roi à l'abdication du 29 janvier 1873. Ces piquants souvenirs d'un témoin oculaire très clairvoyant et indépendant ont une grande valeur historique). — A. FONTAINE. L'origine des Salons (ils remontent à 1663, où l'on prescrivit une exposition d'œuvres des membres de l'Académie de peinture pour célébrer la fête de l'Académie instituée en 1650). = 21 mai. A. VANDAL. Jeune et vieille Tur-

quie (fin le 28 mai). = 28 mai. DANTON. Discours (sur la situation politique, 10 mars 1793. Sur l'état de la République, 29 mai 1793). = 4 juin. A. RAFFALOVICH. L'évolution budgétaire en Russie (fin le 11 juin; très intéressant, très optimiste, très élogieux pour M. Witte). — E. LÉMONON. Un grand règne (celui d'Édouard VII). = 11 juin. DEHERME. La loi de Malthus (prouve sa fausseté, la productivité évoluant plus vite que la fécondité). = 18 juin. M. LAIR. L'évolution religieuse des catholiques allemands (le mouvement réformiste y est fort, mais l'Empereur, qui a besoin des catholiques, fait cause commune avec le pape). — ARAGONNES D'ORCET. La capitulation de Sedan (fin le 25 juin; récit du capitaine d'Orcet, envoyé en parlementaire au quartier général allemand). = 2 juill. Ch. PICOT. L'évolution de la politique financière de l'Angleterre (fin le 9 juill.; nulle part on n'a aussi délibérément reporté tout le poids des impôts sur les classes riches). = 9 juill. A. DE TARLÉ. Autour de Murat, 1805-1806 (d'après sa correspondance, t. IV). = 16 juill. E. PILON. Un amour de jeunesse de Voltaire (Olympe ou Pimpette Dunoyer, fille d'une réfugiée protestante, que Voltaire connut en 1713 à la Haye, où il était secrétaire du marquis de Châteauneuf, ambassadeur de France). = 6 août. M^{ie} DE CUSTINE. Paris en avril et mai 1814 (ces lettres de Custine à sa mère, continuées jusqu'au numéro du 1^{er} oct. par les lettres écrites pendant le Congrès de Vienne de nov. 1814 à juin 1815, sont d'un très puissant intérêt. Custine, qui accompagnait Alexis de Noailles, a pénétré dans les coulisses du Congrès et su voir et juger). = 13 août. A. CAHEN. L'Angleterre et ses colonies (fin le 20 août; rôle et organisation du *Colonial office*). = 20 août. Y. DE ROMAIN. La Grèce de Louis Ménard (suite et fin les 27 août et 3 sept.). = 27 août. N. XÉNOPOL. L'évolution des partis politiques en Roumanie (la question agraire a pris une acuité très grande et l'apparition du parti conservateur démocrate a modifié l'axe de la politique). = 17 sept. J. PLATTARD. Le procès de Théophile de Viau n'a pas été une victime des Jésuites. Les attaques du P. Garasse et du P. Voisin, tout individuelles, lui ont au contraire servi).

5. — **La Nouvelle Revue.** 15 févr. — LEFEBVRE SAINT-OGAN. L'envers de l'Épopée (fin le 1^{er} et le 15 mars; curieuse analyse des attaques contre Bonaparte publiées à Londres par Peltier de 1794 à 1803 dans une feuille intitulée *Paris*, puis de 1803 à 1818 dans l'*Ambigu*). — H. BUFFENOIR. L'art français en Allemagne au XVIII^e s. — = 1^{er} mars. Stéphane POL et QUAIR. La France dans les lettres russes. = 15 mars. DAUGNY. Russie et Pologne. = 1^{er} avr. E. GUIMET. Lucien de Samosate (fin le 15 avr.; philosophe pratique, prêchant la morale et le bon sens, Lucien eut une influence considérable en contribuant à ruiner le paganisme et à faire place nette pour le christianisme). — A. PETIT. Un soldat de la grande armée (lettre du sergent Lebas de 1810 à 1812, type de soldat et brave homme). — STENGEL. Grandes dames du XIX^e s. (continue jusqu'au 15 août : le salon d'une

duchesse; la princesse de Foix; la duchesse de Berry; la comtesse du Cayla; la duchesse d'Abrantès; la duchesse de Dino; ces deux derniers portraits sont les plus importants). = 15 avr. L. MÉRIL. Turcs et Bulgares. = 1^{er} mai. M. DUMOULIN. La place Royale (historique de cette place et des hôtels qui la composent). = 15 mai. FRAGER. Un policier dilettante (fin le 1^{er} juin; amusant récit du procès fait en 1809 aux auteurs des vols d'Authernes de 1805 et 1806, procès où le secrétaire de la mairie de Rouen, Licquet, joua un rôle extraordinaire). — GAUBERT. Rivarol littéraire. = 15 juin. DAUGNY. Les Raskolnicks. — E. GACHOT. Le premier sous-marin (le *Nautilus* imaginé par Fulton et offert par lui au Directoire en 1797 et 1798). = 1^{er} août. H. DU BOURG. Les fantaisies d'un magistrat au XVIII^e s. (récit, d'après les lettres de rémission accordées en 1669 à Florimond d'Hallot, des violences exercées par un conseiller au Parlement de Bordeaux Pierre Benoist, seigneur de Compreignac). — A. RAFFALOVICH. Souvenirs d'un hus-sard russe, Édouard de Löwenstern, 1806-1815. = 15 août. Jacques BOULENGER. Les affaires religieuses sous le Grand Roi (le protestantisme, le jansénisme, le gallicanisme (M. Boulenger exagère en disant que les persécutions de Louis XIV ont été inefficaces). — A. DE POUVOURVILLE. L'Europe, la Chine et l'opium. = 1^{er} sept. A. DE TARLÉ. Murat en Calabre (d'après les documents originaux). — L. DU SOMMERARD. La vie de Béla III, 1161-1196. = 15 sept. M. DUMOULIN. La confédération helvétique et le général Ney (la prise de Zurich par Ney a été le prélude de l'acte de médiation).

6. — Études. Revue fondée par des Pères de la C^{ie} de Jésus.
T. CXXV, 1910, 5 oct. — Th. MALLEY. Un archevêque et une municipalité au XVII^e s. (Camille de Neuville, archevêque de Lyon, protecteur de la ville, d'après les arch. de Lyon). — F. BOUVIER. Bulletin d'histoire comparée des religions. = 20 oct. C. VERLEY. Les fous de Lourdes au XII^e s. (quelques aspects de la dévotion à Notre-Dame au moyen âge; pèlerinages et miracles). = 5 nov. J. GUILLERMIN. La survivance d'un saint. Saint Charles Borromée (à l'occasion du troisième centenaire de sa canonisation). — J. LEDROIT. Un récit inédit de la journée du 10 août 1792 (lettre enthousiaste d'un « jacobin » conservée dans des « archives privées »). = 20 nov. P. DUDON. Lamennais fondateur d'ordre (la congrégation de Saint-Pierre n'a pas vécu parce que Lamennais n'avait pas un sentiment religieux profond). — Id. Un portrait de Joseph de Maistre tracé par sa fille Constance (lettre de la duchesse de Laval-Montmorency du 2 mars 1881; détails sur la vie de J. de Maistre à Saint-Petersbourg; passage à Paris en 1817; J. de Maistre projette de convertir M^{me} de Staël au catholicisme; retour à Turin; opinions religieuses de J. de Maistre : il aimait les Jésuites; opinions politiques : il n'aimait ni les chartes ni les constitutions écrites). = 5 déc. YVES DE LA BRIÈRE. Jules Ferry et l'école laïque (la législation scolaire de 1882 n'est pas seulement politique, elle est surtout d'ordre philosophique et doctrinal). = 20 déc. J. BRUCKER.

Publications sur l'histoire de la Compagnie de Jésus (critique du livre de Boehmer et de la préface de G. Monod : « Essai, non sans mérite, manqué néanmoins, d'histoire impartiale des Jésuites »).

7. — Revue d'histoire rédigée à l'État-major. 12^e année, 1910, nov. — La campagne de 1908-1909 en Chaouïa (suite; continue en déc.). — B. C. Le recrutement dans les Landes de 1789-1798 (suite). — L. H. Zurich (le passage de la Linth par la division Soult, 25-26 sept. 1799; suite en déc. : les opérations autour du Saint-Gothard). — G. L. La manœuvre de Pultusk (suite; continue en déc.). — R. B. La guerre de 1870-71 (suite : la défense nationale en province; continue en déc.). — La bataille de Hohenlinden (extrait des *Mémoires* de Decaen). = Déc. La campagne de 1813. Les préliminaires (suite : le commandement du prince Eugène; la politique d'Alexandre; les forces russes au milieu de janvier).

8. — Revue des études anciennes. T. XII, 1910, n° 4. — LECHAT. Notes archéologiques (art grec). — G. RADET. Recherches sur la géographie ancienne de l'Asie Mineure (Lyrbé = Asar Kalessi). — JULLIAN. Le sénat des Parisiens a-t-il participé à la proclamation de Julien comme Auguste? (se range à l'avis de de Vos; une assemblée de soldats et de peuple a proclamé Julien empereur, à Paris, en 360). — LIZOP. Recherches sur les ruines de Lugdunum Convenarum (Saint-Bertrand-de-Comminges). — JULLIAN. Chronique gallo-romaine. = C.-rendu : *E. Païs*. Ricerche storiche e geografiche nell' Italia antica (A.-J. Reinach fait ressortir la grande importance des travaux de Païs).

9. — L'Hellénisme. Janv. 1909. — A. POIZAT. Marc Musurus (Crétois venu à Venise à la fin du x^v^e s., employé par Alde Manuce, professeur de grec à Padoue en 1503, puis à Rome en 1513 et archevêque de Malvasia, grand ami d'Érasme, mort en 1617 du chagrin de n'avoir pas été fait cardinal au décès de Paul Jove). = Mai. D. COCHIN. La Crète et les puissances protectrices (cf. le numéro de déc.). — Les massacres de 1909 en Asie Mineure. = Juill. D. GEORGIADÈS. Les écoles communales grecques en Turquie. = Août. UN CHRÉTIEN. L'union des églises (analyse les réponses faites par les églises auto-céphales orthodoxes à la consultation du patriarche oecuménique Joachim III sur la possibilité d'un rapprochement avec Rome. L'union proposée par Léon XIII a été déclarée impossible, mais le vœu de rapports amicaux a été bien accueilli de tous). = Sept. BARBAYANNIS. Les Helléno-Valaques. = Oct. ELEPTÉRIADIS. L'Europe et la protection des chrétiens de Turquie. = Nov. CASASIS. Byron en Grèce. — La Porte et les privilèges des patriarchats. = Déc. S. S. Les survivances païennes dans la poésie populaire grecque. — BUMILLER. Les Grecs anciens et les Grecs modernes. = Févr.-mars 1910. E.-A. VALSAMACHI. La question crétoise (historique). = Avr. RACTIVAN. Une étude sur notre armée. = Mai-juin. Affaires de Crète. — CASASIS.

L'hellénisme et la jeune Turquie (fin en juill.; psychologie de la race turque). — C^{tesse} DE ... Question d'Orient. — ***. La persécution des Grecs en Turquie (mémoire des députés grecs au parlement ottoman adressé au Cheik-ul-Islam).

10. — Revue archéologique. 4^e série, t. XVI, 1910, sept.-oct. — L. JOULIN. Les âges protohistoriques dans le sud de la France et dans la péninsule hispanique. — S. REINACH. L'homme au verre de vin (tableau acquis depuis peu par le musée du Louvre; il faut y voir un chef-d'œuvre de l'école portugaise vers 1460). — P. DURRIEU. Les « très belles heures de Notre-Dame » du duc Jean de Berry (restitution du ms. dans son état primitif). — L. DIMIER. Les portraits peints de François I^{er}, essai d'iconographie méthodique. — L. MAÎTRE. L'église Saint-Philbert de Grandlieu devant l'Institut (à propos du mémoire de R. de Lasteyrie sur les restes de l'église). — Nov.-déc. S. REINACH. Jean VI Paléologue et Hubert Van Eyck (l'un des cavaliers du *Retable de l'agneau* (musée Frédéric II à Berlin) représente l'empereur Jean II Paléologue). — T.-E. PECT. Les origines du premier âge du fer en Italie (la plus ancienne civilisation italienne de l'âge du fer dérive de celle des terramares; celle de l'Italie du Nord ne semble pas avoir été introduite par une invasion venue de l'Europe centrale; les influences grecques et orientales ne sont sensibles que dans les dernières phases; à la fin de l'âge du fer, l'Italie du Nord exerça une influence sur l'Europe centrale; l'Italie du Sud fut surtout sous la dépendance des pays méditerranéens, sans cependant échapper à celle du nord de la Péninsule).

11. — Bulletin italien. T. IX, 1910, n^o 4. — J. MARTIN. Milton en Italie. — C. PITOLLET. Libri-Carucci et la bibliothèque de Carpentras (suite; lettres et rapports relatifs aux vols de Libri).

12. — Bulletin hispanique. T. XII, 1910, n^o 3. — J.-A. BRUTAILS. Notes d'archéologie espagnole. — J. ANGLADE. Notes de voyage d'un chevalier espagnol en France (1732).

13. — Revue des études rabelaisiennes. T. VIII, 1910, n^{os} 2-3. — H. CLOUZOT. Charles Charmois, peintre du roi mégiste (cité par Rabelais dans son *Quart Livre*; serait un peintre décorateur au service du roi et de Jean du Bellay en 1544-1547). — G. PINET. La grande salle de Navarre (sur l'emplacement actuel de l'Ecole polytechnique; les théologiens y passaient leur première thèse; démolie en 1876). — L. SAINÉAN. Les cagots au XVI^e s. (cagots ou ladres blancs, lépreux sans boutons ni taches; emploi du mot par Rabelais; son origine).

14. — Bulletin de la Société du protestantisme français. 59^e année, 1910, sept.-oct. — Ch. BASTIDE. Laparade, notes sur une bastide huguenote d'après des documents locaux (Laparade, Lot-et-Garonne; notice suivie d'un état des familles des nouveaux convertis postérieur à 1699). — Léo MOUTON. Le testament d'Anne de Mati-

gnon, 24 mai 1599 (prouve qu'Anne de Matignon était huguenote; ses filles l'étaient également; elle aurait servi d'agent officieux pour négocier le mariage du Béarnais avec Marguerite de Valois). — F. PUAUX. Au camp des Camisards (organisation de l'armée cévenole, avec notes empruntées aux archives de la Guerre). — Ch. BOST. Notes sur Agrippa d'Aubigné (sur la date de ses œuvres et les circonstances où elles ont été écrites). — H. DANNREUTHER. Deux inspireurs peu connus des *Maximes* de La Rochefoucauld, Daniel Dyke et Jean Vernueil (M. E. Jovy vient de démontrer que La Rochefoucauld s'est inspiré du livre du pasteur anglais Dyke, *The mystery of self deceiving*, traduit en 1634 sous le titre *la Sonde de la conscience*, par Jean Vernueil de Bordeaux, pasteur réfugié en Angleterre). = Nov.-déc. E. BELLE. Les libraires dijonnais et les débuts de la Réforme à Dijon (part prise par les imprimeurs et libraires de Dijon au mouvement de la Réforme). — N.-W. et H. HAUSER. La Réforme et l'émeute lyonnaise de 1529. Lettres patentes de François I^{er} du 4 septembre 1529 (les lettres établissent que la *Grande Rebeine* de Lyon ne fut pas simplement une émeute de caractère économique, mais fut aussi un mouvement religieux; elles déclarent que depuis cinq ans « la secte luthérienne a pullulé » à Lyon et dans le Lyonnais). — J. CART. L'évasion de Suzanne Villaret (en 1700, elle quitte la France et se réfugie en Suisse). — P. FONBRUNE-BERBINAU. Convertisseurs et nouveaux convertis à Montauban en 1704. — D. BOURCHENIN. La Terreur blanche à Montauban et à Nîmes (1825; lettres inédites). — V.-L. BOURRILLY. Les protestants à Marseille au XVIII^e s. Registre mortuaire des protestants de Marseille, 1727-1788.

15. — *Revue d'histoire moderne et contemporaine*. T. XIV, 1910, sept.-oct. — R. RAPHAËL. La loi du 31 mai 1850 (les adversaires de la loi sont les républicains; « de l'étude de la discussion du projet, il résulte qu'ils craignent plus le péril royaliste que le péril bonapartiste »). — A. GIRARD. Les routes de commerce vers l'Extrême-Orient à la fin du XVII^e et au commencement du XVIII^e s. (les caravanes suivaient la route de Perse et du golfe Persique ou la route d'Égypte; à partir de 1700, la décadence du transit par le Levant commence; la route du cap de Bonne-Espérance est préférée; en même temps, des échanges s'établissent entre Manille et le port mexicain d'Acapulco, qui reçoit beaucoup de produits d'Extrême-Orient). — Ph. SAGNAC. Une lettre inédite sur les gardes suisses en 1792 (lettre de de Kärer, commandant le détachement suisse de Dieppe aux Cantons suisses, conservée à Soleure; prouve qu'il se faisait dans le corps de la garde même une active propagande révolutionnaire). = C.-rendus : Noël Aymés. La France de Louis XIII (superficiel). — G. MAUGAIN. Étude sur l'évolution intellectuelle de l'Italie de 1657 à 1750 (important). — De Ségur. Au couchant de la monarchie (trop exclusivement fait à l'aide de mémoires; trop sévère pour Turgot; Turgot a essayé de rétablir ce qui aurait pu sauver l'ancien régime).

16. — La Révolution française. 1910, 14 déc. — A. AULARD. L'Université impériale : le grand maître, l'administration centrale (à Fourcroy, Napoléon préfère Fontanes pour le poste de grand maître parce que Fontanes était un catholique; il se trompa d'ailleurs sur son compte, car Fontanes favorisa les influences cléricales et ainsi, indirectement, l'opposition à l'Empire; comme chancelier, Napoléon choisit un prêtre, M. de Villaret, comme trésorier, l'astronome Delambre. Le Conseil de l'Université, où siégeaient de Bonald, Emery, était en majorité d'accord avec le grand maître pour favoriser l'Eglise; il en était de même, semble-t-il, de la plupart des inspecteurs généraux et des recteurs). — C. PERROUD. Gilbert Romme en 1790 et 1791 (chapitre du livre que M. C. Perroud va consacrer à Bosc le naturaliste). — L. DOREY. La société populaire et républicaine de Montaigut-en-Combrailles (Puy-de-Dôme) (du 23 frimaire an II au 10 floréal an III). — A. BLOSSIER. Les catholiques de Loir-et-Cher et le clergé constitutionnel (document de 1791 qui indique la conduite que les catholiques doivent tenir à l'égard du clergé constitutionnel). — Louis Blanc et le monument de la Révolution française (lettre où il se déclare opposé à tout monument élevé à un héros de la Révolution et partisan d'un monument « aux hommes de la Révolution »). — 1911, 14 janv. A. LAJUZAN. Le plébiscite de l'an III (l'étude des votes amène à cette conclusion : la France est divisée en deux grandes régions; le Midi et le Centre sont républicains, la région parisienne étant d'ailleurs modérée; le Nord est plus hostile aux décrets des 5 et 13 fructidor sur la réélection forcée des deux tiers de la Convention et le Sud à la Constitution; dans les Cévennes et dans le Quercy, au Centre, dans le Doubs et le Bas-Rhin, à l'Est, il y a des foyers d'opposition). — Jean DESTREM. Le lendemain de brumaire (les opérations contre les républicains, immédiatement après brumaire, n'ont guère porté que sur cinquante ou soixante noms; la véritable proscription n'a guère commencé qu'en l'an IX). — Ph. SAGNAC. Encore les Archives parlementaires (montre, à propos de la discussion du 5 octobre 1789 sur la Constitution, avec quelle prudence il faut utiliser les Archives parlementaires où, trop souvent, les discours sont faits de morceaux pris à divers recueils; la publication est utile par la reproduction des rapports des députés; les discussions ne peuvent y être utilisées qu'avec critique). — A. AULARD. Napoléon I^{er} et l'Université impériale (résumé du livre qui va paraître : Napoléon n'a pas été obéi; l'Université a contrarié ses desseins; le monopole n'a jamais été réalisé).

17. — Révolution de 1848 (1a). T. VII, 1910, nov.-déc. — CHABOSEAU. Les Constituants de 1848 (étude sur l'âge, l'origine, la profession des Constituants; continue en janv.-févr.). — R. PIMENTA. La propagande bonapartiste en 1848 (suite; médailles, images, biographies, clubs, comités, journaux; continue en janv.-févr.). — V. CHAZELAS. Un épisode de la lutte de classes à Limoges (suite; continue en janv.-févr.). — L. JERRY. La plantation d'un arbre de la liberté dans

l'Yonne en 1848 (discours républicain du curé de Saint-Vinnemer). — Paul MULLER. Le chimiste Émile Kopp représentant du Bas-Rhin à l'Assemblée législative (fouririste, Kopp fut condamné à la déportation et alla enseigner à Lausanne).

18. — Revue d'histoire et de littérature religieuse. Nouv. série (l'ancienne série a fini en 1907), t. I, 1910, n° 1, janv.-févr. — A. LOISY. La notion du sacrifice dans l'antiquité israélite (offrande; redevance; communion; rite magique; expiation). — Franz CUMONT. La propagation du manichéisme dans l'empire romain (à propos du livre de De Stoop). — Ch. MICHEL. Le culte d'Esculape dans la religion populaire de la Grèce ancienne. = N° 2. E.-Ch. BABUT. Paulin de Nole et Priscillien (1^{er} art.). — L. COULANGE. L'idée messianique (elle a eu deux formes, l'une politique, l'autre eschatologique). — LOISY. Magie, science et religion (magie et religion sont à l'origine indiscernables; c'est un processus social qui les a différenciées. La science s'est dégagée de la magie et de la religion; elle n'est pas la concurrente de la religion). = N° 3. Ch. MICHEL. Les bons et les mauvais esprits dans les croyances populaires de l'ancienne Grèce (et dans la philosophie). — Paul MONCEAUX. L'apostolat de saint Pierre à Rome, à propos d'un livre récent (le livre de Ch. Guignebert; discussion des textes et conclusion affirmative). — Alexis VANBECK. La discipline pénitentielle dans les écrits de saint Paul (Paul est le fondateur de la discipline pénitentielle). — E.-Ch. BABUT. Paulin de Nole et Priscillien (fin; Paulin a passé par le priscillianisme et en a gardé tout l'essentiel). = N° 4. E.-Ch. BABUT. Remarques sur les deux lettres de Pline et de Trajan relatives aux chrétiens de Bithynie (la lettre de Pline est sortie d'un désaccord dans son conseil; authenticité intégrale certaine; l'application aux chrétiens de la loi de majesté est un fait bien plus tardif qu'on ne l'affirme d'après Mommsen). — L. COULANGE. Jésus prédicateur du royaume (synthèse conjecturale de l'histoire de Jésus). — A. LOISY. Le sacrifice humain dans l'antiquité israélite (I : le *Chérem*. Autres faits analogues à des sacrifices humains). = N° 5. A. LOISY. Le mythe du Christ (à propos du livre de Drews; l'existence historique du Christ est un fait). — AL. VANBECK. La pénitence dans les écrits des premières générations chrétiennes (jusqu'en 150; les pécheurs sont exclus des communautés; l'évêque a seul le droit de les réintégrer). — E.-Ch. BABUT. Saint Martin de Tours (1^{er} article. Saint Martin a été au moyen âge le plus glorieux des saints et les historiens lui attribuent encore une grande action personnelle. Or, parmi les contemporains, Sulpice-Sévère et son ami Paulin sont seuls à le connaître; jusque vers 450, les auteurs chrétiens de Gaule ne le nomment pas; Sulpice atteste que les Gaulois l'avaient méconnu). = N° 6. E.-Ch. BABUT. Saint Martin de Tours (II : Vie de Sulpice-Sévère). — André LAGARDE. Le manuel du confesseur au XI^e s. (origines de la confession individuelle et secrète et de l'absolution). — A. LOISY. Le sacrifice humain dans l'antiquité

israélite (2^e article. Attestations narratives et prophétiques). — Une chronique bibliographique, dont les treize chapitres embrassent toute l'histoire des religions, occupe une grande partie de la Revue. Le chroniqueur ordinaire est Loisy.

19. — Académie des Sciences morales et politiques. Comptendu, 1910, déc. — A. CHUQUET. Constant de Brancas, le fils de Sophie Arnould (né en 1754, tué à Essling le 21 mai 1809). — WELSCHINGER. M. Thiers et les otages de la Commune, avril-mai 1871 (à propos du récent livre de M. Gautherot; M. Welschinger dégage la responsabilité de Thiers, qui n'agit que d'accord avec le Conseil des ministres et la Commission des Quinze). — E. LEVASSEUR. Les premiers essais de colonisation française au XVI^e s. (le Canada; Jacques Cartier; les Français en Guinée et en Orient, au Brésil, en Virginie et en Floride).

20. — Journal des savants. 1910, oct. — G. RADET. César et la Gaule (résumé du t. III de l'*Histoire de la Gaule* de C. Jullian). — R. DUSSAUD. Les ruines de Hégra en Arabie (résumé du rapport de Jaussen et Savignac sur leur mission archéologique en Arabie de mars à mai 1907). — Nov. J. GUIFFREY. Histoire de la marine française (d'après les travaux de Ch. de la Roncière; continue en déc.). — Ch.-V. LANGLOIS. Études sur l'administration royale du XIII^e au XVI^e s. (d'après le t. III des *Recherches* du colonel Borelli de Serres; continue en déc.). — M. BESNIER. Récents travaux sur l'histoire économique de l'antiquité grecque et romaine. — Déc. H.-F. DELABORDE. L'empire et la rivalité de Philippe-Auguste et de Richard Cœur-de-Lion (d'après le t. III de Cartellieri, *Philipp II König von Frankreich*).

21. — Revue critique d'histoire et de littérature. 1910, 13-20 oct. — Armaingaud. Le Contr'Un. Réponse à M. Henri Hauser (maintient, dans un long et intéressant article de réfutation, que le *Contr'Un*, remanié en 1574, avant la mort de Charles IX, vise bien Henri, roi de Pologne, et non le roi son frère; c'est le futur Henri III qui est le tyran contre lequel les Huguenots ont tourné, en l'accommodant au moment, l'arme forgée autrefois par La Boétie). — Cros, Heuzey et Thureau-Dangin. Nouvelles fouilles de Tello (histoire des fouilles depuis qu'elles ont été reprises en 1903, avec commentaires archéologiques et épigraphiques). — Roscher. Die Zahl 40 im Glauben, Brauch und Schrifttum der Semiten (très ingénieux; l'auteur conclut à l'antériorité de la période de quarante jours sur celle de quarante ans). — Quibell. Excavations at Saqqarah, 1907-1908 (Jean Maspero expose et discute, d'après cet ouvrage, le résultat des fouilles exécutées au monastère de Saint-Jérémie, près de Memphis, la plus importante ruine copte de l'Égypte). — Divers ouvrages sur l'histoire de l'enseignement. — 27 oct. Mélanges Goldziher (relatifs aux langues sémitiques). — Martini. Grundriss der Geschichte der römischen

Literatur (bon résumé, destiné aux étudiants et aux professeurs des écoles moyennes). — *Teufel*. Geschichte der römischen Literatur (6^e éd. du t. II). — *Busson, Fèvre et Hauser*. Notre empire colonial (bon résumé). = 3 nov. *J. Roman*. Inventaire des sceaux des pièces originales du Cabinet des titres à la Bibliothèque nationale (t. I; compilation très défectueuse et « qu'il importe de reviser avec soin, si l'on veut qu'il rende de réels services ». Lecacheux dresse un erratum considérable qui pourra encore être augmenté). — *A. Biovès*. Français et Anglais en Égypte, 1881-1882 (très intéressant). = 10 nov. *HAUSER*. Encore Montaigne pamphlétaire (réponse à M. Armaingaud). — *Francotte*. Les finances des cités grecques (utile). = 17 nov. *H. Willers*. Geschichte der römischen Kupferprägung (très utile brochure). — *Deville*. Les mss. de l'ancienne bibliothèque de l'abbaye de Bonport. — *P. Meyer*. Documents linguistiques du midi de la France (ces textes ont une grande valeur historique). — *G. Des Marez*. Le compagnonnage des chapeliers bruxellois (très intéressante page d'histoire sociale). — *Fr. Dutacq*. Histoire politique de Lyon pendant la Révolution de 1848 (excellent). = 24 nov. *G. Niccolini*. Le relazioni fra Roma e la lega Achea (intéressant). — *Botsford*. The roman assemblies (remarquable). — *Faure*. Étude sur l'administration et l'histoire du Comtat-Venaissin du XIII^e au XV^e s. (article à lire de Labande). — *Bourdon et Laurent-Vibert*. Le palais Farnèse d'après l'inventaire de 1653. — *Orsi*. Cavour (très bon résumé).

22. — Polybiblion. Partie littéraire, 2^e sér., t. LXXII, 1910, oct. — *A. Meyer*. Étude critique sur les relations d'Érasme et de Luther (étude faite avec critique). — *E. Pilastre*. La religion au temps du duc de Saint-Simon (important, mais partial). — *E. Dejean*. Nicolas Pavillon, 1637-1677 (ouvrage important; trop sympathique à Pavillon). — *H. Couturier*. La préparation des États-Généraux de 1789 en Poitou (conscientieux). — *Bézy*. Henri-Dominique Lacordaire (quelques documents inédits). = Sept. *J. de la Faye*. Amitiés de reine (les amies de Marie-Antoinette). — *A. Loth*. L'échec de la restauration monarchique en 1873. — *Guy Chardonchamp*. Quelques pages d'un contre-révolutionnaire (veut démontrer l'existence du « pouvoir occulte » qui s'est donné pour mission de détruire l'édifice chrétien du moyen âge). — *P.-M. Masson*. Une vie de femme au XVIII^e s., M^{me} de Tencin, 1682-1749 (avec quelques lettres inédites et une bibliographie). — *H. Cordier*. Essai bibliographique sur les œuvres d'Alain-René Lesage (quelques lacunes). = 1^{er} déc. *Bury*. The constitution of the later roman empire (brève étude sur la constitution de l'empire byzantin). — *James*. A descriptive catalogue of the mss. in the college library of Magdalene College, Cambridge. — *Id.* A descriptive catalogue of the mss. in the library of Corpus Christi College, Cambridge. — *E. Champeaux*. Les ordonnances du duc de Bourgogne sur l'administration de la justice du duché (très important). — *Hue*. Un complot de police sous le Consulat (le complot qui

coûta la vie à Demerville, Ceracchi, Aréna et Topino-Lebrun a été forgé en entier par Fouché). = 8 déc. *Vacher de Lapouge*. Race et milieu social. Essais d'anthroposociologie (affirmations gratuites, paradoxes, notions confuses; rien de vraiment scientifique). — *Feist*. Europa im Lichte der Vorgeschichte und der Ergebnisse der vergleichenden indogermanischen Sprachwissenschaft (bonne étude sur la préhistoire des peuples de langue indo-européenne). — *Cheyne*. The decline and fall of the kingdom of Judah (attribue sans preuves une part tout à fait excessive aux Ismaélites, c'est-à-dire aux Arabes du Nord, dans l'histoire d'Israël). — *Bloch*. Introduction à l'histoire des Mongols de Fadl Allah Rashid ed-Din (important). = 15 déc. *Feder*. Studien zu Hilarius von Poitiers (très bonne étude critique). — *Ter-Merttchean et Kanayranc*. Agathange (bonne édition, quoique non encore définitive, d'un notable historien arménien). — *Grass*. Die russischen Sekten. 2^e vol., 1^{re} partie: Die weissem Tauben oder Skopzen (remarquable portrait du fondateur de la secte des « Châtrés », Séliwanov). = 29 déc. *Maulavi Abdul Mugtadir*. Catalogue of the arabic and persian mss. in the oriental public library at Bankipore; II. — *Cagnat et Besnier*. L'année épigraphique. — *Viaud*. Nazareth et ses deux églises de l'Annonciation et de Saint-Joseph (monographie intéressante, fort bien illustrée). — *G. Pérouse*. Georges Chastellain (conscientieux, mais sans originalité, terne et lourd). — *Watson*. The english grammar schools to 1660, their curriculum and practice (bon, plein de faits intéressants). — *Jorga*. Geschichte des Osmanischen Reiches; III: 1550-1640 (remarquable). = 1911, 5 janv. *Mgr Duchesne*. Histoire ancienne de l'Église (t. III; remarquable). — *Becker*. Zur Geschichte des östlichen Sudan (bon). = 12 janv. Beitrag zur alten Geschichte (analyse du t. IX de *Klio*). — Annales de la Société J.-J. Rousseau, t. V. — *Whitehouse*. L'effondrement du royaume de Naples, 1860 (assez bonne compilation). = 19 janv. *W. Kolbe*. Die attischen Archonten von 293-2 bis 31 s. Chr. (remarquable). — *Goldhardt*. Die Gerichtsbarkeit in den Dörfern des mittelalterlichen Hennegaues (bon, malgré quelque imprécision). — *Bianconi*. Girolamo Savonarola guidicato da un suo contemporaneo (ce contemporain est T. Sardi, auteur d'un poème, *Anima peregrina*, homme modéré, qui parle de Savonarole supplicié en termes modérés et même sympathiques). — *G. May*. Le traité de Francfort (excellente étude faite au point de vue du droit international).

23. — Revue des bibliothèques. 1910, janv.-mars. — Seymour de RICCI. Les manuscrits de la bibliothèque du prince Frédéric-Henri d'Orange (aujourd'hui à La Haye; quelques mss. d'historiens). = Avr.-juin. M. FOSSEYEU. Registres de tailles du xvii^e s. conservés aux archives de l'Assistance publique de Paris (se rapportent aux élections d'Orléans, de Clermont, d'Évreux, de Paris, au grenier à sel de Montbard). — J. BONNEROT. J.-B. Cotton des Houssayes, bibliothécaire en Sorbonne (1727-1783).

24. — Romania. 1910, avr.-juill. — Ch. BÉMONT. Wace et la bataille de Hastings (correction au vers 7816 du *Roman de Rou* : il faut lire *sevestres* (*silvestris*) et expliquer ainsi : les Anglais s'abritèrent derrière des palissades coupées dans la forêt; d'autre part, le mot *écu* ne veut pas dire bouclier, mais formation en tortue). — A. THOMAS. Le dauphin Louis, fils de Charles VI, amateur de théâtre (en 1415, il faisait représenter des mystères au Louvre).

25. — Archives des missions scientifiques. T. XVII, n° 2. — DELAPORTE. Rapport sur une mission scientifique à Charfé (Liban) (catalogue des manuscrits syriaques de Carchuni du séminaire des Syriens unis. Le nouveau patriarche, Mgr Rahmani, bien qu'il ait reçu des subsides du gouvernement de la République, a interdit à M. Delaporte de copier aucun texte et de prendre aucune photographie). = N° 4. C^t GUÉNIN. Inventaire archéologique du cercle de Tébessa. = T. XVIII, n° 1. E. BRUNET. Histoire et organisation de l'Université musulmane El-Azhar au Caire. = N° 4. L. POINSSOT. Nouvelles inscriptions de Dougga. = N° 5. E. CONSTANT. Étude et catalogue critique des documents sur le Concile de Trente (ce précieux inventaire, soigneusement annoté, qui s'applique à la correspondance de Rome et à la correspondance conciliaire conservées au *Staats archiv* de Vienne et aux archives de Simancas, fournit des renseignements utiles sur l'histoire et l'organisation des archives d'Autriche et d'Espagne).

26. — Comité des Travaux historiques. *Bulletin historique et philologique*, 1908. — OURSEL. Le plus ancien obituaire de l'insigne collégiale N.-D. de Beaune. — L. DELISLE. Notice sur M. de Boislisle. — E. MAURY. Dom Mareschal et les archives de Bar-sur-Aube. — H. ROUCHON. La musique et la librairie au Puy à la fin du XVI^e s. — F. DELAGE. Statuts du chapitre du Dorat au diocèse de Limoges. — LESORT. Notes biographiques sur Enguerrand de Monstrelet (fut échevin de Cambrai en 1436, fut prévôt à diverses reprises entre 1444 et 1453, fit un voyage à Rome entre fin avril 1449 et mai 1450, maria une fille en 1449. Sa naissance reste incertaine entre 1390 et 1400). — QUIGNON. Les obituaires de l'Hôtel-Dieu de Beauvais. — Cartulaire du XIII^e s. de l'Hôtel-Dieu de Beauvais. — Abbé MEISTER. La confrérie de saint Jean l'évangéliste établie en l'église de Saint-Pierre de Beauvais. — P. COQUELLE. Le chevalier d'Eon, ministre plénipotentiaire de France à Rome (simple secrétaire du comte de Guerchy, ce fut lui qui mena toutes les affaires d'avril à octobre 1763 comme plénipotentiaire, et il s'en acquitta avec beaucoup d'habileté. Il ne put s'entendre avec Guerchy, fut rappelé et resta à Londres comme agent secret de Louis XV). — Abbé ARNAUD d'AGNEL. La politique de René envers les Juifs de Provence (fut le constant protecteur des Juifs pour le plus grand avantage de lui et de ses états; ils rendirent même les plus grands services à l'agriculture. Étude très intéressante sur un sujet que Lecoy avait entièrement négligé). —

E. GRAN. Calvin et les protestants du Vexin (Calvin n'a jamais séjourné à Hazeville. Ce n'est pas là que fut écrite l'*Institution chrétienne*; la dame Marguerite de la Saussaye n'a jamais possédé le manuscrit de Calvin; le protestantisme ne fut pas ouvertement professé dans le Vexin avant 1560). — LAURAIN. Du style chronologique en usage dans le Bas-Maine au commencement du XIII^e s. — BAGUENAUT DE PUCHESSE. Les opérations de l'armée royale dans le Limousin en juin 1569, d'après les lettres inédites de François de l'Aubespine. — H. COULON. Epidémies survenues à Cambrai du XI^e au XVIII^e s. et des mesures prises pour les combattre. — E. DEVILLE. Funérailles de Henri II d'Orléans, duc de Longueville, gouverneur de Normandie (11 mai 1663). — J. DURIEUX. Le marquis de Fénelon, lieutenant général des armées du roi Louis XV. — J. SOYER. Lettres de rémission accordées par l'empereur Charles-Quint lors de son passage à Orléans (20 déc. 1539. François I^{er} accorda à Charles-Quint le droit de grâce, dont il usa en faveur de Michel, Étienne et Girard Jousset. Texte des lettres). — BLOSSIER. Taveau, député du Calvados à la Convention. Sa correspondance avec la municipalité et la Société populaire de Honfleur. — A. GALLAND. La Société populaire de Cherbourg depuis le 10 août 1792 jusqu'à sa dissolution le 29 août 1795 (très florissante, elle fut préoccupée d'œuvres d'assistance, elle soutint le culte de la Raison et participa aux violences de la Terreur; mais son ardent patriotisme maintint à Cherbourg un îlot républicain au milieu de l'ouest insurgé). — BOUTILLIER DU RETAIL. Un épisode de la vie de François Gentil (1579. Pourvoyeur, en 1756, a eu raison de le signaler comme le plus remarquable des sculpteurs troyens et aussi comme fort désordonné). — H. ROUCHON. Le théâtre au Puy à la fin du XVIII^e s. — 1909. A. LEDIEU. Sentences de l'échevinage d'Eu, tirées du Livre rouge. — L. CAILLET. Nouveaux documents sur Lyon de 1428 à 1434. — DEPOIN. Recherches sur la chronologie des vicomtes du Maine. — Id. Les premiers anneaux de la maison de Bellême. Contribution à la chronologie des évêques du Mans et des archevêques de Reims. — HAMON. L'intervention du général des habitants de Passais dans un procès intenté par le curé à deux de ses paroissiens (1776-1777). — Ch. URSEAU. Liste des évêques d'Angers et des dignitaires de l'église cathédrale de Saint-Maurice (760-1200). — BANÉAT. L'incendie de Rennes en 1720. — A. DE SÉRENT. Essai de géographie des établissements de l'ordre de saint François en Bretagne du XIII^e au XIX^e s. — BAGUENAUT DE PUCHESSE. Le duc de Mercœur et Henri II (Mercœur ne se fit ligueur et espagnol qu'après l'assassinat de Henri de Guise). — COQUELLE. Le comte Duchatelet, ambassadeur de France à Londres, 1768-1770 (d'après les documents des Affaires étrangères. Il tint brillamment sa place dans des circonstances difficiles, bouscula l'ambassadeur de Russie Czernischeff au bal de la cour du 5 juin 1769 pour maintenir son rang, mais ne put obtenir une satisfaction réelle dans l'insulte au pavillon français faite par le capi-

taine Lloyd). — BAZEILLE. Étude sur les registres paroissiaux antérieurs à l'établissement des registres de l'état civil. — BINET. Les milices gardes-côtes bretonnes, 1483-1759. — BOUTILLIER DU RETAIL. L'établissement des filles de la Charité à Pont-sur-Seine (1715). — ROSEROT. Les abbayes de l'ancien diocèse de Troyes. — MANSUY. Organisation d'une municipalité lithuanienne : Grodno (juill.-avr. 1812, d'après les archives de Vilna et les mss. de la bibl. Krasinski). — L. ROMIER. Les députés des villes en Cour au xvi^e s. — Une lettre de Louis XIII au sultan Amurath IV (27 déc. 1631. Put obtenir pendant la peste l'autorisation d'importer des blés de Turquie). — DUJARRIC-DESCOMBES. Un ambassadeur espagnol à Périgueux (1650). — L. ROUCHON. Jean de Jaurens, évêque du Puy (1356-1361). — L. ROMIER. Lettres inédites de Sully aux trésoriers généraux de France à Caen (1595-1610. Ces lettres offrent un grand intérêt pour le détail de l'administration financière de Sully). = *Bulletin archéologique*, 1909. C^{te} DONAU. Recherches archéologiques effectuées par MM. les officiers des territoires du sud tunisien en 1907 et pendant le 1^{er} semestre de 1908. — MERLIN. Note sur les fouilles exécutées en 1908 dans la région des portes de Carthage. — BALLU. Rapport sur les fouilles exécutées en 1908 par le service des monuments historiques de l'Algérie (suite en 1910). — MONCHICOURT. Note sur la position de la ville d'Aggar (Tunisie). — COMMONT. Rapport sur les recherches d'archéologie préhistorique dans la vallée de la Somme. = 1910. ESPÉRAN-DIEU. Compte-rendu des fouilles faites en collaboration avec le Dr Épéry sur le Mont-Auxois. — H. FERRAND. De l'origine du nom du pays de Queyras (vient du peuple gaulois *Quarvates*). — A. BLANCHET. La représentation de la Gaule dans l'antiquité. — DANGIBAUD. L'école de sculpture romane saintongeaise. — PRINET. L'origine du type des sceaux à l'écu timbré. — PRENTOUT. Les sceaux de l'Université de Caen. — FORTIER. Les fouilles à Thina (Tunisie) en 1908-1909. — CHARTRAIRE. Le mur romain de Sens. = *Sciences économiques et sociales*. Congrès de Rennes de 1909. — BERTHAUT. Nécessité d'un enseignement spécial de l'histoire maritime. — A. LE GRIN. Quinette de la Hogue et les riverains de la baie du Mont-Saint-Michel (difficultés créées à Quinette de la Hogue, qui avait obtenu de Louis XV la concession d'une partie de la baie du Mont-Saint-Michel. — P. MOULIN. Documents sur les contributions foncière et mobilière dans le district d'Aix au début de la Révolution. — L. BRAYE. L'ancien collège de Ligny-en-Barrois (Meuse). — Abbé BLAZY. L'École centrale de l'Ariège (1796-1804). — Abbé DURIN. L'ancien collège de Dol. — RÉBILLON. La vente des biens nationaux dans l'ancienne commune de Fougeray (Ille-et-Vilaine). — ROQUET. Les « billets de confiance » du département de la Sarthe (petite monnaie de papier créée par des particuliers et villes de 1790 à 1792).

27. — Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers. 1909. — E. RONDEAU. Établissement des Ursulines à Angers

au XVIII^e s. (1618-19). — G. BODINIER. Gustave d'Espinay. Sa vie, ses œuvres, 1829-1908 (historien du droit en Anjou). — F. UZUREAU. L'assemblée provinciale d'Anjou et l'élection de la Flèche (cette élection devait-elle relever tout entière de l'assemblée d'Anjou? Mémoire inédit de 1788 à ce sujet). — G. HAUTREUX. D. Vergne, prêtre beauforçais, 1797-98 (prêtre déporté en 1797, mort à la Guyane en 1798). — F. UZUREAU. Le clergé de Denée et des Jubaux pendant la Révolution. — C. BALLU. Philibert de Lorme, abbé de Saint-Serge d'Angers (il s'agit du célèbre architecte). — L. DE FARCY. Épaves (parle notamment d'une session des « Grands Jours » à Angers en 1539). — A. BRUAS. Une généalogie angevine : famille Jamet (XVI^e-XVIII^e s.). — F. UZUREAU. L'Anjou en 1789. Divisions ecclésiastiques, militaires et judiciaires. — Ch. URSEAU. Les expressions « electus episcopus » et « dictus episcopus » dans les chartes des évêques d'Angers (elles ne sont pas équivalentes; la seconde n'est qu'une formule d'humilité).

28. — L'Anjou historique. 1910, mai-juin. — L. MAÎTRE. Les cryptes du diocèse d'Angers. — Famille de Dreux-Brezé (récit des obsèques du grand maître des cérémonies, mort en 1829). — Les conseillers de préfecture en Maine-et-Loire (1800-1910; liste). — Les soixante et un curés de la ville d'Angers depuis le Concordat (1802-1910; liste). — Le préfet de Maine-et-Loire et l'abbé Bernier (lettre écrite par le préfet Nardon au général Gouvin pour empêcher l'envoi à Angers comme enquêteur de l'abbé Bernier, 1803). — Journal d'un Angevin pendant la guerre de 1870 (notes de l'abbé Baudoin, curé de Seiches). = Juill.-août. Un sauveur d'Angers, 1620 (le P. Joseph). — Pouancé (description du prieuré en 1701). — Le clergé de Blaison et de Gohier pendant la Révolution. — Le tribunal de première instance d'Angers (procès-verbal d'installation en 1800). — Le département de Maine-et-Loire en 1805 (rapport du sénateur Lemerrier sur sa sénatorialité). — Le duc de Bourbon en Maine-et-Loire (mars 1825). = Sept.-oct. L'ordre de Fontevault (liste des maisons au XVIII^e s.). — L'ancienne Faculté de médecine d'Angers. — Le clergé de Torfou et de Saint-Macaire-en-Mauges pendant la Révolution. — Le clergé angevin depuis 1802; les curés inamovibles (liste).

29. — Revue de l'Anjou. T. LX, 1910, févr. — ROYER. Deux crosses : Fontevault-Bordeaux (notes sur le pèlerinage de Notre-Dame de Talence au XVIII^e s.; fin en avr.). — G. DUFOUR. Chabannes et le canal de Monsieur (protestation, en 1780, contre le projet de canalisation du Layon). — E. QUESNEAU-LAMERIE. La justice révolutionnaire en Maine-et-Loire : commission Parein-Félix (suite en avr.). — P.-A. LEMESLE. Notice sur l'abbaye de Saint-Georges-sur-Loire (suite en avr. et août). = Mars. X. DE PÉTIGNY. Beaurepaire et le premier bataillon de volontaires à Verdun (juin-septembre 1792) (suite en mai-juin). — O. COUFFON. Les mines de charbon en Anjou du XIV^e s. à nos jours (suite en mai-juin). = Mai. E. DE BEAUFOND. Un prélat constitutionnel : Pierre Suzor, évêque d'Indre-et-Loire

(suite en juin, août). — J. DENAIS. Documents (diplôme maçonnique de Beaufort, suppression de la communauté des marchands de Baugé en 1743). = Pierre BERNUS. Notes sur la famille de Brezé (XIII^e-XV^e s.). — J. DENAIS. Documents (statuts des peigneurs-cardeurs d'Angers en 1716). = T. LXI, juill. A. LE MOY. La noblesse angevine au parlement de Bretagne. = Août. A. BOURDEAUT. Joachim du Bellay et Olive de Sévigné (la dame du poème de *l'Olive* serait Olive de Sévigné, sa cousine).

30. — Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne. Année 1910, janv. — E. EVERAT. Notes sur la confrérie du Saint-Sacrement de Riom (XVIII^e s.; liste des bailes de 1617 à 1720; suite en mars, avril). — DE CHAMFFLOUR. L'édit royal de 1630 (translation de la Cour des aides de Clermont-Ferrand; fin en févr.). — L. JALENQUES. Les emprunts forcés sur le revenu sous la Révolution (suite; documents sur l'emprunt de l'an IV). = Févr. CRÉGUT. Projet de fontaine monumentale à Clermont-Ferrand au XVI^e s. = Avril. A. AUDOLLENT. Note sur le « château des salles » et la « muraille des Sarrazins » (à Clermont-Ferrand). = Mai. P. MARCHEIX. Deux Auvergnats évêques à Toul (Bertrand de la Tour d'Auvergne, 1354, et Hector de Rochefort d'Ally, 1524; suite en juin). = Juill. M. BOUDET. Note sur le cartulaire de Saint-Flour. = Août. L. PRUGNARD. Le duc de Morny et l'Auvergne (l'élection de 1842 à Clermont-Ferrand; les ascendants de Morny; suite en nov.).

31. — Revue historique de Bordeaux. 1910, mars-avr. — H. AIMEL. Le poids public à Bordeaux et ses anciennes corporations (suite et fin en mai-juin). — G. MARTIN. Études historiques sur la vinification. Le vin treuillis ou vin de presse (suite et fin en mai-juin, juill.-août). — F. GÉBELIN. Le gouvernement du maréchal de Matignon en Guyenne pendant les premières années du règne de Henri IV (1589-1594) (suite; continue en juill.-août). — E. LABADIE. La topographie de Bordeaux à travers les siècles (catalogue des vues et plans; suite; fin en mai-juin). = Mai-juin. MEAUDRE DE LAPOUYADE. Les premiers aéronautes bordelais (1783-1799) (suite; fin en juill.-août). = Juill.-août. Henri COURTEAULT. Trois épisodes de la vie bordelaise aux XV^e et XVI^e s. (lettres de rémission de 1482, 1483, 1530 tirées des Archives nationales).

32. — Revue bourguignonne, publiée par l'Université de Dijon. T. XX, n° 2. — L. STOUFF. Le livre des fiefs alsaciens mouvants de l'Autriche sous Catherine de Bourgogne (cf. *Rev. hist.*, t. CV, p. 414). — E. GAUDEMET. Une anthologie des œuvres de Galiani (résumé et apprécie le livre de Nicolini, *Il pensiero del l'abate Galiani*, 1909). = Résumés des mémoires de diplôme présentés à la Faculté des lettres de Dijon : L. GROS. Le rôle politique du parlement de Bourgogne et des parlementaires pendant la Ligue). — M. CHAUME. La correspondance de la mairie de Dijon pendant la période ducal (1344-1477). —

A. MARTEL. La Franche-Comté de 1789. — M. GUENEAU. Brantôme historien de François I^{er}.

33. — Revue de Gascogne. T. X, 1910, juill.-août. — L. MÉDAN. Une traversée des Pyrénées centrales à la fin du XVII^e s. (par Robinson Crusôé en 1688; données que ce récit fournit sur l'histoire économique de la Gascogne à cette date). — A. LAFFONT. Cahier de doléances d'une communauté du Fésensaguet (Serenpuy). — DUPLANTÉ-MARCELLAC. Lettre inédite d'un ministre protestant réfugié en Angleterre (Jacob de Rouffignac, 1687). — J. CONTRASTY. Le clergé français réfugié en Espagne (suite et fin). — J. DUFOUR. L'ancien prieuré de Touget (suite en nov.). = Déc. J. DEDIEU. La ville d'Aire au lendemain de la Révolution (an XIII-1820). — F. MARSAN. Fondation d'une école dans la vallée de Louron (à Adervielle, en 1717).

34. — Revue d'histoire de Lyon. T. IX, 1910, sept.-oct. — C. GERMAIN DE MONTAUZAN. Du Forum à l'amphithéâtre de Fourvières; les Martyrs de l'an 177. — J.-B. BRICAUD. Cagliostro et la franc-maçonnerie lyonnaise. — E. VIAL. Présents d'honneur et gourmandises (suite et fin). = Nov.-déc. P. TRUCHON. La vie intérieure de la fabrique lyonnaise sous la Restauration (forte organisation de la fabrique avec la Chambre de commerce, la condition des soies, le Tribunal de commerce et le Conseil des prud'hommes; pendant toute la Restauration, la Chambre de commerce demande une sévère réglementation industrielle et le retour au régime corporatif; le pouvoir central (Comité consultatif, Conseil général des manufactures) maintiennent le régime du droit commun). — E. VIAL. Compte des dépenses d'un voyage de Paris à Lyon en 1551. — A. CROZE. Documents pour servir à l'histoire hospitalière lyonnaise: le plus ancien règlement de l'Hôtel-Dieu (1624).

35. — Annales du Midi. 1910, oct. — J. AUDOUARD. Un krach financier au XVIII^e s. La faillite de Pierre Creissel, trésorier général des États de Provence (1702; suite en janv.). — E. LAMOUEZÈLE. Une bulle inédite du pape Nicolas V (adressée le 25 mai 1447 au cardinal de Foix et relative aux intrigues qui se nouaient, dans le Comtat, contre l'autorité pontificale. Par la bulle, pleins pouvoirs sont donnés au cardinal pour réprimer la sédition).

36. — Revue du Midi. 1910, 15 oct. — A. ROBERT. Les débuts de l'insurrection des Camisards, l'affaire du pont de Montvert (24 juill. 1702; suite en nov.). — LAVAL. L'assassinat du général Dours à Bollène (Vaucluse) (suite et fin). — M. FABRE. Les assemblées préparatoires aux élections des députés aux États-Généraux de 1789 (suite; continue en nov.). = 15 nov. JOUVE. Notes sur la réunion temporaire d'Avignon à la France en 1688 d'après des lettres et un journal intimes (mémoire d'un consul d'Avignon en 1683-1689, conservé dans les archives de l'ancien présidial à la Cour d'appel de Nîmes). = 15 déc. A. DURAND. L'instruction publique dans les trois

diocèses de Nîmes, d'Uzès et d'Alais à la fin de l'ancien régime (les séminaires et les collèges; continue en janv.). — F. PEYRON. Un livre de M. Maurice Faure (résumé de la biographie de Championnet).

37. — La Province du Maine. T. XVIII, sept. 1910. — A. LEDRU. Dom Guéranger abbé de Solesmes (suite; continue dans les livraisons d'oct. et nov.) — R. LATOUCHE. Hugues 1^{er} comte du Maine en 914 (la souscription de Hugues figure au bas d'un acte du 31 mars 914 dont la fin a été conservée). — Oct. MENJOT d'ELBENNE. Le trésor de la forêt de Vibraye (xv^e siècle; bijoux et monnaies). — A. LEDRU. A propos des Maridort (seigneurs de la Freslonnière; rectifications des noms et des dates). — Nov. R. DESCHAMPS LA RIVIÈRE. Un oncle d'Alfred de Musset (il s'agit d'un cousin germain du père de Musset, oncle du poète à la mode de Bretagne, Louis-Alexandre-Marie de Musset, né en 1753 et devenu en 1790 procureur-syndic du district de Saint-Calais; suite en déc.). — A. LEDRU. Au sujet du livre de M. Fleury sur la cathédrale du Mans (remarques critiques). — A. ROBVEILLE. La communauté d'habitants de Montfort-le-Rotrou (suite; continue en déc.). — Déc. R. LATOUCHE. Jeanne la Frérone, d'après une lettre de Martin Berruyer, évêque du Mans (récit des hallucinations d'une des « fausses Jeanne d'Arc » du xv^e siècle, 1460). — A. LEDRU. Note sur le vitrail de la grande rose à la cathédrale du Mans.

38. — Revue du Nord. 1910, févr. — H. BOULANGER. L'affaire des « Belges et Liégeois unis », 1792-1793 (tableau de l'activité et des conspirations des Belges réfugiés en France à la suite de la restauration du pouvoir impérial à Bruxelles; première émigration de 1788-1790; deuxième émigration, particulièrement des Liégeois, de 1791; au début de 1792, les Brabançons et les Liégeois, à Paris et à Lille, forment le « Comité des Belges et Liégeois unis »; à ce moment, avr. 1792, Dumouriez charge Maret d'une mission secrète en Belgique). — F. BENOIT. A propos de tableaux. De Lille à Douai par Cologne (corrige l'attribution d'un tableau du musée de Lille). — H. PIRENNE. Un mémoire de Robert de Cassel sur sa participation à la révolte de la Flandre en 1324-1325 (le mémoire est apologétique et doit être critiqué). — M. BRUCHET. Une lettre inédite du conventionnel Duhem (du 29 juill. 1793; il annonce au représentant du peuple à Lille l'envoi de conventionnels chargés d'arrêter les suspects). — Mai. A. CRAPET. Les opérations militaires en Flandre pendant la guerre de succession d'Espagne racontées par Lefebvre d'Orval (1706-1711). — Août. A. GUESNON. Le haute lisseur Pierre Feré d'Arras, auteur de la tapisserie de Tournai (1402). — Nov. A. MALOTET. L'industrie et le commerce des toiles fines à Valenciennes dans les temps modernes (jusqu'en 1789). — Dr L. LEMAIRE. La mort de Philippe le Bon, duc de Bourgogne (15 juin 1467; il est mort d'une pneumonie).

39. — Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France. T. XXXVI, 1909. — A. DE BOISLISLE. Le quartier

Saint-Honoré et les origines du Palais-Cardinal. — G. FAGNIEZ. Mémorial juridique et historique de M^e Guillaume Aubert, avocat au Parlement, avocat général de la Cour des Aides (les notes historiques, qui viennent d'abord s'intercaler, de 1561 à 1565, dans un recueil d'arrêts du Parlement, forment depuis 1571 une sorte de chronique jusqu'en 1589. L'auteur est mort en 1597). — Ch. VALOIS. Un des chefs de la Ligue à Paris : Jacques de Cueilley, curé de Saint-Germain-l'Auxerrois (publie et commente une lettre écrite par Cueilley, de la Chartreuse de Bourg-Fontaine, le 15 avril 1594, lettre que nous ne connaissons que par une traduction italienne; comparée au récit de L'Estoile, cette lettre permet de mieux comprendre le caractère et le rôle du fougueux adversaire des huguenots et de Henri IV). — M. AUBERT. Documents sur les fontes du trésor de la cathédrale de Paris en 1562 (ces fontes furent ordonnées afin de permettre au chapitre de payer une taxe de 20,000 l. qui l'avait frappé). — L. LEVILLAIN. Les plus anciennes églises abbatiales de Saint-Denis (avant la basilique actuelle, sur l'emplacement qu'elle occupe, il n'y a eu que deux édifices : l'église abbatiale construite entre 750 et 775, dont le chevet fut refait et agrandi par l'abbé Hilduin vers 830-832 et consacrée le 1^{er} nov. 832; la basilique de Suger, construite en trois campagnes entre 1125 environ et 1148 au plus tôt). — H. STEIN. François Clouet et l'apothicaire Pierre Quthe (à propos d'un portrait de l'apothicaire retrouvé en Autriche et qui vient d'entrer au Louvre). — A. VIDIER. Le trésor de la Sainte-Chapelle (suite; analyse ou publie plus de deux cents documents relatifs à ce trésor, en particulier aux reliques acquises par saint Louis, 1238-1599).

40. — **Bulletin de la Société de l'histoire de Paris.** 1910, 3^e livr. — Aug. REV. M^{lle} du Vigean et le grand Condé (commentaire d'un billet collectif adressé au comte de Toulangeon par un groupe de précieux et de précieuses de Bayonne à la fin d'octobre 1644). — E. WICKERSHEIMER. Les premières dissections à la Faculté de médecine de Paris (on en trouve une trace certaine dès l'année 1407 : le corps de Jacques Canard, évêque d'Arras, mort d'une maladie de vessie le 7 oct. 1407, fut, en effet soumis à une rigoureuse et savante autopsie par un maître régent de la Faculté de Paris, assisté de ses élèves. Le silence fut gardé sur l'opération pour ne pas soulever la jalousie des chirurgiens. C'est surtout à l'usage des barbiers qu'ont été faites les premières dissections et, jusqu'en 1496, cette instruction des barbiers ne put être donnée qu'en secret). = 4^e livr. Antiquités gallo-romaines découvertes dans l'île de la Cité (avec reproductions photogr. de trois pierres sculptées). — FOSSEYEU. Contributions à l'histoire du monastère de la Visitation Sainte-Marie du faubourg Saint-Antoine au XVIII^e s. La conversion du commandeur Brulart de Sillery (cette conversion, en 1632, fut sans doute opérée par M^{me} de Chantal. Il fit construire, rue Saint-Antoine, une église qui est aujourd'hui temple protestant. A noter une donation qu'il fit en 1639

à la Compagnie de Jésus d'une somme de 20,000 l. sur les aides de Melun pour l'œuvre de la conversion des sauvages dans la nouvelle France. Sillery était grand ami de Vincent de Paul, dont on donne une lettre en fac-similé; il mourut le 26 sept. 1640). — A. HÉRON DE VILLEFOSSE. Les reliques de saint Denis à Saint-Denis-de-l'Estrée, 1577 (note tirée des Mémoires de Claude Hatton).

41. — Travaux de l'Académie nationale de Reims. T. CXXVI. 1908-1909, t. II. — P. GOSSET. Notes généalogiques tirées des registres paroissiaux du canton de Bourgogne (XVII^e-XVIII^e s.). — E. BOUCHEZ. Nicolas Servant, curé de Nanteuil-la-Fosse, vicaire épiscopal de la Marne (1742-1805). — H. JADART. Le palais archiépiscopal de Reims. — E. KALAS. Les Ponsin, peintres rémois (XIX^e s.). — H. JADART. Registre de famille de Simon Deperthes (1702-1759). — G. ROBERT. La juridiction échevinale à Hermonville en 1467. — A. DUVAL. Notes sur le palais de justice de Reims.

42. — Revue de Saintonge et d'Aunis. T. XXX, 1910, février. — E.-J. GUÉRIN. Napoléon I^{er} à Saintes (1808). — Ch. VIGEN. Arrêt de 1749 contre deux ministres et quarante-sept protestants saintongeais. — E.-J. GUÉRIN. Les justices de paix de Saintes depuis 1790 (suite en juin, août, oct. et déc.). — A. L. Un testament à Condom pendant la peste de 1653 (dicté d'une fenêtre de l'immeuble occupé par le malade). = Avril. P. LEMONNIER. L'organisation du clergé en 1803 dans la Charente-Inférieure (suite en juin, août). — G. DE C. Une famille de noblesse militaire. Les Martin de Bonsonge (1621-1907). — Ch. DANGIBEAUD. Minutes de notaires. Notes de lectures (suite en juin, oct. et déc.). = Juin. VENANT. Le château de Bois-Charmant, commune de Nouillers. = Août. A. BÉRAUD. Les Béraud au collège de la Rochelle (1571-1619; François Béraud, principal du collège au XVI^e s.; liste de ses œuvres; fin en oct.; ses fils Rodolphe, Aaron et Moïse, régents et principal après lui). — Ch. DANGIBEAUD. Sur l'orthographe du mot Xaintes (l'x n'apparaît qu'au XI^e s.; à la même époque apparaît l'adjectif *Santonensis*). = Déc. LEMONNIER. Le tribunal révolutionnaire de Rochefort. — Ch. D. Nicolas Poussin est-il venu en Saintonge? (il semble qu'il n'y soit pas venu et que la galerie du château de Mornay ne soit pas son œuvre).

43. — Société archéologique de Touraine. T. XLVIII des Mémoires, 1909. — L. BOSSEBOEUF. Le cloître ou préau Saint-Gatien (à Tours). — L. DUBREUIL-CHAMBARDEL. L'enseignement des sages-femmes en Touraine (depuis le XVI^e s.). — L. LANGLOIS. Le grand moulin de Ballan (construit entre 1515 et 1520 par Jacques de Beaune, seigneur de Semblançay). — J. ROUGÉ. La baronnie de Liguil de 1555 à 1780, d'après les registres paroissiaux. — L.-R. MARTINIÈRE. La collégiale de Bueil et ses tombeaux. — H. BAS et V. GUIGNARD. L'église Saint-Symphorien à Tours. = *Bulletin*, t. XVII, 1909, 4^e trim. L. DE GRANDMAISON. Documents concernant Saint-Georges-

sur-Loire, près Marmoutier (1755-1784). — H. GRIMAUD. Biographie de l'historien Jacques Dumoustier (1745-1825) (fin). = 1910, 1^{er} trim. P. VITRY. Nouveaux documents sur la céramique en Touraine au XVIII^e s. — H. GRIMAUD. Roger de Gaignières à Chinon (1699; vues de Chinon à cette date). — GATIAN DE CLÉREMBULT. Tours et les inondations depuis le VI^e s.

44. — Revue de l'histoire de Versailles (dans la dernière analyse, t. CIV, p. 218, on a imprimé par erreur février 1910 pour 1909). — Févr. 1910. FRAVATON. Le château de Beauregard (domaine dépendant de la seigneurie de la Celle Saint-Cloud qui appartint successivement depuis la fin du XVII^e s. à la famille de Paris, à M^{me} de Pellevé de 1722 à 1745, à la famille de Montaigu de 1745 à 1812, à M. de Boigne de 1812 à 1820, à Anisson Dupéron, au marquis de Lamber ville, au baron de Guenifey, de 1852 à 1865 à Miss Howard, la maîtresse de Louis-Napoléon, puis à son fils le comte de Bechevet jusqu'en 1870. M^{me} de Beauffremont, qui l'avait acheté, dut le revendre en 1872 au baron de Hirsch. M. Fravatton donne des détails assez curieux sur les débats pécuniaires qui marquèrent le dénouement de la liaison de Miss Howard, — ou plutôt Haryett, — avec Napoléon III). — GODART. L'École centrale de Seine-et-Oise (cette excellente étude se continue pendant toute l'année 1910, de même que celle de M. DUHAUT sur le lycée de Versailles qui la complète). = Mai. P. PINSON. Le péage sur les ponts de Meulan depuis le XVII^e s. jusqu'à la suppression en 1839. = Août. F. MASSON. Trianon sous Napoléon (il y vint en 1805 et le restaura pour y établir M^{me} Mère qui ne s'y installa pas. Napoléon n'y résida qu'après sa rupture avec Joséphine et jamais pour longtemps. Mais Marie-Louise l'avait en prédilection). — E. TAMBOUR. L'abbé Guillemeteau (pauvre prêtre, maniaque, que sa bizarrerie et des vers adressés à la famille royale firent incarcérer en avril 1793, qui réussit à s'enfuir de la prison des Récollets à Versailles, fut repris, condamné et guillotiné le 8 thermidor 1794. M. Tambour cite à propos de la prison des Récollets les Mémoires de Mistress Elliott et fait remarquer combien ils sont suspects). = Nov. H. CHOUET. Le temporel de la maison royale de Saint-Cyr (travail excellent et très neuf qui, grâce aux documents des Archives nationales et surtout à ceux de la bibliothèque de Versailles, en particulier les Mémoires de Saint-Cyr et les Lettres édifiantes de M^{me} de Maintenon, reconstitue toute l'histoire matérielle de la fondation de M^{me} de Maintenon).

ALSACE.

45. — Revue d'Alsace. 1910, nov.-déc. — A. DORLAN. Étude sur la seconde enceinte de Sélestat (1280; fin). — L. B. Une correspondance politique (lettres de Titot, écrites en 1867-1868; il y prédit la guerre). — G. REMY. Jean-Henri Lambert, sa vie, son œuvre (suite et fin). — G. DE DARKIN. Le P. Hugues Pelter et sa vie latine de sainte

Odile (suite). — A. M. P. I[NGOLD]. Lettres de Blessig à Grégoire (le pasteur Blessig entretient Grégoire de questions philosophiques et religieuses; 1791-an VI; continue dans les livraisons suivantes).

AFRIQUE.

46. — *Revue Africaine*. 1910, 3^e trimestre. — N. LACROIX. Notes sur les cachets et les sceaux chez les musulmans. Les cachets des gouverneurs généraux de l'Algérie. — G. ESQUER. Les débuts de Yusuf à l'armée d'Afrique d'après des documents inédits (1830-1838; étude suivie de quelques documents importants tirés des archives du gouvernement général). = 4^e trimestre. A. JOLY. Ruines et vestiges anciens dans les provinces d'Alger et d'Oran (notes complémentaires pour l'Atlas archéologique de l'Algérie).

ALLEMAGNE.

47. — *Mitteilungen des Kais. deutsch. Archeol. Instituts, Atheneische Abteilung*. T. XXXII (1907), n^o 4. — F. NOACK. Les murailles d'Athènes (quatre périodes : la muraille de Thémistocle, 470-478, la muraille de Conon, celle de Lycurgue, celle des Romains). — W. VOLLGRAFF. Dionysos Eleuthereus (son culte introduit à Athènes en 421). — W. DÖRPFELD. Les palais crétois (réponse à Mackenzies, dans *Annual of the British School*, XI-XII). = T. XXXIII (1908), n^{os} 1-2. F. NOACK. Les murailles du Pirée. — F. NACHMANSON. L'inscription pré-hellénique de Lemnos (revision du texte). — G. KARO. La stèle tyrsénienne de Lemnos (les inscriptions prouvent que les Tyrséniens ont habité l'île; parenté des Étrusques et des Tyrséniens). — Cl. VON WILAMOWITZ-MÖLLENDORFF. Eleutherai (réfute les assertions de Vollgraff relatives à Dionysos Eleuthereus). — W. DÖRPFELD. Olympie aux temps préhistoriques (bref rapport sur les fouilles de 1908). — A. BRÜCKNER. Fouilles d'Hagia Triada. = N^o 3. E. NACHMANSON. Inscriptions athéniennes. — C. FREDRICH. Thasos (description de l'île et de ses antiquités). — W. DÖRPFELD. L'ancienne Pylos (les tombeaux en coupole de Kakovatos; c'est l'emplacement de la Pylos d'Homère). — Id. Pise, près d'Olympie (tombeau de l'époque préhistorique). — Id. La ville homérique d'Arene (près Samikon). — K. MÜLLER. Le temple d'Artémis à Kombothekra (du v^e s.). = N^o 4. Les travaux à Pergame en 1906-1907. I. W. DÖRPFELD. Les bâtiments; II. P. JACOBSTHAL. Les inscriptions. = T. XXXIV (1909), n^{os} 1-2. F. MIE. Les mots *διὰ πάντων* et *ὁ ἐπιτάκιος* dans les inscriptions. — C. FREDRICH. Samothrace (résumé de l'histoire depuis le moyen âge). — M. GÖTHEIN. Les jardins en Grèce. = N^o 3. V. PREMIERSTEIN. Un document sur un *synonkismos* arcadien (en dialecte arcadien). — K. MÜLLER. L'ancienne Pylos (suite). = N^o 4. H. HEPDING. Mithridate de Pergame (l'amé de César; honneurs que lui rendent les habi-

tants de Pergame en reconnaissance de l'autonomie qu'il leur a fait rendre par César). — F. BÖLTE. Topographie de la Laconie. — P. GRÖBE. Inscription athénienne en l'honneur de Sext. Pompée (le grand-père du triumvir).

43. — Abhandlungen d. preuss. Akad. d. Wissenschaften. 1909. — Cl. von WILAMOWITZ-MÖLLENDORFF. Les pierres de l'Ionie du Nord (rapport de Jacobsthal sur son voyage à Chios et à Erythrée).

49. — Abhandlungen d. bayr. Akad. d. Wissenschaften. T. XXIV, 1909. — L. ROCKINGER. Étude sur l'époque de la rédaction du droit coutumier et du droit féodal. — Id. Inventaire des ms. concernant l'histoire d'Allemagne et conservés dans la bibliothèque de l'Académie. — M. DOEBERL. La Bavière et le soulèvement de l'Allemagne contre Napoléon I^{er} (documents et lettres politiques donnés en annexes). — L. ROCKINGER. L'empereur Louis et le premier droit coutumier et féodal de la Haute-Bavière. — LUJO-BRENTANO. La doctrine de Malthus et le mouvement de la population pendant les dernières décades (critique de la théorie de Malthus, idées sur l'avenir des peuples civilisés, tableaux statistiques).

50. — Abhandlungen d. phil. hist. Klasse d. Sächs. Gesellsch. d. Wissensch. T. XXIV, 1906, n° 3. — MEISTER. Doriens et Achéens (établit l'origine commune des races grecques). = T. XXV, 1907, n° 1. F. DELITZCH. La chronique babylonienne (texte et traduction avec commentaire). = T. XXVII, 1909. H. PETER. Les trente tyrans. — A. HAUCK. La formation des territoires ecclésiastiques. — G. STEINDORF. Les provinces de l'Égypte et leur développement politique.

51. — Annalen d. hist. Vereins für den Niederrhein. T. LXXXV, 1908. — SCHWERING. Le développement religieux et économique du protestantisme à Cologne au XVII^e s. = T. LXXXVI. A. HUYSKENS. Césaire d'Heisterbach et ses écrits sur Élisabeth de Thuringe [ou de Hongrie]. = T. LXXXVII, 1909. A. MIEBACH. Contribution à l'histoire de Frédéric de Saarwerden, archevêque de Cologne (son administration, ses luttes avec Liège). — W. MEIER. Le projet de mariage de Ph. Guillaume de Neubourg avec la sœur du Grand Électeur.

52. — Archiv. f. Frankfurter Gesch. u. Kunst. T. X, 1910. — K. ENLER. Contribution à l'histoire de la Réforme à Francfort (2^e partie).

53. — Archiv. f. Hessische Gesch. u. Altertumskunde. Nouv. série, t. VI, 1909. — R. HARNES. Milice provinciale et armée permanente dans l'électorat de Mayence au XVIII^e s. — S. Z. SCHWEINSBERG. Études généalogiques (suite et fin; la famille de Nassau).

54. — Archiv f. Kathol. Kirchenrecht. T. LXXXIV, 1904, n° 1. — K. HOLDER. Les récentes recherches sur l'histoire de la législation

de l'amortissement (surtout aux XVII^e et XVIII^e s.; notes bibliographiques). — SCHMIDLIN. Les théories sur la politique religieuse au XII^e s. (les deux courants : la théorie de la main-mise sur le pouvoir temporel, celle du renoncement et de la vie contemplative, le catholicisme politique et le catholicisme purement religieux). — KLASSEL. La situation de l'Italie au point de vue religieux à l'époque de Grégoire le Grand (à suivre). — HEINER. L'exclusion des ecclésiastiques des élections politiques (critique de ce projet présenté aux chambres bava-roises). = N° 2. HOLDER. Contribution à l'histoire de la législation de l'amortissement sous le règne de l'impératrice Marie-Thérèse (1740-1780). = N° 4. HEINER. La rupture des relations diplomatiques entre la cour de Rome et la France. = T. LXXXV, 1905, n° 1. P. WIRTZ. Le Concordat français de 1801. = N° 3. G. GÖLLER. Les commentateurs des règles de la chancellerie pontificale de la fin du XV^e au commencement du XVII^e s. (contribution à l'histoire des sources du droit canon). = T. LXXXVI, 1906, n° 1. FREISEN. Le siège apostolique et le règlement des affaires religieuses dans les petits États de l'empire allemand depuis le début du XIX^e s. — SÄGMÜLLER. La séparation de l'Église et de l'État. = T. LXXXVIII, 1908, n° 4. HIRSCH. La position juridique de l'église romaine et du pape d'après le cardinal Dieudonné. = T. LXXXIX, 1909, nos 2 et 3. NEUNDÖRFER. L'ancien libéralisme et son programme de séparation de l'Église et de l'État (contribution à l'histoire de l'idée de la séparation; les partis libéraux et l'idée de séparation avant le parlement de Francfort; la demande de séparation et le parlement de Francfort).

55. — *Oberbayr. Archiv.* T. LVII, 1908, n° 1. — FERCHL. Magistrats et fonctionnaires bava-rois (1550-1804). = T. LIV, 1909, nos 1-2. K. v. WALLMENICH. La victoire d'Otton sur les Hongrois en 955. = N° 3. F. ROTH. La Bavière et Augsbourg pendant la guerre de Smalkalde et le « compromis » après cette guerre (documents : le rapport de l'envoyé du duc Guillaume devant le conseil d'Augsbourg (3 mars 1597) et la réponse du conseil (5 mars)).

56. — *Archiv d. Vereins f. siebenbürgische Landeskunde.* T. XXXIV, 1907, nos 3-4. — SCHULLER. Hermanstadt au milieu du XVIII^e s. = T. XXXV, 1908, nos 2-3. J. HÖCHSMANN. Le Siebengebirg au temps de la Réforme (se continue dans les nos 1-2 de 1909).

57. — *Archiv d. hist. Ver. f. Unterfranken u. Aschaffenburg.* T. XLIX, 1907. — O. MERX. Contribution à l'histoire de la vie religieuse et sociale dans les évêchés de Mayence, Würzburg et Bamberg (1524-1526) (documents inédits importants). = T. L, 1908. AMRHEIN. Godfroi IV, évêque de Würzburg et duc de Franconie (1442-1455).

58. — *Freiburger Diöcesanarchiv.* T. XXXVII, 1909. — J. MEISTER. La politique religieuse des comtes de Fürstenberg au XVI^e s.

59. — *Forschungen zur Gesch. Bayerns.* T. XVI, 1908, nos 1-2.

— WIDEMANN. Les origines de la Bavière. = N° 4. W. COHN. La bataille contre les Hongrois en 955.

60. — **Staats- und socialwissensch. Forschungen.** T. XXIV, 1905, n° 1. — RACHEL. Le Grand Électeur et les États de la Prusse de l'Est (1640-1688). = T. XXV, 1905. HOCHSTETTER. Les raisons économiques et politiques de l'abolition de la traite des nègres par l'Angleterre en 1806-1807.

61. — **Hansische Geschichtsblätter.** 1907. — P. SIMSON. L'organisation de la Hanse pendant le dernier siècle de son existence. — Ch. REUTER. Les Ascaniens et la mer Baltique (1270-1320). — R. KRAUEL. La suppression de l'octroi du Sund et la politique prussienne. = 1908. H. WITTE. Étude sur la germanisation de l'est de l'Allemagne. — W. STEIN. La confrérie allemande de Bruges et les origines de la Hanse. = 1910. KAASCH. Hambourg et la Hollande aux XVII^e et XVIII^e s. (rapports économiques et politiques). — R. KEMMANN. La Hanse et la ville impériale de Mulhouse en Thuringe (1423-1432) (avec un aperçu des rapports de la Hanse avec les villes).

62. — **Jahrb. d. Gesch. vereins für d. Herzogtum Braunschweig.** T. V, 1906. — G. HASSEBRAUK. Henri le Jeune et la ville de Brunswick (1514-1568). = T. VI, 1907. G. HASSEBRAUK. Le duc Jules et la ville de Brunswick (1568-1589). = T. VII, 1908. MACK. Les exigences financières des Français pendant leur occupation du duché de Brunswick (1806-1807).

63. — **Neue Heidelberger Jahrbücher.** T. XV, 1908. — R. HAUCK. Les lettres des enfants du « roi d'hiver » (Frédéric V de Palatinat, roi de Bohême, 1619-1620).

64. — **Jahrbücher d. Vereins für Mecklenburg. Geschichte.** T. LXXII, 1907. — STEHMANN. La politique étrangère du duc Adolphe-Frédéric de Mecklenbourg-Schwerin de 1636 à 1654. = T. LXXIV, 1909. KÜSTER. L'organisation du duché aux XIII^e et XIV^e s.

65. — **Preussische Jahrbücher.** T. CXXVI, 1906, n° 2. — H. DELBRÜCK. Les origines guerrières de la Confédération suisse (Morgarten, Sempach, etc.). = N° 3. H. DELBRÜCK. Les mémoires de Hohenlohe et la disgrâce de Bismarck. = T. CXXVII, 1907, n° 1. SAROLEA. L'empire britannique et la question coloniale. = N° 3. M. LENZ. Nationalité et religion. = T. CXXVIII, n° 4. SCHULZ. L'évolution constitutionnelle de l'Amérique et de l'Allemagne. = T. CXXX, n° 2. ZIEKURSCH. Le développement historique de la bureaucratie prussienne dans la Silésie au temps de Frédéric. = T. CXXXI, 1908, n° 1. H. DELBRÜCK. Le roi Servius Tullius et le droit électoral à Rome. = N° 2. ROHRBACH. La politique des puissances européennes à l'égard des indigènes en Afrique. = N° 3. LEHMANN. Le major de Wrangel, prétendu auteur de la convention de Tauroggen (le major de Wrangel n'a joué d'autre rôle que celui de porteur de dépêches). = T. CXL,

1910, n° 1. ZWEYBRÜCK. La politique polonaise de l'Autriche. = N° 3. KLOCHER. Les nationalités en Suisse (évolution vers un État centralisé). = T. CXLI, n° 1. F. GEHRKE. La question polonaise (défend la politique répressive de la Prusse). = N° 2. L. RIESS. La légende de la grande chartre.

66. — *Mitteilungen d. Vereins für Gesch. d. Deutschen in Böhmen*. T. XLV, 1907, n° 1. — SCHÖNACH. Contribution à l'histoire de la reine Anne de Bohême, morte en 1313. = T. XLVI, n° 3. V. SCHMID. La Bohême du Sud pendant la guerre des Hussites (fin au n° 4). — O. WEBER. L'Autriche de 1848 à 1851 (fin t. XLVII, n° 1). = T. XLVII, 1908, n° 1. SIEGL. La surprise d'Eger par les Saxons en 1631 et sa délivrance par Wallenstein en 1632.

67. — *Neue Mitteilungen aus dem Gebiet d. hist.-antiqu. Forschungen*. T. XXIV, n° 2. — PALLAS. Les origines du pouvoir des princes en matière ecclésiastique dans la Saxe électorale avant la Réformation. — A. HASENCLEVER. Le prince électeur de Saxe J. Frédéric le Magnanime et la catastrophe de Mühlberg (1547).

68. — *Zeitschrift des Aachener Geschichtsvereins*. T. XXXI, 1909. — Martin SCHEINS. L'ancien cloître des Dominicains d'Aix-la-Chapelle (fondé en 1294). — Jos. BIERGANS. Les services publics de la ville d'Aix-la-Chapelle pendant les derniers siècles du moyen âge. — E. PAULS. Cornelimünster et ses environs pendant la domination étrangère (notes de J.-B. Forst, 1792-1814). — F.-K. BECKER. Le pèlerinage d'Aix-la-Chapelle au moyen âge (particulièrement à la fin du XIII^e s.). — R. PICK. La dernière exposition solennelle des reliques à Aix-la-Chapelle (en 1780, devant Gustave III de Suède). — Martin SCHEINS. La Vierge protectrice des reliques (d'après une gravure en manière ciblée du XV^e s.). — Id. Notes sur l'incendie d'Aix en 1237.

ÉTATS-UNIS.

69. — *The american historical Review*. 1911, janv. — TURNER. Les forces sociales dans l'histoire d'Amérique (obligations qui s'imposent à l'historien s'il veut donner une idée vraie et complète de ces forces multiples). — FAY. Le droit romain et le paysan allemand (est-il vrai que l'introduction du droit romain ait contribué à rendre plus dure et, par conséquent, plus odieuse la condition du paysan au temps de Luther, qu'elle fut une des causes de l'insurrection de 1525? Non. Les légistes allemands ne méprisaient point le droit coutumier de l'Allemagne et ne traitaient pas le paysan libre comme un *servus*, et il n'y a pas d'apparence que les paysans eux-mêmes se soient sentis opprimés par la loi romaine. Il y a là une légende qui a commencé de se former à la fin du XVI^e siècle; il faut l'évincer de l'histoire). — BECKER. Les souvenirs d'H. Walpole sur le règne de Georges III (peut-on les considérer comme exprimant l'opinion des whigs sur Georges III et

sa politique? Oui, s'il était vrai que le texte imprimé des Mémoires était conforme à la rédaction originale exécutée en 1768-1769 et en 1771-1772. Mais on sait que cette rédaction fut revue en 1784 et il faut noter qu'à cette époque les opinions de Walpole s'étaient modifiées, et l'on a ordinairement le tort de négliger ces modifications. — SCHAFER. L'attitude du gouvernement anglais en face de la question de l'Orégon, 1815-1846. — BABCOCK. L'élément scandinave dans la population américaine. = Documents : CARTER. Documents relatifs à la Compagnie du Mississippi, 1763-1769 (d'après les papiers de Lord Chatham). — ROBERTSON. Un projet tendant à établir les catholiques de langue anglaise du Maryland dans la Louisiane espagnole, 1767, 1768. — Lettres de W. T. Barry, 1806-1810, 1829-1831 (Barry fut directeur des postes sous Jackson, 1829-1835. Une de ces lettres contient des fragments autobiographiques). = C.-rendus : Hall. Narratives of early Maryland, 1633-1684. — A documentary history of american industrial Society. Vol. V-VI : Labor movement, 1820-1840 (neuf et important). — Quaipe. The diary of James K. Polk during his presidency, 1845 to 1849. — Haney. A congressional history of railways in the United States. Vol. II : The Railway and Congress, 1850-1887 (utile). — Formby. The american civil war; a concise history of its causes, progress and results (bon). — Bigelow. The campaign of Chancellorsville (étude de stratégie et de tactique, avec de bonnes cartes). — Eaves. A history of California labor legislation (bon). — Snowden. History of Washington (beaucoup de documents pour l'histoire de la ville et du territoire; ce n'est pas un livre). — G. Garcia. Antonio Lopez de Santa Anna. Las guerras de México on Tejas y los Estados Unidos (important).

70. — The Nation. 1910. — Le service de cette Revue ayant été interrompu pendant la plus grande partie de l'année, nous ne pouvons indiquer les articles historiques parus entre les mois de février et d'octobre. = 6 oct. Paltsits. Minutes of the commissioners for detecting and defeating conspiracies in the State of New-York. Albany county sessions, 1778-1781 (importante contribution à la question des loyalistes). = 13 oct. E. H. Burton. The life and times of bishop Challoner (excellente étude sur une vie mouvementée, Challoner, évêque de Debra, ayant été missionnaire et évêque en Angleterre au XVIII^e siècle, au temps où sévissaient encore les lois contre les catholiques). — A documentary history of american industrial society. Vol. I-II : Plantation and frontier, 1649-1863, par U. B. Philliges (remarquable). = 20 oct. Petre. Simon Bolivar (apologie copieuse et nourrie du « Libérateur »; une biographie définitive reste à écrire). = 27 oct. G. W. Redway. The war of secession, 1861-1862. Bull run to Malyern Hill (bon chapitre d'histoire militaire). — M. Hatle. The life of cardinal Pole (ouvrage assez inutile, bien qu'il s'y trouve de fréquents renvois à des sources manuscrites. Écrit par un catholique

danç un sens très hostile à la Réforme). = 10 nov. *Quaife*. The diary of James K. Polk during his presidency, 1845-1849 (intéressant). — *A. Jones*. The history of Gruffydd ap Cynan (cette biographie, rédigée peut-être en latin, environ une génération après la mort de Gruffydd, est surtout légendaire; c'est une apologie en prose galloise. Texte et traduction d'après un ms. du XIII^e s.). = 1^{er} déc. *Mony-penny*. The life of Benjamin Disraeli, earl of Beaconsfield (I : 1804-1837; remarquable). = 15 déc. *B. Willson*. The life and letters of James Wolfe (l'auteur a fait bon usage de la correspondance de Wolfe; mais on ne saurait dire qu'il ait rien ajouté d'important à ce qu'on savait déjà sur sa vie et sur son caractère). — *J. Bryce*. The american commonwealth (nouvelle édition entièrement remaniée de cet ouvrage devenu classique). — *Commons et Gilmore*. A documentary history of american industrial society. Vol. III et IV : Labor conspiracy cases, 1806-1842 (remarquable). — *Ostrogorsky*. Democracy and the party system in the United States (nouvelle édition abrégée du t. II de *Democracy and organization of political parties*, publ. en 1903. Un chapitre nouveau a été ajouté sur le gouvernement extra-constitutionnel dans les assemblées législatives). = 1911, 5 janv. *Monroe*. Bohemia and the czechs (bonne compilation par un slavophile déclaré). — *Davis*. The influence of wealth in imperial Rom (superficiel).

GRANDE-BRETAGNE.

71. — *The english historical Review*. 1911, n° 4. — *Howorth*. Ragnall Ivarson et Jarl Otir (histoire des invasions conduites par des chefs scandinaves depuis 906 environ jusqu'en 936 où les pirates furent définitivement chassés de la Loire). — *Miss L. M. Smith*. Cluni et Grégoire VII (la vie des cinq premiers abbés de Cluni ne laisse entrevoir aucune relation entre ce monastère et la réforme de Grégoire VII; Cluni n'apporta au Saint-Siège que son dévouement et l'appui de son organisation internationale). — *Marsden*. L'ancienne juridiction des prises et le droit des prises en Angleterre (3^e partie). — *Hertz*. L'évêque Seabury (né en 1729, recteur de Saint-Pierre à Westchester, New-York, évêque de Connecticut en 1774. Il est la première ordination épiscopale que l'on connaisse dans l'Amérique protestante. Violente opposition qu'il rencontra. Il resta résolument tory et royaliste. Mort le 25 février 1796). — *Sir E. M. Thompson*. Léopold Delisle. — *Davis*. Waldric, le chancelier de Henri I^{er} (le nom de Waldric doit être rayé de la liste des chancelliers sous Guillaume II le Roux; c'est dans un acte du 24 mai 1103 qu'il apparaît en cette qualité pour la première fois; son successeur, Ranalf, figure à partir de 1107). — *Powicke*. L'« honneur » de Mortain dans les *Infeodationes militum* de Normandie en 1172 (propose quelques corrections). — *Stenton*. Affranchissements à Staunton, comté de

Nottingham (publie quatre chartes rédigées entre 1190 et 1200). — RAMSAY. Revenus indirects sous Édouard II (tableaux dressés d'après les « Customs accounts » de l'Échiquier). — COULTON. Une visite épiscopale de l'archidiaconé de Totnes en 1342. — BECK. Deux bulles de Boniface IX pour l'abbaye de Saint-Osyth, 1397. — WILKINSON. Documents sur les guerres de religion, 1564-1573 (tirés des deux « registres secrets » du parlement de Bordeaux, conservés à la bibliothèque de la ville). — BEAVEN. Réélection de députés appelés à occuper des fonctions rétribuées dans l'État (dresse une liste des membres qui ont perdu leur siège lors d'une réélection de ce genre; 2^e cas où ont échoué des candidats se présentant contre un député soumis à la réélection pour ce motif). = C.-rendus : *Crivellucci*. Le origini dello stato della Chiesa; storia documentata (remarquable critique de l'étude de Mgr Duchesne sur les *Premiers temps de l'État pontifical*). — Webb. Joannis Saresberiensis, episcopi Carnotensis, Polycratici, libri VIII (édition remarquable). — Allen. Forum Conche (Fuero de Cuenca) (bon texte de ce fuero castillan qui a été dressé sur le modèle de celui de Teruel en Aragon; il fut à son tour adopté par beaucoup de villes castillanes. Article à consulter de Davis). — Paul. Accounts of the Lord High Treasurer of Scotland (t. VIII : 1541-1546). — Butler. Calendar of State papers, Foreign series, of the reign of Elizabeth, t. XVI, mai-décembre 1582. — Harbin. Quarter sessions records for the county of Somerset. — Benrath. Neue Briefe von Paslo Sarpi, 1608-1616 (recueil de lettres dont l'authenticité est indiscutable. H. Brown donne à ce propos une utile bibliographie des éditions de lettres de Sarpi. De ces lettres ressort nettement le fait que Sarpi favorisait la Réforme pour des motifs moins religieux que politiques : il voyait dans la Réforme le seul moyen de briser l'union de l'Espagne et des Jésuites). — Bruce. Institutional history of Virginia in the XVIIIth century (bon). — Bayley. The great civil war in Dorset (bon). — Valentin. Fürst Karl Leiningen und das deutsche Einheitsproblem (bon).

72. — **The Scottish historical Review**. 1911, janv. — Sir J. B. PAUL. Édimbourg en 1544 et l'invasion de Hertford. — A. LANG. Chansons jacobites. — MEIKLE. Deux marchands de Glasgow pendant la Révolution française (d'après des documents conservés au P. Record Office et aux archives des Affaires étrangères de Paris). — WILSON. Charte de l'abbé et du couvent de Cupar, 1220 (relation au paiement d'une rente annuelle de 30 m. st. donnée en perpétuelle aumône à la maison de Cîteaux par le roi d'Écosse). — J. ANDERSON. Un poste romain sur la Tweed; le fort de Newstead (les fouilles entreprises à cet endroit par la Société des Antiquaires d'Écosse ont mis au jour d'intéressants vestiges de l'occupation romaine. Plusieurs plans et reproductions de vases, de chaussures de légionnaires, etc.). = C.-rendus : Lawrie. Annals of the reigns of Malcolm and William, kings of Scotland, 1153-1214 (ces Annales ont été composées au moyen

d'extraits de chroniqueurs, de chartes et de bulles ; très bon travail). — *Cunningham*. British credit in the last napoleonic war (intéressant ; réimprime en appendice le traité, de Lassalle, *Des finances de l'Angleterre*).

HONGRIE.

73. — Budapesti Szemle. 1910, juin. — E. WERTHEIMER. L'exil et le retour du comte Jules Andrassy (chapitre détaché de la biographie d'Andrassy). — G. SCHWARTZ. Rodolphe Jhering et son œuvre (caractéristique de l'*Esprit du droit romain* et de l'enseignement de Jhering à l'Université de Vienne). — K. SZOKOLAY. La constitution de la Bosnie. = C.-rendus : F. Strowski. Pascal et son temps ; F. Medveczky. Études sur Pascal (le livre de Strowski est une bonne action morale ; l'étude de Medveczky est un bon travail en langue hongroise sur Pascal). — J. Kiss. La dernière insurrection des nobles (documents inédits sur l'insurrection de 1809 contre l'armée française, qui a fini par la bataille de Raab-Györ). = Juill. S. PETHŐ. Zrinyi et Machiavel (établit un parallèle entre les idées politiques de l'écrivain italien et celles du ban de Croatie ; l'homme d'État hongrois reste toujours sur le terrain de la morale et de la religion). = C.-rendu : G. Gallavresi. Carteggio del Conte Frederico Confalonieri (correspondance intéressante de ce martyr de la liberté politique que l'on pourrait comparer à Széchenyi). = Août. M. LÁNG. Les dernières fouilles (d'après les travaux de Gauckler). = C.-rendus : P. von Mitrofanov. Joseph II. Seine politische und Kulturelle Tätigkeit (fruit de vastes recherches ; ouvrage impartial). — R. Rombauer. The Union cause in St. Louis in 1861 (œuvre d'un émigré hongrois, bien documenté). = Sept. E. NEVANLINNA. La Finlande et la Russie (coup d'œil historique et exposé du conflit actuel par un des chefs du parti finnois). = C.-rendu : K. Némethy. Die ungarische parlamentarische Reform (plaidoyer pour le projet Andrassy). = Oct. G. VISZOTA. Un article défendu de Louis Kossuth (il date de 1846 et traite du servage ; la censure en défendit la publication. Texte de l'article). = C.-rendu : E. Caetani-Lovatelli. Passeggiate nella Roma antica (éloge). = Nov. D. ANGYAL. La paix de Szeged (polémique contre les historiens polonais qui acceptent l'opinion de Dlugos ; le roi Wladislas a rompu la paix conclue avec les Turcs en 1444 parce que des seigneurs hongrois, — et parmi eux Hunyadi, — appuyés par Cesarini, l'ont persuadé de la nécessité de continuer la guerre). — B. FÖLDES. Saint-Simon et son école (chapitre détaché d'un ouvrage sur le socialisme). = Déc. J. WLASSICS. Le comte Jules Andrassy (à propos du livre de Wertheimer ; la traduction française de cet article a paru dans la *Revue de Hongrie*). — J. VÁČZY. Kazinczy, historien (analyse les parties historiques de l'autobiographie de Kazinczy, sa critique de l'ouvrage de Szirmay sur les Jacobins hongrois et d'autres mémoires qui montrent le sens historique du réformateur de la langue hongroise). = C.-ren-

du : C. Krollmann. Die Schlacht bei Tannenberg (analyse). — M. Torma. La crise politique hongroise (l'auteur est conservateur et radical à la fois).

74. — Revue de Hongrie. 1910, juill. — Variétés : A. DUBOSCQ. Lettre de Louis XIV enfant à Rákóczy (elle se trouve aux Archives nationales de Budapest et fut écrite par Louis XIV, âgé de onze ans, à Georges Rákóczy II pour lui exprimer ses condoléances à l'occasion de la mort de son père Georges Rákóczy I^{er}). = Août. C.-rendus : Z. Takács. Dürer (forme le XIII^e volume de la *Bibliothèque artistique* rédigée par A. de Lippich, directeur des beaux-arts au ministère de l'Instruction publique; éloge). — A. Radó. Haydn et la Hongrie (contre l'article de William Ritter qui, dans la Revue de la S. I. M., a parlé de Haydn « comme du représentant de la musique slave »). = Sept. J. FERENCZY. Kossuth orateur et publiciste. = Déc. J. DE WLASSICS. Le comte Jules Andrássy (cf. *Budapesti Szemle*, déc.). — G. GRAPPE. Carducci. = C.-rendu : Paul Henry. L'union austro-hongroise (ouvrage de haute valeur et qui était nécessaire).

75. — Századok (les Siècles). 1910, juin. — Jules VISZOTA. Széchenyi et le moulin à vapeur de Pest (par cette entreprise, l'homme d'État avait créé une nouvelle branche de l'industrie nationale. Fondé en 1839, le moulin pouvait distribuer, en 1858, un dividende de 17 %). — L. KARL. Engelida, princesse hongroise (Quicherat, dans le *Procès de Jeanne d'Arc*, t. III, p. 347, mentionne la prédiction de Merlin, attribuée à Engelida, princesse hongroise. Il n'y avait pas de princesse hongroise de ce nom; il est probable que Merlin voulait désigner sainte Élisabeth de Hongrie). = C.-rendus : Henry-Charles Lea. Geschichte der Inquisition im Mittelalter; t. II (important; les parties concernant la Hongrie sont assez exactes, mais l'auteur ne connaît que les sources latines). — J. Vékony. Martin Bolla, historien; J. Visegrádi. Le couvent des Piaristes à Podolin, 1604-1702; F. Marczinkó. Voyage de Bertrandon de la Brocquière à travers la Hongrie; J. Holub. L'histoire de Nicolas Istvánffy au point de vue militaire; G. Valentényi. Les corporations du comitat de Somvgy (tous ces travaux sont sortis du séminaire de l'histoire de la civilisation dirigé par R. Békefi à l'Université de Budapest; ce sont des contributions fort utiles). = Sept. J. VÁCZY. La jeunesse du baron Nicolas Wesselényi (fin en oct.; Wesselényi, qu'on a surnommé le Széchenyi de la Transylvanie, est une des figures les plus marquantes de la politique hongroise avant la Révolution de 1848. Sa biographie détaillée manque encore. Váczy retrace ses années de jeunesse de 1815 à 1825, démontre l'influence de l'écrivain Kazinczy sur lui et insiste sur son amitié avec Széchenyi et sur son voyage en Allemagne et en France, 1822). — E. REISZIG. Les chevaliers de Saint-Jean à Sopron (fin en oct. Les chevaliers de cet ordre jouissaient de grands privilèges au XIV^e s. sous les Anjou; dans les siècles suivants, leur influence baisse et au XVII^e ils n'avaient plus qu'une seule maison, celle de Sopron).

Histoire détaillée de cette maison fondée par André II à son retour de Palestine vers 1225). — A. ALDÁSY. La députation de la Diète hongroise envoyée à Ladislas V en 1452 (publie une lettre inédite des archives du Musée national qui donne des détails sur ce voyage de la députation qui était allée chercher le jeune roi à Vienne). = C.-rendus : *G. Éble*. Histoire de la chapelle de la Trinité à Nagy-Károlyi (elle fut construite en 1703 par Alexandre Károlyi). — A. Czobor et L. Kemény. Études historiques sur le comitat d'Abanj-Torna et la ville de Kassa (cette nouvelle revue historique est une preuve de l'activité des savants de province). — A. Berzeviczy. La peinture, la sculpture et l'industrie du Cinquecento (éloge). = Oct. J. KARÁCSONYI. Le livre de M. Tomasic sur le droit politique de la Croatie (ce livre qui a fait tant de bruit n'est qu'un tissu d'erreurs et de mensonges). — D. ANGYAL. Notes sur la bataille de Pozsony (19 févr. 1442) et sur le rôle de Georges Brankovich au début du règne de Wladislas I^{er} (1439-1444). = C.-rendus : R. Békefi. Histoire des écoles des chapitres en Hongrie jusqu'en 1540 (éloge). — E. Jurkovich. Feuilletons historiques (se rapportent à l'histoire de Besztercebánya et du nord de la Hongrie). — B. Rudnay. Les procès des Ujfalussy et des Rudnay contre les Petröczy, 1543-1591 (important pour l'histoire du droit). — Th. Mayer. Der auswärtige Handel des Herzogtums Oesterreich im Mittelalter (détails sur le commerce avec la Hongrie). = Nov. M. KUBINYI. Le clerc Jean de « maudite mémoire » (étude généalogique; Jean descend de Domen de Domenfalva; mort en 1390). — F. ECKHART. L'influence des chancelleries pontificale et impériale sur la rédaction des documents royaux de l'époque des Arpad (l'influence de la chancellerie impériale se manifeste dès le règne de saint Étienne, celle de la chancellerie pontificale se fait sentir depuis le pontificat d'Innocent III). — J. SZENTKLÁRAY. Paul Bakics, Georges Brankovics II et Arsène Csernovics (fin en déc. Contributions à l'histoire des Serbes de Hongrie du XVI^e au XVIII^e s., d'après les travaux de Jean Radonics publiés dans la *Matica serbe* de Ujvidék). = C.-rendus : S. Tóth. Monographie du comitat de Sáros (énumère, — en 25 pages, — les erreurs et les bévues de toute sorte). — I. Tragor. Histoire de Vác en 1848-49 (a utilisé les archives de Vienne et de Saint-Petersbourg, récit très détaillé). = Déc. Emilio ORIOLI. Marco da Saliceto de Bologne, précepteur du dernier Arpad (André III, né vers 1260, fut élevé en Italie; sa mère et sa grand'mère étaient Italiennes, son oncle Albertino Morosini confia son éducation à Marco da Saliceto de Bologne, dont la vie est retracée ici d'après des documents inédits des archives de Bologne). = C.-rendus : S. Gergely. La correspondance de Michel Teleki; t. III et IV (analyse). — I. Berkeszi. Artistes de Temesvár (éloge). — M. Hoernes. Wissenschaftliche Mittheilungen aus Bosnien und der Herzegovina; t. XI (important). — Khevenhüller-Metsch et H. Schlitter. Aus der Zeit Maria-Theresias. Tagebuch des Fürsten Johann Josef Khevenhüller-Metsch, 1742-1776 (documents importants). —

J. Ursu. Die auswärtige Politik des Peter Rares, Fürst von Moldan, 1527-1538 (éloge). — *V. Zagorsky.* François Rački et la renaissance scientifique et politique de la Croatie. — *E. Jordan.* Les origines de la domination angevine en Italie (ces deux publications montrent la grande différence qu'il y a entre les thèses de doctorat de l'Université et celles de doctorat ès lettres. Il est important que l'étranger ne confonde pas les deux grades). — *S. Tóth.* Réplique à la critique de la *Monographie du comitat Sáros*. — *D. Angyal.* Rapport sommaire sur les documents concernant la Hongrie dans les archives de la famille Dohna à Schlobitten.

ITALIE.

76. — Atti della r. Accademia dei Lincei. 1910, 5^e série. *Notizie degli scavi di antichità*, t. VII, fasc. 5-8.

77. — Memorie della r. Accademia dei Lincei. *Scienze morales, historiques et philologiques*, 5^e série, t. XIV, fasc. III. — Giuseppe CULTRERA. Une statue d'Hercule (contribution à l'histoire de la sculpture grecque au IV^e s. av. J.-C.). = Fasc. IV. V. MACCHIOSO. Les dérivations attiques dans la céramique italote.

78. — Rendiconti della r. Accademia dei Lincei. *Scienze morales, historiques et philologiques*, 5^e série, t. XIX, n^{os} 1-2. — E. PAIS. Sur la palafitte de la vallée du Sarno. — R. PETTAZONI. La religion primitive en Sardaigne (continue au n^o 4). — MAJURI. La chronologie crétoise. = N^{os} 3-4. E. PAIS. L'acquisition du droit de cité romain à Reggio [Reggio di Calabria] et dans les cités confédérées d'Italie (l'auteur examine à ce propos les lois Julia et Plautia-Papeia). — P. DUCATI. Examen de quelques urnes étrusques. — E. PAIS. Contribution à l'histoire du Palais et du Forum romain. = N^{os} 5-6. P. DUCATI. Osservazioni su due monumenti sepolcrali falsinei (la pietra Malvasia et la pietra Zannoni). — Camillo MORELLI. Les traités de grammaire et de rhétorique du ms. casanatense 1086. — A. MAJURI. Études sur l'onomastique de l'île de Crète (continue dans les livraisons suivantes). — Notices sur les fouilles. — F. MASEI. La philosophie de la religion et ses formes les plus récentes. — L. PARETI. Les tribus personnelles et les tribus locales à Sparte. — Notices des fouilles.

79. — Rivista storica benedettina. 1910, avril-juin. — Ercolano MARINI. Saint Benoît (généralités). — SCHUSTER. L'église, les commencements et les vicissitudes du monachisme, d'après un livre de Harnack (critique du livre sur le monachisme, livre passionné et non scientifique). — G. SALVI. Fra Antonio de Venise et ses sculptures de l'abbaye de Trinalpia. — B. TRIFONE. Ludovico Barbo et les débuts de la congrégation bénédictine de Sainte-Justine (de Padoue; suite en juill.-sept.). — FEDELE. L'histoire de saint Grégoire le Grand

et de son temps par F. Tarducci (rapide analyse de cette œuvre que l'auteur déclare excellente). = Juill.-sept. V. ACAMFORA. Les camaldules de Naples (continue en oct.-déc.). = Oct.-déc. LUGANO. L'art de la broderie chez les moines du Mont Oliveto. — Id. L'abbé Fra Angelo d'Albenga général de l'ordre des Olivétains (1530-1532; notes biographiques). — CASSONI. L'abbaye de Fossanova près de Piperno (notice historique).

80. — Archivio storico lombardo. 4^e série, t. XIII, mars 1910. — Luigi FUMI. L'inquisition romaine et l'état de Milan (expose, d'après les archives d'État, l'organisation et le fonctionnement de l'inquisition; nombreux documents cités; continue en juin). — Gerolamo BISCARO. La commande de la « Vierge aux Rochers » à Léonard de Vinci, d'après des documents originaux, 25 avril 1483. — Pietro TORELLI. Deux privilèges inédits de Pascal II et d'Innocent III en faveur du monastère de Saint-Apollonius (1116-1199). — Felice MERLO. Le Sénat de Milan pendant la seconde domination française (1515-1521). = Juin 1910. Alessandro GIULINI. Mariages dans la famille des Boromée au XIV^e s. (avec inventaires du trousseau). — Francesco NOVATI. Notes sur un évêque de Crémone (Emmanuel da Sescalco, † 1298). — Egidio BELLORINI. La fuite de Milan et l'exil de Jean Berchet (1821-1822).

81. — Archivio storico per le provincie napoletane. Janv.-mars 1910. — R. BEVERE. La signoria di Firenze tenuta da Carlo figlio di Re Roberto (documents angevins tirés des archives de Naples pour les années 1326-1327; à suivre). — L. CAMBINI. Il Campidoglio di Capua (étude intéressante de topographie campanienne d'après des sources nombreuses). — A. DE FRANCESCO. Origini e sviluppo del feudalismo nel Molise fino alla caduta della dominazione normanna (suite de cette étude de géographie féodale, où l'on regrette de trouver un si grand nombre de coquilles chronologiques. Fin au numéro suivant). — R. TRIFONE. La famiglia napoletana al tempo del ducato (suite et fin. On regrette que ce travail d'un juriste éminent ne soit pas couronné par une conclusion synthétique). — P. EGIDI. Carlo I d'Angiò e l'abbazia della Vittoria presso Scurcola (fin). = Avr.-juin 1910. L. VOLPICELLA. Le artiglierie di Castel nuovo nell'anno 1500 (commentaire curieux d'un important inventaire de 1499). — B. CROCE. Lettere inedite di Pietro Colletta a Giuseppe Poerio (suite; fin dans le fascicule suivant. Lettres de 1823, auxquelles on regrette que l'éditeur n'ait mis la moindre annotation). — F. NICOLINI. Bibliografia giannonina (fin. En réalité, ce sont des documents intéressant l'histoire de Giannone et de ses œuvres). = Juill.-sept. M. SCHIPA. La pretesa fellonia del duca di Ossuna, 1619-1620 (début d'une étude critique sur la politique d'Ossuna en 1620). — L. VOLPICELLA. L'anarchia popolare in Napoli nel gennaio 1799 (récit contemporain de Domenico Puccini, emprunté aux archives de Lucques). — F. FORCEL-

LINI. Note d'arte (elles concernent un peintre napolitain peu connu du XIV^e s., Christophe Orimina, et le séjour à Naples de Giotto). — L. VOLPICELLA. Della guerra Carafesca di Roma sotto Paolo IV e del suo esito infelice (publie une narration contemporaine tirée des archives de Naples).

82. — Archivio storico siciliano. 1909, fasc. 1-2. — G.-B. PALMA. Vita di San Onofrio (texte sicilien du XIV^e s.). — R. ANASTASI-CAMPAGNA. Giovanni Alcozer, poeta siciliano (Alcozer est un poète palermitain qui a vécu de 1777 à 1854 et a mis dans ses vers quelques aspirations patriotiques). — C.-A. GARUFI. Alcuni nuovi orizzonti di diplomazia dell'Italia meridionale (discours d'ouverture à l'École de paléographie et d'histoire médiévale de l'Université de Palerme, 24 mars 1909). — G. LEANTI. La station politica in Sicilia nel '700 (début d'un travail intéressant sur l'opinion publique sicilienne. L'auteur a publié en 1907 un volume sur la *Sicilia nel secolo XVIII e la poesia satirico-burlesca*).

83. — Archivio storico per la Sicilia orientale. 6^e année, fasc. II-III. — N. VACCALLUZZO. Dei poeti latini della battaglia di Lepanto (étude intéressante d'histoire littéraire : la lyrique latine est plus utilisable que la lyrique vulgaire comme source historique). — G. SALVATORE. Catania e la Sicilia orientale nelle descrizioni di un viaggiatore del secolo XVIII (c'est de l'abbé D. Sestini, 1750-1832, qu'il s'agit). — M. CATALANO-TIRRITO. I più antichi capitoli di Catania (commentaire et texte des privilèges accordés en 1392 à Catane par le roi Martin). — U. MANCUSA. De Gelonis ad Himeram victoriae exquirendo (travail important d'histoire grecque). — Miscellanea. V. CASAGRANDE. L'« Arx Saturnia Cereris » di Catania. — R. ZENO. Un capitolo di Re Martino sull'acatapania catanese. — V. CANNIZZO. Topografia archeologica di Licodia Eubea. — F.-G. IPPOLITO. Un illustratore del costume e delle tradizioni popolari della contea di Modica (S. A. Guastalla). — A. SCHIAVOTENA. Relazioni letterarie fra L. A. Muratori e F. Campailla. — U.-G. AMICO. Autobiografia di Gregorio Ugdulena. — P. MANCERI. L'altare di S. Ignazio nella chiesa del collegio in Siracusa. — B. PACE. Appunti archeologici della valle dell'Hipparis. — C. CORSO. Per la cacciata di don Ugo Moncada. — P. SINEPOLI DI GIUNTA. La biblioteca comunale di Agira. — V. CASAGRANDE et M. CATALANO. Inventario di volumi manoscritti dell'archivio capitolare di Catania. = 7^e année, fasc. I. R. SABBADINI. Ottanta lettere inedite del Panormita tratte dai codici milanesi (édition critique).

84. — Nuovo archivio veneto. T. XVIII, 2^e partie, 1909. — Giuseppe STERZI. Giulio Casseri, anatomiste et chirurgien (1552-1616) (fut professeur à l'Université de Padoue; continue en 1910). — Luigia FRESCO. Lettres inédites de Benoit XIV au cardinal Angelo Maria Querini (1760, d'après un manuscrit de la bibliothèque archiépiscopale d'Udine;

suite; années 1745-1746). — Agostino ZANELLI. L'assassinat du roi d'Écosse Jacques I^{er} raconté par l'humaniste vénitien Pietro del Monte (lettre au pape Eugène IV; cod. vat. 2694). — Carlo CIPOLLA. Notes sur la biographie de Conforto da Custoza, chroniqueur de Vicence. — Ricciotti-BRATTI. La Cène de Paul Véronèse au musée du Louvre (histoire du tableau). = T. XIX, 1^{re} partie, 1910. J. URSU. Un historien vénitien méconnu du xvi^e s. : Donato da Lezze (auteur d'une histoire des Turcs de 1301 à 1518). — Giannino FERRARI. Notes sur la juridiction d'appel à Venise, à Padoue et à Vérone. — ROBERTI. Documents d'histoire vénitienne (liste des bannis du duché pour affaire criminelle au xiii^e s.). — Luigia FRESCO. Lettres inédites de Benoît XIV (suite; années 1746-1751). — Luigi SIMEONI. Le juriste Barnabé da Morano et les artistes Martino de Vérone et Antoine de Mestre (auteurs du tombeau du juriste au xv^e s.). = T. XIX, 2^e partie, 1910. Francesco ERCOLE. Communes et seigneurs en Vénétie (étude en particulier les principaux seigneurs de la Vénétie, les Scaligeri à Vérone, les Caminesi à Trévise, les Carraresi à Padoue). — Gianluigi ANDRICH. Ducs et duchés lombards. — B. SCHALK. Une source allemande de Marino Sanuto. — Ruggero BERNI. Les sources de la première décade des *Historiae rerum Venetarum* de Marc-Antoine Sabellicus.

CHRONIQUE.

France. — M. LACOUR-GAYET, professeur d'histoire au lycée Saint-Louis et à l'École supérieure de la marine, a été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques en remplacement de M. Georges Picot, décédé en 1909.

— Le jeudi 26 janvier, Mgr Duchesne a prononcé à l'Académie française l'éloge de Mgr Mathieu. Il a plus insisté sur les vertus charitables et sur l'originalité robuste et courageuse de son prédécesseur que sur ses mérites d'historien. Il a cependant reconnu ce que Mgr Mathieu avait apporté de nouveau à l'histoire de la Lorraine et du Barrois sous l'ancien régime dans sa thèse de doctorat; mais il a présenté son ouvrage sur le Concordat comme n'étant qu'une agréable mise en œuvre de documents connus, et regretté que Mgr Mathieu n'ait pu écrire la vie de Consalvi qu'il projetait et qui aurait eu une bien plus grande valeur. Il est fâcheux que des considérations extra-académiques aient empêché les deux orateurs de cette séance de parler des articles de Mgr Mathieu sur le *Conclave*, où il s'est montré un historien de premier ordre, observateur pénétrant et peintre puissant des hommes et des choses. M. Lamy a répondu à Mgr Duchesne par un discours d'une forme très élégante et d'une finesse parfois acérée, où il l'a défini « le moins crédule des croyants ». M. Lamy a brillamment défendu les droits de la crédulité et de la tradition légendaire contre la critique. Il a mis, il est vrai, cette singulière théorie historique dans la bouche des cigales. Lui-même a un peu écrit l'histoire de Mgr Duchesne à la manière des cigales, car, en parlant du rôle de professeur de l'abbé Duchesne, il n'a parlé que de l'enseignement donné par lui à l'*Institut catholique* depuis son retour de Rome, en 1878, jusqu'en 1895, et donné à croire que ce fut uniquement comme professeur à cet établissement que l'abbé Duchesne fut élu en 1888 membre de l'*Institut*, et, en 1897, directeur de l'École de Rome. Il a passé sous silence l'enseignement si remarquable d'histoire et d'antiquités chrétiennes donné par lui à l'École des hautes études de 1885 à 1895. Cependant, si l'abbé Duchesne n'avait pas appartenu à l'enseignement de l'État, il aurait été très difficile au gouvernement de le mettre à la tête de l'École de Rome, et il n'a pas cessé de figurer jusqu'aujourd'hui dans les cadres de l'École des hautes études.

— *École nationale des chartes. Positions des thèses soutenues par les élèves de la promotion de 1911* (Paris, A. Picard, 1911). — Voici l'indication des thèses d'histoire : JOS. BILLIoud. Les états du duché de Bourgogne jusqu'en 1498; — BIVER. Essai historique sur

l'abbaye royale de Saint-Martin de Laon, des origines à l'union à l'évêché; — BLUM. Contribution à l'histoire de la législation hypothécaire sous l'ancien régime; — COURTECUISSÉ. La manufacture de draps fins Vanrobaix au XVII^e et au XVIII^e siècle; — DECQ. Essai sur les origines, l'histoire et l'organisation de l'administration des eaux et forêts dans le domaine royal jusqu'au XVI^e siècle; — DESCHAMPS. Étude sur l'histoire et l'organisation de l'abbaye de Sainte-Colombe de Sens, depuis son origine jusqu'à la fin du XV^e siècle; — DESPRAS. Guillaume Gouffier, seigneur de Bonnavet, amiral de France, 1485-1525; — ESTIENNE. L'hôpital général des pauvres de Paris aux XVII^e et XVIII^e siècles; — P. FOURNIER. Étude sur l'administration d'Alfonse de Poitiers dans la terre d'Auvergne; — LUZU. Essai sur la Réforme et la Ligue dans le Maine jusqu'au 2 décembre 1589; — MAZERAN. Essai sur la politique religieuse de Philippe le Bon dans les Pays-Bas; — PAPINOT. Prêteurs et emprunteurs d'argent à Paris sous François I^{er}; — PERRIER. Histoire du district d'Ancenis, 1788-1800; — PEYRICHOU. Un essai de réforme de la taille au XVIII^e siècle dans la généralité de Limoges; — ROMAN. Les chartes de l'ordre dauphinois et provençal de Chalais; — SERVANT. Les voyages de l'abbé Carré, agent de Colbert en Orient, 1666-1674; — VAQUIER. La Grande Confrérie Notre-Dame aux prêtres et aux bourgeois de Paris; — WAQUET. Essai sur l'organisation et l'histoire administratives d'un bailliage royal aux XIII^e et XIV^e siècles : le bailliage de Vermandois.

— Les thèses de MM. Perrier et Waquet ont été signalées au Ministre comme particulièrement importantes.

— Tandis que l'Université de Grenoble fondait l'Institut de Florence, les Universités de Toulouse et de Bordeaux fondaient une *École des hautes études hispaniques* et une *Union des étudiants français et espagnols*. MM. Méricmé, de Toulouse, Paris et Cirot, de Bordeaux, se sont mis à la tête de l'entreprise, qui mérite d'être largement subventionnée. Nous avons déjà sept ou huit étudiants français à Madrid, pourvus de bourses d'étude, et on a institué à Madrid au printemps, à Burgos en été, des cours d'espagnol pour les Français, de français pour les Espagnols. On parle aussi de la création, par l'Université de Lyon, d'un Institut français à Constantinople. L'initiative hardie de M. Doumer a mis sur pied en trois mois un Institut français à Saint-Petersbourg, patronné par les Universités de Paris, de Lille, de Nancy et de Dijon, et dont la direction est confiée à M. Réau. Le local est déjà choisi et l'Institut est déjà doté d'un budget de 60,000 fr. constitué par les principales sociétés financières de Paris, auquel viendront se joindre les subsides de l'État et des Universités.

— L'Institut français de Florence, que dirige M. Julien Luchaire, professeur à l'Université de Grenoble, annonce, pour l'année 1911, plusieurs publications, dont voici l'indication sommaire : LÉVI-MALVANO. Montesquieu et Machiavel; — L. CAILLET. Un condottiere ita-

lien à Lyon au XVI^e siècle; — G. SOULIER. Le problème du baptistère de Florence et les pavements du baptistère et de S. Miniato al Monte; — M. RENAUDET. Relations des ambassadeurs florentins à l'époque du Concile de Pise (suite de la publication d'Abel Desjardins).

— Le gouverneur général de l'Algérie, à qui l'on doit déjà l'organisation du service des archives algériennes, vient d'instituer une commission chargée de publier une collection officielle de textes historiques sur l'Algérie.

Cette commission, composée de membres de l'administration et de l'enseignement supérieur, a décidé de publier une « Collection de documents inédits relatifs à l'histoire politique, militaire et à la colonisation de l'Algérie depuis 1830. »

Cette collection comprendra deux sortes de publications. L'une embrassera la correspondance générale des commandants en chef de l'armée d'Afrique, puis des gouverneurs généraux; l'autre portera sur des sujets plus particuliers (négociations, épisodes de la conquête, etc.).

Le premier volume, confié à M. Yver, professeur d'histoire moderne à la Faculté des lettres d'Alger, paraîtra en 1911. Il comprendra les documents relatifs au Consulat du capitaine Daumas auprès d'Abdel-Kader (1837-1839). Il sera suivi en 1912 par la correspondance du duc de Rovigo, commandant en chef à l'armée d'Afrique (1832-1833), publiée par M. Esquer, archiviste du gouvernement général.

D'autres volumes sont en préparation et paraîtront régulièrement.

— M. L. THOMAS prépare l'édition de la *Correspondance de Chateaubriand* (H. Champion, éditeur), qui paraîtra à raison de deux volumes par an et formera environ cinq volumes de 400 p. in-8°. Un dernier appel est fait aux collectionneurs d'autographes qui pourraient encore communiquer à l'éditeur des lettres inédites de Chateaubriand.

— Sur l'initiative de la Société des *Normands de Paris*, la ville de Rouen a décidé de célébrer par de grandes fêtes, le 6 juin et les jours suivants, le *Millénaire de la Normandie*. Exposition normande, congrès, conférences historiques et littéraires, représentations théâtrales, cortège historique, rien ne manquera à ces solennités. A Paris, des fêtes normandes seront aussi célébrées le 17 et le 18 juin. Deux comités, un comité d'honneur présidé par M. Fallières et où figurent toutes les notabilités normandes, politiques, militaires, ecclésiastiques, scientifiques, littéraires, industrielles, commerciales, et un comité d'action présidé par M. Salles, professeur à Janson de Sailly, ont été constitués. Cherbourg, Caen, le Havre se préparent à fêter aussi ce Millénaire. Le congrès qui aura lieu à Rouen du 6 au 10 juin, sous la présidence de M. Liard, comprendra cinq sections : littérature, archéologie et beaux-arts, histoire et géographie, histoire du droit, science et industrie.

Allemagne. — M. Georges JELLINEK, l'éminent professeur de droit public de l'Université de Heidelberg, est mort subitement le 12 février 1911. Né en 1851 à Leipzig, où son père était rabbin, il passa son

enfance à Vienne. Il fit ses études à Leipzig, Heidelberg et Vienne, passa quelques années dans l'administration autrichienne, fut nommé, en 1883, professeur de droit public à l'Université de Vienne. Comme il n'y pouvait obtenir un « ordinariat », il alla en 1889 à l'Université de Bâle, puis fut nommé, en 1891, professeur à Heidelberg. On lui doit des travaux systématiques très importants, comme : *Die Lehre von den Staatenverbindungen* (1882), *System der subjektiven Rechte* (2^e éd., 1905); *Das Recht des modernen Staates* (2^e éd., 1905). Des historiens, il est surtout connu par plusieurs brochures spirituelles dont la plus célèbre est : *Die Erklärung der Menschen- und Bürgerrechte* (2^e éd., 1904), dont les conclusions ont été vivement combattues par les historiens français.

Grande-Bretagne. — Une société d'études nautiques (*Society for nautical Research*) vient de se fonder sous la présidence du vice-amiral prince Louis de Battenberg. Depuis janvier 1911, elle publie une revue mensuelle intitulée : *The mariner's Mirror*, où une place sera faite aux manuscrits, aux institutions et à l'histoire. Le directeur de la Revue est M. L. G. Carr Laughton.

Hongrie. — M. Jules LÁNCZY, professeur d'histoire à l'Université de Budapest, est mort le 17 janvier. Il était né en 1850 à Budapest, où il fit toutes ses études à l'École de droit; il entra d'abord au ministère des Finances, puis à celui de l'Intérieur, où il resta jusqu'en 1880. Élu député, il fit partie de l'opposition modérée. Il renonça bientôt à la politique et s'adonna aux études historiques. Nommé en 1886 professeur à l'Université de Kolozsvár (Transylvanie), il fut, en 1891, appelé à celle de Budapest, où il enseigna l'histoire universelle. La plupart des études de Lánczy parurent dans les revues et les journaux de Budapest; on cite surtout de lui quelques brochures (*la Réforme de l'enseignement supérieur*, 1879; *Contributions à l'époque des réformes, 1825-1847*, 1880; *l'Origine du communisme dans les villages*, étude sociologique, 1881; *Paul Széchenyi*, archevêque de Kalocsa, et la politique nationale hongroise, 1882; *la Justice administrative*, 1883; *la Hongrie à l'époque des Arpad*, 1898) et un volume intitulé : *Études et caractères historiques* (1890), où il y a quelques bonnes pages sur les relations de la Hongrie avec l'Italie. Dans ses dernières années, M. Lánczy s'occupait de Dante et de l'histoire de Sienne.

I. K.

Italie. — S. M. le roi Victor-Emmanuel III vient de faire paraître le premier volume d'un *Corpus numismarum italicarum* qui en comprendra une douzaine. Le premier volume, de 522 pages de texte et de table, est consacré à la Maison de Savoie depuis Amédée IV jusqu'à nos jours. Le roi d'Italie, qui a réuni une admirable collection de monnaies, surtout italiennes, est lui-même un numismatiste très érudit et s'est fait aider de la collaboration des meilleurs numismatistes italiens.

NOUVELLES PUBLICATIONS FRANÇAISES

RELATIVES A L'HISTOIRE DE FRANCE.

(Sauf indications contraires, les volumes sont in-8° et édités à Paris.)

INVENTAIRES. — *E. Dacier*. La Revue de l'Art ancien et moderne, tables de 1897 à 1909. In-4° à 2 col., viii-152 p. — *A. Hardouin*. Catalogue de la bibliothèque de l'Académie delphinale. Grenoble, vi-166 p. — *R. de Lasteyrie et A. Vidier*. Bibliographie annuelle des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes, 1906-1907. In-4°, 269 p. — *Leblond*. Inventaire sommaire de la collection Bucquet-Aux-Coustaux sur Beauvais et le Beauvaisis. In-4°, xxii-360 p. — *Maignien*. Catalogue des livres et manuscrits du fonds dauphinois de la bibliothèque de Grenoble. Grenoble, Allier, vii-232 p. — *Sauvage*. Catalogue des manuscrits de la collection Mancel à Caen, 316 p.

HISTOIRE GÉNÉRALE. — *Barthélemy*. Un communiste de 1840, Villegardelle. Giard et Brière, 67 p. — *Bertrand*. Les origines de la troisième République, 1871-1876. Perrin et C^{ie}, viii-380 p. — *F. de Broglie*. Discours, 2^e partie. Enseignement public, 1864-1896. Gabalda et C^{ie}, vii-386 p. — *Cavaignac*. Esquisse d'une histoire de France. Nouvelle librairie nationale, viii-617 p. — *Chuquet*. Quatre généraux de la Révolution, Hoche et Desaix, Kléber et Marceau. Fontemoing et C^{ie}, vi-334 p. — *Dubosq*. Louis Bonaparte en Hollande d'après ses lettres, 1806-1810. Émile-Paul, 409 p. — *Durieux*. Les vainqueurs de la Bastille. Champion, 306 p. — *E. Estrées*. Mémoires du maréchal d'Estrées sur la régence de Marie de Médicis et sur celle d'Anne d'Autriche, publ. p. *Paul Bonnefon*. Laurens, xxviii-305 p. — *Féret*. La France et le Saint-Siège sous le premier Empire, la Restauration et la monarchie de Juillet. T. I : le Premier Empire et le Saint-Siège. A. Savaète, viii-481 p. — *Fleischmann*. Marie-Louise libertine. A. Méricant, in-18, 288 p. — *Id.* Pauline Bonaparte et ses amants. Librairie universelle, in-18, 380 p. — *Frémeaux*. Dans la chambre de Napoléon mourant, journal inédit de Hudson Lowe. Mercure de France, in-18, 250 p. — *Herbert*. Essai sur la police générale des grains, 1755, publ. p. *E. Depitre*. P. Geuthner, xliii-vii-166 p. — *Jameson*. Montesquieu et l'esclavage. Hachette, 375 p. — *Jovy*. Pascal inédit, III. Vitry-le-François, chez l'auteur, 355 p. — *Keller*. Bonaparte et le coup d'État. A. Méricant, 319 p. — *Labat*. Le drame de la rue des Filatiers (1761), Jean Calas. A. Picard, 110 p. — *Lacapelle*. Épisodes des journées de juin 1848. Berger-Levrault, 103 p. — *Langlet*. Étude médicale d'une possession au xvi^e s. Nicole Obry, 1566. Reims, Matot-Braine, 111 p. — *Latreille*. Après le Concordat, l'opposition de 1803 à nos jours. Hachette, 288 p. — *Matte*. Crimes et procès politiques sous Louis XIV. Soc. franç. d'impr. et de librairie, in-16, 264 p. — *Mauméné*. Histoire du 3^e régiment de cuirassiers ci-devant du commissaire général, 1645-1892. Boussod-Valadon et C^{ie}, gr. in-4°, 383 p. — *Morelly*. Code de la nature, 1755, publ. p. *E. Dolléans*. Geuthner, xxxi-119 p. — *Moretti*. La constitution corse de J.-J. Rousseau. L. Larose et L. Tenin, 191 p. — *De Méneval*. L'impératrice Joséphine. Calmann-Lévy, x-353 p. — *M^{me} Du Noyer*. Mémoires et lettres galantes (1663-1720), publ. p. *Arnette*. L. Michaud, in-16, 288 p. — *Pasquier*. Amours et coups de sabre d'un chasseur à cheval, souvenirs de Ch. Pasquier (1803-1809), publ. p. *A. Savine*. L. Michaud, in-16, 189 p. — *Picard et Paulier*. Mémoires et journaux du général Decaen. T. II. Plon-Nourrit et C^{ie}, vii-444 p. —

Piquet. Campagnes d'Afrique (1830-1910). Ch. Lavauzelle, in-16, 333 p. — *Richard*. Un diplomate poitevin du xvi^e s., Charles de Danzay. Poitiers, Blais et Roy, 248 p. — *De Rochemonteix*. Nicolas Caussin, confesseur de Louis XIII, et le cardinal de Richelieu. A. Picard, xx-448 p. — *Thomas*. Le Concordat de 1516. T. III. A. Picard, 484 p. — *Toussaint*. Les Hessois en 1870. L. Fournier, 69 p. — *Des Trois Arches*. L'épopée de la grande nation, 5 mai 1789-5 mai 1826. Bloud et C^e, in-18, x-292 p. — *Vachon*. La Renaissance française. E. Flammarion, in-4^e, ix-365 p. — *Vialay*. Les cahiers de doléances du tiers état aux États-Généraux de 1789. Perrin et C^e, xv-368 p. — *Vindry*. Les parlementaires français au xvi^e s. T. II, 1^{re} fasc. : Parlement de Bordeaux. Champion, 137-xxxv p. — *Vulliaud*. La crise organique de l'Eglise en France. B. Grasset, in-16, 203 p. — *Welvert*. Autour d'une dame d'honneur, Françoise de Chalus, 1734-1821. Calmann-Lévy, viii-392 p. — *Weulersse*. Le mouvement physiocratique en France de 1756 à 1770. Alcan, 2 vol., xxxiv-619 et 772 p. — *Zurlinden*. Napoléon et ses maréchaux. T. I : Napoléon. Hachette, in-16, ix-269 p.

HISTOIRE LOCALE. — *Beretta*. Monographie de la Drôme. Lyon, H. Georges, 338 p. — *Bry*. Les vigueries de Provence. A. Picard, gr. in-8^e, xiii-464 p. — *Carrez*. Histoire du premier monastère de la congrégation de Notre-Dame à Châlons-sur-Marne, 1613-1792. T. II. Châlons, Martin frères, viii-512 p. — *Chevalier*. Saint-Paul-Trois-Châteaux pendant la Révolution. Valence, J. Cés, gr. in-8^e, 300 p. — *Delamotte* et *J. Loisel*. Les origines du lycée de Saint-Omer. Calais, impr. des Orphelins, 510 p. — *Deloffre*. Landrecies de 1814 à 1818. Lille, Danel, 114 p. — *Forot*. Un vieux bourg fortifié en Bas-Limousin, Laguenne. Tulle, Crauffon, 175 p. — *De Frémont*. Les doléances financières du tiers état du Périgord en 1789. Bordeaux, Cadoret, 178 p. — *Garin*. Histoire de Chevron (Savoie). T. I. Champion, in-16, xx-295 p. — *Giron*. Les peintures murales du département de la Haute-Loire du xi^e au xviii^e s. E. Leroux, in-fol., xii-112 p. — *Gras*. Histoire du commerce local et des industries qui s'y rattachent dans la région stéphanoise et forézienne. Saint-Étienne, J. Thomas, viii-843 p. — *Gout*. Le Mont-Saint-Michel. Étude archéologique et architecturale. A. Colin, 2 col., 378 et 392 p. — *Grosse-Dupéron*. Le pasteur Élie Benoist et sa famille. Laval, Goupil, 111 p. — *Guillemaut*. Notice sur Montret et les autres communes du canton (Saône-et-Loire). Louhans, Romand, iv-148 p. — *De Hausy*. Note concernant la communauté de Rimont, 1754-1789. Foix, Lafont de Sentenac, 77 p. — *Hubignon*. Étude historique sur Tournes. Sedan, Prin, 126 p. — *Ledru*. Dom Guéranger, abbé de Solesmes, et Mgr Bouvier, évêque du Mans. Champion, vii-388 p. — *Libersat*. La justice criminelle du magistrat de Boulogne-sur-Mer de 1670 à 1790. A. Picard, 349 p. — *Miquet*. Recherches sur les familles des émigrants savoyards fixés en France avant 1860. Annecy, J. Abry, 108 p. — *Morel*. Biéville-sur-Orne. Caen, Jouin, 415 p. — *Prate*. Droit d'eau et de vent en Flandre, en Hainaut et en Cambrésis. Lille, Lefebvre-Ducrocq, xcv-295 p. — *Toussaint*. Les foires de Chalon-sur-Saône des origines au xvi^e s. Dijon, J. Nourry, xi-195 p.

ERRATUM DU PRÉCÉDENT NUMÉRO.

Page 165, avant-dernière ligne et note 4, lire de *Foras* et non de *Faras*.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

GÉNÉRALITÉS.

- Bartholomew (J. G.).** A School economic Atlas, 393.
- Bodart (G.).** Le haut commandement dans les principales armées européennes depuis les origines jusqu'à nos jours, 183.
- Combes de Lestrade.** La vie internationale, 396.
- Depitre (E.).** Ed. de Le Mercier de la Rivière, *L'ordre naturel et essentiel des sociétés politiques*, 188.
- Dubois (A.).** Ed. de Dupont de Nemours, *De l'origine et des progrès d'une science nouvelle*, et de Nicolas Baudeau, *Première introduction à la philosophie économique*, 188.
- Errera (C.).** L'epoca delle grandi scoperte geografiche, 393.
- Fredas (J.-A. de).** O 2^e Visconde de Santarem e os Seus atlas geograficos, 179.
- Guillaume (James).** L'internationale, t. IV, 191.
- Helmolt (H. F.).** Ranke-Bibliographie, 395.
- Isnard (A.).** Catalogue général des livres imprimés de la Bibl. nat.; actes royaux, 394.
- Labriola (A.).** Il capitalismo, 396.
- Lenz (M.).** Kleine historische Schriften, 395.
- Minerva.** Jahrbuch der gelehrten Welt, 394.
- Monod (Victor).** Le problème de Dieu et la théologie chrétienne depuis la Réforme, 182.
- Paetow (L. J.).** The arts course at medieval universities, 181.
- Revue d'hist. mod. et contemp.** Table, 395.
- Richard (G.).** La femme dans l'histoire, 169.
- Roujon (H.).** Dames d'autrefois, 183.
- Salucci (A.).** Il crepuscolo del socialismo, 396.
- Seligman (E.-A.-R.).** L'interprétation économique de l'histoire, trad. Barraud, 380.
- Studien und Versuche zur neueren**

- Geschichte** Max Lenz gewidmet, 389.
- Viallatte (A.).** La vie politique dans les Deux-Mondes, III, 183.
- Wyzeva (Th. de).** Excentriques et aventuriers de divers pays, 184.

ANTIQUITÉ.

- Baaz (E.).** De Herodiani fontibus et auctoritate, 331.
- Brünnow (R.-E.) et Domaszewski (A. von).** Die Provincia Arabia, III, 336.
- Brulon (F. A.).** Excavations at Toot-hill and Melandra, 337.
- Bury (J. B.).** The constitution of the later roman empire, 334.
- Bussel (F. W.).** The roman Empire, 334.
- Butler (H. C.).** Ancient architecture in Syria, 337.
- Cadafalch (Puig y), Falguera (A. de) et Casals (J. Goday y).** L'arquitectura romanica a Catalunya, I, 337.
- Cancogni (C.).** Le Rovine del Palatino, 335.
- Casals (Goday y).** Voir Cadafalch.
- Ciaceri (E.).** Culti e miti nella storia dell' antica Sicilia, 340.
- Ciccotti (E.).** Le déclin de l'esclavage antique, trad. Platon, 381.
- Dannhäuser (E.).** Untersuchungen zur Geschichte des Kaisers Probus, 333.
- Davis (W. S.).** The influence of wealth in imperial Rome, 334.
- Domaszewski (A. von).** Voir Brünnow.
- Falguera (de).** Voir Cadafalch.
- Gurlitt (C.).** Antike Denkmalsäulen in Konstantinopel, 339.
- Hülse (Ch.).** Die neuesten Ausgrabungen auf dem Forum Romanum, 335.
- Kissinszky.** Führer durch die Ausgrabungen und das Museum in Aquincum, 337.
- Kastlin (E.).** Die Donaukriege Domitians, 333.
- Liebenam (W.).** Fasti consulares imperii romani, 332.

- Mommsen (Ch.)*. Gesammelte Schriften, VII, 331.
- Neurath (O.)*. Antike Wirtschaftsge-
schichte, 334.
- Párran (V.)*. Die Nationalität der
Kaufleute im römischen Kaiser-
reiche, 333.
- Prentice (W. K.)*. Greek and latin
inscriptions in Syria, 337.
- Rostowzew (M.)*. Studien zur Ge-
schichte des Römischen Kolonates,
333.
- Seeck (O.)*. Gesch. des Untergangs
der antiken Welt, 342.
- Solltau (W.)*. Die Anfänge der römi-
schen Geschichtsschreibung, 329.
- Tomassetti (G.)*. La Campagna roma-
na, I, 335.
- Vaglieri (D.)*. Le Corporazioni pro-
fessionali di un grande porto com-
merciale dell' Antichità, 333.
- Willers (H.)*. Gesch. der römischen
Kupferprägung, 339.
- Winter (J. G.)*. The myth of Her-
cules at Rome, 341.
- ALLEMAGNE.
- Adam (Paul)*. Trad. de *Affaires du
Maroc. Le livre blanc allemand
(janvier 1910)*, 196.
- Braunsberger (O.)*. Ed. de Beati Petri
Canisii S. J. Epistulae et acta, 367.
- Cardauns (L.)*. Zur Gesch. Karls V
in d. Jahren 1536-38, 373.
- Zur Gesch. der kirchl. Unions- u.
Reformbestrebungen von 1538-1542,
374.
- Cons (L.)*. Un siècle de l'histoire d'Al-
lemagne, de Goethe à Bismarck, 196.
- Fritsche (B.)*. Die päpstliche Politik
u. die deutsche Kaiserwahl 1519,
372.
- Guenther (H.)*. Die Habsburger Liga,
1625-1635, 375.
- Hagedorn (B.)*. Ostfrieslands Handel
u. Schifffahrt im xvi. Jahrh., 378.
- Hartung (F.)*. Gesch. des fraenkischen
Kreises, t. I, 369.
- Karl V und die deutschen Reichs-
stände von 1546-1555, 371.
- Herre (Paul)*. Barbara Blomberg, 378.
- Knetch (G.)*. Die landstaendische
Verfassung ... im Kurstaate Trier,
370.
- Liebmann (H.)*. Deutsches Land u.
Volk nach italienischen Berichter-
statten der Reformationszeit, 376.
- Neukirch (A.)*. Der niedersaechsische
Kreis, 369.
- Preuss (H.)*. Zur preussischen Ver-
waltungsreform, 196.
- Ranke (L. von)*. Gesch. Wallensteins,
6^e éd., 376.
- Schneller (A.)*. Der Brusseler Friede
von 1516, 372.
- Vidal de la Blache (J.)*. La régénéra-
tion de la Prusse après l'éna, 195.
- Wintzer (E.)*. Hermann Schwan v.
Marburg, 377.
- Wolff (R.)*. Die Reichspolitik Bischof
Wilhelms III v. Strassburg, 373.
- AUTRICHE-HONGRIE.
- Affaires of Hungary 1849-1850*, 390.
- Marziali (H.)*. Hungary in the
eighteenth Century, 391.
- Steinacker (H.)*. Zur Frage nach der
rechtlichen natur der österreichi-
schungarischen Gesamtmonarchie,
197.
- BELGIQUE.
- Delhaize (J.)*. La domination fran-
çaise en Belgique à la fin du
xviii^e s. et au commencement du
xix^e, t. III-IV, 413.
- Johnen (J.)*. Philipp von Elsass Graf
von Flandern, 348.
- CANADA.
- Canong (W. F.)*. Éd. et trad. de
C. Le Clercq, *New relation of Cas-
pesia*, 199.
- ÉTATS-UNIS.
- Boutroux (M^{me} E.)*. Voir *Butler*
(N. M.).
- Butler (N. M.)*. Les Américains, trad.
p. M^{me} E. Boutroux, 200.
- Roz (F.)*. L'énergie américaine, 200.
- FRANCE.
- Alméras (H. d')*. Charlotte Corday,
402.
- Arnaud (R.)*. La princesse de Lam-
balle, 401.
- Barroux (M.)*. Le département de
la Seine et la ville de Paris, 411.
- Bernardin (Ch.)*. Note pour servir à
l'hist. de la franc-maçonnerie à
Nancy jusqu'en 1805, 410.
- Bertal (H.)*. Voir *Chandon de Briailles*.
- Blennerhasset (Ch.)*. Marie-Antoi-
nette Königin v. Frankreich, 400.
- Boulanger (Ch.)*. Le cimetière franco-
mérovingien et carolingien de Mar-
chélepot, 186.
- Bourgoin (G.)*. Voir *Circourt (A. de)*.
- Boutié (L.)*. Paris au temps de saint
Louis, 353.
- Branche (A.)* et *Dagoury (L.)*. Éd. de
Souvenirs d'un médecin de Paris,
le D^r Poumiès de la Siboutie, 191.

- Breil de Pontbriand* (vicomte du). Le comte d'Artois et l'expédition de l'île d'Yeu, 402.
- Busson (H.), Fèvre (J.) et Hauser (H.)*. Notre empire colonial, 192.
- Camerlinck*. Saint Léger, évêque d'Autun, 344.
- Cartellieri (A.)*. Philipp II August, t. III, 347.
- Cartier (E.)*. Ed. de *Correspondance de Guizot avec Léonce de Laver-gne*, 1838-1874, 118.
- Caudet (Maurice)*. Nos libertés poli-tiques, 126.
- Célier (L.)*. Catal. des actes des évêques du Mans jusqu'à la fin du XIII^e s., 351.
- Chandon de Briailles (R.) et Bertal (H.)*. Sources de l'histoire d'Eper-nay, I, 161.
- Charmont (J.)*. La Renaissance du droit naturel, 127.
- Circourt (A. de)*. Souvenirs d'une mission à Berlin en 1848, publ. p. G. Bourgin, t. II, 117.
- Costa de Beauregard*. Pages d'his-toire et de guerre, 192.
- Cradoek (M^{me})*. La vie française à la veille de la Révolution, trad. p. M^{me} O. Delphin-Balaguier, 401.
- Cultru (P.)*. Histoire de la Cochinchine française, 124.
- Histoire du Sénégal du XV^e s. à 1820, 124.
- Dagoury (L.)*. Voir *Branche (A.)*.
- Delphin-Balaguier*. Voir *Cradoek*.
- Depoin (J.)*. Aupec aux XII^e et XIII^e s., 186.
- La chaussée dite de Jules César, 187.
- Déprez (E.)*. Œuvres complètes de Maximilien Robespierre, 174.
- Derrécagaix*. Nos campagnes au Tyrol, 1797-1799, 1805-1809, 386.
- Dide (A.)*. J.-J. Rousseau, le protes-tantisme et la Rév. fr., 401.
- Dino (duchesse de)*. Chronique de 1831 à 1862, publ. par la princesse Radziwill, t. III-IV, 109.
- Dutacq (Franc.)*. Histoire politique de Lyon pendant la Révolution de 1848, 115.
- Ebengreuth (L. von)*. Der denâr der Lex Salica, 343.
- Espitalier (A.)*. Napoléon et le roi Murat (1808-1825), 104.
- Fuuck-Brentano (F.)*. Mandrin et les contrebandiers, 189.
- Ed. de Rétif de la Bretonne, *Le village*, 189.
- Fèvre (J.)*. Voir *Busson (H.)*.
- Garaud (M.)*. Essai sur les institutions judiciaires du Poitou, 902-1137, 352.
- Garcia-Arista y Rivera*. Documentos del Ejercito francés sitiador de Za-ragoza, 406.
- Grasset* (lieutenant). Malaga province française, 1811-1812, 105.
- Guichen* (vicomte de). Le duc d'Angoulême, 1775-1844, 106.
- Guiraud (Jean)*. Histoire partiiale. Histoire vraie. I : Des origines à Jeanne d'Arc, 185.
- Guyé (P.)*. Voir *Seaton*.
- Hauser (H.)*. Voir *Busson (H.)*.
- Hayem (H.)*. Polémique de presse sur l'institution du divorce (an IX-an XI), 404.
- Hazard (Paul)*. Journal de Gingené, 405.
- Henard (R.)*. Les jardins et les squares [de Paris], 412.
- Herpin (E.)*. Armand de Chateau-briand, correspondant des princes entre la France et l'Angleterre, 405.
- Histoire de France illustrée*, 385.
- Japy (J.)*. Lettres d'un soldat à sa mère de 1849 à 1870, 409.
- Jarry (E.)*. Une relique nationale. La maison de Jeanne d'Arc à Orléans, 168.
- Kroell (M.)*. L'immunité franque, 343.
- Lacombe (Bernard de)*. La vie privée de Talleyrand, 106.
- Ladreit de la Charrière*. Les cahiers de Madame de Chateaubriand, 408.
- Laigue* (comte de). Saint Gwennoël, 186.
- Labreau (Lucien)*. Histoire des com-munes annexées à Paris en 1859. Bercy, 194.
- Latouche (J.)*. Hist. du comté du Maine pendant le X^e et le XI^e s., 349.
- Lecanuet (R. P.)*. L'église de France sous la troisième République, t. II, 128.
- Lécuyer (R.)*. Ed. de *La Révolution de juillet 1830*. Impressions et récits contemporains. *Mémoires d'A. Mazas*, *Chronique de Louis Rozet*, 190.
- Le Peletier d'Aunay (L.)*. Ed. de *Fraschwiller, Sedan et la Com-mune*, du général d'Orceet, 192.
- Loth (Arthur)*. L'échec de la Restau-ration monarchique en 1873, 121.
- Lunet (E.)*. Le théâtre et la Révolu-tion, 403.
- Magne (E.)*. Femmes galantes du XVII^e s. Madame de Châtillon, 187.
- Marcel (R.-Pierre)*. Essai politique sur Alexis de Tocqueville, 113.
- Marcère (de)*. Histoire de la Répu-blique, 1876-1879, t. II, 123.
- Martin (J.-B.)*. Histoire des églises et chapelles de Lyon, 167.
- Martin du Gard (R.)*. L'abbaye de Jumièges, 168.

- Masson-Forestier*. Autour d'un Racine ignoré, 399.
- Mathieu (G.)*. Essai sur les sources de l'histoire de la Corrèze pendant la Révolution, 189.
- May (Gaston)*. Le traité de Francfort, 120.
- Meininger (E.)*. Le traité de réunion de Mulhouse à la France, 403.
- Moulin (René)* et *Serge de Chessin*. Une année de politique extérieure, 193.
- Mondon (S.)*. La grande charte de Saint-Gaudens, 354.
- Moüy (comte Ch. de)*. Souvenirs et causeries d'un diplomate, 125.
- Nervo (baron de)*. La conversion et la mort de M. de Talleyrand, 108.
- Paillès (G.)*. La duchesse de Duras et Chateaubriand, 108.
- Persat (comte)*. Mémoires de 1806 à 1844, publ. p. G. Schlumberger, 111.
- Pfister (Ch.)*. Les préliminaires de la Révolution à Nancy, 189.
- Pic (Pierre)*. Guy Patin, 398.
- Poupardin (R.)*. Recueil des chartes de l'abbé de Saint-Germain-des-Prés, 353.
- Prestout (H.)*. La Normandie, 187.
- Radziwiłł (princesse)*. Voir *Dino* (duchesse de).
- Rhein (A.)*. La seigneurie de Montfort en Iveline (x^e-xiv^e s.), 352.
- Robiquet (Paul)*. Buonarrotti et la secte des Egaux, 114.
- Seaton (R.-C.)*. Napoléon et sir Hudson Lowe, trad. p. P. Guye, 105.
- Schahovskoy-Strechneff (princesse)*. Le comte de Fersen, Ch.-G. de Lillienfeld, la princesse Zelmire, 400.
- Schiff (Mario)*. La fille d'alliance de Montaigne, 173.
- Schlumberger (Gust.)*. Voir *Persat* (comte).
- Schæne (C.)*. Die polit. Beziehungen zwischen Deutschland und Frankreich in d. J. 953-980, 346.
- Schreuer (H.)*. Wählelemente in der franz. Königskronung, 185.
- Sedeyn (E.)*. Éd. de *Mémoires de M. de Bourrienne*, 190.
- Serge de Chessin*. Voir *Moulin* (René).
- Servant (H.)*. Les divers sièges de la juridiction consulaire de Paris, 194.
- Simpson (F.-A.)*. The rise of Louis Napoleon, 116.
- Société d'histoire moderne*, éd. de Les Ministères français, 190.
- Tournier (A.)*. Les conventionnels en exil, 406.
- Tschudi (C. de)*. La mère de Napoléon, 404.
- Uzureau (F.)*. Brochures angevines, 409.
- Valoguet (P.-A.)*. Cartulaire de l'abbaye de Silvanès, 354.
- Vallery-Radot (René)*. Éd. de correspondance du duc d'Aumale et de Cuvillier-Fleury, t. I, 111.
- Vaucelle (E.-R.)*. La collégiale de Saint-Martin de Tours, 167.
- Verrier (Ch.)*. Éd. de Mémoires du cardinal de Retz, 398.
- Villerabel (F. de la)*. Le bienheureux Charles de Blois, 186.
- Waliszewski*. Souvenirs de la comtesse Golovine, 407.
- Welschinger (Henri)*. La guerre de 1870. Causes et responsabilités, 118.
- Wilke*. Die franz. Verkehrsstrassen nach den Chansons de geste, 247.

GRANDE-BRETAGNE.

- Abram (R.)*. Social England in the fifteenth century, 140.
- Anson (R.)*. Le gouvernement local en Angleterre, trad. p. J. Redlich, 150.
- Antony (C. M.)*. The angelical cardinal Reginald Pole, 412.
- Bond (F.)*. Westminster-Abbey, 168.
- Brown (William)*. Éd. de The Register of William Wickwane lord Archbishop of York, 1279-1285, 135.
- Broxap (E.)*. The great civil war in Lancashire, 1642-1651, 145.
- Cambridge history of english Literature (the), t. V-VI, 202.
- Cambridge modern history (the), t. XII, 203.
- Cornish (F.-W.)*. A history of the english church; t. VIII : The english church in the nineteenth Century, 152.
- Delpèch (J.)*. Voir *May (E.)*.
- Déprez (E.)*. Études de diplomatie anglaise (1272-1485), 158.
- Dolléans (E.)*. La naissance du charisme (1830-1837), 412.
- Feuillerat (A.)*. John Lyly, 143.
- Le bureau des menus-plaisirs (office of the Revels) et la mise en scène à la cour d'Élisabeth, 143.
- Filon (Aug.)*. Marie Stuart, 141.
- Firth (C. H.)*. The last Years, of the Protectorate, 1656-1658, 145.
- The House of Lords during the civil war, 151.
- Fortescue (J. W.)*. A history of the british Army, t. V, 148.
- Hingeston-Randolph (F. C.)*. Éd. de The register of Edmond Lacy, bishop of Exeter, 1420-1455.
- Küchin*. Éd. de The Records of the Northern Convocation, 133.
- Leger (Aug.)*. L'Angleterre religieuse

et les origines du méthodisme au XVIII^e s., 147.

Little (A. G.). Ed. Tractatus fr. Thomae, vulgo dicti de Eccleston, De adventu fratrum minorum in Angliam, 131.

Lodge (C.). Voir *Pope (K.)*.

— (*R.*). The history of England from the Restauration to the death of William III, 1660-1702, 146.

Lowell (A. L.). Le gouvernement de l'Angleterre, trad. p. *Nerincx*, 150.

Lumsdon (C. B.). The dawn of modern England : being a history of the Reformation in England, 1509-1525, 151.

Mackenzie (W. M.). Ed. de The Bruce by John Barbour, 132.

May (Erskine). Traité des lois, privilèges, procédures et usages du parlement, trad. p. *J. Delpech*, 150.

Mumby (F. A.). The girlhood of queen Elizabeth, 142.

Nerincx (A.). Voir *Lowell*.

Ornan (Ch.). England before the Norman conquest, 139.

Plummer (Ch.). Vitae sanctorum Hiberniae, 129.

Pollard (A. F.). The history of England from the accession of Edward VI to the death of Elizabeth (1547-1603), 144.

Pollen (le P.). Unpublished documents relating to the english martyrs, 202.

Pope (K.) et *Lodge (C.)*. Life of the Black Prince, 387.

Powell (Edg.). A Suffolk hundred in the year 1283, 132.

Read (Conyers). The Bardon papers. Documents relating to the imprisonment and trial of Mary queen of Scots, 137.

Redlich (J.). Voir *Anson (R.)*.

Reyher (Paul). Les masques anglais, 144.

Round (J. H.). Peerage and Pedigree, 148.

Savine (Alexander). English monasteries on the eve of the dissolution, 140.

Siebert (Marcel). Étude sur le premier ministre en Angleterre depuis ses origines jusqu'à l'époque contemporaine, 150.

Sheavyn (P.). The literary profession in the Elizabethan age, 142.

Stephenson (F. T.). The Elizabethan people, 142.

Sussmann (S.). Das Budget-privileg des Hauses der Gemeinen, 149.

Welsford (J. W.). The strength of England, 138.

Winstanley (D. A.). Personal and party government. A chapter in the

political history of the early years of the reign of George III, 1760-1766, 147.

ITALIE.

Hazard (Paul). La Révolution française et les lettres italiennes, 1789-1815, 177.

Michels (R.). Storia del marxismo in Italia, 413.

PORTUGAL.

Caldas (J.). Historia de um-fogo morto, Vianna do Castello, 392.

SUISSE.

Besson (M.). L'art barbare dans l'ancien diocèse de Lausanne, 167.

Borgeaud (Ch.). L'Académie de Calvin dans l'Université de Napoléon, 414.

Martin (P.-E.). Étude critique sur la Suisse à l'époque mérovingienne, 345.

PAYS DES BALKANS.

Caterley (J.). Les Roumains, 198.

Queille (E.). Les commencements de l'indépendance bulgare et le prince Alexandre, 197.

ORIENT ET EXTRÊME-ORIENT.

Bérard (V.). Les révolutions de la Perse, 206.

Courcel (baron de), *Deschanel (P.)*, *Doumer (P.)*, *Étienne (E.)*, *Lebon (général)*, *Bérard (V.)*, *Caix (R. de)*, *Reyon (M.)*, *Rodes (J.)* et *Rouire (D.)*. Les questions actuelles de politique étrangère en Asie, 205.

Gorainow (S.). Le Bosphore et les Dardanelles, 204.

Krauss (S.). Talmudische Archäologie, 380.

La Mazelière (marquis de). Le Japon, t. IV-V, 207.

Reinach (A.-J.). La question crétoise vue de Crète, 205.

Schechter (S.). Documents of jewish sectaries, 397.

AFRIQUE.

Piquet (V.). Les civilisations de l'Afrique du Nord, 194.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

Asal (J.). Die Wahl Johannis XXII, 364.

- Atchley (F.)*. Voir *Cuthbert*.
Aubanel (P.). Galilée et l'Eglise, 383.
Bischoff (C.). Studien zu P. P. Vergerio, 365.
Brackmann (A.). Regesta pontificum romanorum. Germania pontificia, 158.
Cuthbert (E. G.) et Atchley (F.). A history of the use of incense in divine worship, 358.
Delaville le Roulx. Mélanges sur l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, 397.
Digard (G.). Les registres de Boniface VIII, 355.
Déprez (Eug.). Innocent VI, lettres closes, 356.
Fierens (A.). Lettres de Benoît XII, 356.
Göller (E.). Einnahmen der apostolischen Kammer unter Johann XXII, 356.
Graefe. Die Publizistik in der letzten Epoche Kaiser Friedrichs II, 364.
Gromer (G.). Die Laienbeicht im Mittelalter, 359.
Hefele. Die Bettelorden und das religiöse Volksleben Ober- und Mittelitaliens im XIII. Jahrh., 363.
Hennig (E.). Die päpstlichen Zehnten aus Deutschland im Zeitalter des avignonesischen Papstums und während des grossen Schismas, 365.
Jacob (K.). Studien über Papst Benedikt XII, 365.
Kehr (F.). Regesta pontificum romanorum. Italia pontificia, 158.
Krarup (A.) et Lindbæk (J.). Acta pontificum danica, 356.
Krehbiel (E. B.). The interdict, its history, 359.
Lindbæk (J.). Voir *Krarup*.
Maillet (H.). L'Eglise et la répression sanglante de l'hérésie, 361.
Mandonnet. Des écrits authentiques de saint Thomas d'Aquin, 364.
Merkt (J.). Die Wundmale des heiligen Franziskus von Assisi, 363.
Mollat (G.). Jean XXII, lettres communes, 356.
Mourret (P.). L'Eglise et le monde barbare, 361.
Roland. Les chanoines et les élections épiscopales du XI^e au XVI^e s., 362.
Schwalm (J.). Das Formelbuch des Heinrich Bucglant, 357.
Stiefenhofer. Die Geschichte der Kirchweile vom I-VII. Jahrh., 359.
Valois (Noël). La crise religieuse du XV^e s. : le pape et le concile, 366.
Werminghoff (A.). National Kirchliche Bestrebungen im deutschen Mittelalter, 365.
Volkan (R.). Der Briefwechsel des Eneas Silvius Piccolomini, 358.
- SCIENCES AUXILIAIRES DE L'HISTOIRE.
Barroux (M.). Essai de bibliographie des généralités sur l'histoire de Paris, 161.
Baudrier. Bibliographie lyonnaise, 159.
Brugmans (H.) et Oppermann (O.). Atlas der Nederlandsche Palaeographie, 156.
Burger (K.). Supplement zu Hain u. Burger. Beiträge zur Inkunabelbibliographie, 159.
Calvi. Bibliografia periodica romana I, 161.
Caspar (E.). Petrus Diaconus und die Monte-Cassineser Faelschungen, 158.
Cavalieri (P.-F. de) et Lietzmann (J.). Specimina codicum Græcorum Vaticanorum, 157.
Cuvellier (J.). Voir *Muller (S.)*.
Davies (A. C. F.). A complete guide to heraldry, 166.
Dorez (Léon). Les manuscrits à peintures de la bibliothèque de Holkham-Hall, 155.
Ernst (C.). Incunabula Hildeshemensia, 160.
Feilh (J. A.). Voy. *Muller (S.)*.
Foras (E. A. de). Armorial et nobiliaire de Savoie, t. IV, 165.
Friedensburg (F.). Die Münze in der Kulturgeschichte, 170.
Fruin (R.). Voir *Muller (S.)*.
Gestoso y Pérez (J.). Essayo de un diccionario de los artifices que florecieron en Sevilla desde el siglo XIII al XVIII, t. III, 162.
Glauning (G.). Voir *Petzel (E.)*.
Guillemaut (L.). Armoiries et familles nobles de la Bresse lousannaise, 165.
Halke (H.). Handwörterbuch der Münzkunde, 162.
Heinemann (F.). Bibliographie der Schweizerischen Landeskunde, 162.
Herre (P.), Hofmeister (A.) et Stube (R.). Quellenkunde zur Weltgeschichte, 181.
Hofmeister (A.). Voir *Herre (P.)*.
Ikonnikov (Vl.). Opyt russkoi istoriografii, t. II, 162.
Leclerc (E.). Origine des noms de communes du département de la Haute-Marne, 165.
Lee Phillips (Ph.). Library of Congress. A list of geographical Atlases, 180.
Lehmann (Paul). Voir *Traube (L.)*.
Lepreux (G.). Gallia typographica, t. I, 159.
Lévy (Emile). Petit dictionnaire provençal-français, 164.
Lietzmann (J.). Voir *Cavalieri (P.-F. de)*.

- Longnon (A.)*. Atlas historique de la France, 165.
- Loth (J.)*. Les langues romane et bretonne en Armorique, 164.
- Martin (H.)*. Les peintres de manuscrits et la miniature en France, 155.
- Merz (W.)*. Siegel und Wappens des Adels und der Städte des Kantons Argau, 166.
- Muller (S.)*, *Feith (J. A.)* et *Fruin (R.)*. Manuel pour le classement et la description des archives, trad. p. *J. Cuvelier* et *H. Stein*, 161.
- Newett (Margaret)*. Canon Pietro Canola's pilgrimage to Jerusalem in the year 1494, 162.
- Oppermann (O.)*. Voir *Brugmans (H.)*.
- Pelzel (E.)* et *Glauning (O.)*. Deutsche Schrifttafeln des IX bis XVI Jahrh., 157.
- Pirenne (H.)*. Album belge de diplomatique, 156.
- Poncelet (Ed.)*. Sceaux et armoiries... du Hainaut ancien et moderne, 166.
- Posse (Otto)*. Die Siegel der deutschen Kaiser und Könige, t. I, 166.
- Prevost (G.-A.)*. Armorial général de France. Généralité de Rouen, 165.
- Prou (M.)*. Manuel de paléographie, 154.
- Roman (J.)*. Inventaire des sceaux de la collection des pièces originales du Cabinet des titres, t. I, 166, 171.
- Schreiber (W. L.)*. Manuel de l'amateur de la gravure sur bois et sur métal au xv^e s., t. V, 160.
- Schubart (W.)*. Das Buch bei den Griechen und Römern, 159.
- Sorbelli (A.)*. I primordi della Stampa in Bologna, 160.
- Stein (H.)*. Voir *Muller (S.)*.
- Stube (R.)*. Voir *Herre (P.)*.
- Tiffon (M.)*. L'industrie du papier à Angoulême, 160.
- Traube (L.)*. Vorlesungen und Abhandlungen : Einleitung in die lateinische Philologie des Mittelalters, publ. p. *Lehmann*, 184.
- Urseau*. Cartulaire noir de la cathédrale d'Angers, 158.
- Vannerus (J.)*. Inventaire des empreintes de sceaux existant aux archives de l'Etat à Anvers, 166.
- Varenne (A. de Truchis de)*. Les Chiffres à l'imprimerie plantinienne, 160.

HISTOIRE DE LA MUSIQUE.

- Beck (J.)*. La musique des troubadours, 347.
- Chantavoine (J.)*. Liszt, 182.
- Pougin (A.)*. Musiciens du xix^e s., 395.
- Rolland (R.)*. Haendel, 182.
- Wagner (R.)*. Œuvres en prose, t. VI, 182.

TABLE DES MATIÈRES.

ARTICLES DE FOND.	Pages
BLOCH (G.). La plèbe romaine (<i>1^{re} partie</i>)	241
PASQUET (D.). Comment la France a perdu l'Égypte.	27
ROMIER (L.). Les institutions françaises en Piémont sous Henri II.	1
SAULNIER (E.). Le mariage de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées.	276
MÉLANGES ET DOCUMENTS.	
GRISSELLE (E.). Louis XIII et sa mère (<i>2^e et 3^e parties</i>). . .	83, 295
HALPHEN (L.). A propos du capitulaire de Quierzy-sur-Oise. .	286
REINACH (A.-J.). Les premières civilisations	60
SÉE (H.). L'œuvre de la Commission des documents rela- tifs à la vie économique de la Révolution française.	318
STERN (A.). Une rencontre de M. Guizot et de M. Thiers chez la princesse de Liéven en 1845	101
VALENTIN (N.). Un vagabond littéraire à la fin du XVIII ^e s. .	309
BULLETIN HISTORIQUE.	
Antiquités latines (publications étrangères), par Ch. LÉ- CRIVAIN	329
Histoire de l'Église au moyen Âge , par E. JORDAN	355
Histoire de France (époque franque et des Capétiens directs), par L. HALPHEN	342
— (époque contemporaine, par E. DRIAULT	104
Histoire d'Allemagne (1519-1648), par A.-O. MEYER	367
Histoire d'Angleterre , par Ch. BÉMONT	129
Sciences auxiliaires de l'histoire , par Ph. LAUER	153
COMPTES-RENDUS CRITIQUES.	
AUBANEL (Pierre). Galilée et l'Église (H. Hauser)	383
BARTHOLOMEW (J. G.). A School economic atlas (L. Gal- lois)	393
CALDAS (J.). Historia de um fogo-morto. Vianna do Castello (H. L.)	392
CICCOTTI (E.). Le déclin de l'esclavage antique (Ch. Lécrl- vain)	381
DÉPREZ (E.). Œuvres complètes de Maximilien Robespierre (Ch. Vellay)	174
DERRÉCAGAIX. Nos campagnes au Tyrol, 1797-1809 (A. D.). .	386
ERRERA (E.). L'epoca delle grandi scoperte geografiche (L. Gallois)	393

[SUPPLÉMENT AU NUMÉRO DE MARS-AVRIL 1911.]

TABLE DES MATIÈRES.

473

	Pages
FREITAS (DE). O 2 ^o Visconde de Santarem (L. Gallois) . . .	179
FRIEDENSBURG (F.). Die Münze in der Kulturgeschichte (Th. Reinach)	170
HAZARD (Paul). La Révolution française et les lettres ita- liennes (G. Bourgin)	177
KRAUSS (S.). Talmudische Archäologie (Mayer Lambert) .	380
MARCZALI (H.). Hungary in the eighteenth century (I. Kont) .	391
PHILIPPS (Ph. Lee). Library of Congress (L. Gallois) . .	180
POPE (M. K.) et LODGE (E. C.). Life of the Black Prince (Ch. Bémont)	387
RICHARD (G.). La femme dans l'histoire (Ch. Seignobos) .	169
ROMAN (J.). Inventaire des sceaux du Cabinet des titres (Martin-Chabot)	171
SCHIFF (Mario). La fille d'alliance de Montaigne (G. Monod) .	173
SELIGMAN (E.-R.-A.). L'interprétation économique de l'his- toire (Ch. Seignobos)	380
Affairs of Hungary (1849-1850) (I. Kont)	390
Histoire de France illustrée (G. Monod)	385
Studien und Versuche Max Lenz gewidmet (P. D.)	389

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Généralités (G. BOURGIN, E. DRIAULT, A. DREYFUS, L. HALPHEN, E. HUBERT, G. MONOD, P. DARMSTÆD- TER, Ch. SCHMIDT)	181, 394
Histoire religieuse (Mayer LAMBERT, L. HALPHEN)	397
Histoire d'Afrique (E. DRIAULT)	194
Histoire d'Allemagne (E. DRIAULT, P. DARMSTÆDTER) . .	195
Histoire d'Autriche-Hongrie (P. DARMSTÆDTER)	197
Histoire des Pays des Balkans (E. DRIAULT)	197
Histoire de Belgique (R. REUSS)	413
Histoire du Canada (Ch. BÉMONT)	169
Histoire des États-Unis (Ch. BÉMONT, E. DRIAULT)	200
Histoire de France (G. BOURGIN, E. DRIAULT, L. HAL- PHEN, H. HAUSER, G. MONOD, R. REUSS, Ch. SCHMIDT)	185, 398
Histoire de Grande-Bretagne (G. BOURGIN, Ch. BÉMONT) .	201, 412
Histoire d'Italie (G. BOURGIN)	413
Histoire d'Orient et d'Extrême-Orient (E. DRIAULT) . . .	204
Histoire de Suisse (R. REUSS)	414
CORRESPONDANCE : Lettres de MM. Marchand et Vignes en réponse à des articles de MM. L. Romier et H. Hauser	415

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

(Liste alphabétique par noms de pays.)

AFRIQUE.

1. Revue africaine	444
------------------------------	-----

ALLEMAGNE ET AUTRICHE.		Pages
1. Abhandlungen d. bayr. Akad. d. Wissenschaften . . .	445	
2. Abhandlungen d. preuss. Akad. d. Wissenschaften. . .	445	
3. Abhandlungen d. Sächs Gesellsch. d. Wissenschaften. . .	445	
4. Annalen d. hist. Vereins f. d. Niederrhein.	445	
5. Archiv f. Frankfurter Gesch. u. Kunst	445	
6. Archiv f. Hessische Geschichte.	445	
7. Archiv für Kathol. Kirchenrecht	445	
8. Archiv d. Vereins für Siebenburgische Landeskunde . . .	446	
9. Archiv d. hist. Vereins f. Unterfranken.	446	
10. Bayrische Akademie der Wissenschaften	224	
11. Forschungen zur Gesch. Bayerns	446	
12. Freiburger Diöcesanarchiv	446	
13. Göttingische gelehrte Anzeigen.	224	
14. Hansische Geschichtsblätter.	447	
15. Heidelberger Akademie der Wissenschaften	224	
16. Historische Vierteljahrschrift	220	
17. Historisches Jahrbuch	221	
18. Jahrbuch d. Gesch. Ver. für d. Herz Braunschweig . . .	447	
19. Jahrb. d. Ver. für Mecklenburg. Gesch.	447	
20. Mitteilungen d. K. deutsch. Archaeol. Instituts	447	
21. Mitt. d. Ver für Gesch. der deutschen in Böhmen . . .	448	
22. Neue Heidelberger Jahrbücher	447	
23. Neue Mitt. aus dem Gebiet d. hist. antiq. Forschungen.	448	
24. Neues Archiv.	221	
25. Oberbayrisches Archiv.	446	
26. Preussische Jahrbücher	447	
27. Staats u. sozialwiss. Forschungen.	447	
28. Vierteljahrschrift f. Social- u. Wirtschaftsgeschichte .	222	
29. Zeitschrift f. Katholische Theologie	222	
30. Zeitschrift f. Kirchengeschichte	222	
ALSACE.		
1. Revue d'Alsace	443	
DANEMARK.		
1. Aarboeger for nordisk Oldkyndighed.	225	
2. Historisk Tidsskrift.	225	
3. Oversigt over Videnskabernes Selskabs.	224	
ESPAGNE.		
1. Boletin de la R. Acad. de buonos letras de Barcelona .	225	
ÉTATS-UNIS.		
1. American historical review (the)	226, 448	
2. The nation.	449	
FRANCE.		
1. Académie des inscriptions et belles-lettres.	218	

TABLE DES MATIÈRES.

475

	Pages
2. Académie des sciences morales et politiques	218, 431
3. Anjou historique (l')	437
4. Annales des sciences politiques	211
5. Annales du Midi	439
6. Annales révolutionnaires	214
7. Archives des missions	434
8. Bibliothèque de l'École des chartes	218
9. Bulletin de l'Auvergne	438
10. Bulletin hispanique	427
11. Bulletin italien	427
12. Comité des trav. hist. Bull. hist.	434
13. Correspondant (le)	421
14. Études. Revue fondée par des Pères de la C ^{le} de Jésus.	425
15. Feuilles d'histoire	210
16. Grande Revue (la)	422
17. Hellénisme (l')	426
18. Journal des Savants	218, 431
19. Mélanges d'archéologie et d'histoire	220
20. Mémoires de la Soc. d'agric., sciences et arts d'Angers.	436
21. Moyen âge (le)	219
22. Nouvelle Revue (la).	424
23. Polybiblion	432
24. Province du Maine (la).	440
25. Révolution de 1848 (la)	217, 429
26. Révolution française (la)	212, 429
27. Revue archéologique	220, 427
28. Revue bleue (la)	423
29. Revue critique d'histoire et de littérature	431
30. Revue de Gascogne.	439
31. Revue de l'Anjou	437
32. Revue de l'histoire de Versailles	443
33. Revue de Saintonge et d'Aunis	442
34. Revue de synthèse historique	208
35. Revue des bibliothèques	433
36. Revue des Deux Mondes	419
37. Revue des études anciennes	426
38. Revue des études historiques	209
39. Revue des Études rabelaisiennes	427
40. Revue des questions historiques	209
41. Revue d'histoire de Lyon.	439
42. Revue d'histoire et de littérature religieuse	430
43. Revue d'hist. moderne et contemporaine	428
44. Revue d'histoire rédigée à l'État-major de l'armée	211, 426
45. Revue du Midi	439
46. Revue du Nord	440
47. Revue générale du droit	212
48. Revue historique de la Révolution française	213
49. Revue napoléonienne	216
50. Romania	434
51. Société archéologique de Touraine	442
52. Société de l'histoire de Paris	440

	Pages
53. Société de l'histoire du protestantisme français	427
54. Travaux de l'Académie nationale de Reims	432

GRANDE-BRETAGNE.

1. Athenæum (the)	229
2. English historical review (the)	227, 450
3. Nineteenth Century and after (the)	228
4. Scottish historical Review (the)	230, 451
5. Transactions of the royal historical Society	228

HONGRIE.

1. Budapesti Szemle	452
2. Revue de Hongrie	453
3. Századok	453

ITALIE.

1. Accademia dei Lincei (Atti, Memorie, Rendiconti) . . .	455
2. Archivio storico Lombardo	456
3. Archivio storico per la Sicilia orientale	457
4. Archivio storico per le provincie napoletane	456
5. Archivio storico Siciliano	457
6. Il Risorgimento nazionale	231
7. Nuovo archivio veneto	457
8. Rivista storica benedettina	455

CHRONIQUE.

<i>Allemagne et Autriche-Hongrie</i> (I. KONT)	237, 461
<i>Angleterre</i>	237, 462
<i>Danemark</i>	238
<i>France</i> (Ch. SCHMIDT)	232, 459
<i>Italie</i> (G. BOURGIN)	238, 462
<i>Nouvelles publications françaises.</i>	238, 463
<i>Erratum.</i>	464

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE	465
---------------------------------	-----

L'un des propriétaires-gérants, G. MONOD.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie DAUPELEY-GOUVERNEUR.

450

451

461
462

459
462
463